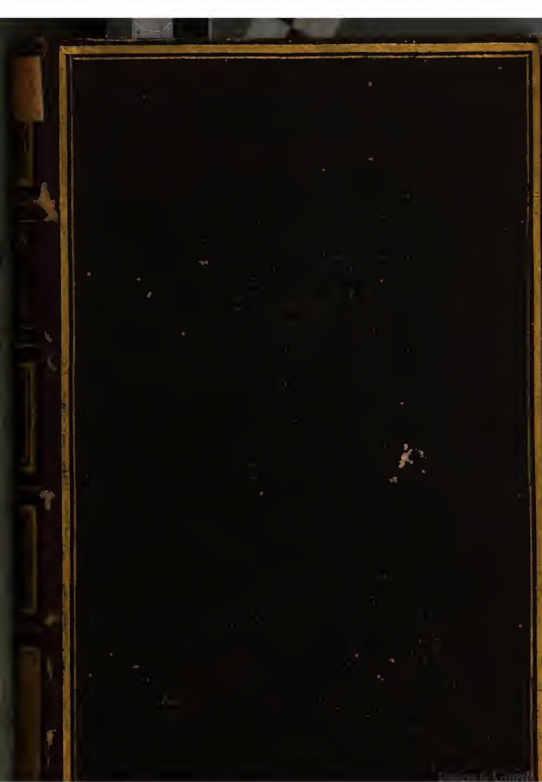




LA VENDÉE.

LE PAYS — LES MŒURS — LA GUERRE.

Corbeil, imprimerie de CRÉTÉ.

LA VENDÉE.



LE PAYS. — LES MŒURS. — LA GUERRE.

PAR

EUGÈNE BALLEYGUIER-LOUDUN.



PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

PARIS
NOUVELLE MAISON
RUE DU PETIT-BOURBON, 18,
ANGLE DE LA PLACE St-SULPICE.



LYON
ANCIENNE MAISON
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33
ET RUE CENTRALE, 8.



A

M. E. DE CAZALÈS,

Son reconnaissant & dévoué

EUGÈNE LOUDUN.

PRÉFACE.

Ce livre est divisé en trois parties : dans la première, j'ai essayé de décrire une des contrées de France les moins connues et les plus dignes de l'être. On visite la Suisse et l'Italie, on commence à parcourir l'Auvergne, et l'on ne parle pas de la Vendée.

La deuxième partie est consacrée aux mœurs du pays; les climats influent sur les mœurs, ainsi que l'a remarqué Montesquieu, mais les mœurs ont une bien plus forte influence sur les actions. La guerre que l'Anjou et le Poitou soutinrent, il y a un demi-siècle, avec tant d'énergie, d'enthousiasme et de durée, avait sa cause dans les idées et le caractère de leurs habitants.

Un principe puissant régnait alors : à cette époque intermédiaire entre la société ancienne et la société moderne, la Vendée avait profondément gardé le sentiment d'une des vérités aujourd'hui oubliées, celle du devoir. En retrouvant encore debout, dans un coin de la France, ce principe des devoirs qui lient les maîtres et les sujets, les pères et les enfants, les hommes et Dieu, j'ai été frappé de respect et d'admiration. J'ai voulu raconter ce que j'ai vu, afin que cette peinture pût servir au monde nouveau; soit qu'il comprenne les devoirs de la même manière, soit qu'il les exerce différemment, l'exemple de la Vendée ne sera pas perdu pour tous.

Les historiens, en s'attachant aux faits, négligent ordinairement de peindre les mœurs; les statistiques ne donnent guère que des chiffres morts, les voyages que des descriptions à fleur de terre ou de pierre; la Vendée exige davantage, son histoire ne peut être comprise sans ses mœurs.

Un résumé rapide de la grande guerre des Vendéens contre la République française, remplit la troisième partie. Je me suis appliqué, non à raconter les combats qui se ressemblent souvent à beaucoup d'égards, mais à montrer les causes et les

commencements de la guerre, la manière dont elle s'engagea et se soutint, l'organisation des deux armées, enfin les désastres et les résultats. A ce tableau général sont joints quelques récits plus circonstanciés, dont les détails ont été pris sur les lieux mêmes; ainsi le lecteur embrasse d'abord la vue du pays, puis, il fait connaissance avec les peuples qui l'habitent, enfin, il suit le récit de leurs actions.

Cette division, la plus simple et la plus naturelle, a l'avantage d'unir la variété à l'unité. Le pays est d'un aspect pittoresque, les mœurs sont dirigées par un principe religieux, les actions sont héroïques; plaise à Dieu que l'écrivain ait été à la hauteur de son sujet.

LA VENDÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE PAYS.

CHAPITRE PREMIER.

Aspect général du pays.

On ne va pas en Vendée comme on va dans un autre pays. Après avoir passé la Loire, on se dit : bientôt je serai en Vendée ! Comme la Grèce ou l'Italie, pour elle la postérité a déjà commencé. Il vient de ces genêts, qu'on entrevoit dans sa pensée, un souffle sauvage d'héroïsme et d'indépendance. On approche d'une terre primitive où les sentiments généreux gardent une native rudesse, où la foi conservée à Dieu et aux rois tient autant aux principes qu'à un élan spontané de l'âme, où l'on ne calcule pas ses services et son dévouement, mais où l'on répond à tout en disant : j'ai fait mon devoir !

C'est notre Écosse, à nous, qui s'est liée au sort de ses Bourbons, aussi confiants, aussi imprudents, aussi mal-

heureux que les Stuarts. Là subsistent encore les mœurs historiques, les familles patriarcales, les coutumes anciennes, la richesse solide, le luxe large et sévère. La Vendée lutte contre les flots de la civilisation qui lui donnent incessamment l'assaut; île où se sont renfermées les traditions de nos pères, elle reçoit et repousse encore le choc de cet océan qui en détache chaque jour quelques parcelles.

La première fois que j'entrai dans la Vendée, ce fut du côté du Poitou, par Bressuire et Parthenay. Ces vieilles petites villes, tristes et inhabitées, que l'on traverse sans s'y arrêter, semblent étonnées de voir passer les lourdes diligences qui ébranlent, au galop, leurs pavés pointus.

Les habitants viennent voir les voyageurs qui descendent pendant le relais : c'est une des distractions de leur journée ; ils regardent d'un air indifférent, suivent des yeux la diligence qui s'éloigne, et puis retournent arpenter la promenade solitaire, pour donner le change à leur ennui quotidien.

Mais quand on a dépassé les dernières maisons, et qu'on jette un coup d'œil derrière soi, la ville a changé d'aspect. Suspendue au penchant d'un coteau, elle éparpille ses maisons jusque dans la vallée ; les arbres des jardins sortent du milieu des bâtiments, les massifs de verdure se mêlent aux toits ardoisés, les façades blanches resplendissent, croisées ouvertes, au soleil. La ville se resserre en un bloc compact à mille faces, et sur le

sommet de la colline, les pieds fortement ancrés dans le rocher, dominant les maisons les plus hautes, le vieux château féodal se dresse à demi démantelé, sans pignon et sans toits, mais debout encore, vigilante sentinelle, avec ses tours crevassées et son donjon découronné.

On suit longtemps de l'œil ces murailles grises qui décroissent, s'abaissent et se perdent dans le lointain vague. Lorsque vous vous retournez, vous êtes au milieu des bois, sur une hauteur; au-dessous de vous des bois, autour de vous des bois, derrière vous des bois; le bocage commence. Coteaux et vallées sont effacés par les champs de genêts, les fermes et les châteaux se cachent dans le feuillage, les villages se perdent dans les forêts; les routes bordées de hautes haies courent à travers le pays, comme de longs serpents verts sur l'herbe, on ne les distingue pas; çà et là, on entrevoit pointer quelque clocher à travers les arbres; le terrain ondule en grandes masses flottantes, qui frémissent et se courbent comme des vagues, quand le vent passe; tout est feuille, tout est vert, tout est forêt; jusqu'à l'horizon, on n'a que le ciel et les bois; il semble qu'on pourrait voler sur cet océan de verdure; on aspire un air de jeunesse et de vie; et l'on se sent grand et fort comme devant toute immensité.

On passe ainsi Châtillon, centre des opérations de la guerre, Maulevrier et le beau château des Colbert, Chollet et ses fabriques; on s'enfonce en diagonale dans

l'épais Bocage, vers la Loire qui le borde de sa large ceinture.

Pendant que la voiture roulait sur une route d'une teinte brune, entre deux haies d'arbres qui s'étendent à perte de vue, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler les routes du Berri, coupées aussi dans les bois, et si tristes, si monotones. Les routes du Berri vont droit en plaine; les chemins de la Vendée montent et descendent par brusques échappées; là, les arbres s'alignent, uniformément bas et sombres; ici, ils poussent de belles fusées hautes et inégales; en Berri, ce sont toujours les mêmes arbres, des chênes et des brandes; en Vendée, *léards* aux grosses têtes, aunes rassemblés par faisceaux, chênes épais et découronnés, noyers ronds, ormeaux aux branches désordonnées, bruyères et genêts verts et longs, sont dispersés, succédant l'un à l'autre, confusément mêlés. En Berri, l'on n'aperçoit rien devant soi, si ce n'est la route droite, inflexible; en Vendée, la perspective change à chaque pas : sur la hauteur, à demi noyé dans le brouillard, apparaît un vieux château brun, hautes cheminées, toit démesuré, girouettes au vent; dans la vallée, au coin d'un carrefour, la voiture effleure une croix de pierre où prie agenouillée une paysanne en coiffe blanche; de temps en temps, on trouve une maison noircie par la flamme, les toits sont écroulés, les fenêtres sans vitres, le silence y demeure. Un paysan passe, vous ôte son grand chapeau; vous lui

demandez quelle est cette maison en ruines ; il vous répond : c'est la Guerre ! — Il ne faut que traverser le Berri, on sent qu'il est fait pour l'exploitation et l'industrie ; la Vendée pour les aventures hasardeuses, les coups de main, les tentatives hardies, et la défense. C'est le noble pays où l'on vit indépendant chez soi, insoucieux du pouvoir et de l'opinion, où l'on honore son maître, où l'on aime son roi, où l'on adore son Dieu, et où, si l'un des trois est attaqué, on se lève, on se bat, et l'on meurt.

C'est ici le lieu de donner en peu de mots la géographie de la Vendée.

La Vendée est une succession de collines et de vallées, montant et descendant ainsi que de grandes vagues, qui, venues de l'est de la France, s'abaisseraient et s'aplaniraient jusqu'à la mer. Ces collines, prolongement de l'arête du Cantal, s'élèvent quelquefois davantage, et forment de grosses éminences qu'on appelle des montagnes dans le pays. (Pouzauges, la Châtaigneraie, le Mont-Mercure, le mont des Alouettes, la Gaubretière, Mortagne, etc.)

Cette surface inégale, mille petites rivières la coupent dans tous les sens ; mille chemins creux, encaissés, sinueux, descendent des flancs des collines et *coulent entre deux vallées* (1). Nulle grande ville, mais une multitude

(1) Kléber.

de bourgs, de villages, de métairies dispersées; et, sur l'ensemble de la contrée, le long des routes, au bord des rivières, dans les champs, sur les collines, partout, un semis de bois, de taillis, et de haies entremêlés, serrés, s'étendent en verdoyant réseau, formant avec les carrefours, les voyettes et les ruisseaux, un enchevêtrement mobile, un *labyrinthe obscur, inextricable et profond* (1).

Quant à la division du pays, que l'on se figure un carré irrégulier, de trente-cinq lieues de long, dont les côtés sont la Loire au nord, la mer à l'ouest, à l'est une ligne allant d'Angers à Parthenay, et au sud, formant angle droit, une autre ligne de Parthenay aux Sables: voilà la Vendée.

Ce carré, la Sèvre, coulant en diagonale, le coupe en deux triangles : le triangle supérieur se compose de quatre parties; si, de son centre, on regarde le fleuve, on a devant soi le Loroux (paroisses de la Loire), à gauche les Mauges, à droite le haut Poitou, derrière soi la Gâtine, c'est-à-dire Saint-Florent, Beaupréau, Thouars et Bressuire. Le triangle inférieur a aussi quatre divisions : le pays de Retz, les paroisses de la mer, le Bocage proprement dit, et le bas Poitou; Clisson au nord, Beauvoir à l'ouest, les Herbiers à l'est, Luçon au sud.

Une grande route, de Saumur à Nantes, traversait, non loin de la Loire, le Loroux et les Mauges; elle était

(1) Kléber.

le seul rayon par lequel une armée ennemie pût transpercer la Vendée. Aussi toutes les grandes expéditions, qu'elles vinssent de Nantes ou de Saumur, la prenaient pour base de leurs opérations. La Vendée, d'ailleurs, était comme isolée : sur les flancs, les deux routes de Nantes à la Rochelle, et de Tours à Bordeaux la côtoyaient plutôt qu'elles ne l'unissaient aux contrées voisines. Au-dessous d'elle, s'étendaient deux grands pays plats, le *marais*, commençant à Luçon, et la *plaine*, à Fontenay, qui par leurs communications faciles avec les provinces limitrophes, avaient accepté leur esprit. Enfin, au nord, le large fleuve de la Loire sépare la Vendée de la France. Les grands fleuves, quand ils ne sont pas une route, deviennent une barrière.

On comprend que l'opinion, l'enthousiasme et la durée de la guerre varièrent suivant la situation de ces diverses parties. Celles qui touchaient sans intermédiaire les départements voisins, la Gâtine, le bas Poitou, la Plaine, se montrèrent moins empressés à se soulever, et se calmèrent plus aisément. Les paroisses, au contraire, qui ne communiquaient pas directement avec l'intérieur, les pays de Mauges, de Retz, le Loroux, s'armèrent avec l'élan le plus spontané, et soutinrent la guerre avec le plus de constance (1).

(1) Ils fournirent proportionnellement une fois plus de soldats que le reste de la Vendée. Même en 1815, le contingent des paroisses d'Anjou était, par rapport à celles du Poitou, comme 10 est à 4.

La population était d'environ huit cent mille âmes : pendant l'insurrection générale, les armées montèrent à quatre-vingt mille hommes. Que l'on retranche les femmes, les vieillards et les enfants, c'est plus d'un soldat sur quatre ; et si l'on considère que la guerre se prolongea, et qu'après un premier soulèvement, il en survint un second, et un troisième, etc., pendant trois ans, on verra que de la plupart des paroisses, partirent successivement et sans exception tous les hommes.

Ils se sont toujours battus avec une rudesse invincible, ces habitants du Bocage, qui semblent si simples et si doux ; ils ont vu les conquérants, les armées étrangères, les troupes républicaines, passer chez eux, et ils les ont lassés et vaincus. César, les Visigoths, les Anglais, Charlemagne et les Bleus, ils les ont tous combattus et les ont tous repoussés. Ils s'en souviennent encore ; il n'est pas besoin d'histoire et de chroniques dans ce pays, la tradition conserve la mémoire des guerres des aïeux : de génération en génération, ils se sont transmis ce vague souvenir, sans date, sans époques précises, et ils le rappellent à l'étranger.

Le paysan sait le nom de César sans savoir ce qu'était César ; il est venu attaquer son pays, et il n'a jamais pu le vaincre : à défaut des livres, les noms des lieux parleraient et diraient sa défaite ; nulle part les noms ne gardent mieux les traces de l'histoire : ici, la métairie

de la *Ségourie*, *Statio-Segura ;* là, *Marsillé*, champ de Mars ; plus loin, la *planche Alric*, pont d'Alaric. Ce bourg s'appelle Montrevault, *mons rebellis*, César n'a pu le soumettre ; celui-là, Malimart, *Malo marte ;* il y a combattu trois jours et s'en est retiré. Cette ferme est la *Bucherie ;* près du *Bourg-Hardy*, s'élève la *Motte aux Rétifs*, dont le vieux nom est si hautain et si dur ; les rivières ont leur *gué au sang*, ainsi nommé après une défaite des Anglais; ou bien encore la *fosse aux Anglais*. Enfin ce ruisseau, qui court à la Loire, a nom la *Sanguaise ;* il s'y est livré un terrible combat, où les Anglais rougirent de leur sang le ruisseau, et il en a gardé le nom, *sang des Anglais*.

Et tout le pays lui-même, César, en passant, lui a laissé un nom de malheur, *mala gens*, la mauvaise nation, le méchant pays, le pays de *Mauges ;* mauvais en effet, pour les étrangers et les tyrans : car, là, s'est conservé intact l'esprit d'indépendance, jamais il n'a été entièrement subjugué, c'est le pays de Mauges qui a donné un généralissime aux armées vendéennes, c'est à Pin en Mauges qu'est né Cathelineau. Ainsi reste dans les noms mêmes le témoignage immortel d'une victorieuse défense, c'est le vrai sentiment national, le vieux sang gaulois coule dans les veines de ces Vendéens, ils sont sauvagement fiers de la terre qui les a portés, et le nom des Anglais les fait encore tressaillir.

Un jour, on parlera de ce grand peuple comme on parle des peuples de la Grèce; on citera ses batailles comme on cite les Thermopyles, et l'on dira le nom de ses héros, comme on nomme les Miltiade, les Alcibiade et les Thémistocle.

CHAPITRE II.

Les chemins de traverse.

Le Bocage a peu de villes; les habitants imposent bien ce nom à de gros bourgs de quelques centaines d'âmes ; mais on ne reconnaît pas une ville dans la réunion d'une demi-douzaine de rues, qui aboutissent à une petite place, où on laisse aller les poules et les oies, et dont rien ne trouble le silence et la solitude.

Il ne le faut pas regretter : les villes, où bourgeois, peuple et artisans se rapprochent et se ressemblent par les mêmes intérêts, ônt une commune physionomie ; le vrai caractère d'un pays vit et persiste dans les campagnes.

N'ayant point de villes, la Vendée était percée de peu de routes, elle n'en avait pas senti la nécessité ; aujourd'hui, elle est ouverte à jour dans tous les sens. Les paysans se contentaient pour se rendre d'un bourg à

l'autre, des chemins depuis longtemps frayés ; comme ils possédaient dans leurs métairies tout ce qui sert à la vie, ils n'en sortaient qu'une fois par semaine, pour vendre au plus prochain village leurs œufs, leurs poulets et leurs denrées. Un proverbe populaire en Poitou disait :

« Il est trois voisinages qu'il faut fuir : un grand seigneur, une grande rivière et une grande route. »

C'est cet instinct casanier que cherchèrent à détruire les commissaires de la Convention.

« Chaque cultivateur, écrivait au temps de la guerre, Merlin de Thionville, trouve dans son quart de terre, le pain, le bois, le vin, les pâturages; partout il se passe de son voisin. Il faudra désormais que le citoyen manque de vin ici et aille en chercher ailleurs, que là on aille demander du grain en échange de son bois, etc. ; c'est le sol lui-même qu'il faut y combattre. »

Quand il s'agissait de se rendre au marché ou à une foire, une course de quatre à cinq lieues devenait alors un véritable voyage. Dès le matin, la métairie s'agitait pour le départ; les colons s'assemblaient en caravane nombreuse et variée. Sur la charrette, où l'on avait entassé les provisions de toutes sortes, montaient et s'établissaient à l'aise les femmes et les enfants; les plus jeunes garçons jusqu'à quatre et cinq ans, habillés en fille, leur petit couteau pendu au côté, les plus grands, vêtus comme leurs pères, et déjà graves et réservés; les femmes en corsage de drap ou de velours montant jus-

qu'au menton, et s'arrêtant au-dessous des bras, en jupon brun et coiffe blanche. Les hommes, leurs bâtons à cordon de cuir à la main, la tête couverte du grand chapeau, partaient les premiers. On attelait une paire de bœufs à la charrette, puis une deuxième paire, une troisième et une quatrième. Le plus habile de la bande se plaçait en avant, tendant son ardillon sur le joug, et la lourde machine ébranlée se mettait en mouvement.

Cette longue traînée d'animaux commençait alors à défiler, tirant durement la charrette haut chargée, s'avançant par la route caillouteuse d'un pas lent et uniforme. Le bouvier attentif allait du premier couple au dernier, les excitant, les piquant, sans leur donner plus d'ardeur. On apercevait juchés au sommet les enfants frais et rouges, aux gros yeux ronds, naïvement étonnés, perdus dans la paille, tout au travers des paniers d'œufs, des poulets et des fruits, se partageant quelques châtaignes, mordant silencieusement dans une pomme ; tandis que les femmes, enveloppées de leurs mantes, accroupies sur leurs talons, disaient en tricotant leurs prières, ou roulaient leur chapelet entre les doigts.

Bientôt le pesant attirail s'enfournait dans un chemin de traverse. Les chemins de traverse de France sont bien mauvais; ceux de la Vendée sont les plus mauvais de France.

Entre deux talus à pic le chemin étroit descend et s'enfonce. Au-dessus, des haies hautes et fourrées croisent

et mêlent leurs branches en berceau ; le soleil n'y pénètre jamais ; la pluie, tombant de l'épais feuillage, délaye la terre en un mastic noir et boueux ; la voie est défoncée. De loin, on dirait d'une allée de jardin anglais fraîche et ombreuse ; de près, c'est un cloaque.

Par instants, la route tout d'un coup tourne, elle monte et descend par soubresauts ; on était en plaine, on se trouve suspendu sur une pente roide et âpre. Les ruisseaux ont déchiré le sol en crevasses et en stries, filons serpentants par où s'écoulent les eaux des collines.

Ailleurs, la route, sèche comme un squelette, est semée de pierres et de rochers jetés çà et là : on dirait qu'un géant les a lancés à poignées du haut du coteau, et qu'ils se sont arrêtés par espaces.

Ou bien le chemin ressemble à une grande cuve pleine de boue. La fange, molle et profonde, a l'apparence d'une eau bourbeuse épaissie : quand on y met le pied, tout le reste tremble à l'entour. Les chevaux, qu'on y a imprudemment engagés, enfoncent jusqu'à la sangle ; ils restent piqués dans ce mortier noir sans pouvoir bouger, les pieds emprisonnés, le corps seul et la tête en dehors. Les hommes se sauvent comme ils peuvent et vont chercher de longs bâtons pour retirer leurs bêtes : on leur passe ces grandes gaules sous le ventre, et des deux côtés du chemin, à force de bras, on les soulève jusqu'à ce qu'on leur ait donné un peu de liberté. On leur attelle alors, comme on ferait d'une charrette, deux

forts couples de bœufs. Le bouvier excite son attelage, on crie, on hausse les chevaux, on tire en même temps, et, après de longs efforts, tout l'attirail, amené sur un terrain plus solide, sort enfin essoufflé du bourbier.

Les paysans qui ont reconnu l'impossibilité de passer à pied dans de pareils chemins, ont imaginé la voyette; c'est un petit sentier sur le talus, qui côtoie la route, derrière la haie. A chaque bout de champ, la voyette est fermée par des pieux qu'on appelle échalier. Les piétons vont un à un à la file, sur la voyette, dérobés par la haie, perdus au milieu des hauts genêts : arrivés à l'échalier, ils l'enjambent et continuent.

Cependant, les bœufs attelés au chariot piétinent pesamment dans la boue. A demi plongés au milieu du bourbier, les robustes animaux soufflent et suent en efforts puissants pour faire avancer la lourde charrette; ils ramènent à chaque pas leurs jambes écaillées de boue d'un large trou dans un trou plus profond; la fange rejaillit sur leur corps en noires éclaboussures; tout l'attelage crie et se détire avec des craquements dans les ais et la membrure. De temps en temps, la roue rencontre et heurte un rocher perdu dans une ornière, et, soulevée, se balance incertaine. Le bouvier alors descend du timon de la charrette, et pataugeant dans la boue avec ses gros sabots, va le long de ses bœufs, les encourage, les appelle par leur nom, employant tour

à tour les douces paroles et les injures (1), les pique l'un après l'autre, en jetant des sons rauques et des cris gutturaux. Le voyageur qui passe au loin sur la colline, entendant ces cris étranges, ces clameurs entrecoupées qui semblent haleter comme les hurras des matelots à la manœuvre, ne sachant d'où ils partent, cherche dans le bocage impénétrable, et s'arrête étonné.

Après le cloaque, viennent les larges flaques d'eau, où la voiture entre jusqu'à l'essieu, où l'on ne sait s'il ne se trouvera pas de ces trous plus creux, et de ces fondrières invisibles où la charrette arrêtée tombe et reste inébranlablement sur le côté.

Puis, si l'on a échappé aux bourbiers et aux mares, on arrive à un chemin non moins sauvage, non moins dangereux. Là, ni boue ni eau : c'est un rocher, un seul rocher, tout d'une pièce, s'étendant entre deux champs, une sorte d'asphalte rugueuse et raboteuse dans laquelle la route a été grossièrement coupée. Cette route descend à pic vers une vallée, il faut passer là. Les bœufs tour à tour s'efforcent à retenir la charrette qui porte et pèse sur eux, et à la tirer de toute la vigueur de leurs huit corps, pour la faire passer sur les quartiers de roc qui bombent la voie. A chaque pas c'est un nouveau

(1) Entre autres termes dédaigneux, le paysan, avant la révolution, appelait son bœuf paresseux *nobliet*. Le respect qu'il avait pour son maître n'empêchait pas le Vendéen indépendant de le *gouailler*. Aujourd'hui, il le qualifie de *pataud*, qui veut dire *libéral*.

danger, à chaque pas la voiture penchante va verser; il faut une attention constante, un regard toujours présent, une sollicitude continue; tout le monde est suspendu et tremble, on attend, on suit chaque tour de roue, chaque mouvement des bœufs, on regarde au bout de la route le lieu où le rocher va cesser. Enfin, guidée par le bouvier habile, la voiture arrive au carrefour, oscille un moment et s'arrête.

Là, se trouve un Calvaire, une simple croix de pierre d'un seul bloc, haute de dix à douze pieds, sans inscription, ou bien un arceau, petite niche fermée où quelque madone de plâtre, son fils Jésus entre les bras, regarde les passants avec un sourire.

Les hommes qui ont suivi la voyette, le long du chemin, rejoignent l'attelage, et alors, tandis que les bœufs soufflent, que le bouvier appuyé sur son ardillon, essuie la sueur de son front, tous, hommes, femmes, enfants, ôtent leurs chapeaux, et à genoux, adressent une dévote prière à la bonne sainte Vierge.

CHAPITRE III.

La vallée de la Moyne.

Du côté de Chollet et de Clisson, les bois sont moins continus. Le Bocage, depuis vingt ans, a été fort éclairci. Le terrain, plus accidenté, se creuse coupé par de plus fréquents ravins, traversé par de plus nombreux ruisseaux. Un de ces ruisseaux, une de ces rivières, pour parler la langue du pays, est la Moyne, qui se jette dans la Sèvre.

C'est une vraie rivière vendéenne, portant le caractère de la contrée, tortueuse, et sombre dans ses eaux, toute bordée de hauts coteaux chargés de bois et de rochers épars.

Entre Clisson et Chollet, elle forme une vallée de sept à huit lieues, charmante et variée dans ses détails, d'un grand et imposant aspect en son ensemble.

Je voulais avoir une idée de la physionomie du pays, le voir se développer dans une vaste étendue, et, un jour, je partis de Montfaucon, guidé par le docteur ***, un de ces hommes à la fois affectueux et fins, également prompts à lancer une saillie et à rendre un bon office, un de ces esprits instruits et cultivés qu'on rencontre dans nos petites villes, et qui comprennent, expliquent et jugent tout sans passion.

Nous arrivâmes bientôt vis-à-vis d'une ancienne demeure seigneuriale, la Gauvrière, sur un coteau placé de telle sorte qu'il domine les autres coteaux; nous fîmes halte au bout d'un champ labouré qui brusquement finit. Le coteau, la montagne, descend tout à coup à pic à trois ou quatre cents pieds vers la rivière; la terre manque sous le pied, un pas encore, et l'on roulerait au fond de la vallée.

De cette haute position, la vue s'étendait à droite et à gauche, jusqu'à l'horizon, jusqu'à ces collines vaporeuses que le poëte appelle *les collines bleues*. Placés comme au bord d'un beau bassin, nous voyions la vallée capricieusement s'étendre et se reposer au soleil.

Immédiatement au-dessous de nous, le terrain descendait par soubresauts, parsemé de petits bois bruns, verts, jaunes et roux, enrichi de ces mille teintes que l'automne répand sur le feuillage. A travers les bouquets de pins d'un vert sombre qui se détachaient des léards rougeâtres ou des aunes blancs, on distinguait de gros-

ses masses grises et mousseuses de rocs lourdement assis sur le sol. Magnifique jardin anglais, jeté sur le versant du coteau, il déclivait sans allées, recouvert d'un réseau d'ombre au milieu du silence profond et de la solitude. Rien ne remuait, rien ne bougeait; c'était un désert majestueux qui parlait à l'âme par sa grandeur et son recueillement. En regardant, nous restions suspendus et muets, il semblait qu'une parole eût troublé ce repos et ce calme de la nature.

Ainsi s'abaissait le coteau plein d'ombre, l'autre versant était inondé de soleil et de vie. Là, s'étalaient quelques prairies d'un vert éclatant, où paissaient des bœufs bruns et des brebis blanches dispersées : les peupliers, comme en bataille, les aunes droits et courts, les saules penchés s'alignaient le long du bord. Deux ou trois métairies, paraissaient, avec leurs toits rouges, accroupies ainsi que des tortues immobiles : d'autres, inclinées à mi-côte, rappelaient les chalets suisses dans les montagnes. Un paysan, suivant son attelage de six bœufs, courbé sur la charrue, ouvrait un sillon droit devant lui dans la terre noire, et ses *holà!* ses cris pour *arroder* ses bœufs, de temps en temps arrivaient jusqu'à nous. Dans un pré, appuyées contre une haie pleine de fruits rouges et des fleurs de l'églantier, deux bergères filaient et chantaient. Cette chanson monotone et lente remplissait de sa mélodie sauvage toute la campagne, et montant au milieu des herbes et des bois, semblait une

voix qui appartenait au paysage, et dont on ne la pouvait séparer.

Il est des airs qui, lorsqu'on se les rappelle après un certain temps, redisent mille souvenirs, mille harmonies. Ce ne sont pas des sons morts et sans idées, c'est tout un paysage que l'on ressaisit; on sent les parfums que l'on sentait jadis, on revoit le ciel que l'on regardait, on entend la voix qui parlait alors au cœur.

Telles étaient les deux rives. Tout au bas de la vallée dont les flancs allaient en s'évasant, serpentait la Moyne, parfois scintillant comme un miroir au soleil, parfois noire sous les arbres poussés dans ses eaux et penchés en berceau épais. Elle coulait tranquille et profonde de l'un et de l'autre côté, sans que l'on pût distinguer quel était son courant, semblable à un lac rétréci qui marche doucement. Vers l'horizon, on entrevoyait des maisons à toits de tuiles, des pans noircis de château, des clochers aigus d'églises; c'est Saint-Crépin, Clisson, Chollet. Tout était doré par une brillante vapeur, noyé dans cette ombre lumineuse que les paysans appellent la *berouée* du soleil; rien ne manquait à la beauté de l'ensemble; l'air était calme et pur, le ciel d'un bleu mol et tendre, le soleil chaud sans blesser. Du haut de ce sommet se rompant comme un promontoire sous la mer, la nature s'étalait devant nous avec une telle expansion de joie et une jeunesse si vigoureuse, que notre âme s'épanouissait de plaisir en la regardant.

Les villes, Paris, étaient alors oubliés. Face à face avec cette belle campagne, on eût voulu vivre et rester. On entendait le murmure éloigné des cascades, et ces grands mugissements qui s'élèvent comme l'orgue d'une église, quand le vent courbe les arbres, et s'engouffre dans la vallée. Il semble alors qu'on tirerait des forces de la terre, et que voyant rapetissés au-dessous de soi les bourgs, les animaux et les hommes, on dominerait le monde, qu'on s'élèverait au-dessus de ses passions, de ses petitesses et de ses vices, et que, libre comme l'air de ces hauts lieux, on vivrait de toute la puissance de l'homme.

Il fallut partir : le soleil descendait à l'horizon; nous nous étions oubliés des heures à contempler, à jouir. Nous nous éloignions au pas, lentement, sans nous parler, impressionnés et rêveurs, nous enfonçant dans les champs de genêts et gardant en notre cœur ce sentiment profond qui réchauffe et remue saintement.

C'est le soir, dans la campagne, au milieu des bois : le soleil, à travers les feuilles qu'il dore, sème ses scintillantes paillettes de flamme ; tout est plus vert, tout est plus souriant; le calme est dans l'air, et l'oiseau invisible chante. Éternelle poésie, pourquoi te chercher ailleurs que dans la nature? Elle fournit tout, le sujet, le tableau et les couleurs!

Tout à coup une cloche résonne au loin, et nous nous arrêtons. Cloche, triste ou joyeuse, qu'annonces-tu? La

foule qu'appelle à l'église ta voix harmonieuse, prête à tes sons la pensée qui l'occupe à cette heure ; mais l'écho qui m'arrive au fond des bois ne me dit pas si tu chantes pour la joie ou la douleur. Retentis-tu pour l'enfant qui entre dans la vie, ou pour l'homme qui vient d'en sortir; pour la vie ou pour la mort? Tu sonnes d'un même timbre en te balançant dans le haut clocher. Comme la nature, tu restes insensible aux vains bruits du monde, aux passions des hommes; tu jettes tes tremblantes volées sur le berceau et sur la tombe, et tes sons se perdent vers le ciel.

CHAPITRE IV.

Voyage à travers le Bocage.

Nous nous faisons d'ordinaire une fausse idée de ce qu'était, il y a deux mille ans, le pays que nous habitons aujourd'hui. Nous nous figurons la Gaule couverte de forêts, sombre, sauvage; et pourtant de grandes villes populeuses retentissaient des bruits des métiers de l'industrie, alors comme aujourd'hui, elles étaient divisées en castes ennemies. Une civilisation avancée y soulevait les vices et les passions des peuples corrompus. Les bourgeois et les ouvriers de ce temps différaient des nôtres par le vêtement et la langue; ils s'en rapprochaient par les habitudes de leur vie journalière. La terre, bien plus encore, à vingt siècles de distance, est semblable à elle-même. Nous admirons les mêmes paysages que les Gaulois des druides. Comme

eux, nous marchons le long des mêmes sillons, dans les mêmes champs, et, atteignant le haut de la même colline, nous rêvons devant les mêmes horizons.

Le Bocage de la Vendée, avant la révolution, avait peu changé depuis César. César parle des hautes haies couvrant les chemins profonds, des bois partout étendus comme un vert rideau, des mille petites routes se coupant en carrefours et, au fond des vallées ombreuses, des rivières sombres. La guerre, aussi difficile que de nos jours, égarait les soldats des légions dans les mêmes boues, et les étonnait des mêmes coups invisibles partis autour d'eux. Le Bocage s'éclairait semblablement au soleil, qui fait, aujourd'hui, pour nous comme pour César, courir sur le même terrain les mêmes ombres.

Les descriptions de la nature ont ainsi le caractère des beautés immortelles.

Si, un jour de foire, on traverse le Bocage, on en saisit mieux la physionomie. On suit dans leurs chemins de traverse les paysans se rendant de plusieurs lieues au bourg qui devient, une fois par mois, le centre d'une grosse assemblée.

Ce jour-là, la contrée vit plus animée et plus remuante. Les villages et les métairies se dépeuplent ; de toutes parts, la foule arrive dans le même sens. Au-dessus] des haies on voit s'avancer les coiffes blanches des femmes et les grands chapeaux des paysans ; les chemins

s'encombrent de charrettes, de bestiaux, d'hommes à cheval avec de hautes bottes à sabots; sur la voyette, les piétons marchent d'un bon pas, en silence et à la file. Une grande route mène-t-elle au lieu de la foire: les convois de charriots, les troupeaux et les bandes d'hommes, de femmes et d'enfants se succèdent sans interruption. Tous s'en vont à la foire contents et endimanchés.

La foire est un plaisir, le chemin entier est une gaîté. Du côté de Pouzauges et des Herbiers, le voyageur rencontre çà et là des jeunes filles conduisant des charrettes à travers les vertes haies dans les chemins couverts. Bandes joyeuses et confuses, babillant comme toutes les jeunes filles, et riant à grands éclats presque sans cause et pour le plaisir de rire, elles ont quelque chose de déluré dans la tournure; le fouet passé autour du corps, elles apostrophent leurs bêtes en termes énergiques et quelquefois mêlés de jurons bien accentués. Si la route est belle, l'une d'elles commence une chanson que les autres répètent en chœur; ces chansons auxquelles elles se laissent aller et bercer et qui, dit-on, pressent le pas des bœufs, s'appellent chansons *cheminceresses;* presque toujours ce sont des chants d'amour qu'elles savent dès l'enfance: les chants naturels de l'homme sont pour la guerre ou l'amour. Le poëte ignoré qui les a faites y a parfois glissé des mots d'une licence toute crue: elles les répètent naïvement sans les comprendre, et l'on est

étonné d'entendre ces strophes dénudées sortir de fraîches et candides lèvres de jeunes filles.

A chaque pas des accidents inattendus se présentent. A un chemin montueux semé de pierres roulées, succède un frais sentier sablonneux où s'écoule en silence un filet d'eau claire. De gros arbres étêtés poussés dans la haie jettent leur ombre sur la route sans se joindre, et, à travers le feuillage, le soleil glisse ses rayons qui argentent le ruisseau fuyant. Là, c'est une petite rivière qu'il faut passer sur de larges pierres plates espacées; les jeunes filles sautent de l'une à l'autre, en riant et relevant leurs jupons; aux carrefours, s'élèvent les croix de pierre, les niches de Vierges de plâtre festonnées de feuillages et de fleurs qui poussent là capricieusement, devant lesquelles on fait la révérence et l'on se signe dévotement; ou bien, après avoir longé un large étang solitaire, la jeune et leste caravane arrive devant un arbre immense, qui ressemble à un mur de bois devant le chemin; les énormes branches, dont chacune serait un arbre, étendent au loin leur ombre; comme fatigué du poids des années, ou pour aspirer plus largement la vie, le chêne séculaire s'est ouvert et fendu en deux, sa vaste circonférence est creuse; les jeunes filles s'arrêtent et examinent curieusement le prodige du pays, elles entrent en troupe dans l'intérieur, ou y conduisent en riant l'une d'elles à cheval qui y tient à couvert, puis pour le mesurer, se prenant les mains, l'environnent de leur ronde

folâtre, et sautent autour en jetant des cris joyeux, charmante et oublieuse génération qui passera sous l'ombre du vieil arbre éternel (1).

Après cette courte halte, on repart pour traverser un bois. Le Bocage, qui semble à vol d'oiseau si couvert, a peu de forêts; mais elles sont fort belles, quelques-unes conservent l'apparence des forêts riches et sauvages de l'ancien monde. Loin des villes et des habitations, séparées des routes, elles se hérissent de plantes parasites, de houx épineux, de broussailles, et en tirent parfois leur nom (les Brouziles). Ce fouillis de grands chênes, où la hache n'a point ouvert de percées, les animaux sauvages le peuplent en liberté : on entend bruire dans l'épais feuillage les lièvres craintifs qui s'échappent; les écureuils bruns s'élancent légèrement de branche en branche, et les corbeaux noirs élèvent leur vol pesant au-dessus des hautes cimes, en jetant un cri sinistre. Tout est calme d'ailleurs et solennel, une molle fraîcheur descend lentement de l'air, le jour pénètre à peine le dôme verdoyant et, sur les troncs brunis, sur l'herbe et dans les profondeurs mystérieuses, le soleil répand un demi-jour lumineux.

A certains espaces, une clairière s'ouvre comme un grand salon vert; point d'arbres au milieu, mais ceux d'alentour, étendant leurs longues branches, forment

(1) Le chêne de La Grange entre Beaupréau et Montfaucon.

en haut un plafond mouvant. On lève les yeux, on admire et l'on sent autour de soi la majesté de la nature; la voix retentit plus forte et plus puissante dans ces bois résonnants, et s'enfonce, et se prolonge en sourds échos à travers les percées douteuses.

C'est une de ces forêts, celle de Grâla, qui, pendant la guerre, servit d'asile à toute une population fugitive : les pères et les maris se battaient avec d'Elbée, Bonchamp et Larochejacquelein; les femmes, les enfants, les vieillards, plus de deux mille personnes, emportant de misérables débris arrachés à leurs maisons incendiées, vinrent fonder dans la forêt une colonie éphémère; elle s'appelait *le Refuge*. C'était une ville de gazon et de bois, faite avec des toiles et des piquets fichés en terre. On avait cherché à simuler une ville : les cabanes alignées, les ateliers, l'église, le marché, les boutiques; les blessés y étaient transportés; on y fabriquait des fusils, on y avait établi des forges de guerre; les munitions s'y entassaient dans un vaste magasin (1). A peine aujourd'hui en reste-t-il quelques vestiges que recouvrent les herbes montant sans cesse. Dans une île déserte le *Refuge* eût été une ville poétique et charmante. En lisant le *Robinson Suisse*, où une famille entière s'établit et s'installe dans les vastes branches d'un arbre des tropiques, ce qu'il y a en nous de sauvage et de libre se réveille; on

(1) Rapport du général Ferrand.

voudrait partir, faire naufrage sur une terre abandonnée, lutter contre la vie avec des armes et quelques outils, reprendre cette existence hardie de chaque jour, recommencer Robinson, dont l'histoire plaît tant aux jeunes imaginations, parce qu'elle suppose force, dévouement, foi en soi-même, tous les beaux sentiments qui bouillonnent inactifs dans notre âme. Mais le Refuge Vendéen était forcé: la douleur et la crainte l'avaient fondé; il fut abandonné, car l'homme, bien qu'il se sache né pour le malheur, n'a pas la force d'attacher aux monuments de son deuil le sentiment de la durée.

CHAPITRE V.

La montagne des Alouettes.

Dans ces voyages du Bocage, bois, étangs, genêts, brandes, rochers, prairies, champs labourés, châteaux et métairies se succèdent, poétisés par cinquante ans d'histoire. C'est un continuel changement : on a fait deux lieues, et l'on a parcouru six ou sept sortes de pays. Mais arrive-t-on à Pouzauges ou aux Herbiers, les plus hautes stations de la Vendée, on a tout le Bocage devant soi.

Les paysans sont peu contemplateurs, mais ils sont saisis par la grandeur des espaces et la vaste étendue de la nature.

Quand on a atteint l'extrémité de la rampe de Saint-Michel du Mont-Mercure, ou le bois de la Folie à Pouzauges, qui couronne fièrement toute la contrée, ou mieux encore le mont des Alouettes, près des Herbiers,

on ne peut s'empêcher de faire halte, un moment, pour regarder devant soi, et assister à ce magnifique et éternel spectacle de la terre.

De Mortagne aux Herbiers, la route monte presque constamment, par côtes rudes et difficiles. Quelquefois, elle descend, puis se redresse plus ardue encore : on sent que l'on s'élève comme par d'immenses degrés à un point très-haut : peu à peu, les bois deviennent rares, les rochers sont semés et entrés à demi dans la terre. On a monté sans se retourner, et essoufflé ; on se trouve enfin au sommet, et l'on s'arrête.

Tout alentour, le sol est aride et désert : pas un arbre, pas une plante ; l'air vif saisit et ranime. A droite, trois ou quatre moulins ; à gauche, une chapelle gothique, élégante et sévère à la fois.

Madame la duchesse d'Angoulême avait fait construire sur le plus haut sommet de la Vendée cette chapelle, pour qu'elle dominât ce pays catholique, et qu'elle fût, à un moment donné, le rendez-vous de tous les regards et de tous les pas. C'est là que l'on se pourrait assembler, et de ce mont, qu'après une prière, les peuples s'écouleraient de tous les côtés dans la plaine, comme des torrents qui descendent.

Elle n'a pas été achevée ; mais, ainsi ouverte à tous les vents, elle a un plus grand aspect peut-être. Elle porte déjà le caractère du temps.

Le regard perce l'air ; un horizon immense au loin

se développe; les champs, les prés et les bois par milliers se succèdent en carrés inégaux, en teintes diverses, s'allongeant et se rétrécissant dans tous les sens. Les métairies, les bourgs et les villes s'éparpillent de droite et de gauche, ramassés, et concentrant leurs maisons en un point. Les plus grands arbres se fondent dans la masse, les rivières, comme de minces filets, brillent par échappées et disparaissent. Les villes les plus proches, Mortagne, les Quatre-Chemins, les Essarts, Chantonnay, toutes ces villes au nom guerrier, se distinguent à peine au milieu de la riche végétation qui les entoure. Les Herbiers (la ville de l'Herbe) semble, au pied de la montagne, cachée et blottie dans un bouquet de feuillages; la puissance de la nature apparaît partout dominante, tout se rapetisse dans les détails, et l'ensemble n'en est que plus grand.

Plus loin tout fuit, tout s'éloigne et s'abaisse; les lignes se perdent, les contours se fondent, les lointains deviennent d'un bleu sombre. Sur la vaste étendue il semble qu'une main ait passé. On dirait qu'un gigantesque compas a, de la montagne même, tracé ce cercle complet que l'on embrasse à l'horizon. L'âme émue erre dans le vague désert, et l'on ressent une plénitude attristée devant cette surface immense comme la mer, variée comme la terre.

Et quand l'œil a parcouru de proche en proche et de lointain en lointain ces zones différentes, on cherche à

distinguer encore quelques points noirs et saillants à l'horizon ; nous tendons, nous tendons toujours, nous voulons percer plus avant, et le spectacle qui nous satisfait et remplit l'âme, nous le laissons, voulant voir de plus les objets douteux, noyés dans le vague, insaisissables. Làbas, à droite, voilà les tours de Saint-Pierre de Nantes, à gauche, la cathédrale de Fontenay, la flèche aiguë de Luçon, plus loin encore, le clocher de Saint-Martin de l'île de Ré. On les nomme, on se les montre ; de l'un à l'autre côté, on embrasse quarante lieues de pays, on domine cette nappe de terrain qui fuit et s'étend dans la vapeur ; et l'on poursuit encore, on demande quelle est cette ligne mince qui, au fond, s'allonge et se détache d'un bleu d'azur... C'est la mer, la mer qui semble immobile, la mer immense, infinie, qui se prolonge sans limites, et l'on ne regarde plus rien à l'horizon que la mer.

CHAPITRE VI.

La Foire.

Les foires n'ont plus la même importance qu'autrefois; mais, dans un pays tel que la Vendée, où les routes sont nouvelles encore, c'est aux foires que se font les achats et les échanges.

Jadis, les peuples vivaient séparés, inconnus l'un à l'autre; l'esprit de race leur soufflait la haine. Les routes étant rares et difficiles, chacun restait chez soi, gardant ses mœurs, ses vérités et ses mensonges; l'intérêt seul réunissait parfois ceux qui faisaient le commerce. A certaines époques, les marchands de tous les pays arrivaient à de grands centres des extrémités de l'Europe et de l'Asie. Les foires étaient les congrès du temps; là, pendant que s'échangeaient les denrées et les produits de l'industrie, des récits extraordinaires, des traits de mœurs

étranges, des idées nouvelles volaient dans l'air. Ce tumulte de négoce et de banque, ainsi que la voix de la renommée antique, était un écho des bruits de la terre : les ballots de l'Inde et de l'Occident, se répandaient dans les villes, marqués de signes inconnus qui faisaient réfléchir, et ainsi s'accomplissait, pour le rapprochement des nations, le travail lent et sourd de l'humanité.

Puis, les routes ont été ouvertes, la mer sillonnée de vaisseaux a transporté d'un rivage à l'autre les deux mondes: arts, sciences, industrie, tout est venu aider à cette marche de l'homme vers l'homme; la boussole a assuré sa route sur les flots, l'imprimerie a porté sa voix à mille lieues et à mille ans de distance, dans le temps et dans l'espace; les boulets mêmes et la poudre à canon ont élargi la route aux peuples par les trouées des bataillons.

Naguère, le désordre et la mêlée sanglante où la France a été jetée il y a un demi-siècle, et la guerre générale qui suivit, ont violemment et rapidement poussé les nations l'une chez l'autre : toutes se sont vues et connues de près ; le Cosaque a campé à Paris, et le grenadier français à Memphis ; ç'a été comme une première entrevue des peuples qui se veulent unir et où l'on s'est mesuré de l'œil.

Aujourd'hui les assemblées des envoyés de tous les pays, les foires se perpétuent çà et là, dernières institu-

tions de la vieille société. Rien ne se détruit vite par l'homme : pour créer, nous employons nos débris; nous vivons au milieu des ruines de tous les âges.

On sait ce qu'est une foire, un fouillis de bêtes et de gens, d'hommes marchant en tous sens ou arrêtés en groupes, discutant les prix de vente et couvrant la terre de leurs mille pieds; des chevaux que l'on fait galoper pour les essayer; des bœufs alignés et serrés comme des bataillons; les bourgeois endimanchés; les nobles des environs en habit de chasse; les châtelaines que les paysans nomment et saluent : ici, les petits marchands vendant du galon du haut d'une chaise, là les baraques en rang, bordées de mille objets de vente, orfévrerie, quincaillerie, poterie, parapluies surtout; (pour le paysan comme pour le marin, un parapluie est un luxe qu'il aime à se donner); et le long du champ de foire, les buveurs sous les tentes, attablés aux longues planches de bois et assis sur de durs bancs.

Un tapage continuel, assourdissant, s'élève des clairons, trompettes, caisses, tambours, cris des charlatans, des saltimbanques, des bateleurs, des pèlerins en chapeau et camail à coquilles, qui vendent des chapelets à indulgences; ramassis d'hommes qui ont couru toutes les fortunes et tous les pays. Par quelles vicissitudes a passé cet ancien valet de chambre d'un poëte célèbre, qui l'a suivi en Orient, qui a épousé la fille du général Berton, et qui vend aujourd'hui des parapluies aux foi-

res de la Vendée? Au milieu d'un ardent soleil, une poussière épaisse surnage comme une nuée transparente, et, enfin, un murmure puissant, éclatant, prolongé, monte de toute cette foule en l'air, et, semblable au sourd roulement des flots, annonce au loin une bruyante cohue d'hommes assemblés.

C'est à l'une des grandes foires annuelles de la Vendée, la Saint-Maurice, de Montfaucon, ou celle du Marillais, à Saint-Florent, ou des chiens, à Bourbon, ou même aux foires mensuelles des bourgs, que l'on peut se faire une idée des costumes, du langage et de la physionomie extérieure du peuple vendéen.

Il faut le dire, le costume vendéen a presque partout disparu. On cite deux ou trois vieux dans chaque canton qui le portent encore intact, et l'on se retourne pour les voir, quand ils passent. Au grand habit long a succédé la veste courte (la carmagnole), les pantalons ont remplacé les culottes. Plus de guêtres serrant la jambe, de jarretière rouge attachée sous le genou, de gilet blanc croisé sur la poitrine ; la coiffure même, ce que les peuples retiennent le plus longtemps, et qui sert à les distinguer sur la face de la terre, est perdue. Le Bocage conserve, dans quelques parties, le grand chapeau à larges bords que l'on relevait sur le côté, ou en corne à volonté, mais l'Anjou a pris le chapeau à bords étroits de nos villes, qui ne défend ni du soleil ni de la pluie, et qui n'a point de caractère ; le chapeau rond, c'est la jeune

Vendée, ou plutôt, ce n'est plus la Vendée, c'est un département de France.

Les coiffures des femmes offrent un plus curieux aspect. Les femmes ont plus de ténacité que les hommes dans ce qui tient au sentiment, et le vêtement est une chose de sentiment : quand une femme quitte sa coiffure primitive, c'est que ses mœurs et son cœur ont changé.

On ne remarque ni leurs tailles haut montées, ni leurs vestes ou *Justins* qui forment un gros bourrelet par derrière, ni les mouchoirs rouges plissés à plusieurs rangs sur leurs cous ; les coiffures si diverses et si étranges attirent seules l'attention.

La coiffure est plus ou moins gracieuse selon que le type est plus ou moins beau. Plus on se rapproche de la mer, plus la coiffure a de caractère : les plus magnifiques bonnets de France sont sur nos côtes.

Les femmes de Chollet, de Montfaucon et de Baupréau, petites, communes, et sans expression générale, portent de vilains bonnets dont tout l'étalage de mousseline s'en va en arrière et n'orne pas le visage ; tandis que les paysannes de la Gâtine, voisines de Niort, s'enveloppent les cheveux d'un mesquin cayon, plat par derrière, et à angles aigus sur le devant, qui tend à disparaître pour faire place au bonnet des villes, et que les femmes du Marais, grosses, fortes et vivant dans leurs boues, ont la tête surmontée d'une coiffe à

lame, qui l'entoure, puis s'élève du cou, comme une planche mince et carrée, à un pied de haut; les femmes de la Gaubretière et des Herbiers, grandes et d'un beau sang, portent de charmantes coiffures plissées autour d'un toquet élégant, à barbes se contournant gracieusement près des deux joues, et seyant à leur distinction; et le profil droit et fin des grisettes des Sables se dessine sous un bonnet à coquille, dont les bords plissés serré s'en vont coquettement en arrière, comme la vasque d'une conque allongée. Ces jolis bonnets laissent voir deux bandeaux plats qui tranchent avec la mousseline blanche. Les femmes qui se coiffent de laids capots, au contraire, prennent soin de cacher leurs cheveux : elles ne tirent vanité que du papier vert ou bleu qui décore le fond des coiffes; comme les peuples primitifs, elles ne font aucun cas de la chevelure, qui est une beauté naturelle. Au matériel comme au moral, il faut un esprit supérieur ou une intelligence cultivée pour se satisfaire des qualités simples.

Presque toutes les foires de la France se ressemblent; une des particularités qui distinguent quelques-unes des foires du Bocage, c'est la présence de troupes de Bohémiens qui, sans appartenir au pays, arrivent tout à coup, assistent à la foire, et disparaissent aussi inopinément.

Il faut les voir, écartés du reste des marchands, près de leur voiture, couchés sur la paille, ou accroupis dans

la prairie, près d'un feu allumé. Les étrangers les examinent, et rôdent alentour. Ils forment encore un peuple. Leur nom de Bohémiens est celui que leur donnent les ignorants, mais eux s'appellent avec raison, *Égyptiens*. Quand on aperçoit, de loin, un de ces hommes dont la figure est teintée d'une couleur chaude et jaune, les cheveux noirs en désordre, le bas du visage flasque et comme bouffi, les yeux brillants et fendus long avec de grandes paupières qui les couvrent par instants, et que cet être, debout, regarde fixement et immobile, on oublie où l'on se trouve, et l'on dirait une momie dégagée de ses bandelettes, et sortie des caveaux de Memphis.

Venus on ne sait d'où, ils inspirent au peuple naïf à la fois la croyance et la peur. Nous nous fions plus à l'inconnu qu'à ce qui nous touche et vit avec nous, soit par la science que nous avons de la méchanceté des hommes, soit par mépris de nous-mêmes, soit par cet instinct qui nous pousse partout vers l'infini. Ces mendiants, peut-être brigands, ces femmes drapées de haillons et coiffées de clinquant et de paillettes dans leurs cheveux d'un noir bleuâtre, ces petites filles étiolées, la tête ensevelie dans un grand chapeau ramassé du ruisseau, les jambes nues, le reste du corps à moitié découvert sous un sarreau qui n'est ni une robe, ni une blouse, ni une chemise ; ces enfants qui n'ont jamais senti la suave poésie, le tendre abandon et la langueur des caresses, qui n'ont eu ni les gracieux sourires, ni

la mollesse du sommeil, ni la rose fraîcheur des premières années; ce peuple nomade qui va çà et là avec ses chariots, ses chevaux maigres et ses chiens féroces, un invincible attrait attache à lui. Les paysans lui demandent l'avenir et les sorts. Ils déposent dans sa main l'argent mis dès longtemps de côté, et l'on voit, aux paroles de malheur ou de bonheur, leurs yeux s'éclairer tout à coup de cette vive étincelle qui brille dans le regard fiévreux du joueur.

Parfois des disputes et des luttes s'engagent entre eux et les paysans. Rien ne donne idée de ces combats terribles où se révèle leur sauvage nature; *comme les chevaux, ils sont de pure race* (1), tout frissonne et remue dans ces membres maigres et nerveux ; ils se battent de tout leur corps, des mains, des pieds et des dents, en jetant des cris dans une langue étrangère et effrayante. Réunis aussitôt pour l'un d'eux, ils épouvantent encore plus par l'opinion confuse qu'on a de leur audace et de leur férocité que par la réalité même; on les croit capables de tout, il semble que les paysans connaissent vaguement cette tradition qui les fait naître du commerce des femmes des Huns et des démons. Une longue résistance leur ferait perdre la tête, il faut les arrêter; quand les gendarmes se jettent dans la mêlée entre les combattants, ils saisissent et emmènent plutôt les paysans que les égyp-

(1) Mme Mélanie Waldor.

tiens; et alors, comme les enfants, dont le bouillonnement tombe, l'objet de leur colère enlevé, ils se retiennent, abaissent leurs coups et se retirent devant la foule, encore frémissants et faisant entendre les sourds et derniers grondements d'une fureur qui s'apaise.

Au soir, lorsque la foire est terminée et que les acheteurs sont partis, le reste de cette population bizarre et mêlée se retire dans ses boutiques de toile, ses charrettes et ses huttes de feuillage à basse ouverture, construites sur le champ de foire et dans les prés environnants. Le feu s'allume alors pour le souper : les familles de monstres, d'albinos, de géants, de nains à deux têtes, les mendiants, les égyptiens, se réunissent autour des pots de terre et de la vaste marmite de fer, où cuisent toutes sortes de viandes mêlées. Une bohémienne vieille et ridée, une grande cuiller à la main, sert à la ronde hommes, femmes et enfants accroupis par terre. Le repas est long, et interrompu par les comptes, les récits de la journée, les projets du lendemain, les cris des enfants, les hennissements des chevaux, les glapissements et les clameurs des femmes qui fustigent leurs derniers nés. Sous de longues perches dressées qui supportent une tente, s'improvisent des auberges et des cabarets ouverts à tout venant, et les marchands, les étrangers, les petits bourgeois des environs, les oisifs du pays viennent alors pour prendre part au festin et à l'orgie qui suivra.

Le jeu qui avait été faiblement mené dans la journée,

s'anime; près d'une table où roule la boule de rouge et noir, un spéculateur en casquette et en blouse les appelle tous, paysans, industriels, marchands, à gagner une fortune inespérée. Il tire de sa poche et entasse devant lui des poignées d'écus que les joueurs regardent de côté en hésitant encore. Bientôt, deux ou trois plus hardis commencent, et le reste se décide : une foule compacte entoure le tripot ambulant, inquiète, silencieuse, suivant avidement la boule qui tourne, puis au coup du sort, éclatant en vives paroles passionnées, en exclamations de joie, en cris, en plaintes et en injures.

Cependant les autres, assis sur la terre, mangent, fument et boivent de l'eau-de-vie. L'ivresse devient générale, les regards s'allument, et aussi les ardents désirs; les feux s'éteignent peu à peu ; une étrange mêlée se fait sous les tentes et dans les prairies : les femmes égyptiennes sont, comme les bayadères et les almées, des chanteuses, des danseuses, livrées à tous les plaisirs et à toutes les joies. Cette nuit-là, personne n'oserait pénétrer dans leur camp ; de temps en temps on voit luire un couteau, des jurements retentissent dans l'air, les chiens aboient aux environs, et l'on entend jusqu'au matin les cris, les hurlements et les soupirs de l'orgie qui se roule dans de monstrueuses voluptés.

CHAPITRE VII.

Les vieux Châteaux.

Le sol de la Vendée est couvert d'anciens châteaux démantelés. Les petites villes sont encore dominées par de hauts pans de murs et des tours gigantesques. Mais nul bruit ne résonne plus dans leurs salles ouvertes, si ce n'est le cri des corbeaux qui se lèvent en bandes noires à l'approche du passant ; les arquebuses et les canons n'allongent plus à travers les créneaux leur cou menaçant.

A Bressuire, à Parthenay, à Mortagne, à Châtillon, on aperçoit, sur le penchant du coteau, les antiques châteaux au pied desquels coule la rivière. Près de Clisson, outre le grand château d'Olivier, on en compte deux autres encore. Les Herbiers semblent gardés sur trois points par trois squelettes de forteresses. De Torfou à Mortagne, ils se dressent au bord de la route, comme pour indiquer

les étapes; à Pouzauges, le château pareil à un énorme donjon flanqué de petites tours élancées, se tient isolé et sombre sur la montagne près du bouquet de bois de la *Folie*, observant le Bocage jusqu'à la mer. Les oiseaux de nuit et les reptiles l'habitent seuls, et l'on hésite à y pénétrer.

Toutes ces ruines restent debout, sans que l'on songe à abattre leurs murs ébréchés. Le gouvernement, parfois, en rase un coin pour construire une caserne; un fermier insouciant en détache quelques pierres qui forment un toit à ses bœufs; un petit nombre a entièrement disparu; le grand château de la Foi près de Saint-Germain, n'a plus qu'un reste de tourelle; avec le château, on a bâti une métairie, et la belle cheminée à colonnettes, à large manteau sculpté, emplit un côté entier de la chambre trop étroite d'un paysan. Des historiens ont loué Richelieu d'avoir renversé de vastes châteaux, ils disent qu'il travaillait pour le peuple. Non, nul homme ne prépare les événements deux siècles à l'avance: mais en exécutant ses projets, semblable à la première roue d'une suite de machines, Richelieu commençait, sans le savoir, le mouvement qui s'est avancé le long de deux siècles, et qui a fait tourner la société sens dessus dessous. Dieu seul savait que dans la cheminée du grand seigneur ce paysan ferait cuire ses pommes de terre.

C'est Richelieu qui a détruit la forteresse de Tiffauges.

Tous ces châteaux en ruines se ressemblent, mais Tiffauges était le plus puissant.

Un peu après Torfou, la route, par une pente rapide, descend dans la vallée. A sa source, près de la Forêt, à Mortagne, à Tiffauges, à Clisson, près de son embouchure à Nantes, la Sèvre est partout parsemée de gros rochers entre lesquels poussent des arbrisseaux et des saules; on dirait qu'elle n'a point de bord : les arbres, épais et serrés sans intervalles, suivent son cours capricieux, le pied dans ses eaux. Elle ressemble aux chemins de traverse du pays couverts de haies, c'est un chemin qui marche.

L'eau, se brisant en petites cascades et écumant autour des rochers, ici, reflétant le ciel découvert, là, assombrie par le feuillage penché, bleue par espace, brune ou blanche; au milieu, des rochers gris, des peupliers et des aunes d'un vert éclatant; puis, à cent pas, cette jolie rivière tournant et s'échappant par un coude inattendu; près du bord, une papeterie dont la machine lance une fumée noire en haletant; à l'autre bord, un coteau âpre, portant à son sommet le château démantelé : voilà le paysage.

On passe un pont, on monte la route, à gauche est la ville de Tiffauges, à droite, le château.

La ville, les savants veulent qu'elle ait été fondée par les Taïfales, tribu arabe, au temps de Charles-Martel; ils savent qu'elle prospéra sous la domination des vi-

comtes de Thouars, des Raiz, des Mauléon; qu'elle fut incendiée au seizième siècle, pendant les guerres de religion, etc.; mais le peuple, les paysans, ont oublié l'histoire, ils ne connaissent que la légende, et la racontent au voyageur.

Ce furent les fées qui bâtirent le château ; blanches apparitions des nuits, elles allaient, au clair de la lune, puiser de l'eau, à une fontaine éloignée de quatre lieues, dans une cruche d'argent, et le château élevait rapidement ses tours et son donjon. Mais il survint entre les habitants et les fées des mécontentements, des mépris, des colères, et elles devinrent d'implacables ennemies ; de même qu'à Mervant, au fond du Bocage, où la fée Mélusine, surprise dans son mystérieux travail, se leva indignée, et laissa tomber sur le pays cet effrayant anathème :

« Vouvant, Mervant, Lusignant,
Vous irez toujours dépérissant. »

Peut-être aussi quelque indiscrétion fut-elle commise; et un soir, on entendit à Tiffauges, une voix dans l'air qui prononçait en s'éloignant :

Adieu, Tiffauges,
Que ne pain ne vin ne te faulges,
Tu diminueras tous les jours d'un denier !

La prédiction s'est accomplie, la ville presque déserte s'étend à côté du château en ruines.

On pénètre dans la vieille forteresse par une large porte cintrée, où de longues fentes marquent la place de la herse absente; on franchit le fossé où s'abattait le pont-levis, et qu'aujourd'hui des terres éboulées remplissent; ici, un pan de murailles où poussent des racines vigoureuses; là, une tour carrée fortement assise dans un fossé d'eau verdâtre; des salles livrées à tous les vents, des portes qui ne s'ouvrent sur rien, des escaliers qui ne mènent nulle part; partout des ruines, partout des décombres, et autour de soi, la longue enceinte qui se prolonge, et se rattache à une grosse *tour qui fait le coin* et surveille la campagne. On avance; des champs de légumes verts entremêlés de haies vives et de ronces, des pommiers pliant sous leurs fruits, une cabane adossée à une chapelle sans toit; près d'une meule de foin, des canards qui battent de l'aile dans une mare, et s'enfuient en caquetant; un paysan chargé de fourrages, qui traverse et passe, un petit berger qu'on aperçoit sauter de rocher en rocher, à travers les brèches; un chant de laboureur qui arrive par delà l'enceinte; c'est tout ce que l'on voit dans le château du maréchal de Raiz, de ce *Barbe-Bleue* dont l'histoire effraya notre enfance.

On m'avait dit qu'il y avait encore, près de Nantes, un château de ce terrible seigneur du moyen âge : sur l'Erdre, belle rivière aux eaux calmes et sans courant, qui semblent, comme un lac, s'étendre entre leurs rives, j'é-

tais arrivé dans un canot à rames, par un beau jour d'été, tout brillant de soleil. Le ciel était chaud et clair, la terre rayonnait de lumière et de fraîcheur. La barque s'arrêta dans une petite anse, je sautai sur le sable, et me trouvai dans un bois peu élevé. Je marchais au travers des ronces, des chênes et des arbustes parasites qui s'entremêlaient sur le sol, et où s'embarrassaient mes pieds.

Je cherchais des débris, il n'y avait rien que des herbes où chantaient les insectes, et le soleil qui brûlait. Pas une pierre, pas une ruine ; seulement le terrain inégal descendait et remontait çà et là, en formant de grands trous comblés de terre ; c'était le château de *Barbe-Bleue*.

Tiffauges était sa plus redoutable forteresse ; il en avait sept autres dans le pays. C'est un vrai manoir, haut situé, avec trois enceintes, donjon, souterrain de sortie passant sous la rivière, grosses tours à mâchicoulis sur des rochers amoncelés au pied desquels bondit un torrent. Là, se trouvait tout ce qui compose une société : chapelle, salles d'honneur, oratoire dans les tourelles, corps-de-garde, arsenal, prisons, oubliettes. Le baron et la châtelaine, le chapelain et le fou, le héraut, les hommes d'armes et les varlets, le bourreau, les chevaux et les chiens, rien n'y manquait, on y pouvait naître, vivre et mourir.

Ces temps éloignés, où des chevaliers ignorants et durs habitaient ces vastes châteaux, plaisent à l'esprit

non comme une mode et une fantaisie, mais parce qu'ils représentent un état de puissance et de force. Toute une race choisie, qui savait descendre des conquérants et des vainqueurs, s'élevait pour la gloire, l'honneur et la domination. Dès leurs plus jeunes ans, on leur apprenait qui ils étaient. Le mépris pour ce qui vivait au-dessous d'eux leur donnait un superbe instinct de leur hauteur, ils ignoraient les petitesses de la vie commune et seulement commandaient aux hommes. Le pouvoir et la guerre, c'était là leur existence; la guerre et ses grands coups, et ses périlleuses entreprises, et cet élan désordonné avec lequel ils bravaient la mort, ce dédain généreux de la vie qu'ils allaient jouant dans les combats, tout les enveloppait comme d'une auréole; ils semblaient, aux yeux du vulgaire ébloui, vivre d'une vie et de sentiments qui n'étaient pas les siens; et, quand ils sortaient de leurs manoirs, au son des cors, montés sur leurs grands destriers, couverts de fer, la tête enveloppée d'un casque d'acier qui laissait passer de fiers regards, la lance haute, et suivis de pages, d'hommes d'armes et d'écuyers dont au passage retentissaient les armes; quand tout un peuple tombait à genoux devant eux, ils se voyaient les rois de la terre, l'idée de la force s'élevait jusqu'à un sublime orgueil chez ces capitaines, elle en faisait des demi-dieux.

Partout, en France, les vastes demeures disparaissent, la société se transforme; quelques pans de châ-

teaux-forts ne restent debout que pour attester un temps qui ne reviendra plus. Le monde, en vieillissant, voit s'accumuler les ruines. L'Orient depuis longtemps est couvert des restes de grandes cités. L'Occident suit à cette heure; un jour, quand les villes célèbres aujourd'hui en Europe seront dépeuplées et détruites, que l'on ne comptera plus les créneaux, mais les brèches des murs de Paris, quand le nouveau monde brillera, à son tour, l'homme énumérera les siècles par les débris qu'ils auront laissés.

A l'aspect de ces châteaux démolis, l'âme est d'abord saisie de tristesse; on regrette ces superbes habitations, comme en avançant dans la vie on suit d'un morne regard les fraîches idées de la jeunesse et les espérances dont on s'enivrait; mais bientôt une autre pensée domine.

Ces puissants manoirs, ces forteresses élevées sur les rochers, après avoir duré quelques siècles, ont vu s'en aller leurs hôtes; le silence les a habités, chaque pierre s'en détache peu à peu et roule dans les fossés pour n'être point relevée. Si ces œuvres colossales ont été renversées et s'effacent, qu'est-ce donc de nos établissements chaque jour érigés pour un jour, de nos institutions faites à la hâte, de nos lois accumulées, des changements de puissance et de souverains, qu'est-ce donc des peines que nous nous donnons pour ces choses, et des projets qu'on élève, et des passions qu'on dépense, et de l'im-

portance qu'on y attache comme si elles étaient nécessaires et éternelles? Tout se transforme, les montagnes mêmes changent de figure et d'aspect, la mer modifie ses rivages; en cherchant autour de nous, nous ne voyons rien qui persiste; les hommes, leurs travaux et la terre sont également poussés d'un mouvement qui mène à la mort; tout passe, tout s'écoule et périt. Et pourtant vis-à-vis de tant de destructions, sentant au dedans de nous une force de vie, et au-dessus de nos têtes Dieu qui emplit tout, inébranlable, inaltérable, nous vivons avec une espérance infinie par souvenir d'une vérité qui a été révélée non à un homme, mais à la terre entière; nous avons le sentiment de la vie immortelle, et tous, sans exception, au nord, au midi, au levant et au couchant, nous tendons instinctivement à Dieu qui nous attire, et qui, seul, nous donnera la stabilité et l'apaisement.

En descendant du château j'entrai à la fabrique de papiers. Après avoir traversé les longues salles en marchant sur un pavé humide, tournant les chaudières, passant entre les pistons, effleurant les machines, jetant un coup d'œil aux cuves pleines de pâte granulée, de chiffons brisés et de cette eau infecte et jaunâtre qui doit faire le papier, on me conduisit au pliage.

Là, je vis une jolie femme : une jolie femme fait plaisir à rencontrer après des ruines. La salle du pliage est une grande pièce, où de jeunes paysannes alignées devant des tables marquaient et triaient le papier avec

des couteaux de bois. Tout ce petit monde encapuchonné de coiffes blanches, propre, babillard, et léger, causait, coquetait et se parlait bas à l'oreille en regardant de côté l'étranger. On me montra la directrice de l'atelier chargée de vendre aux visiteurs.

Figurez-vous une belle femme de vingt-cinq ans, grande et svelte; ce n'était qu'une paysanne, mais une paysanne noble et distinguée, coiffée avec un haut bonnet de mousseline transparente un peu allongé en arrière, qui laissait paraître sur le front deux beaux bandeaux de cheveux bruns; on n'apercevait entre son fichu et sa coiffe qu'un peu de son cou frais et fin; le col et la coiffe blanche justement appliqués faisaient valoir cette peau satinée : le reste du costume était noir, mais robe, tablier, mouchoir serré sur le sein, tout était propre, neuf, attaché avec un soin exact, en plis bien tenus et bien tirés. La taille ronde, les épaules abattues, le pied vif et ferme, elle allait et venait, parlant avec simplicité, commandant comme une reine. Tous ses mouvements se balançaient avec cette aisance de la femme qui se sait belle, et en gardant l'air de pudeur et de modestie d'une jeune fille, elle laissait percer l'instinctive élégance et la gracieuse coquetterie d'une Parisienne.

Elle me montrait du papier de toutes sortes, et déployait force paquets en m'en faisant remarquer la différence. Mais moi, je ne regardais rien, qu'elle, dont le visage aux traits corrects, d'une pâleur semblable à la feuille

de rose qui passe, était éclairé par deux beaux yeux noirs. Je regardais ces yeux pendant qu'elle comptait les cahiers, et quand elle levait la tête à son tour, et me regardait avec calme et douceur, je me détournais comme un écolier pris en faute, et je me retournais pour la regarder encore. Elle en profita, la coquette, pour me vendre ce qu'elle voulut; j'emportai un papier détestable, c'est celui sur lequel j'écris; mais je ne me plains pas de ce qu'il est rude et ridé de mille plis, quand je songe à ces beaux yeux qui se levaient de temps en temps sur moi avec un doux sourire.

CHAPITRE VIII.

Les Châteaux historiques.

Les châteaux du reste de la France vivent de vieux souvenirs, les souvenirs de la Vendée sont d'hier. La campagne est semée de châteaux qui racontent chacun une histoire ; on la trouve écrite sur les pans de murs noircis par la flamme, et dans les noms de ceux qui les habitent.

A quelques lieues de Nantes, ces historiques demeures commencent. C'est Clisson, formidable forteresse du connétable Olivier, brunie, démantelée, mais dominant de ses grandes tours la ville et la campagne. Au pied du donjon où grimpe le lierre terrestre, la Sèvre bondit en cascades capricieuses, faisant écumer son onde autour des rochers çà et là jetés, et mêlant au bruit régulier des fabriques son retentissant murmure. Vis-à-vis

du château, s'élèvent un coteau chargé de bois, le parc de la Garenne, et la villa Valentin, où pointent les statues, où les chapelles gothiques et les dômes des pavillons se dressent à travers les arbres, où les labyrinthes fuient en allées inattendues.

Ce bois charmant et frais, les villas qui le dominent, moitié briques et moitié pierres blanches et roses, le belvédère à portiques et à pilastres découpé sur le ciel, une colonne que surmonte un buste isolé à la pointe d'un roc, le temple de la sibylle détachant sa blancheur sur un fond d'arbres verts; la rivière et ses cascatelles; sur le côté, la ville vieille et jeune à la fois, avec son pont neuf à arches gothiques; au fond, le château, monté sur des masses de rochers, bornant l'horizon et arrêtant la vue; tout cet ensemble compose un paysage tel que l'on en rêve, et, quand un chaud et brillant soleil d'été éloigne ou fait saillir chaque objet par ses clartés et ses ombres, au milieu de ce murmure, au bruissement harmonieux des peupliers, en face de ces maisons frêles et gracieuses, sous ce beau ciel lumineux, on se sent enlevé de la réalité, on oublie que l'on est en France, près d'une grande ville de commerce et d'industrie, et l'on se croirait en Italie, non loin de la campagne de Rome et aspirant la vie sous les ombrages de Tibur.

Mais si, examinant la façade du château, du côté de la ville, vous demandez quel est ce pin dont la tête surmonte les plus hauts murs, on vous répond que c'est

le *puits des Vendéens*. Le paysage ne parle plus, c'est l'histoire. La véritable histoire des hommes, c'est l'histoire de la mort. Au premier pas que l'on fait dans la Vendée, on heurte un tombeau, tombeau d'un peuple. Une hécatombe d'hommes, de femmes et d'enfants y a été immolée. Deux cent deux Vendéens cachés au fond des souterrains attendaient un instant de demi-espérance pour en sortir. Une troupe républicaine vint à passer : on fouille partout, ils sont découverts, on les tire un à un le long des escaliers, on les jette dans le puits, vivants, et quand ils y sont tous, sur eux on entasse des pierres jusqu'au bord.

On dirait d'un combat de barbares, on dirait que des hordes, comme celles d'Attila, le fléau de Dieu, ont passé là. Louis XV, après la bataille de Fontenoy, disait à son fils, en lui montrant les corps étendus : « Regardez ce que coûte une victoire ! » Mais ces cadavres on les enterrait dans les champs de bataille ; et l'on disait : C'est la gloire ! ici, ils sont restés, et l'endroit est marqué ; la guerre civile s'annonce par ses fureurs.

Avancez ! la leçon continue : à la Périnière, dont les grands bois apparaissent de toutes parts à l'horizon, cachant le château des Bouillé et de la veuve de Bonchamp, vous verrez le portrait du général vendéen qui donna la vie à cinq mille prisonniers, avant de mourir. Quarante ans après, des soldats y vinrent, et percèrent le tableau de leurs baïonnettes. Ah ! vous croyez que la

grandeur d'âme sauvera de la colère des hommes passionnés, vous espérez en la reconnaissance et la gloire? Non! tout est vain, tout s'oublie, et si vous faites une belle action, faites-la parce que c'est votre devoir : votre récompense est d'avoir été choisi digne de la faire.

Près de Torfou, vous longez le beau parc et les jardins magnifiques, coupés d'étangs et de canaux, du Courboureau, château du marquis de la Bretesche; devant vous se dresse une colonne où étaient inscrits naguère les noms des braves morts à la grande bataille de Torfou; ce ne sont point les rois dont ils ont soutenu la cause qui l'élevèrent; on ne récompense pas les services passés, mais ceux dont on a besoin. Ces rois n'avaient pas même songé à la sépulture de leurs morts, ignorant que les tombeaux sont les seuls monuments durables de la gloire des peuples.

Le marquis de la Bretesche a construit à ses frais la colonne de Torfou.

Les vainqueurs étaient oubliés; les vaincus, qui devraient être sacrés dans une cause malheureuse, n'ont pas eu plus d'honneur. Ce sont quatre députés bretons qui firent ériger le monument de Savenay, où l'armée vendéenne combattit une fois dernière, et, massacrée presque tout entière, disparut.

De même, à Chanzeaux, après que, de six cents hommes partis cinq mois auparavant, il en revint seulement quarante, après qu'une colonne infernale y eut

passé, brûlant et tuant, et que seize hommes, enfermés dans le clocher, eurent soutenu un siége héroïque contre mille soldats, aimant mieux périr dans les flammes que de se rendre, leurs os restaient ensevelis sans un insigne, jusqu'à ce que le comte de Quatre-Barbes leur eût consacré une chapelle et un marbre devant lequel leurs fils et leurs compagnons d'armes vont s'agenouiller.

Et ce ne sont pas les morts obscurs seuls qui furent négligés, les plus grands généraux n'ont pas été mieux traités. Ce n'est que de nos jours, qu'à la Gaubretière, où demeure le général Aug. de la Rochejacquelein, le Balafré, on vient d'inscrire sur une fontaine le nom du général Sapinaud ; et si Stofflet a un obélisque, c'est par les Colbert qu'il a été érigé dans leur château de Maulevrier.

La noblesse vendéenne a payé la dette de ses rois, afin que l'on ne pût pas triompher de leur honte.

Là, dans ce grand château de Maulevrier, carrément assis à mi-côte, d'une large et puissante apparence, le plus riche et le plus magnifique du pays, Stofflet était garde-chasse. Il avait servi comme sergent dans les armées du roi : quand les paysans l'eurent pris pour commandant, il revint à Maulevrier, et, se présentant à son ancien maître : « Monsieur le comte, lui dit-il, j'ai servi sous votre père, soyez aujourd'hui mon général. » Ce paysan, rude et emporté, parfois opposé aux nobles, mais sans ambition, fidèle à son devoir, croyait que le commandement

était dû à son maître. Soit grandeur d'âme, soit politique, le comte de Maulevrier refusa d'accepter cet honneur ; les paroisses avaient élu un des leurs, le jugeant digne ; il ne voulut être qu'en sous-ordre, et ce furent deux paysans qui se trouvèrent à la tête des derniers hommes de la noblesse française, Stofflet et Cathelineau.

Dès lors, la guerre fut la vie de Stofflet, sans interruption. Il lui arriva de se battre trois fois en un jour, à Gesté (1). C'était après le passage de la Loire, en février 1794. Il soutenait seul la guerre sur une étendue de pays considérable, avec deux mille hommes autour de lui. Un plan hardi, conçu par le général Cordellier, devait le détruire. Trois colonnes, parties de trois points, l'enfermeraient dans un cercle étroit, le presseraient entre elles, et l'écraseraient en se rejoignant. Il apprend qu'une de ces colonnes, venue de Nantes, a tourné par Clisson, la Romagne et Chollet, et s'avance. Il court au-devant, la joint à Gesté, l'attaque ; en deux heures, six mille hommes furent en déroute.

Il les poursuivait, quelques-uns de ses cavaliers l'atteignent au galop : L'ennemi est à Gesté ! — J'en viens, s'écrie Stofflet. Une seconde division y arrivait de Beaupréau.

Stofflet parlait aux Vendéens en vrai soldat ; sa rude gaieté, ses boutades, son accent germanique même leur plaisaient. Quand ils fuyaient, il courait sur eux, les assommait de coups, et les ramenait.

(1) Les historiens ont oublié ou à peine indiqué ce combat.

Il tourne son cheval, et, tendant son sabre en avant : Allons! s'écrie-t-il en jurant, allons frotter ces brigands de bleus. Nous mangerons la soupe à Beaupréau ! — Ils rentrent dans le bourg au pas de course, se lancent sur l'ennemi qui les croyait surprendre, emportent tout, et le chassent au loin.

Après ces deux combats, ils revenaient en paix, quand, à l'entrée opposée du bourg, la troisième colonne, sortie de Saint-Florent, débouche. Cette fois, il ne fut pas besoin d'ordres. Les Vendéens se jetèrent sur les républicains, en leur criant qu'ils vont les traiter comme leurs camarades. On ne tient pas devant des gens deux fois vainqueurs, qui y vont comme s'ils n'avaient rien fait. En un instant, le bourg est évacué, et les républicains, culbutés, s'échappent à la débandade, par toutes les routes.

Après cette triple défaite, disait un brave lieutenant de Stofflet, Monnier, la Vendée fut *nettoyée* pour six semaines.

Pressé d'agir, comme s'il pressentait la fin de sa vie, Stofflet se trouvait toujours le premier pour les entreprises hasardeuses; il saisissait d'un rapide coup d'œil le point du danger, et se battait comme un soldat. Ici, il décide, par une marche précipitée, la victoire de Laval ; là, entouré d'ennemis, seul dans un champ, et démonté, il se débat à coups de sabre, renverse deux de ses adversaires, et s'échappe. Il se trouve à toutes les grandes

batailles, en Anjou, en Vendée, au passage de la Loire, au Mans, à plus de cent cinquante combats, et enfin, quand tous ses illustres compagnons d'armes ont péri, quand Charette seul résiste encore, quand il n'a plus que quelques centaines d'hommes, il faut employer la trahison pour le prendre. Entouré, la nuit, à la métairie de la Saugrenière, par un détachement, douze fusils braqués sur lui, n'ayant que ses aides de camp avec lui, il mettait encore le sabre à la main pour se défendre.

Mais, une fois pris et garrotté, il ne fut plus le même. Il vit la vanité de tout, et son commandement en chef, et le grade de lieutenant-général, et la croix de Saint-Louis qu'il avait reçue de Vérone; il reprit sa plaque de garde-chasse pour mourir, et, ne gardant d'autres illusions que la foi à ses princes, il tomba en criant : Vive le roi !

Non loin du lieu où avait résisté pour la dernière fois Stofflet, le fils de l'autre paysan devait périr, Cathelineau.

Au sommet d'un coteau qu'un parc magnifique revêt de ses vertes ondulations, le château de Beaupréau apparaît de toutes parts. Après avoir appartenu à la maréchale d'Aubeterre, il est la demeure du marquis de Civrac qui laisse, en grand seigneur, son parc pour promenade aux habitants de la ville. Clisson a une juste célébrité; Beaupréau, moins savamment composé, mais

plus exubérant et plus sauvage, mériterait d'être admiré.

Les longues allées sombres, sur un terrain accidenté, conduisent à des prairies inondées de soleil ; les fouillis les plus hérissés succèdent aux salles régulières; un étroit sentier court solitairement le long de la petite rivière d'Èvre, sinueuse et bordée de saules ; plus bas, le parterre étale ses fleurs et ses bosquets ; et, au fond, le château d'une teinte neuve, appuyé à deux grosses tours moyen âge et dérobant la ville aux regards, domine de ses terrasses la vaste campagne au travers de laquelle les cordons des routes montent et se perdent à l'horizon.

Près de Beaupréau, la métairie de la Chaperonnière fut, en 1832, le théâtre d'un drame, entre trois personnages, où se déclara la différence du caractère de l'ancienne et de la nouvelle société.

De tels faits, racontés par les écrivains de l'antiquité, se gravaient dans la mémoire, et assuraient une immortalité d'exécration ou d'admiration. N'en sera-t-il pas de même pour les hommes de notre histoire ?

Cathelineau, fils du généralissime vendéen, avait été placé par madame la duchesse de Berry à la tête d'une division de l'Anjou, d'une de ces armées qui n'existent que sur le papier, et dont les chefs presque seuls répondent à l'appel de l'exilé. Poursuivi bientôt, traqué, Cathelineau, accompagné du marquis de Civrac et de deux ou trois autres, échappe à la recherche des soldats, arrive à la Chaperonnière, se jette dans une ca-

chette, la trappe se referme sur eux, ils sont à l'abri.

Presque aussitôt après, une troupe arrive, commandée par un lieutenant nommé Régnier : on saisit le métayer, Guenhut, on le presse : Tu as ici Cathelineau; nous en sommes sûrs. Le paysan se tait. On lui met la crosse sur la poitrine, on le jette à genoux, on le menace de la mort : même silence. La scène se passait dans la salle où s'ouvrait la trappe. Il ne veut pas parler, dit le lieutenant Régnier, qu'on le fusille ! Deux hommes prennent Guenhut par le bras, les soldats se rangent. Il allait à la mort sans mot dire, sans jeter un regard vers la cachette.

Mais tout à coup la trappe s'ouvre et un homme apparaît : Ne tirez pas, je me rends, je suis Cathelineau! Régnier, alors, est-ce férocité naturelle, ou instinct d'ambition servile qui veut gagner la faveur des princes par de lâches actions? Régnier détourne ses soldats du paysan : Feu sur Cathelineau ! s'écrie-t-il. Devant cet homme désarmé, les soldats restaient immobiles. Mais lui, Régnier, emporté, hors de lui, arrache un fusil de la main d'un soldat, et à trois pas, ajuste, et du coup étend Cathelineau mort.

Le sang rejaillit sur le marquis de Civrac et ses compagnons.

Plût à Dieu, pour l'honneur de ma patrie, que la postérité ignorât le prix dont fut payée cette trahison. On ne donna pas de l'argent au lieutenant Régnier, on

lui attacha sur la poitrine la croix d'honneur, cette même croix que ceux qui la lui livraient étaient glorieux de porter.

Un an après, les fils de Cathelineau aperçurent cet officier au milieu d'une foire. L'un d'eux voulut s'élancer vers lui pour le tuer; son frère le retint, et laissa aller le meurtrier, soit qu'il dédaignât ce vil sang, soit qu'il prévît les suites d'une action que l'antiquité eût glorifiée, mais qui eût été punie par l'inflexible niveau de notre loi matérialiste.

Ce temps ne reviendra plus. Le soulèvement de 1832 aura été comme ces coups de canon éloignés qu'on entend, le soir, longtemps après la bataille. Le calme règne en ce pays où la statue de Travot (1) s'élève non loin de l'obélisque de Stofflet, sans que les partis apaisés insultent le républicain ou le royaliste. Mais, pendant plusieurs générations, on trouvera en Vendée, comme ces lairds écossais restés fidèles aux Stuarts, de nobles familles gardant la foi en leurs principes, et leur dévouement inaltérable comme le diamant.

(1) On a consacré au général Travot un buste, à Chollet, et une statue à Bourbon-Vendée. (*Sculpteurs :* David et Maindron).

CHAPITRE IX.

Un général et un soldat vendéen.

Dans un château de la Vendée, j'ai vu une de ces familles historiques dont les membres et les serviteurs demeurent comme les représentants de l'ancienne société.

Le château de la Ménardière, quoique neuf, est habité par de vieux souvenirs. Il appartient à la famille Du Doré. Le père, d'un air vénérable, portant, ainsi que Sully, une grande barbe blanche, a fait, jeune, la guerre de 93, puis la courte campagne de 1815, et en 1832, il commandait une partie de l'Anjou.

Il possède, autour de son château du Doré, tout le village, comme un seigneur du moyen âge ; les privilèges et les droits féodaux n'existent plus, la domination seule subsiste, paternelle et vénérée.

En voyant ce vieillard, calme et affable, digne et chaleureux, je me représentais ce que fut l'ancienne noblesse française, la plus brave, la plus magnanime de l'Europe, et accompagnée d'un tel honneur, que le roi de France ne croyait pas se décorer d'un plus beau titre que de celui de gentilhomme.

Le fils, d'une mâle figure, ressemble au roi-chevalier; ses amis à la guerre l'appelaient *François Ier*. Il me racontait comment, proscrit après 1832, il avait fait partie de cette troupe de Français, qui étaient allés chercher de la gloire et des hasards en Espagne et en Portugal; impatients jeunes gens, qui, ne pouvant employer l'ardeur de leur âme dans la patrie, et qui, jugeant bien Miguel de Bragance ce qu'il était, combattaient pour le principe qu'ils croyaient juste.

Nous étions dans une grande salle, blanche et nue; au fond, le portrait du dernier prince de Condé, donné en présent au père, semblait présider cette famille. Le long des murailles on voyait rangés les portraits des compagnons d'armes du fils. Il me conduisait de l'un à l'autre, nommant La Rochejacquelein, Cathelineau, Du Chillou, D'Andigné, Clouet, Sapinaud, Girardin, quelques-uns des défenseurs de la Pénissière, les noms les plus beaux de la guerre.

On eût dit d'un de ces Romains du siècle de Scipion, montrant à un étranger la galerie des portraits de ses aïeux, et se glorifiant de leur gloire. Au milieu de cette

illustre compagnie, dont les yeux assurés étaient fixés sur nous, nul n'eût osé proposer à ces hommes une action qui ne fût pas de l'honneur.

La mère, assise près de la fenêtre, travaillait en silence; son visage avait cette pâleur et cette gravité que l'on voit dans les tableaux de vieillards du temps de Louis XIV.

Sa jeunesse est couverte d'un lugubre souvenir. Elle n'y revient pas, comme nous, avec des sourires. Elle est la sœur de mademoiselle des Mesliers, cette jeune fille que Marceau aima d'un tendre et unique amour.

Jamais femme ne fut plus charmante, plus aimable et plus digne d'être aimée, a dit Kléber. Qui ne connaît cette palpitante histoire, cette fraîche élégie au milieu de la guerre et des massacres ; cette passion éclose comme une rose dans le cœur du beau général, quand il rencontra fuyant, déguisée, cette jeune femme de dix-huit ans, qu'il arracha aux soldats qui l'avaient arrêtée, la mit dans sa voiture, et se sentit frappé à la fois de ce coup profond de l'amour qui fait rêver, et d'une indicible terreur pour le sort de celle qui lui était devenue plus sacrée que sa mère, plus chère que sa sœur ?

Et, quand elle fut en prison, et que l'allant voir chaque jour, il lui eut fait partager son amour, quel drame! Quels enchantements et quels effrois ! quels oublis et quels aperçus soudains, quels doutes succédant à quelles espé-

rances! Lui, connaissant les hommes d'où partaient les mots de vie et de mort, et qui, la veille d'une victoire, disait à son ami Kléber : Demain, nous serons peut-être appelés à l'échafaud ! elle, séparée de sa famille, apprenant vaguement les horreurs d'au delà les murs de la prison, et qui s'était attachée à ce brillant vainqueur, avec toutes les forces de la vie, et les ravissements de la jeunesse, et la confiance qu'on met dans son premier et saint amour! Qui dira leurs entrevues rapides, leurs serrements de mains tremblantes, leur silence plein de pensées, leurs adieux de chaque jour qui pouvaient être les derniers ?

Tout à coup, il apprend qu'elle va passer au tribunal révolutionnaire, qu'elle va être jugée, qu'elle sera condamnée, qu'elle l'est : et il part, il est à Paris, il voit les maîtres de la République ; il leur parle comme on parle quand on ne veut rien, qu'une seule chose, qui vaut mieux que la vie. Il a sa grâce; il revient, il vole, il tend son bras en avant, comme si elle pouvait arriver plus vite. Et, arrivé, il était trop tard ; le bourreau venait de lui trancher la tête, la jeune fille avait été coupée de la vie, comme ces légers fils qu'un ciseau coupe des buissons, et qui s'envolent dans l'air.

Plus d'un demi-siècle s'est passé depuis cet épisode de nos guerres civiles ; il est déjà de l'histoire, il n'émeut plus que comme l'histoire ; et la sœur de celle que Marceau aima, raconte avec la gravité de l'âge, et cette

résignation qu'apporte le temps, le sanglant récit que tant de fois elle fit au milieu des larmes (1).

Tels étaient les hôtes héroïques de cette noble demeure. Parmi leurs métayers, ils comptaient un vieux soldat vendéen, serviteur digne d'eux, il s'appelle Mérant, et dans la langue énergique des paysans la *Goule-Sabrée.*

J'allai à Roussay, et demandai à le voir; j'attendais devant la porte de sa maison, quand je vis sur la route un vieillard en manches de chemise, et la tête couverte d'un bonnet de laine, qui marchait d'un bon pas en boitant; son front bruni était sillonné de plusieurs coups de sabre, et sa figure partagée dans toute sa largeur d'une balafre qui, partant d'une oreille, fendait la joue et la pommette en deux, passait sous le nez, et s'étendait jusque près de l'autre oreille.

J'allai à lui, et lui prenant la main : Vous êtes la Goule-Sabrée, lui dis-je.

Il ôta son bonnet, et le garda à la main, par souvenir de la discipline et par sentiment de la hiérarchie.

A quatre-vingts ans, il était droit et fort; son front raturé et chargé de rides, ses traits sévères, son œil hardi dont de temps en temps il clignait comme s'il visait un

(1) Je n'ai pu résister à rappeler cette touchante histoire, quoiqu'il soit téméraire de l'avoir tenté après M. Alexandre Dumas qui, aux jours de sa jeunesse, la raconta sous une forme de roman, avec cet intérêt et cette animation dramatiques qui l'ont mis au premier rang des conteurs français.

ennemi, un air de visage grand et décidé, faisaient dans le paysan reconnaître le soldat.

Il me raconta simplement sa vie. Les actions dont il est resté impressionné sont Fontenay, Vihiers et la Romagne. Toutes trois sont des traits marquants du caractère de la guerre.

Il avait vingt-six ans lors du soulèvement; il partit avec tous les autres; plus tard, à cause de sa bravoure, il fut mis au nombre des cavaliers vendéens qui étaient des soldats d'élite.

A la deuxième bataille de Fontenay, les paroisses d'Anjou, dont il était, avaient été placées dans un ravin, pendant que les gens du Bas-Poitou se battaient. Impatients à ce poste d'attente, ils bouillonnaient d'ardeur; Bonchamp vint à passer : Monsieur, lui crièrent-ils, nous ne sommes pas habitués à rester tranquilles, mettez-nous plus avant avec les autres!... — Bonchamp s'arrête : Eh bien, dit-il, les Poitevins sont à droite, que les Angevins aillent à gauche! C'était tout le commandement. Ils s'élancent aussitôt, et, se précipitant sur les canons de l'ennemi, remportent cette victoire qui racheta leur défaite de six jours auparavant. « Ah! nous étions jeunes alors, disait-il, nous courions comme de jeunes chevaux, nous sautions les fossés et les haies, rien ne nous arrêtait. Je poussais cinq chevrotines dans mon fusil, et, à trente pas, jamais je ne manquais mon homme!» Et à ce souvenir, le vieux Vendéen faisait le geste d'a-

juster, son regard brillait d'un reste d'étincelle sous ses sourcils abaissés.

A Vihiers, il y eut un moment de brillante illusion. Il était de ceux qui crurent s'emparer de Santerre. La bataille n'avait été qu'une déroute; les nouvelles levées, épouvantées de ces cris perçants de paysans, en face de l'artillerie tonnante, n'avaient pas tenu un moment, la cavalerie se jeta sur l'infanterie, tourna bride, tous prirent la fuite : Santerre, perdant la tête, suivit le torrent.

Un chef de division, Guignard l'aperçoit : Il y a cent louis, crie-t-il aux paroisses de Roussay, de la Romagne, et de Chanzeaux, pour celui qui prendra Santerre !

Plusieurs déjà s'étaient élancés, les frères Legeay, de Chanzeaux, les premiers, puis Forêt, Loyseau, Forestier et Mérant avec eux. Ils arrivent au bas du vallon, au moment où la voiture de Santerre passait, volant au galop de ses quatre chevaux; on ne la pouvait arrêter : Tirez sur les chevaux ! s'écrie-t-on. Les chevaux tombent morts; mais Santerre a le temps de se précipiter hors de sa voiture, saute sur un cheval de son escorte, et au milieu d'une grêle de balles s'enfuit à perte de vue. Dans sa course à travers champs, il fit, dit-on, des prodiges d'équitation, franchissant des fossés, des haies et des murailles : il s'échappa (1).

(1) Presque tous les historiens, en se copiant, racontent qu'il fit franchir à son cheval un mur de six pieds. Ce fait impossible a été démenti devant moi, en Vendée, par plusieurs de ceux qui le poursuivirent.

Un mois après, tout était changé. La grande armée vendéenne, qui avait vaincu à Torfou et à Montaigu, venait d'essuyer deux défaites devant l'armée de Mayence. Les plus grands revers et les plus hauts coups de fortune se succédaient d'un jour à l'autre dans cette guerre à revirements soudains. Les généraux décidèrent qu'on livrerait une bataille décisive à Chollet.

La veille, quelques paroisses se trouvaient à la Romagne, non loin de Chollet. On vint dire que les républicains étaient déjà maîtres de Tiffauges : Il faut y aller voir, s'écrient les Vendéens.

Mérant part avec huit ou dix hommes. A peine avancés de quelques pas sur la route, des coups de feu en face, de droite et de gauche les arrêtent. C'était une grosse colonne d'infanterie et de cavalerie. Entourés, tirés à bout portant, ils veulent s'enfuir en se défendant ; presque à la fois tous sont par terre, blessés ou morts. Mérant, en fuyant, saute un fossé, il tombe au milieu de soldats ; les balles, les sabres, les baïonnettes pleuvent sur lui ; en un clin d'œil il est criblé de coups, il a dix-huit blessures.

Couvert de sang, il se tenait encore debout ; un cavalier arrive, et, au galop, lui partage de son sabre le visage en large estafilade dont il a pris son nom. Il tomba, et on le crut mort. Des soldats avides de sa veste de velours noir le dépouillèrent, et il demeura nu et sanglant à terre.

Le lendemain se livra cette furieuse bataille de Chollet, où l'on vit tous les chefs, se réunissant dans un sublime désespoir, se jeter au plus fort de la mêlée, et périr coup sur coup sans pouvoir ramener la victoire. La Vendée passa la Loire, et les républicains après elle; les blessés et les morts furent oubliés.

La Goule-Sabrée, tombé le mardi, resta jusqu'au samedi à la place où il était couché. Le cinquième jour, deux hommes en passant l'aperçurent. Il respirait encore, quoique pouvant à peine parler. Ils l'interrogèrent, il leur dit son nom et d'où il était. Ces gens, qui habitaient la même paroisse, ne le reconnaissant pas, au milieu des trahisons de cette guerre, hésitaient à le croire. Il désigna alors ses parents et ses voisins, de sorte qu'ils ne purent douter. « Puisque c'est toi, dit l'un d'eux, je suis ton cousin germain, ta maison et tout est brûlé chez toi, ta mère est tuée, ton père aussi, tes frères, tes sœurs, tous sont morts. »

Cette nouvelle, sans préparation, à la façon des paysans, ne m'émut pas plus, dit-il, que si je n'avais rien entendu. Ce corps en morceaux était presque sans vie.

Il avait les deux bras cassés, quatre balles dans la cuisse, la gorge et la langue percées d'une baïonnette, une foule de coups de sabre sur les bras, sur la tête, les mains et tout le corps.

On le porta sur un drap, à la Romagne, puis à Roussay, où on le soigna. Là, dans une petite cabane, au bout

du village, il resta sur un lit, la porte toute grande ouverte ainsi que dans les maisons de la Vendée : on ne le cachait pas. Les républicains allaient et venaient dans le bourg ; il ne fut jamais découvert.

Au bout de six mois pourtant il fut guéri, et debout. Les débris d'outre-Loire étaient revenus et la guerre recommençait. « Te voilà fort, maintenant, lui dit un de ses anciens chefs, ne viens-tu pas joindre M. Henri ? » Je me levai, raconte-t-il, et partis aussitôt.—Vous étiez donc enragé ? m'écriai-je. C'était à ne pas croire. Que faut-il donc pour les tuer ? disaient les soldats républicains, en reconnaissant ces Vendéens qu'ils pensaient morts.

Pendant trois ans, il fut de tous ces combats, où il fallait payer chaque fois de sa personne, jusqu'à ce que la pacification eût fait déposer les armes au pays entier. Alors, il se maria, et redevint paysan et cultivateur.

Mais, en 1815, le soldat se réveilla, et, quoiqu'il ne fût plus un jeune homme, il se trouva à son poste, à Roche-Servière et aux Mathes, et vit tomber Louis de la Rochejacquelein à côté de lui.

Lorsque la révolution de 1830 arriva, il voulait que l'on se levât immédiatement, il gourmandait tout le monde, et, en 1832, malgré ses soixante-six ans, il se mettait de tous les projets de guerre, il conseillait les jeunes gens, il se montrait si plein de feu, qu'on le jugea encore redoutable : le procureur du roi le manda à Beau-

préau. Il y alla avec ses papiers, ses états de service, son brevet de la Légion d'honneur, etc., et les mettant sur le bureau du magistrat : «Voilà ce que j'ai fait, lui dit-il, croyez-vous qu'on puisse changer après cela ? » L'homme de la loi se crut obligé de l'arrêter et de l'envoyer prisonnier à Angers, quoiqu'il l'admirât peut-être.

Aujourd'hui, le vieux soldat vit du peu de travail dont il est capable et de cinquante francs, reste de la petite pension que lui faisait la restauration.

En 1828, madame la duchesse de Berry, étant venue à Beaupréau, la *Goule-Sabrée* lui amena son fils, et le lui présenta, comme ces gentilshommes d'autrefois conduisaient leurs enfants à la cour, pour les faire reconnaître du roi, et lui assurer de vive voix qu'ils étaient prêts à se faire tuer à son service. Madame la duchesse de Berry vit ses lettres de noblesse écrites en grand sillon sur sa figure, et lui promit de prendre son enfant deux ans après, auprès d'elle. Deux ans après, la révolution annulait les promesses avec la puissance.

Mais la fidélité du vieux Vendéen n'est point ébranlée. Henri V est son roi. Il irait, dit-il, au-devant de lui, s'il revenait. Il parle, pourtant, du roi Louis-Philippe avec ce respect pour les choses établies que les vieillards ont, par la connaissance de la vie. Il respire encore la guerre ; la première partie de sa jeunesse a déterminé son caractère : Il est toujours soldat. Il a acheté

deux estampes, la *prise d'Alger*, et le *siége d'Anvers*, et les a suspendues au mur de sa maison : « Quand je suis assis devant, dit-il, et que je les regarde, je suis récréé, et il me semble que je marche comme eux. Ah ! monsieur, s'écriait-il, voulant me donner la plus grande opinion des Vendéens, si vous nous aviez vus! nous valions bien les Mayençais! »

CHAPITRE X.

La Pénissière.

I. — 1832.

La Pénissière est le plus jeune de ces châteaux sans nom hier, aujourd'hui célèbres.

En 1832, madame la duchesse de Berry, trompée par les rapports des amis de sa fortune, et entraînée par ce vague amour de l'incertain et des dangers propre aux âmes passionnées, résolut d'aller, comme jadis Marie-Thérèse, conquérir la couronne de son fils, les armes à la main. De l'Italie, elle écrit de tout préparer, qu'elle arrive; puis, accompagnée de quelques amis, elle passe la mer, et débarque près de Marseille. Dès ses premiers pas on la poursuit; alors, avec un élan généreux, elle va frapper à la porte d'un républicain, et, lui disant qui elle est, se fie à sa foi. Elle avait bien jugé; on ne peut être un vrai républicain sans chevaleresques senti-

ments : il s'inclina, et lui fit place à son foyer. Elle avait compté sur un mouvement dans le Midi, le Midi demeurait tranquille ; aussitôt son parti est pris ; elle ira en Vendée. Elle part, elle traverse la Provence, le Languedoc, la Guyenne, tout l'Ouest de la France, sans crainte, sans hésitation, aidée de cette jeune gaieté qui soutient et qui entraîne les incertains. Elle trompe toutes les prévisions : on la croyait loin encore, elle est arrivée, elle est au milieu de la Vendée.

Aussitôt elle envoie chercher les chefs qui ont déjà versé leur sang dans les guerres vendéennes ; car c'est à celui qui s'est dévoué déjà que l'on demande un second dévouement : les grandes vertus sont inépuisables.

Cependant, rien n'était préparé. On s'étonne de tant d'audace; on ne pensait pas à se lever sitôt; les plus sages représentent à la duchesse les dangers, l'incertitude du succès, la froideur du pays, les forces de l'ennemi, le calme des provinces voisines, l'imprévu de la guerre.

Elle écoute tout avec l'impatience d'une âme qui sent en elle des illusions triomphantes. Les dangers, elle vient les chercher ; le succès, elle le forcera ; le peuple, en la voyant, se lèvera ; les soldats de l'ennemi, naguère elle les a vus dans la garde, ils la reconnaîtront, et elle les entraînera ! Comme César, elle a passé son Rubicon, mais César s'était arrêté au bord; elle, elle est

venue de premier élan, elle est en Vendée, elle y restera.

Tous, en cercle autour d'elle, l'écoutaient et l'admiraient. Cet enthousiasme d'une jeune princesse, d'une mère, chez qui la faiblesse relève l'héroïsme, qui aspire à s'élancer à cheval, à la tête de quelques paysans contre un bataillon, et qui, à la vue d'une blessure mortelle, se retire et pleure; cet emportement qui ne réfléchit à rien, ne voit pas le danger et ne veut pas le voir; cette séve qui ne peut se contenir, qui part du dedans, et fait battre les autres cœurs; cette sorte d'auréole des têtes enivrées, et ces ardents regards, et cet air inspiré qui dit : Suivez-moi! tout les saisit et les enveloppe; ils se regardent et ne consultent plus; nulle chance, ils le savent; ils seront entourés, ils succomberont; mais elle le veut, sa force a passé en leur âme, ils ne sont plus à eux, c'est elle qui les agite, qui les pousse; ils se lèvent, et, enflammés, vont enflammer les populations.

Charette, du Doré, Mesnard, Girardin, se partagent le pays et envoient leurs ordres. Le baron du Chillou revint chez lui, et rassembla ses paysans. Quatre cents jeunes gens, de la Gaubretière et des paroisses environnantes, demandaient à le suivre: Je ne veux que cent hommes avec moi! leur dit-il; c'était assez pour ce qu'il fallait faire : ainsi que Léonidas, il ne souffrait pas qu'un plus grand nombre fût sacrifié.

Ils prennent leurs fusils, et courent à Saint-Martin-Lars, où se trouvait un bataillon, ils se jettent dessus comme dans l'ancienne guerre; ce fut l'affaire d'un instant; les soldats ne tinrent pas contre ce choc inattendu, ils se débandent, et se sauvent; les routes étaient couvertes de fuyards; déjà, on déménageait à Mortagne, on croyait les Vendéens arrivés.

On sait la suite de ces combats : les ordres opposés, les convocations contremandées jetèrent le trouble parmi les paroisses, on ne savait s'il fallait partir ou rester.

Quelques-uns, les plus ardents, se levèrent et vinrent; ils trouvèrent les troupes en force, partout, devant, derrière, et sur leurs flancs : rejetés de l'un sur l'autre, ils fuirent d'échec en échec.

Tout est manqué, mais la duchesse ne voulut pas désespérer. Partout où on lutte, elle y veut aller; elle était près du *Chêne*, au moment du combat : elle se lance à cheval, et pousse en avant; plus d'une fois on crut la saisir. Avec un petit nombre de gentilshommes, elle court de château en château, de ferme en ferme, tantôt à pied, tantôt à cheval, déguisée en jeune homme, en paysanne, marchant la nuit à travers les bois et les boues, près de périr dans les ruisseaux débordés, mais toujours animée, gaie, impétueuse, dans la fuite relevant le courage des siens, et adorée de tous ceux qui la voyaient. Nul n'eut la pensée de la trahir; quand elle

arrivait à une ferme, tout était à elle : les hommes veillaient aux environs, les femmes la servaient à l'envi, les enfants partaient pour effacer sur la route la trace de ses petits pieds.

Bientôt, pourtant, elle fut obligée de fuir de la Vendée. Sous de grossiers travestissements, et parmi les dangers, elle arriva à Nantes dans une maison mystérieuse qui s'ouvrit devant elle ; elle se crut en sûreté.

Mais on se doutait de sa présence. Un espion mit sur ses traces, et, un soir, la maison, l'île entière des habitations où elle se trouvait, fut tout à coup environnée de soldats.

Alors — j'ai entendu en Vendée raconter ces chevaleresques projets; ils tiennent du roman, et ce sont pourtant ceux-là qui le plus souvent réussissent — alors, ses amis se réunirent. Il faut la sauver! Il faut l'enlever! On délibère; dans cette assemblée troublée, les jeunes têtes s'échauffent. On propose des plans extraordinaires. La violence étant impossible, on songe à la surprise et au tumulte. Quelques-uns iront s'emparer sur les places de toutes les voitures, de tous les fiacres et cabriolets qu'ils trouveront; ils les lanceront tous à la file, au galop, dans les rues remplies par la troupe : ce sera une noce, une fête, qui passe; l'encombrement se fait, des intelligences sont dans la maison, la ligne des soldats est un moment brisée : à cet instant, la porte s'entr'ouvre, la duchesse se jettera dans une voiture; on crie, on fouette

à grands coups, on pousse en avant, la suite des voitures prend le galop et passe : la duchesse est enlevée, elle est sauvée!

Mais les sages, les honnêtes gens qui, dans les temps d'orages, ne font rien qu'arrêter, ne veulent point accéder à ce projet hardi. On court trop de risques : ils ne voient pas que cette audace eût semblé impraticable aux adversaires, qu'on ne se fût pas opposé à ce que personne ne pouvait prévoir.

D'autres sont plus téméraires. Ils s'introduiront dans les maisons voisines ; des soldats seront gagnés, ils grimperont sur les toits comme des couvreurs, ils porteront la duchesse avec eux, ils lui feront traverser ce désert aérien, au milieu de la nuit, dans les ombres : rien ne les empêchera, ils la descendront, elle ne touchera pas un obstacle de ses pieds délicats, ils traverseront des jardins, escaladeront les murailles, ils passeront s'il le faut à travers la terre.

Le dévouement à de grands malheurs est naturel aux jeunes âmes ; elles sentent qu'elles s'élèvent, en se rapprochant des destinées supérieures que frappe la foudre : en tentant l'impossible dans cette lutte avec les puissances humaines réunies, les grands cœurs, comme les héros antiques, veulent remplacer le Dieu absent ou oublieux.

Ces actions doivent être faites, non proposées : les assemblées sont molles pour l'exécution. Il ne faut pas

proposer aux hommes de projet qu'ils ne puissent discuter. Ils y soupçonnent quelque grosse chance d'insuccès, et blessés de ne la pas voir, ils la repoussent par orgueil. On discutait, on présentait des termes mitoyens, et, pendant ce temps, la duchesse abandonnée n'espérant point de secours, frappait à la porte de sa cachette, se faisait reconnaître, et se rendait.

II. — LE COMBAT.

Il y eut, cependant, quelques combats dignes de l'histoire dans cette courte guerre; à celui du Chêne, on revit les Vendéens de 1793, et l'Europe a jeté des cris d'admiration au nom de la Pénissière. Nous qui tenons tant à la vie, cela nous hausse le cœur de voir dédaigner la vie.

La Pénissière ! sublime épisode de nos guerres civiles, où courage, héroïsme, dévouement, furent prodigués comme on les prodigue à chaque pas dans notre histoire ! La patrie blessée condamne ces cruels héros; mais, de même qu'une mère fière de ses fils ingrats, elle relève la tête, quand elle entend louer par d'autres leurs luttes terribles dont elle a saigné.

Ils étaient quarante-cinq, anciens soldats, jeunes paysans, officiers de la garde du roi Charles X, quelques-uns presque enfants.

Lorsque la nouvelle de la prise d'armes était arrivée au petit séminaire de Beaupréau, on n'avait pu retenir de jeunes élèves de dix-sept ans : Ils partirent en se sauvant par-dessus les murs. Deux frères, entre autres, couraient dans la campagne : l'un ardent, impétueux, l'autre calme et doux. Sa piété, son pâle visage, son impassible tranquillité, faisaient croire qu'il était incapable de passion. Aux regards de son frère, il sentit qu'il doutait de lui. Il l'arrêta, et lui prenant la main, la mit sur son cœur; il battait avec violence; la tête élevée en l'air, le jeune homme semblait aspirer de prochains combats. Son frère le comprit; ils se saisirent les mains, et se mirent à courir : Peu de jours après, ils combattaient à la Pénissière.

Ces enfants, poussés par leur sang, ignoraient que la guerre civile est un crime; mais du moins quand ils allaient lutter contre des Français qu'avait portés la même terre, ils étaient mus par l'enthousiasme et un bel élan de dévouement; en tombant pour leur fidélité et leurs princes, ils montraient qu'ils étaient de cette race généreuse qu'avaient enfantée les temps de révolution, et qui est remplacée, en nos jours languissants, par une génération qui, dès l'adolescence, se traîne sans chaleur, sans haine et sans amour.

Ils semblaient avoir été poussés par le destin : Le château de la Pénissière est situé au bout d'un court chemin de traverse qui ne mène nulle part. Acculés, là,

comme dans une impasse, ils avaient autour d'eux des champs déserts ; et lorsque cette route fut couverte de soldats, ils n'eurent plus qu'à se défendre, et à mourir.

Quarante-cinq, ils combattirent tout un jour contre un demi-bataillon ; renfermés dans les salles hautes, ils tenaient déterminés et acharnés. Ils ne connaissaient ni la force de l'ennemi, ni ses moyens d'attaque, ni les ressources qu'ils pouvaient espérer.

Ils s'étaient dit : Il faut mourir! et ils mouraient! Ils répondaient aux coups de feu répétés par les balles parties des croisées. Tandis que les tambours des assiégeants battaient la charge, au château, deux clairons, placés aux fenêtres, sonnaient des fanfares, afin qu'ils eussent aussi leurs airs de guerre qu'entendait la campagne.

A quelques lieues de là, on écoutait les roulements sourds de la fusillade; c'étaient des frères, des pères, des enfants qui combattaient, et l'on était tenu immobile devant le fusil de la sentinelle, qui passait et repassait ; on ne les pouvait secourir.

Au bout de plusieurs heures, désespérant de les forcer, on songea à un autre moyen.

Les assiégés avaient négligé la précaution recommandée par les règles de la guerre, de créneler un mur sans ouverture, et de découvrir la charpente. Des sol-

dats se glissent le long de ce mur, y dressent une échelle et lancent le feu sur le toit.

Aussitôt il s'embrase, et bientôt, sur la tête des assiégés la flamme s'avance en réseau brûlant. A la vue des torrents de fumée sortie des croisées, la troupe, qui jusqu'alors s'était tenue à l'abri des murs crénelés du jardin, s'enhardit, se précipite vers la maison, et à coups de hache, ébranle la porte qui vole en éclats.

Mais, quand le passage est ouvert, les Vendéens apparaissent le fusil en joue, échelonnés sur l'escalier; à cette vue, les soldats reculèrent, aucun n'osa monter à cet assaut; il suffisait d'attendre; ils avaient mis le feu au toit, ils le mettent au plancher, le plancher flambe, le feu embrase les poutres, les portes, les fenêtres; la flamme se dresse autour de l'escalier, jusqu'au palier, et un large trou s'ouvre et grandit sous les Vendéens.

Ils étaient là, sur le palier, combattant, l'incendie au-dessus de leur tête, un gouffre sous leurs pieds; étouffés par la fumée ardente, brûlés par le feu qui les embrasse, ils renversaient leurs ennemis, dont les baïonnettes se dressaient jusqu'à eux; à chaque coup ils jetaient leur cri de *Vive le Roi!* et les clairons sonnaient toujours leurs fanfares.

Enfin, ils virent qu'il fallait céder. Le combat durait depuis neuf heures. Des tourbillons de fumée et de

flamme les enveloppaient, on combattait sans voir et sans entendre; ils se décident, et se rassemblent pour sortir.

Ces jeunes gens alors, qui viennent de se battre en héros, en ce moment solennel, se retrouvent hommes et chrétiens; tous ils mettent un genou en terre; l'un d'eux récite à haute voix la prière des morts, et les autres en chœur lui répondent; puis, fortifiés d'une sublime espérance, ils se relèvent et se saisissent les mains pour un suprême adieu. Aussitôt ils descendent l'escalier, ouvrent la porte du jardin, et sans hésitation, la baïonnette en avant, sous une pluie de mitraille, ils s'élancent, traversent le jardin, se jettent à une brèche, et avec un irrésistible emportement, comme un clou de fer dans le bois qui cède, font une violente trouée à travers les soldats, forcent les rangs et passent.

En un instant, sept d'entre eux étaient tombés morts.

J'ai vu ce lieu d'un combat héroïque : ce château, qui était une simple habitation noble, une maison à façade nue, sans tours, sans fossés, sans créneaux, n'est plus qu'une ruine aujourd'hui dévastée.

Le toit a été brûlé, le second étage renversé, l'escalier détruit; les portes et les fenêtres s'ouvrent au vent, et les ronces ont poussé au milieu des débris et des pierres écroulées; de longues crevasses et de grands trous effondrent le reste du bâtiment; tout est calme et silencieux dans cette forteresse d'un moment, et le voyageur,

pour y pénétrer, est obligé d'abaisser de son pied les hautes herbes des portes, comme dans les vieux châteaux ruinés depuis des siècles. Quinze ans à peine se sont passés, et la Pénissière est méconnaissable, comme ces hommes puissants frappés d'un malheur soudain, dont la tête blanchit en un jour, et que leurs amis regardent avec stupeur, doutant qu'ils soient bien les mêmes.

Le château a changé de maîtres : il appartient à un libéral, à un *pataud*, comme on dit dans le pays ; ce nouveau possesseur le laisse s'en aller selon la force de la nature et la volonté de Dieu ; il a compris que ce n'était plus une maison où l'on demeure, il n'y touche pas.

On entre dans le jardin, vaste et cultivé; on le parcourt lentement, cherchant les sépultures de ceux qui y sont tombés. D'espace en espace, un petit carré où l'herbe pousse, tandis que le reste est labouré, indique seul la place des sépultures. Nul nom, nulle inscription, nulle croix. On vous dit : C'est là ! et vous vous arrêtez. Presque tous étaient des jeunes gens. On cria à l'un d'eux : rendez-vous ! — Je ne me rends pas ! répondit-il, et il mourut. Quel abandon, quelle désolation ! et c'est beau ! ils reposent dans le silence et la solitude. A quelques pas d'une tombe, croît un laurier ; de pieux visiteurs, des compagnons d'armes ont coupé plusieurs fois de ses branches, et les ont plantées sur la tombe ; mais,

comme le laurier de Virgile, il n'a pas poussé de jets nouveaux, et ces héros, morts hier, sont déjà enveloppés de ce vague et de cet inconnu que les siècles, en s'accumulant, déposent, tôt ou tard, sur la gloire humaine.

LA VENDÉE.

DEUXIÈME PARTIE.

LES MŒURS.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le nouveau principe s'est établi.

Je vais essayer de peindre ici les mœurs de la Vendée. C'étaient aussi celles de l'ancienne société. Ces mœurs tenaient, comme les branches au tronc, à un principe.

Une révolution violente, il y a soixante ans, déracina le principe : la société et les mœurs tombèrent sur le sol avec lui.

Un principe nouveau a donné la vie à une société nouvelle. Afin que l'on puisse mieux comprendre l'état de nos pères, il est bon de montrer celui où nous vivons. Par les tentatives et les ébauches que nous faisons pour organiser notre société, on jugera ce qu'était la société ancienne dans son organisation la plus avancée.

Exposons d'abord comment s'est établi le principe nou-

veau, nous suivrons ensuite ses applications aux différentes parties de l'État.

Le plus violent instinct de l'homme, l'infini, n'est pas autre que l'amour de son bonheur.

L'expression de ce besoin immortel est la loi. Les hommes, à mesure qu'ils se divisaient par castes et nations, ont écrit, pour se régler, des lois. Plus ils avaient le sentiment de l'infini, plus la loi a été élevée et pure.

Mais quand, par diverses causes, les lois sont devenues plus matérielles et ont abaissé la dignité humaine, les hommes ont brisé les lois : les révolutions se font par un soudain mouvement de l'âme qui se relève, et qui s'élance vers son bonheur ; les révolutions ont un côté divin, parce que leur but est l'infini.

Ainsi, comme en tout, les révolutions ont leur cause non dans les événements du monde, mais dans le cœur de l'homme, toujours aspirant à se détacher de la douleur qui le suit. . . .

Lorsque la révolution de France vint, les hommes étaient descendus, par l'abus de la puissance des grands et les misères des petits, dans une corruption si basse, que l'âme n'y pouvait plus rester; mais à force d'être violentée, la naturelle énergie de l'homme se raffermissait; Titan, retenu par trois cents chaînes (1) sous la

(1) Trecentæ cohibent catenæ. (HORACE.)

montagne, il se roidissait contre le poids qui l'accablait. Il se redressa enfin, rompit ses pactes, sa constitution, ses lois, premières croûtes qui enserraient le volcan, et, à travers des débris de rois, de prêtres, de nobles et de peuple, s'emporta, en liberté, à de grands excès et à de grandes actions.

La révolution ne se fit que pour obtenir d'autres lois plus propres à l'essence élevée de l'homme.

Elle eut donc deux actions : se délivrer et établir : la première est de passion, on y réussit plus vite que pour la seconde qui est de raison.

La révolution tendit à faire les deux à la fois. Elle croyait d'abord pouvoir beaucoup conserver : elle s'aperçut bientôt que tout tient à tout, et elle se décida ; elle fit table rase, comme Descartes cherchant la vérité. Mais, fondant en même temps que renversant, elle était emportée au mouvement de sa passion ; ce fut sans conscience de ce qu'elle faisait qu'elle établit le principe de sa nouvelle loi.

Elle n'avait point à chercher ce principe : Il n'y a que deux principes dans le monde, le principe de liberté, le principe d'obéissance.

L'homme est double, corps et esprit; il est raison et passion. A ces deux éléments se rattache le reste.

La raison crée l'obéissance, l'autorité en religion, le pouvoir d'un seul en politique, la règle dans les arts, le spiritualisme en philosophie.

La passion veut la liberté, en religion l'examen, la démocratie dans la cité, la fantaisie en littérature, en métaphysique le matérialisme.

Dieu, assis au haut des cieux, parle à Moïse, et lui allume l'inspiration au front ; les peuples voient marcher devant eux la colonne enflammée de son génie ; entraînés par l'enthousiasme, ce sublime anéantissement de notre volonté, ils le suivent à travers les déserts, jusqu'aux campagnes magnifiques qu'il leur montre du sommet des monts ; et quand, près d'entrer dans la mort, il désigne son successeur, les peuples se prosternent devant lui : voilà l'origine du droit divin, le principe de l'obéissance.

Au contraire, Dieu, plaçant l'homme sur cette terre pour un jour, lui donne une part de sa sagesse infinie : se servir de ce présent divin pour régler sa vie est à l'homme un droit et un devoir. Il discerne la vérité, il va la chercher, il la choisit : voilà le principe de la liberté.

Ainsi, ces deux principes sont naturels à l'homme : l'un vient de sa force, l'autre de sa faiblesse ; le juste orgueil de son origine immortelle lui fait connaître sa liberté, et relever fièrement le front ; la conscience profonde de l'unique sagesse éternelle courbe sa tête devant des élus inspirés, et lui apprend l'obéissance ; mais, obéissance, liberté, le principe est en Dieu, voilà pourquoi il est puissant et immortel.

La révolution détruisait le principe d'obéissance ; elle ne pouvait poser pour fondement de la nouvelle société que le principe de la liberté humaine.

Ce principe étant directement contraire à l'ancien, et s'exprimant par la souveraineté populaire, la masse crut que c'était un principe d'égalité et de rébellion.

La liberté humaine aussi a ses devoirs, mais alors ils n'étaient pas définis. Dans la royauté, le devoir est exprimé par des actes certains et réglés ; dans la souveraineté populaire, les devoirs sont plus généraux et compris seulement des hommes supérieurs ; quant à la masse, qui entend dire qu'elle est souveraine, elle ne voit pas les obligations que cette puissance lui impose, elle n'est frappée que de l'autorité qui lui arrive, et chacun voulant l'exercer, il s'ensuit la violence et le trouble.

C'est ce qui arriva bientôt. Le peuple et ses chefs furent extrêmes dans l'usage de la souveraineté : le peuple, par ignorance ; ses chefs, par système.

Ils formaient deux partis, les disciples de Voltaire, et les disciples de Rousseau. Généreux par nature et nourri de l'antiquité, Rousseau était porté par une noble tendance vers le bien. Il s'enthousiasmait des hauts sentiments, et il eût voulu composer une société dans le système de nature le plus idéal. Il essaya de faire adopter des opinions qui lui étaient propres ; il fondait avec un raisonnement suivi. Aussi ses disciples étaient-ils des hommes de raison et des penseurs.

La mission de Voltaire, au contraire, était de détruire : il employait tous les moyens et toutes les formes (1); ce qu'il avait de mauvais était ce qui touchait surtout la masse; il avait plus pour lui le vulgaire, c'est-à-dire la partie passionnée.

La passion, dans une révolution, devait l'emporter. Les disciples de Rousseau, qui brûlaient de se modeler sur l'antiquité (2), auraient voulu s'opposer à la violence ; leurs idées de devoir, ils s'efforçaient de les appliquer au nouvel état. Les disciples de Voltaire jugèrent que ces pensées raisonnables ne pouvaient encore être acceptées. Pour cette société, qui se plantait ainsi qu'un arbre dans un sol tout remué, ils établirent un régime audacieux et extraordinaire, qui tendait à l'organiser immédiatement tout entière. Comme les enfants de la Terre, ils tentèrent de lutter contre l'action des dieux : ils voulaient, par leurs seuls efforts, changer le monde ; leurs idées et leur volonté devaient, d'un coup, porter la société à un haut degré, que nous sommes obligés, par notre nature, de monter pas à pas, et à longs jours. On ne peut s'empêcher de s'étonner de leurs gigantesques combats, on ne peut ne pas s'atten-

(1) Ses disciples et lui-même ont souvent un style de halle et de mauvais lieu. Voyez les correspondances de Voltaire, de Grimm, de d'Alembert, etc.

(2) La liberté humaine n'était pas le principe de la société antique; mais le sentiment de cette liberté animait ses philosophes.

dre à les voir accablés sous le poids des monts qu'ils sôulèvent.

Par le sarcasme et la colère qu'ils portaient dans la destruction, ils dominaient le peuple, qui sentait qu'ils étaient les vrais révolutionnaires; la terreur était l'application la plus énergique du nouveau principe. Les disciples de Rousseau devinrent impuissants, le pouvoir tomba aux mains des terroristes; et, quand Robespierre, qui était un disciple de Rousseau, tenta d'organiser l'ordre, fit reconnaître Dieu et songea à établir un culte, ils comprirent qu'il s'arrêtait; il était trop tôt, ils le renièrent et le mirent à mort.

Il ne dépendit pas d'eux que la terreur ne continuât. Mais on eut peur, car ce qui effraye le plus les hommes, ce sont les demi-conséquences : l'opinion et diverses circonstances les forcèrent d'abandonner ce système, et, aussi, la faiblesse de l'homme qui ne peut créer d'un seul instant.

Après la terreur, il ne resta plus rien d'établi. Le principe de liberté et de rébellion n'eut plus la force d'une corde excessivement roidie, et l'anarchie fut à son comble. (Derniers temps de la Convention, et Directoire.)

L'Empire ne fut qu'un moment, il enraya, il arrêta, mais il passa.

C'en était fait cependant. Depuis lors, des changements d'hommes et de systèmes ont été pris pour des révolutions. Mais le principe nouveau avait pénétré le

monde ; il a gagné les extrémités, et rien ne le peut détruire. Il faut qu'il fasse son temps, qu'il s'accroisse, et se perfectionne.

Pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler, et qui n'est qu'un jour pour le monde, nous n'avons point encore établi nos nouveaux devoirs, et, ainsi, nous ne jouissons pas encore de notre liberté.

En examinant la société dans ses rapports avec Dieu, avec l'État, avec la famille, nous serons frappés de notre anarchie. Il est bon de peindre le mal, afin qu'on le change. Je n'ai point fait le tableau de la société actuelle dans le vain but de satisfaire une envie stérile, mais afin que, sentant notre servitude, nous soyons pris d'une généreuse indignation, et que, par un effort héroïque, nous nous pressions d'avancer et de fonder, du même temps, nos devoirs et notre liberté.

CHAPITRE II.

Application du principe nouveau à la religion.

Quand les droits et les devoirs ne sont pas établis, ce n'est point le principe de liberté qui règne, il n'y a que des idées d'indépendance.

La liberté est naturelle à l'homme, elle est un droit : la liberté est en accord parfait avec toutes les facultés de l'homme. C'est ce qui fait sa force.

L'indépendance, au contraire, tend à briser cette alliance des diverses parties de l'homme, et de ses rapports avec le monde. Elle est opposée à la nature de l'homme : tandis que la liberté est une tension, l'indépendance est un relâchement. On est indépendant, quand on n'a pas la force d'être libre.

Avec l'indépendance, il n'y a point de société possible, il n'y a point de religion.

En effet, la religion impose des devoirs, unit les hommes, est fondée sur la liberté, qui est le contraire de l'indépendance.

De la même façon que nous nous comportons avec la société, la famille, l'humanité, nous nous comportons avec Dieu.

La religion est en rapport direct avec l'état de la société; on ne peut, dans un gouvernement despotique, avoir une religion libre, ou, si le principe de cette religion est la liberté, on le fausse : la religion de Russie ne prêche pas la liberté; aussi n'est-elle pas la vraie religion chrétienne.

Il n'est point de révolution, et il n'y a eu que trois ou quatre révolutions réelles dans le monde, qui se fasse sans une révolution dans la religion.

La révolution française obéit à cette loi; quand elle détruisit le gouvernement et l'ancienne constitution, elle détruisit la religion. Mais la religion étant le besoin le plus vif et le plus général de l'homme, la liberté ne pouvait exister sans religion. La terreur qui, ainsi qu'on l'a vu, était le degré extrême du principe de liberté, dut avoir sa religion; le culte des vertus fut le symbole de la société qu'elle improvisait.

Le système de la terreur cesse, le culte des vertus tombe.

Alors, dans l'anarchie qui suit, les âmes tendres à qui Dieu est nécessaire, se reportèrent vers l'antique

religion; le culte ancien se rétablit naturellement et presque seul (1).

Aujourd'hui, sommes-nous religieux? il suffit de considérer si nous pouvons l'être. Voici les situations où un peuple est religieux : dans son enfance, dans sa force, dans le malheur.

Quand il est dans l'enfance, comme l'ancienne Grèce, ou les peuplades sauvages, la nature lui parle par les impressions les plus vives, par tous les côtés; il sent Dieu par instinct; ou bien, il a été élevé en une éducation religieuse qui ne quitte pas ses os; l'habitude le prosterne aux pieds des autels : ainsi l'Espagne, et la Russie moderne. Son culte alors est moins une religion qu'une superstition.

A une autre époque, assise au plus haut sommet de sa force, une nation comprend que la religion est une partie de l'ordre, qu'elle correspond à l'autorité, qu'elle est le premier besoin de l'homme. Telle fut la France, au grand dix-septième siècle; elle eut l'intelligence la plus élevée et la plus vraie de la religion.

Pareillement aussi, une nation accablée par le malheur, comme le Bas-Empire, l'Irlande sous la domination anglaise, peut être amenée à la religion, mais plus par sentiment que par raison : sa religion alors est bien proche du fanatisme.

(1) Je ne parle de la religion qu'au point de vue humain; au point de vue chrétien, la religion est d'institution divine et ne peut périr.

Ainsi, et toujours, les causes de ces états divers sont en l'homme.

Mais, quand un peuple est éloigné de l'une ou de l'autre de ces situations, lorsque n'étant plus jeune, ses nobles pensées se sont envolées de lui, ou qu'il a perdu le souvenir d'une éducation effacée, lorsqu'il n'a pas une instruction assez profonde, pour comprendre la nécessité d'un culte, lorsqu'il se trouve dans un état lâche et mitoyen, également étranger à la grande prospérité et aux violences de la mauvaise fortune, ce peuple est irréligieux.

C'est la situation de notre époque. Si nous reconnaissons encore Dieu, nous nous abstenons de culte, nous le laissons dans la solitude de son éternité; parfois, nous soupçonnons bien qu'un Dieu, dont on ne parle pas, qu'on n'honore pas publiquement, dont on a honte, est comme s'il n'existait pas; mais à l'invincible attrait qui nous appelle vers Dieu, nous résistons par l'idée d'indépendance qui ne veut pas accorder à Dieu ce qui lui est dû, et nous restons dans l'inertie : l'indifférence en matière de religion, proclamée par un grand esprit de ce siècle, ne pouvait ne pas exister.

De même que parmi les peuples il est des différences, dans une nation il y a des parties plus ou moins portées vers la religion.

Le peuple, qui est l'enfance d'une nation, est religieux naturellement et sans efforts; il s'approche de

Dieu, il invoque Dieu, il parle à Dieu, comme il aspire l'air, comme il se réchauffe au soleil.

Les hautes classes pratiquent le culte par politique, par souvenir, ou par une conviction que la science à éclairée.

Mais cette partie d'une nation dont le cœur est fermé au sentiment et à l'intelligence de la religion, c'est la classe moyenne, vivant dans un état de sécurité qui n'est pas plus la faiblesse du peuple que la force des grands, ne sentant le besoin de s'élever vers Dieu, ni par la souffrance, ni par la gratitude; se réglant d'après une morale facile que l'on ne peut appeler la vertu et qui n'est pas le vice, mais qui la mine par une sourde et lente corruption; c'est cette classe qui, se satisfaisant de ce qu'elle est, s'assoit dans une ignorante confiance en soi, se fortifie dans son isolement et son égoïsme, et se rit de la loi de charité et de fraternité humaine, sans prévoir que cette loi est la seule force qui empêche la société de s'écrouler et de se disperser en mille débris.

C'est ce que nous voyons dans notre société. On ne sent vivre la religion qu'en haut et en bas, ici en action, là par les paroles.

Le peuple, non celui de Paris, déjà devenu presque la bourgeoisie, mais des villes et des campagnes, est encore religieux par sentiment.

Le pouvoir, et ceux qui font l'opinion, orateurs, publicistes, professeurs, défendent la religion dans

leurs discours, parce qu'ils savent, par les principes, qu'elle est une nécessité.

Ils entrevoient avec épouvante ce qui doit résulter d'une liberté sans règle et sans contre-poids, et ils mettent en avant la religion, pour que les esprits soient frappés du prestige d'un pouvoir qui est au-dessus de l'homme.

Mais ce n'est qu'une politique; ils affectent de vénérer la religion; on parle du christianisme au parlement et dans les feuilles publiques, comme au temps de Louis XIV dans les salons; mais sous Louis XIV, les gouvernants pratiquaient le culte établi, et aujourd'hui ils le dédaignent.

Quant à la classe moyenne, qui représente la France, elle n'a ni la foi du peuple, ni la force d'instruction des hautes classes. Les idées d'irréligion du dix-huitième siècle sont passées chez elle à l'état de préjugé.

A Paris, elle a déserté les églises (1); dans les villes, à vingt lieues à la ronde, le même effet commence, et plus la bourgeoisie est nombreuse, plus le pays est irréligieux. Elle a assez de science pour savoir qu'une religion portant le caractère de l'autorité ne peut exister avec l'indépendance; mais sans force pour fonder la

(1) Il ne faut pas s'abuser : les quarante églises de Paris, même pleines, ne prouveraient rien; avant la révolution, il y en avait cent quarante, et deux cent trente chapelles de couvents, et la population n'était que de 600,000 âmes; elle dépasse aujourd'hui un million.

liberté dans l'État, elle n'en a pas davantage pour la fonder dans la religion.

Ainsi, nous oublions Dieu ! nous allons par nos villes à la fortune et à nos affaires, sans lever les yeux vers le ciel.

Puissance de l'idée de Dieu! Abandonnée, les hommes se désunissent et se rompent; ils ne se reconnaissent plus, et s'arment et se heurtent les uns contre les autres.

Il est, il est un lien invisible qui tient le genre humain. Les pauvres du peuple, autrefois aussi, tiraient péniblement leur vie de chaque jour, souffrant des guerres, des famines et du joug des rois, et de la misère qui se levait tous les matins à leur chevet. Les grands, aussi, broyaient les hommes sous le passage éclatant de leur puissance. Mais, quand ils entraient dans l'église, et que les pauvres et les grands, et les riches et les rois, se venaient mettre à genoux et faire leur prière, quand les têtes des puissants se baissaient à la fois avec celles du peuple, et que l'assemblée domptée se prosternait au grand nom de Dieu jeté sur elle, il semblait alors qu'une haute main les couvrait de son ombre, Dieu les tenait tous en un bloc; il se faisait comme jour; ils se reconnaissaient n'étant là que des hommes; l'Eglise (Ἐκκλησία, assemblée), la vérité humaine leur était révélée; rois et sujets, en ce moment, sentaient courir leur vie à une même pensée, la pensée commune de Dieu; ils étaient donc frères, de la

même boue et du même sang, et ils montaient ainsi par Dieu à la seule et réelle égalité !

Ce chapitre, ainsi que le précédent et les trois suivants, a été écrit avant la révolution de Février.

La catastrophe qui nous a frappés a montré dans quelle partie de la nation existait encore le sentiment religieux : le peuple, par un subit instinct, s'est tourné vers Dieu ; et c'est à l'aspect de cette grande masse populaire levant ses bras au ciel, que la bourgeoisie, frappée d'étonnement et secouée par le malheur, a baissé la tête et a commencé à pressentir que la religion pourrait bien être la seule vérité.

CHAPITRE III.

Application du principe nouveau à l'État.

Le principe d'obéissance avait créé le droit divin : sur ce droit était fondée toute la société.

La société moderne est fondée sur le droit de la souveraineté populaire, qui a sa source dans le principe de la liberté.

Dans l'ignorance des droits et des devoirs, on a cru que la liberté n'existait pas sans l'égalité : Erreur des plus grands esprits du siècle dernier. Autant la liberté est naturelle à l'homme, autant l'égalité est contraire à sa nature. Si Dieu avait créé l'égalité, il eût créé l'unité, et l'unité du monde eût été la toute-puissance; le monde eût été Dieu. Aussi le principe de l'égalité appartient-il à l'école des Panthéistes.

L'opinion de l'égalité est devenue un préjugé de no-

tre temps ; nous le prouvons par notre lâcheté à le flatter (1). Les titres ont été supprimés, les rangs confondus, on a discuté les droits, depuis le plus petit subordonné jusqu'au roi ; c'est-à-dire qu'on a effacé la marque distinctive d'une société organisée, la hiérarchie, signe extérieur de la puissance, la seule qui impose à la masse et la retienne.

L'amour de l'égalité est l'hypocrisie de l'ambition, autre preuve que l'égalité n'est pas propre à l'homme ; l'amour de la liberté n'est point égoïste, il élève, il purifie.

Le sentiment d'égalité a exorbitamment développé les idées d'ambition ; d'inférieur à supérieur, *on ne conserve plus que les égards qui sont forcés* (2). Chacun cherche à s'affranchir le premier d'un joug qu'il croit devoir être bientôt brisé par les efforts de tous. Déjà même les officiers remarquent un commencement d'insubordination dans l'armée, jadis modèle de l'ordre et

(1) On raconte qu'après les *Précieuses Ridicules*, un homme d'esprit s'écria : « Nous venons de voir finement et justement railler ce qui, hier, nous paraissait charmant. » — Aujourd'hui, après un siècle de discussion, qui a fini par montrer les deux faces de toutes choses, il semble que l'on ne puisse prononcer une vérité qui soit le contraire de ce que tout le monde pense. Il en est une, pourtant ; tous, nous voulons être l'égal l'un de l'autre, et nous nous relevons superbement, quand on parle de notre supérieur. Eh bien, celui qui avouerait qu'il reconnaît des hommes au-dessus de lui, et qu'il n'est point *l'égal* des plus âgés, des plus forts et des plus intelligents, celui-là, pensant contre l'opinion commune, aurait du courage, car il dirait une vérité.

(2) Nisard.

du devoir. Aussi, plus de dévouement; l'amour du souverain n'est qu'un souvenir; on a remplacé les noms propres par les mots de choses : ce n'est pas le roi Charles X que l'on chassait en 1830, c'est l'homme qui gênait une passion.

Mais il est une vérité que l'on sent vaguement : c'est, qu'en temps de révolution seulement, les idées peuvent entraîner les peuples ; plus tard il faut qu'elles se personnifient en quelqu'un, ainsi qu'on l'a vu au commencement de ce siècle; l'idée de liberté n'était point assez forte ; il fallut un homme, un nom, et c'est la voix publique, cette fois, qui dit à Napoléon : *l'État c'est vous!* Chacun condamne intérieurement l'absolue égalité, mais on la condamne dans les autres, et, puisqu'il faut un changement, pour soi on rêve le pouvoir. Le prodigieux exemple d'une révolution, où ceux qui étaient en bas ont été portés en haut, a ouvert les yeux sur ce que l'on pouvait tenter ; et, comme il n'y a ni principe qui arrête, ni loi de l'État qui rende cette tendance impossible, l'ambition de tous a été sans limites ; cette égalité, que nous avons créée, porte en ses flancs mille tyrans.

Mais, s'il n'est rien de si élevé où l'on n'aspire, on ne voit pas qu'on ne sera pas plus respecté que ceux que l'on veut renverser. Ainsi, le premier trouble en prépare un second; nous aurons ce temps de la décadence romaine, où les empereurs, selon le mot de

l'historien latin, se succédaient comme un clou chasse l'autre (1).

Ce déplacement déjà a commencé dans le fond de la société. On ne connaît plus d'état fixe où la vie entière s'écoule, plus de profession de famille et traditionnelle ; ceux mêmes qui avaient d'abord accepté une situation, bientôt emportés par le mouvement anarchique de la masse entière, ne s'y peuvent tenir. Jadis, on disait : Racine le poëte, Tacite l'historien, Socrate le philosophe ; aujourd'hui, le poëte se fait homme d'État, le philosophe industriel ; nous ressemblons au sophiste du dialogue de Platon, à qui l'on demande quelle science il a étudiée pour vouloir gouverner ; il répond qu'il a appris l'art de parler.

Nous aussi, d'ailleurs, nous avons senti le besoin de donner de nous, par la parole, l'idée que nous ne pourrions imposer par les actions. La parole prend toujours de l'influence dans les mauvais États.

Ce déménagement incessant d'une position dans une autre a obligé d'avoir de l'argent ; et c'est ce qui différencie ce siècle des précédents. De tous les temps, les moralistes se sont élevés contre la corruption de leurs concitoyens ; déjà, dix-huit cents ans sont passés, depuis l'anathème d'Horace sur sa génération : *Ætas parentum pejor avis tulit nos nequiores*. Mais, ici, outre

(1) Suétone.

la cupidité naturelle à l'homme, nous sommes encore poussés par la force des choses.

Dans les deux derniers siècles, les traitants faisaient tout pour s'enrichir, mais, autour d'eux, une noblesse née de la guerre, et dont le mot d'ordre était *honneur*, affichait un écrasant mépris pour ces entasseurs d'écus, et comme tout le monde aspirait à se rapprocher des grands, il était de bon goût, chez les gens de finance, de ne pas sembler tenir à l'argent : ils feignaient, en public, de dédaigner ce qu'ils adoraient en secret ; c'était une honte d'avoir pour métier de gagner des millions.

Qui donc a honte en ce temps-ci ? Ce n'est pas quelques uns qui sont avides de richesses, ce n'est pas une classe, mais toutes ; *à cette race d'airain qui veut de l'or* (1) il en faut partout et toujours, il ne peut y avoir d'autre but : on l'avoue hautement, l'esprit de la société s'est exprimé en formules ; à la face de l'univers, un des ministres de l'État a dit : *enrichissez-vous!* un autre : *chacun chez soi! chacun pour soi!* les deux mots du siècle ont été : *avidité, égoïsme;* le souverain a donné l'exemple, et le peuple a imité ses chefs : plus de désintéressement, plus de sentiment de dignité, plus d'honneur ; la nécessité ne permet plus de discuter les moyens, la corruption s'étend dans nos mœurs, et nous gangrène.

(1) Sainte-Beuve.

Les pères, façonnés et amollis par le matérialisme de la vie, ont prêché à la génération qui s'élève le culte des richesses; on lui a enseigné que l'argent est la force, la morale, le droit et la loi ; et déjà la pratique suit la théorie : une situation nouvelle se prépare ; déjà une foule froidement déterminée se répand par le monde, affamée de richesses, de luxe et de voluptés; les aspirants à la fortune recherchent les riches depuis longtemps parvenus, les uns et les autres se reconnaissent à la même avidité, à la même foi en la matière, à la même volonté pour tout oser; une ligue des riches se forme pour s'emparer de toutes les positions; ils arrêtent à eux toutes les eaux de la fortune, ils fondent, par la loi de la faim, le despotisme de l'or.

La masse du peuple cependant, sans qu'elle s'en aperçoive, on la pousse dans un cercle aride où on l'isolera comme en un désert ; bientôt, pour obtenir le vivre, on la verra ployée en deux, condamnée à un travail continu, abrutissant, sans espérance ; peu à peu par l'excès de ses maux, elle perdra le sentiment de la morale et la connaissance des devoirs, elle se plongera dans le courant des débauches qui enivrent, et appelant l'oubli par les plaisirs, elle s'abandonnera aux vices les plus criminels et à d'infâmes turpitudes.

Le monde officiel alors prendra ce peuple abruti en horreur, alors il le repoussera avec indignation de son sein, il ne le reconnaîtra plus ; dans son mépris il le

déshéritera de tous les droits, il lui enlèvera ceux du citoyen, et ceux même de l'homme; ce sera une nation de bâtards, un peuple d'ilotes dont les hommes seront corrupteurs, et les femmes prostituées. C'est eux que les riches, selon leur caprice, broieront sous leurs roues, c'est eux qu'ils enfonceront dans le sein de la terre, pour y puiser l'or et l'argent, eux, qu'ils mèneront en troupeaux à grands coups de fouet devant eux, eux dont ils condamneront les générations à ne pas naître, ou, si les pères ont eu l'insolente audace de leur donner la vie, qui parqueront ces enfants inutilement procréés dans les ateliers et les mines, leur briseront le corps et les membres, et leur ôteront la force de vie. Eux enfin, dont ils prendront pour leurs plaisirs la tête, le corps, ou le sang, avilissement suprême de l'homme (1) qu'ils auront diminué de son âme, et fait l'égal de la brut e.

Mais il viendra un jour où le désespoir entrera dans le cœur de ce peuple dégénéré, et où il concevra le crime comme une pensée naturelle; c'est en ce jour qu'ils pousseront un cri de fureur, à la souffrance qui touchera leurs entrailles, ces esclaves de la misère, qu'ils s'assembleront forts de l'accumulation des siècles, qu'ils couvriront leurs maîtres de la vague irrésistible de leur multitude, et que, dévorés de la haine la plus atroce, ils entasseront sur vos enfants riches,

(1) Tout cela existe déjà dans la société anglaise.

ô pères qui leur prêchez l'amour de l'argent, des épouvantes, des massacres et des tortures qui laisseront bien loin en arrière les boucheries de la Saint-Barthélemy et les coupes réglées de têtes de la Terreur.

Ainsi, de l'idée immodérée d'égalité est née l'ambition excessive. Pour satisfaire cette ambition, il fallait se déplacer : pour se déplacer, on a recherché l'argent. Cette cupidité et ce déplacement rendaient la famille impossible ; la famille a péri. A la stabilité de la famille tient la vie morale ; la famille disparaissant, les mœurs se perdent. Mais déjà la recherche de la fortune et les autres conséquences de l'égalité avaient commencé la corruption. De tous côtés on arrive à ce résultat, il est à la fois cause et effet : l'état de la société actuelle est l'anarchie.

Il y a plusieurs marques de cet état : le caractère du siècle, la physionomie des contemporains, la littérature et les arts, les réformes que l'on a tentées, le gouvernement.

Le principe nouveau n'est pas une loi ; nous hésitons sur chaque chose et à chaque instant. La société est le versant opposé de la société de Louis XIV, qui fut l'apogée de l'ancienne civilisation. Le dix-septième siècle ressemblait à un homme arrivé au but de son voyage dans le château où il doit passer l'été, il s'y arrange et y coordonne les actions de sa vie. Notre société à nous est

en marche, mais elle ne sait où aller, ni par où passer : ainsi, son caractère est le scepticisme.

L'hésitation d'un homme se montre dans sa physionomie : de même pour la société. Le signe de l'incertitude est sur le front de nos penseurs et les traits de tous nos contemporains.

Ce n'est pas que nous valions moins que nos pères. L'intelligence humaine n'a point baissé. On peut affirmer, au contraire, que jamais peut-être, en aucun temps, il n'y eut, à la fois, plus de talent ou de génie natif. Mais ces esprits, brillantes individualités, ne mènent pas le siècle, parce que, n'ayant pas de principes, ils ne mènent pas droit leurs œuvres et leur vie. Ils se dispersent en mille sortes de passions et d'accidents; ils laissent un lambeau de leur génie à tous les buissons, ils se diminuent à chaque pas, au lieu de se renforcer.

Dans une assemblée publique, qu'on les examine : au dix-huitième siècle, dont le caractère était le raisonnement, l'esprit d'examen et d'analyse, les têtes de tous les hommes remarquables ont un type unique : le front fuyant, le nez droit et fin, la bouche railleuse, le menton aigu, le profil spirituel (1). Le dix-septième siècle représentait l'unité monarchique, religieuse, littéraire ; il était dominé par un grand respect de l'auto-

(1) Parcourez les portraits en profil de Carmontel.

rité, s'inclinant devant les rangs, les prérogatives, les droits et les préséances; toutes les figures de ce temps sont graves, sévères, le front haut et austère, l'œil noble, la bouche impassible; la physionomie respire la vénération de l'ordre, le calme de la puissance.

Aujourd'hui, il n'est pas de type commun; nulle idée générale ne donne un même caractère aux physionomies: tous sont divers, tourmentés par des idées différentes, tous sont d'une nation particulière, d'une famille spéciale, tous sont à eux. Eh! comment en serait-il autrement? Les uns, pour la légitimité, les autres pour le droit du peuple, d'autres pour le fait établi; ceux-ci veulent la littérature des anciens, ceux-là celle des étrangers, quelques-uns, l'esprit français avant tout; aux premiers, il faut la religion chrétienne; aux seconds, le déisme; à d'autres, le culte de la matière; à plusieurs, le néant; de même, en tout, diversité, recherche, combat incessant, multiple et universel. Et vous cherchez un caractère à ce siècle! le voilà, philosophes, le voilà, poëtes! Ce caractère, c'est de n'en avoir point; ce qui le détermine, c'est son instabilité même; ce qui le prouve, c'est le mouvement dont il est emporté, que rien n'arrête, qui entraîne les hommes de toutes les opinions, de toutes les sectes, de toutes les philosophies, de toutes les morales, et qui le pousse à un but qu'aucun d'eux ne connaît, ne prévoit et n'espère!

La littérature et les arts de ce siècle ne le démentent pas.

Il n'est qu'un art où nous soyons en progrès, la musique ; il en est un où nous sommes devenus incapables, l'architecture. C'est que, de tous les arts, l'architecture, quoiqu'elle se serve des moyens les plus matériels, est le plus idéal ; et la musique, quoiqu'elle emploie ce qui échappe le plus aux sens, est le plus matérialiste : l'idéal ne se peut saisir dans le trouble et l'incertitude ; les esprits agités ne sont frappés que par la surface et la matière. La musique n'est qu'un son, le musicien tend l'oreille et écoute ; il n'est pas besoin d'intelligence pour être musicien ; la musique n'a pas le caractère de la durée, ne demande aucune qualité morale, peu de musiciens sont spirituels ; presque tous les hommes matériels aiment la musique. La musique est la seule puissance qui enthousiasme les corrompus, car, n'exigeant aucun effort de l'esprit, elle secoue modérément leurs nerfs ; sa volupté n'est pas au delà des forces de leur débile nature.

Je ne dirai qu'un mot de l'architecture : elle est l'harmonie. Voilà pourquoi nous ne pouvons rien créer en architecture.

Par la même raison, la partie des arts du dessin, où nous réussissons le mieux, est le métier, ce qui s'acquiert.

La littérature, a-t-on dit, est l'expression de la so-

ciété. Ne reconnaissez-vous pas notre époque dans notre littérature, elle qui, ainsi que la politique, ayant détruit l'ancien principe, et n'ayant pas encore établi les règles du nouveau, s'est livrée à l'imagination vagabonde; elle qui procède par l'image et la fantaisie; qui matérialise la langue; qui s'est prostituée pour de l'argent; qui s'est organisée en comptoir de marchands; qui a inventé les théories extravagantes, et qui enfin, est tombée à l'anarchie de la pensée? Il ne lui manque aucune des qualités de son siècle: elle est matérielle, elle est avide, elle est sceptique, elle est sans morale, et, dernier trait de ressemblance, sa marque distinctive est sa diversité superficielle et le manque absolu d'influence sur les esprits.

Quand on a vu que le mal était si profond, on a tenté d'y remédier.

C'est ainsi que tant d'écoles se sont élevées pour réformer la société.

Les uns ont changé la religion, et proposé un nouveau culte; d'autres ont transformé le gouvernement et demandé une république; quelques-uns, plus audacieux, ont renversé la société sens dessus dessous, et, prenant les vertus pour vices, et les vices pour vertus, ont posé les bases d'un nouveau monde.

Il s'est vu, en ces derniers temps, un homme qui a cru avoir trouvé le mot d'une civilisation inconnue et infinie, qui a donné le principe d'une association uni-

verselle, qui en a établi les rapports, les conditions, les conséquences. Dans son vaste cerveau, le monde a été constitué en ses moindres détails ; il a touché à tout : le gouvernement, la religion, la famille, il a tout brisé en mille pièces, et, prenant l'inverse de ce qui existait, a étendu sur l'univers l'immense et complet réseau de sa société universelle. Rien n'en a été distrait ; chaque homme y a eu sa place, chaque action du jour son moment, chaque vie son but. Le monde a été organisé comme une grande machine dont tous les mouvements sont prévus, et le branle donné par une volonté sus-mortelle ; et l'homme a pu entrevoir dans l'avenir, définie et marquée en chiffres mathématiques, invariables, la réalisation de l'existence éternelle de l'humanité.

O orgueil et aveuglement insensé ! Fourier ! ton génie a voulu faire l'œuvre de Dieu même ! tu traçais à l'homme sa destinée dans tous les siècles, tu ouvrais une profonde route où il devait marcher jusqu'à la fin comme entre de hauts talus, sans en pouvoir dévier ; tu le poussais au but comme sur des rails de fer, mais c'est en prison qu'il était emporté vers le bonheur. Et, ici, est apparu le vice radical de l'homme, l'incapacité à créer que Dieu a mise en lui. Pour tenter ce que Dieu fait par sa seule volonté, tu as pris la plus rude barre de fer des tyrans, tu as enlevé à l'homme sa liberté !

Mais il est une école, la plus hardie de toutes, qui

fonde une nouvelle société, en posant pour principe l'égalité.

Voici le raisonnement simple qu'elle a suivi :

L'homme est l'égal de l'homme; donc, aucun bien ne peut être attribué à l'un plus qu'à l'autre; donc, la terre, premier bien naturel, appartient à tous; donc, les biens de sa surface sont communs. C'est le communisme.

Cette idée ne ressemble point à l'idée républicaine, dont l'application est vague encore, ou au système de Fourrier, dont les disciples sont obligés de modifier les prestigieuses promesses pour le propager dans le monde. Ce n'est point l'idée d'un homme; à quel nom appartient-elle? c'est une idée sociale qui vit dans le plus épais du peuple. Elle est très-forte; l'organisation a été imaginée par l'excès de la désorganisation.

Tout se désunit, eh bien! que tout soit désuni! Chacun s'éloigne de sa maison et de sa famille ; que la famille n'existe plus! Les lois morales se détraquent; qu'elles soient anéanties! Le désacord de tout sera l'accord de tout; le monde sera enveloppé dans une immense unité; il n'y aura qu'une famille, la société; qu'une propriété, la terre; plus de mariages, plus d'enfants et de pères, plus de contrats, plus de nations, plus de droits et de devoirs; nul détail n'échappe à cet ensemble; tout étant commun à tous, la liberté sera illimitée, elle se règlera par l'équilibre général, et la morale de ce nouveau

monde sera une loi indéfinie, née de l'absence de tout lien civil, et de toute obligation de convention.

Voilà une opinion nette et claire. Le peuple qui ne voit que les grosses lueurs peut la suivre facilement ; il y tend, et y court comme ces enfants de nos contes qui sont perdus dans la forêt, et qui voyant au loin une lumière, se dirigent vers un hôte inconnu, sans savoir qu'ils en seront dévorés. Ou plutôt, cette puissante idée, conspirateur insaisissable, parcourt la foule, parlant de l'oreille à l'oreille, faisant briller les yeux à ses promesses qui ne sont pas des mots indécis, mais qui s'appuient sur la terre même, rapprochant et serrant les rangs, jusqu'à ce que, les dernières extrémités du peuple étant gagnées, la masse entière se soulève, comme une mer qui a atteint le moment de son plein, et éclate en une voix immense et formidable.

Telle société, tel gouvernement. Il n'est pas fondé sur l'ancien principe, il ne reconnaît pas le nouveau.

Quand on n'a pas de principes, on est l'esclave de toutes les nécessités du moment.

Celui-ci n'organise que les intérêts du temps, il s'appuie sur les classes établies. Il est soumis, comme la société, aux besoins de déplacement, à l'avidité d'argent, à la corruption, à l'égoïsme, au doute. Il voit le mal, et il accumule les lois répressives, mais il ne tente que des

moyens de détail ; il n'a point de force de conservation, il ne règle aucun avenir ; il agit comme une femme qui raccommoderait une broderie sur un canevas qui se brise, il fait des reprises au milieu.

C'est le gouvernement constitutionnel.

CHAPITRE IV.

Application du principe nouveau à la Famille.

Si la désorganisation est intime dans les rapports de l'homme avec Dieu, radicale et profonde dans l'État, elle est complète dans la famille.

Dieu est en haut, au-dessus de nos têtes, il se défend par son éternité ; nous abandonnant à nos oublis, il sait que nous lui reviendrons, et nous laisse le venger par nous-mêmes. Il nous attend d'ailleurs au bout avec la mort qui est à ses côtés. « Quand nous ne serons plus « qu'une pourriture entre quatre planches, il aura bien « raison de nous (1). »

L'État se maintient encore, parce que les parties en sont jointes par la force ; la puissance du milieu résiste.

(1) A. Lacaussade.

Mais la famille, ce n'est pas à un arbre d'une forêt que le feu a pris, tous flambent sur mille points. Dans quelque maison que l'on pénètre, la discorde est assise au foyer; on chercherait en vain ces respectables familles que peignent les livres des siècles passés.

Je me souviens quelle haute idée je me faisais, enfant, de la dignité du père de famille. Quel beau nom et quelle sainte autorité! Uni à la femme venue de lui, selon les origines de tous les peuples, suivi de ses enfants partie de lui-même, il était la tête de la famille, la conduisant, la protégeant, pensant pour elle. Il dominait par l'âge et par l'expérience; craint, vénéré, il était écouté gravement; sa parole imposait le silence; on n'objectait rien quand il avait dit, non que, parfois, il ne pût avoir tort, mais on lui supposait quelques motifs ignorés, l'idée ne venait pas qu'il pût se tromper; la raison semblait en propre lui appartenir.

Habitué à tout décider et à voir tout accepter, la conscience de la supériorité développait son caractère dans sa force; il ne pouvait ne pas avoir de l'honneur, celui sur qui les yeux de la famille étaient tendus comme sur un exemple; la conséquence de cet ordre moral était de garder la morale.

La paternité, ainsi que toutes les dignités réelles, avait ses priviléges. Comme le roi dans son royaume, il régnait en sa maison; chaque seuil avait son trône patriarcal; le soir, le père réunissait ses enfants à la prière, et en les

quittant, les bénissait. Ces saintes fonctions lui formaient une auréole, la vénération de la famille ressemblait à une adoration (1).

Aujourd'hui, l'autorité du père n'existe plus, elle est détruite et de droit et de fait.

Le principe, proclamé hautement pour l'État, a été accepté tacitement dans la famille. Les hommes ne voyant plus la subordination dans la société, ne l'ont plus imposée comme pères, et soufferte comme enfants.

Le père a abandonné le droit de commander, de parler haut et le premier. En abdiquant le pouvoir, il n'a plus exigé le respect (2), il a espéré l'amour; il a, de son plein gré, dépouillé sa majesté; la loi de nature qui met un chef dans la famille, a été renversée.

L'exemple de la société poussait le père; de plus, les exigences de sa nouvelle situation l'engageaient à céder. Par l'abandon de son autorité paternelle, il trouve des facilités pour les buts de sa vie: sans famille, il est libre dans son ambition, dans son avidité, dans son égoïsme, dans tout ce que l'homme aujourd'hui est obligé à poursuivre.

Cependant, quoiqu'il se fût établi l'égal de ses enfants, il conservait encore des fumées d'autorité, et la

(1) On ne bénit pas son fils sans vouloir paraître respectable à ses yeux. (P. Blanchard.)

(2) Il n'y a de pouvoir véritable que le pouvoir respecté (Guizot.)

faisait parfois peser sur eux. Alors, un combat s'est élevé, et ses enfants ont raisonné à leur tour.

Dans chaque maison, l'enfant est le peuple, le père, le roi : quel est, se sont dit les enfants, ce débris de pouvoir découronné et sans prestiges, qui tient encore la haute place, comme s'il devait gouverner? Nos pères n'ont pas de titres pour nous commander; ils n'osent plus parler de ceux qu'ils possédaient jadis, ils ne sont donc pas nos maîtres. Mais bien plus, ils se disent nos égaux; étrange prétention! en quoi nous valent-ils? Ils sont diminués de tout ce qui fait la force : délicatesse de sentiment, avenir, foi, espérance, ils n'ont plus rien! Ils veulent bien, par une générosité feinte, nous accorder de marcher au même rang qu'eux; c'est par là qu'ils prouvent leur irremédiable décadence : ils ne croient pas à cette égalité : s'ils en avaient conscience, venus avant nous, n'auraient-ils pas voulu rester les premiers? Leur prétendue concession est le dernier mensonge de l'orgueil, ils ont eux-mêmes prononcé leur infériorité!

O admirable logique, justice de Dieu! Les enfants raisonnent mieux que leurs pères, et, pour conclusion, ils disent : nous devons être, et nous serons les maîtres!

Voilà comment, en droit, le pouvoir est passé des pères aux enfants.

En fait, ils sont arrivés au même résultat.

Quand il est sorti de l'enfance, qui est une sorte d'aveuglement sur le monde moral, et que, ses yeux s'ou-

vrant, il voit la vie pour la première fois, l'enfant se trouve vis-à-vis d'un homme plus âgé que lui, dont la conduite le frappe de deux façons.

D'une part, cet homme jouit de sa liberté ; parfois, il commande et conseille avec un air d'autorité, et fait sentir au fils ses avis et ses remontrances sévères ; il semble tenir encore le premier rang dans la maison.

D'autre part, il a les apparences et non la consistance de la force ; s'il tutoie son fils, il en est tutoyé comme ses camarades ; s'il garde par hasard une froide dignité, il souffre aussi bien la familiarité impertinente, la résistance, la rébellion même. S'il se lève alors, c'est, non avec indignation, mais avec colère ; il semble gêné à défendre une autorité qui ne lui sied pas ; mille événements agitent sa vie, et pas un de ces événements n'est prévu ; aux malheurs il cède sans majesté ; il glisse dessous plus qu'il ne les porte ; ses discours sont aussi variables que ses actions ; il hésite, il oscille sur toutes choses, sur Dieu, sur le culte, sur le gouvernement, sur les intérêts, sur les arts, sur les lettres, sur les vertus ; l'idée qu'il a acceptée hier, il la renie aujourd'hui ; aucun principe ne le fixe comme un pivot, en lui permettant de se tourner vers tous les points, sa bouger de sa base ; une mobilité de chaque instant, au contraire, l'emporte comme le vent une feuille, il va, il revient, il tourne, il s'élève, il n'a pas de poids pour se poser, et, pour dernier trait de caractère, il connaît

son état, il l'avoue, il n'est constant qu'à proclamer son inconstance.

En résumé, cet homme veut garder encore quelque autorité ; et il n'est ni respectable, ni prévoyant, ni digne, ni logique, ni croyant à lui-même; il n'est pas fort, il ne peut l'être. Son ombre d'autorité n'est qu'un reste de préjugé, le fils s'indigne de la subir; cet homme, lui dit-on, est son père; mais son père ne lui a point enfoncé dans le cœur le principe de son droit, comme une racine qui porte pour fruits tous les devoirs; déjà convaincu par le raisonnement que son père lui est inférieur, il se le confirme par l'observation; de ce jour, il part à la conquête du pouvoir, et, tant qu'on le lui dispute, il le poursuit avec la volonté, et l'exerce, une fois gagné, avec la violence des tyrans. Pour conquérir l'empire, on ose toujours plus que pour le garder.

Il a deux forces qui lui assurent sa victoire, la confiance en lui-même, le mépris pour son adversaire.

La jeunesse, la belle jeunesse s'imagine avoir toutes les qualités, toutes les vertus; elle s'élance en jets si vigoureux, et se couvre de tant de fleurs, comme un amandier au printemps, qu'elle croit que cette neige légère se changera un jour en milliers de beaux fruits; mais le vent de la vie secoue incessamment ses branches, et fait tomber à terre la meilleure partie de ses fleurs, quand il ne la dépouille pas entièrement du doux espoir de son été.

La lutte se continue dans chaque maison, acharnée et secrète, et quelques mots parfois, comme une fenêtre qu'on ouvre, en font entrevoir les détails et la profondeur. Le respect antique aboli, ce n'est plus le père qui blâme, c'est le fils; tour à tour, s'abaissant devant le monde en victime, ou s'élevant, seul à seul, en tyran, il dompte par la colère, il émeut par la plainte répétée, il abat par le sarcasme et le dédain. Déjà, de son temps, J.-J. Rousseau, passant dans les Tuileries, vit de jeunes enfants essayer leur nouvelle autorité sur des parents vaincus, et, s'arrêtant rêveur, il dit que ce n'était pas là ce qu'il avait voulu faire. Le père, dépossédé de la puissance, et sentant pourtant en soi-même cette force naturelle à laquelle est dû le commandement, ploie sous ce triomphe insultant que les faibles remportent sur les forts. Ce n'est point sans que sa vie soit torturée qu'il cède à cette violence d'enfants douloureusement adorés; il déborde en épanchements de désespoir; j'ai vu des mères pleurer d'amères larmes en racontant les jours désolés d'autres mères dont elles connaissaient le malheur, et, par leurs paroles échappées, on pouvait voir qu'elles-mêmes n'étaient pas moins malheureuses.

Ainsi, le pouvoir paternel ne se défend plus que par son impassibilité; la jeunesse, emportée par ses instincts, heurte contre lui, comme un vent aveugle qui bat de son aile un grand édifice abandonné. Il ne sait pas que les

passions sont ces puissantes armées dont parle la Bible, qui livrent sans cesse bataille en notre cœur, jusqu'à ce que Dieu décide le combat. Et la voix de Dieu, c'est le devoir ! Mais vous, les pères et les chefs de la nation, qui devez savoir, et qui devez diriger, un principe étant abattu, vous ne l'avez remplacé par aucun principe. Il n'est point de loi morale aujourd'hui, qui ordonne de ne pas faire.

Nous sommes abandonnés, dès l'enfance, à nous-mêmes. L'antiquité donnait l'éducation ; elle avait la *gymnastique* pour le corps, ce qu'elle appelait la *musique* pour l'esprit (μούση muse), la morale pour le cœur : elle prenait pour but de former des citoyens et des hommes ; nous, nous ne sommes ni l'un ni l'autre. On nous instruit en quelques sciences, on nous enseigne l'extérieur de la vie, on ne nous apprend pas le dedans. On nous livre, sans contre-poids, à toutes les passions naturellement mauvaises, à la vanité, à l'orgueil, à l'égoïsme ; il semble que l'on compte pour nous guider, sur le hasard ; et en effet, nous vivons tous au hasard, nous n'avons idée ni de Dieu, ni de la société, ni de notre patrie, ni des devoirs, nous préparons une génération naissante qui rendra impossible tout gouvernement, toute société, et qui sera instruite et châtiée par des catastrophes inattendues.

CHAPITRE V.

Résumé de l'application du principe nouveau.

Ainsi, abandon entier des anciens principes : la société a fait volte-face, comme si le soleil se levait à l'occident, non à l'orient; ce qui était l'ombre, est la lumière, ce qui était la lumière, est l'ombre. Dans cette révolution, étonnement du monde d'une telle nouveauté, ignorance de son propre caractère, erreur de position, recherche, marche en sens divers, passions se combattant, mains jetées sur ce qui peut retenir ferme, rejet précipité d'une chose pour une autre, agitation comme d'une grande ville en rumeur, où les passants se coudoient pressés dans les rues. Au milieu, le gouvernement enivré de ce bouleversement, ainsi que d'une orgie, épouvanté du violent mouvement dont il est emporté, tour à tour s'y plongeant et ne le pouvant arrêter,

déshérité et de cette concience d'un droit pour lequel on tombe mort, de sa force et de cette inspiration instinctive qui fascine les nations; gouvernement de doute, d'effroi et d'impuissance, gouvernement de transition; et au-dessus de cet océan tourmenté, une rumeur immense, formée de tous les bruits qui se brisent comme des flots, des voix incertaines perdues dans la tempête, un grand cri montant au Ciel, douloureux et désespéré, voilà notre société!

A la vue de cette anarchie, des esprits épouvantés jugent peut-être qu'il n'est de salut que dans le rétablissement de l'ancienne société. A Dieu ne plaise que cette pensée prenne de la force parmi nous, elle serait une pensée de mort.

Si cette société a été détruite, c'est qu'elle avait un vice mortel en soi : la corruption l'a rongée, elle a fini sa vie, elle s'est évanouie, nuage qui ne se reforme pas. Les choses, les événements ne se font pas deux fois. Nous allons, nous allons toujours en avant, pour la grande gloire de Dieu; Dieu est assez riche, il ne se recommence pas. D'un mouvement de sa main, il anéantit un monde, ou crée un monde nouveau; tout marche vers l'éternité d'un pas que rien n'arrête, sans jamais revenir, et des actions toujours nouvelles marquent, comme des colonnes de feu, la voie du monde vers Dieu.

Mais cet avancement ne se fait pas d'un coup et en

un jour ; nul état ne se fonde d'un seul jet, nulle société n'est constituée par un homme invariablement en toutes ses parties; si nous possédons la vérité en son essence, chacun l'applique selon ce qui se rencontre. Le monde est jeune encore, il a passé par d'autres révolutions aussi violentes, l'avenir lui réserve des destinées pendant lesquelles il regardera froidement, comme un point, les tempêtes qui nous secouent aujourd'hui.

Nous sommes en ce monde, comme les vagues d'un grand fleuve, qui se heurtent l'une contre l'autre, s'élèvent et se surpassent mutuellement, s'affaissent ou se brisent tumultueusement sur le rivage. Le fleuve, le monde, cependant, roule irrésistible vers l'océan, but de sa course tracée par l'Éternel; il emporte tous ses flots ensemble, et, tandis qu'ils luttent encore, les jette à la bouche de l'abîme, où ils s'engloutissent et se confondent en une seule nappe immense et profonde.

Du peu que les événements de chaque siècle sont dans l'univers, tout nous instruit, et l'histoire, et la marche des races, et le changement d'état de l'homme. Tout dans cette vie de la terre se réduit à un petit nombre d'événements.

L'homme est né aux lieux où se lève le soleil; à l'orient a commencé le monde. Là, se sont formés de vastes empires, des conquérants dont il reste à peine les noms ont traversé l'Asie, suivis de plusieurs millions d'hommes; princes de Perse, d'Égypte, d'Assyrie, pas-

sant du nord au sud, de l'est à l'ouest, ont poussé leurs frontières jusqu'à des pays inconnus, étendant leur domination pendant des siècles, et ces siècles qui semblent innombrables ne sont qu'un moment dans l'histoire de l'univers.

Puis, la force est transportée à d'autres peuples, à l'occident, à la Grèce d'abord qui, assise comme au milieu de la terre, semblait présider la civilisation. Après elle l'Italie; Rome s'empare de tout ce qui l'environne; puis traversant la mer de tous côtés, la voilà en Espagne, en Afrique, en Grèce, plus loin encore dans l'Égypte, dans l'Asie, dans la Gaule enfin, et jusqu'aux extrémités de la terre, dans la Bretagne, où ses efforts, trop tendus, expirent.

Le souffle marche toujours du levant au couchant; les peuples de l'orient et du nord envahissent l'occident, un nouvel empire commence, la chrétienté; la puissance va de main en main à travers le moyen âge, les temps modernes transmettant de peuple à peuple les connaissances et les vérités.

Mais, déjà, le vieux monde ne se contente plus du lieu où il est, il franchit de plus vastes mers; encore à l'occident il s'avance, il aborde dans l'Amérique, il crée de nouvelles nations, il fonde de nouveaux empires. Une partie de l'action est passée à ce jeune hémisphère; c'est lui vers qui se tournent les regards, c'est lui qui est l'occident, nous sommes pour lui l'orient.

Ce mouvement, qui semble le dérangement, et qui est l'ordre, ceux qui le précipitent c'est Charlemagne, ce sont les croisades, les empereurs d'Allemagne, Christophe Colomb, Charles-Quint, Louis XIV, Pierre-le-Grand, Napoléon; ils sont les vents dont Dieu remue les flots de cette mer d'Europe, les portant de l'un à l'autre rivage, et confondant les nations.

Ainsi pour l'histoire : la transformation des races qui couvrent la terre, porte le même enseignement; toutes ont perdu leur marque distinctive, elles ont créé des peuples destinés aussi au changement. Les Allemands sont les méconnaissables fils des Gètes; les Francs viennent des confins de la Sibérie ou de l'Inde; l'Espagne et l'Italie ont été peuplées de Goths; les hommes du Nord ont conquis les Bretagnes, l'occident de l'Europe est recouvert de l'orient; seuls en arrière sont encore les Slaves, à qui peut-être est réservée la dernière agitation de l'Europe, avant qu'ils se perdent en des peuples nouveaux. Aucune race n'est restée invariable, et n'a perpétué sa force.

Mais les nations ne sont que des parties, toutes ensemble forment l'humanité; l'homme vaut plus que les nations.

L'homme donc, aussi, s'est toujours avancé; d'abord il a été vagabond, avec ses troupeaux, sous le ciel, vivant face à face de la nature, comme l'enfant, saisissant les images. Puis, rassemblé en tribus, en peuples, cons-

truisant des villes, il s'est divisé par castes; les plus forts ont commandé aux faibles, l'homme s'est instruit comme sous des précepteurs, à l'école des coups et des leçons difficiles : la grande partie a été esclave; son état d'esclavage a été long, long comme les premiers empires, court, comme eux, pour le reste du temps.

Le Christ descend sur la terre, et le sort de l'homme est changé; ce progrès se fera lentement, mais il n'y en aura pas de plus grand! Plus d'esclaves liés à l'homme; quelque temps encore, on verra des serfs attachés à la terre; ce n'est qu'une transition.

Peu à peu la masse générale a été émancipée; il s'est élevé une classe moyenne libre; tous les jours, elle a gagné en s'avançant; ç'a été comme une avalanche qui, tombant des montagnes, se grossit de toutes les neiges qu'elle rencontre. Dans une vaste part du monde, l'homme libre a chaque jour trouvé un nouvel homme libre; ils se sont pris les mains, ils forment déjà une chaîne immense. Mais à de certains intervalles, l'homme impatient n'a pu attendre le changement trop tardif; il s'est livré alors de terribles combats; c'est pour que non plus une grande partie, mais tous soient reconnus hommes, qu'a été faite la révolution de France. Dieu a créé l'homme pour la liberté, mais il lui a imposé de la mériter et de la conquérir.

Maintenant les dernières couches des nations montent à leur tour; elles n'abaisseront pas les autres plus

élevées, elles se confondront avec elles; la surface s'étend et gagne les plus lointains rivages.

Les événements qui, si on les prend pour des effets, semblent présentement déplorables, seront bénis dans la suite des temps, parce qu'ils n'auront été que les moyens. Tout aide ce mouvement que Dieu a voulu de toute éternité, et les efforts des plus petits et l'aide des plus grands forcés de leur donner leur science, et les nouvelles découvertes, et cet instinct immortel qui parle à grande voix maintenant dans les cœurs, et qui nous fait nous reconnaître tous frères.

Dans le moment même où nous cherchons à modifier notre état, il change sous nous. En l'espace de peu d'années, les idées de notre âge déjà se sont transformées. Au premier tiers de ce siècle, une grande hésitation se manifestait de toutes parts; on ne savait où l'on allait, et ce scepticisme universel n'était accompagné d'aucune pensée d'avenir, on tournait dans son doute.

Depuis quelque temps, nous sommes sortis de ce cercle, notre doute n'est plus stérile, nous en attendons la fin, nous espérons un Moïse; les hommes se répètent les uns aux autres que cet état va changer; les yeux fixés à l'horizon, nous nous demandons quel coup de vent dégagera les nuages, et entr'ouvrira l'espace. Nous sommes lassés de la liberté vague du doute, nous aspirons à une réalité.

L'antiquité si vantée ne connut point cette préoccupation de l'avenir, elle vécut et se satisfit de chacun de ses jours, elle était l'enfance du monde. Nous, nous sommes la jeunesse, et nous nous inquiétons quel sera l'âge mur. Incertitude, questions multipliées, coup de tête, essais abandonnés presque aussitôt que tentés, rêves, projets, troubles intérieurs et remuants, élans sans ordre, vigueur çà et là dépensée, et aussi cette assurance que l'on est quelque chose, et que le jour viendra où l'on doit réussir, ce temps est agité de toutes les jeunes passions, il est impatient. Qu'il attende, la vie lui donnera son emploi !

Jamais une révolution n'a manqué, quand elle était nécessaire. Avec les débris d'un immense édifice écroulé, on se remue pour construire, les uns dans un intérêt privé, les autres dans un but plus général ; mais, tandis que tous s'agitent, s'étonnant que rien ne réussisse encore, la force de la Providence, de Dieu, sous quelque nom qu'on la nomme, élève sur toute l'étendue, lentement et inébranlablement, les pierres qui s'entassent en ordre ; une lyre d'Amphion invisible les remue, l'homme ne le voit pas, l'action n'en va pas moins son train, c'est comme une mer dont le flux monte insensiblement, le matelot ne s'aperçoit qu'il est à flot que lorsque le navire se balançant dérive et tend vers la grande mer.

Déjà nous nous haussons l'esprit à l'idée d'un progrès infini, comme l'éternité. Entendez-vous cette voix,

somme de toutes les voix, crier : L'humanité ! l'humanité s'est emparée de la terre ! le monde est à nous ! Nous qui vivons, comme le prophète, nous regardons de loin, du haut de la montagne, les palmiers verts, les belles campagnes, et les eaux brillantes du fleuve ; nous ne passerons pas la limite de notre ancien monde. Mais là-bas est la terre promise. Par l'effort de notre industrie, les rapports des hommes sont changés, plus de Nord et plus de Midi ! En toutes choses il se fait une plus rapide et plus générale comparaison ; bientôt va s'établir une nouvelle règle de jugement ; la grandeur des points de vue transforme toute opinion ; les hommes et les actions seront jugés d'une énorme hauteur, tout ce qui ne répond pas à l'esprit général de l'homme sera incompris et rejeté ! Langues, mœurs, gouvernements, religions, tout sera un, tout sera commun ; ce n'est plus un quart du monde qui fera société ensemble, ce sera le monde tout entier, et comme un grand arbre tirant tous ses sucs de la terre, alors commencera la vie de l'immortelle humanité !

Ainsi retentit dans le monde le cri de l'homme prophétisant son avenir ! Mais ces esprits hautains, qui s'enivrent de cet air de leur liberté, songent-ils, ô mon Dieu, à se rapprocher davantage de vous ? Après tant de puissance que vous développez, vous qui éternellement faites avancer les mondes, dites, ô mon Dieu ! qu'arrivera-t-il encore ? Où t'arrêtes-tu, pensée humaine ! hésites-

tu à marcher, et la borne de l'humanité est-elle donc posée là?

Non! non! le monde ne s'arrêtera pas à cette grandeur que notre idée s'est composée. Encore tout changera, car l'homme ne persiste point dans la paix. Aurait-il unifié toutes les nations, étendu une loi unique, comme un vaste voile sur l'univers, après que ce serait fait, il se prendrait à le trouver mauvais, à regretter la guerre, à abhorrer cet ordre invariable, cette paix universelle, cette unité surhumaine!

L'homme, l'homme divers, qui n'est plus le soir ce qu'il était le matin, ose faire le plan de son état dans l'avenir, et il ne peut remplir l'avenir de sa journée! A chaque pas en avançant, il lance les projets sur sa route et, comme des balles légères, le grand vent de la volonté de Dieu les chasse et les enlève. Il approche du lieu où elles étaient, elles n'y sont plus! Et, parce que l'avenir du monde est loin de lui, dans la brume épaisse du temps, parce que ce sont les enfants de ses enfants, et les enfants de ceux-ci qui vivront peut-être alors, il se redresse et dit dans sa pensée : Voilà ce qui sera! le progrès de l'œuvre de mes mains poussera le monde jusque-là, il atteindra ce but que je propose, et le mouvement que je détermine sera aussi logique que l'argument de ma raison!

Non! non encore! l'homme a une grande puissance sur la nature; sur lui-même, sa faiblesse, son imbé-

cillité est immortelle! Depuis six mille ans, il a tout perfectionné, arts, sciences, lettres, industrie, ses essais informes de dessin sont devenus de merveilleuses peintures, ses huttes de feuillage des palais à colonnes couronnées de dômes éclatants; il n'est rien qu'il n'ait saisi pour le plier à son usage, les éléments lui sont soumis; roi de la création, il a dompté les animaux de la terre, il a répandu partout les magnifiques et éloquents témoignages de son génie, et il a pu sans impiété, admirer lui-même la beauté de ses œuvres! Mais dans le même temps qu'il s'élevait si grand par sa force extérieure, pour ses rapports des hommes avec les hommes il n'a pu rien! Dès le principe il essaye tous les gouvernements, il accepte le pouvoir d'un père, l'autorité absolue d'un roi, la domination des grands, l'équilibre des constitutions, l'égalité de tous ensemble, et il ne se satisfait d'aucun; il tourne dans un cercle invariable, il essaye, il brise, il ne change que pour remplacer son état par ce que déjà il a tenté! Tout ce qu'il a voulu sur la nature et ce qui est étranger à lui, il l'a pu; pour lui-même il est annihilé, comme s'il avait besoin de se prouver chaque jour, par ses œuvres, qu'il n'est pas fait pour créer son bonheur! Nous irons, nous irons toujours menés, ne sachant rien de ce qui se fait, toujours nous nous efforcerons d'établir une chose, une autre se fera, nous penserons à éviter un choc, il viendra sur nous: nous fondons la féodalité,

elle amène la royauté, nous voulons une république, c'est un despote qu'elle élève : encore et éternellement cela sera pour le monde ; et le grand Dieu d'en haut, qui tient les nations de ses deux mains, et les rapproche, et les éloigne selon sa pensée, quand le monde croira se tenir en sa force serrée, tout-à-coup il le séparera, et le rejettera de tous côtés, et le monde connaîtra qu'il n'y a réellement d'existant que Dieu !

CHAPITRE VI.

Le principe du devoir et le caractère Vendéen.

Deux forces concourent à former le caractère d'un peuple, le climat où il vit, le principe de sa société (1).

En considérant le sol du Bocage, on ne peut s'empêcher de reconnaître une admirable concordance de la nature physique avec le caractère de ses habitants. Ce sol était fait pour ces hommes, et ces hommes ont été travaillés par ce sol. Le climat a influé sur les corps, les corps sur les âmes, et réciproquement : tout s'est mis dans cet équilibre qui est l'harmonie.

Premièrement, le climat n'est extrême en rien, le sol n'est ni très-riche ni très-pauvre, ni sec ni humide, ni tout à fait montagneux ni parfaitement plat. La

(1) Il faut entendre ici, par *climat*, l'ensemble de toutes les qualités extérieures d'un pays.

terre donne suffisamment, mais avec un travail assidu; aucune grande rivière ne se répand en inondation, mais aucun vent brûlant ou froid ne dessèche la terre; le sol monte et descend, mais par petites collines et vallées, le pays est couvert, mais presque sans forêts étendues; enfin ce pays est avancé dans les terres, mais la mer peu éloignée rafraîchit et raffermit l'air.

Deuxièmement, cette terre peu féconde, le paysan la remue constamment, son travail n'est pas renfermé dans les ateliers, il se fait en plein air; il subit énergiquement et de première main toutes les influences de son climat.

Troisièmement, le bocage étant clos et presque isolé, les aliments varient peu, on se nourrit de ceux qui proviennent du sol, grossiers, mais substantiels, il ne produit pas de vignes, on y boit peu de vin.

De là, plusieurs conséquences. Ce peuple n'est ni grand comme les montagnards, ni trapu comme les gens des basses terres; le corps, bien constitué, est renforcé à la fois par l'air marin et par le travail sous le ciel, mais, aussi alourdi par les aliments grossiers, les châtaignes, les pommes de terre, le sarrazin, etc., dont il se nourrit; la poitrine est vaste, les membres, et tout le système des muscles développés. Mais à cette expansion de la matière est naturellement joint un tempérament bilieux que contribue à former l'entourage des bois,

des haies, des genêts où il vit, et son irritabilité nerveuse s'est amoindrie (1).

Les historiens dépeignent ainsi les Vendéens : c'est ainsi que je les ai vus, c'est ainsi qu'ils devaient être.

Dans ces corps durs et forts il se forme des qualités de l'intelligence analogues. La matière prédominant, l'esprit est moins prompt, et la sensibilité moins vive ; les civilisations avancées donnent seules une sensibilité exquise : dans les grandes villes, on voit des hommes qui ont une nature de femme.

Le travail du corps et le climat ne les endurcissent pas seulement, ils les empêchent de réfléchir ; ils deviendraient stupides ainsi, mais par compensation, ce travail se faisant à la face de la nature, leur imagination est constamment éveillée, ils sont toujours prêts à recevoir les images, ils ne pensent pas, mais ils ont des idées : un paysan a plus d'idées qu'un ouvrier des villes (2).

Enfin, tandis que cette vigueur du corps les rend déterminés, fiers et courageux, la simplicité des sensations leur conserve un jugement droit. Ces qualités sont communes aux peuples agriculteurs, c'est par elles qu'ils vivent heureux.

Telles peuvent être établies les influences du climat, voici celles du principe.

(1) Voy. Cabanis, Influences du physique et du moral.

(2) Adam Smith.

On lit, dans les statistiques et les histoires, que les Vendéens sont braves, de bonne foi, simples, défiants, ignorants, mélancoliques, taciturnes, d'un esprit lent, routiniers, fiers et indépendants.

Il n'y a pas là plusieurs qualités, il n'y en a qu'une; les peuples ainsi que les individus, ont un caractère qui leur est propre, ce caractère tient à une seule qualité qui, pour les grands peuples, comme pour les grands hommes, est une vertu : le reste suit, les vertus secondaires et les vices mêmes n'en sont que la conséquence.

Ce qui fait la force d'un peuple, c'est sa supériorité morale; cette supériorité consiste dans sa volonté, et le sentiment de la dignité humaine. Quand il a ces trois qualités, il croit en lui, et cette foi le met audessus du vulgaire. Un homme libre et digne est maître des autres : de même un peuple. Les Vendéens étaient un peuple supérieur, on va voir d'où lui étaient venues ses vertus.

L'ancienne société était fondée sur le principe du devoir (1). Ce principe naturel à tous les hommes avait été développé par la religion, en Vendée, plus qu'en aucune autre partie de la France : le devoir était entré

(1) Dans les classes élevées, ce principe s'appelait honneur. L'honneur, dans l'antiquité, n'était connu que des philosophes, chez les peuples modernes il l'es. de tous; ce grand changement a été apporté par le christianisme.

dans la nature et le génie des Vendéens; un principe n'est jamais plus fort que lorsqu'il est devenu un sentiment.

Dès qu'il s'est dit : *je le dois*, l'homme sent planer au-dessus de sa tête non la destinée antique, implacable divinité qui soumettait les dieux mêmes, mais un pouvoir que lui-même a consacré : l'âme se tient dans une paix puissante qui naît de l'équilibre de toutes ses facultés; le visage même, sous l'impression du calme intérieur, revêt cette noblesse et cette dignité données par le sculpteur grec aux types parfaits de la nature humaine ; on n'est plus un enfant turbulent dans ses chagrins et dans sa joie, on est homme, et l'on se sent vivre dans la plénitude de sa volonté et de sa raison.

La première conséquence du principe du devoir était donc la liberté.

A ce principe général tiennent les devoirs particuliers, et, de même que ces arbres vigoureux des tropiques, dont les branches s'abaissent à terre, et repoussent en nouveaux arbres, apportant chacun des fruits et des fleurs, ainsi de chaque nouveau devoir il naît de nouvelles vertus.

Le peuple vendéen avait le sentiment de ce qu'il devait à Dieu, et ce premier devoir lui donnait la foi, la plus rare, la plus constante, la plus créatrice de toutes les vertus. C'est plus que jamais ici le lieu d'employer le mot *virtus*, la force. La foi c'est la force du héros, du

poëte, du grand homme, elle a été la force de la Vendée.

Après Dieu, l'État. Ce peuple avait des devoirs envers le prince qui règne éloigné, envers le maître possesseur de la terre, qui vit près de lui. Instinctivement il avait compris les deux obligations sur lesquelles sont fondés les gouvernements : la protection du prince, l'obéissance du sujet, la tutelle du patron, le dévouement du client. Longtemps il reçut d'incessants services de ses maîtres, mais quand ils furent menacés et attaqués, il se leva tout entier en armes, il combattit sans relâche jusqu'à la mort, ne reculant devant rien, il se fit écharper, massacrer, ruiner, il versa son sang jusqu'à ce qu'il tombât; tous les siècles de protection qu'il avait reçue, il les paya par son dévouement.

Aux devoirs envers Dieu était attachée la vertu de la foi, aux devoirs envers l'État la vertu de dévouement; les devoirs de la famille lui donnèrent la moralité.

Il est aisé aux hommes du monde qui n'ont imposé aucuns devoirs à leurs enfants, et qui ne s'en imposent aucuns envers eux, de vivre dans la facilité de mœurs et l'existence emportée des passions. Rien ne les oblige et ne les retient; assurés du mépris que leurs fils font de leur exemple, ils négligent de s'efforcer de le leur montrer, et les fils dédaignent de garder l'honneur de leur nom. Mais, dans une maison établie depuis des siècles sur une règle invariable, où le père avait vu emporter

son aïeul accompagné de tout le pays, qui le suivait au champ du repos disant : il vient de mourir un honnête homme! où le petit-fils grandissait spectateur des actions calmes et pieuses de son père; où la mère avait apporté à son mari un nom de tout temps sans tache, où la vie de tous les jours se passait vis-à-vis l'un de l'autre, connue de chaque membre de la famille, depuis le lever au matin, quand les hommes partaient pour les champs, et que les femmes veillaient aux soins de la maison, jusqu'au souper du soir, moment de la réunion et de la commune prière, où toute la famille s'élevait en faisceau vers Dieu; dans une telle vie, et sous de telles règles, chacun vivait solidaire l'un de l'autre, la famille se tenait debout et serrée, les mœurs étaient inaltérables et pures.

Une famille dont les membres sont corrompus, et qui resterait unie, serait un prodige. A mesure que l'on se corrompt, on méprise et l'on fuit les hommes : on n'aime que lorsqu'on est vertueux. C'est en ce sens que la charité, l'amour, dont parle l'Évangile, est la première vertu, le plus fort lien de l'humanité, et la base de la véritable égalité.

A ces grandes vertus principales viennent se joindre des vertus particulières.

Par le sentiment du devoir, ce peuple a eu le respect de ce qui est debout.

A ce respect tient l'attachement au sol. De cet at-

tachement calme, mais invincible, est née une foi profonde en lui-même, et comme la foi ôte toute faiblesse, la probité envers les autres.

Les Vendéens avaient foi en l'excellence de leur état, nul autre ne leur paraissait possible; ceux qui ne leur ressemblaient pas, ils les croyaient les plus malheureux des hommes. « Pour moi, disait un paysan, dans ma jeunesse, je ne connaissais que des âmes pieuses; on m'avait dit qu'il y avait en outre des hommes qui ne se souvenaient plus d'être chrétiens, et je croyais qu'il fallait beaucoup prier pour eux. » — De là, cet enthousiasme que les hommes dépouillés des nobles illusions appellent fanatisme. « Quand j'allais à la bataille, s'écriait un autre, je demandais à Dieu de me prendre pour lui et, si j'échappais, de rester toujours le même. Cela me remplissait le cœur, et j'allais! » Ces mots jetés et partis de l'âme, ce dernier trait : *Cela me remplissait le cœur, et j'allais!* sont aussi sublimes que les plus beaux de l'antiquité; il n'y a que la foi la plus vive ou le plus éclatant génie qui les puisse trouver, et si on les rencontrait dans un livre, on se récrierait d'admiration.

Le devoir, la foi, l'amour du pays, la probité, imposent une forme simple au caractère; ils étaient forts sans le savoir, ils avaient la naïveté de la puissance.

Ces premières vertus avaient assuré la moralité de ce

peuple. Dans aucune autre partie de la France, les mœurs ne se conservèrent plus pures. « A la continence « publique, est jointe la propagation de l'espèce, les « peuples naissants se multiplient et croissent beau- « coup, » dit Montesquieu (1). On comptait souvent dix à douze enfants dans chaque famille, et, comme un seul héritait, et que les autres restaient longtemps célibataires, ils furent, au moment du soulèvement, tout prêts à prendre les armes! C'était peut-être une prévoyance de Dieu.

Ce que l'on aime et ce que l'on vénère, on en est, non pas orgueilleux, mais fier; les Vendéens étaient fiers de ce qu'ils avaient, ils n'enviaient nul bien au delà. Les paysans ne reconnaissaient que les nobles au-dessus d'eux; après, ils étaient les premiers. On cite le trait d'un paysan vendéen, à qui le cocher d'une calèche ordonna, avec un geste de son fouet, de lui faire place sur la route; le Vendéen s'arrêta court, et le regarda avec tant de fierté, de calme et de sentiment de sa force, que, comme un chien devant un loup, le valet intimidé détourna ses chevaux et prit le bas du pavé.

Rien ne donne plus de force que de ne rien désirer. Ils étaient donc indépendants. Ils obéissent, mais avec une hauteur de sentiment qui semble le contraire de l'obéissance. Ils souffrent d'être dirigés, mais sans

(1) Esprit des lois. Livre XXIII, chap. II et X.

qu'on ait l'air de leur imposer sa volonté; l'apparence du commandement les révolte. A un ordre, leur premier mouvement est de répondre : non! puis, par l'adresse et le raisonnement, on les fait revenir. Vis-à-vis même des prêtres, si respectés, cet esprit d'indépendance ne se peut contenir; mais les prêtres, étant excellemment doux et conciliants, finissent par tout obtenir. Il faut employer ici des mots opposés, ils veulent obéir.

Tout, dans un peuple, le distingue; la langue prend la forme aride ou mielleuse du génie des nations. Le dialecte spartiate était rude et bref, c'est que Lacédémone supportait à peine le pouvoir mutilé de deux rois qui n'étaient que ses préfets; au contraire, la langue d'Ionie, pays toujours prêt pour la servitude, fut la plus exquise et la plus fleurie de la Grèce.

De même, dans les façons de parler des Vendéens, se décèle leur caractère : on n'obtient jamais de réponse directe d'un Vendéen. Ils emploient le conditionnel pour ce qui est le plus certain. Vous dites à un paysan que vous êtes allé à la ville voisine, il vous répond : « Ça se pourrait ben tout de même. » Les étrangers étonnés s'imaginent qu'on se moque d'eux (1); il y a là, en effet, quelque peu de la raillerie propre au paysan français; mais le vrai motif de cette forme

(1) *Gouailler* est le vrai mot.

dubitative, c'est la crainte de s'engager trop avant, une défiance dont il sera parlé plus loin, et l'instinctive volonté de garder sa liberté.

L'indépendance était dans le sang du peuple (1) ; ce furent trois curés poitevins qui, en 1789, se levèrent les premiers pour se réunir au tiers-état, Lecesve, Ballard et Jallet; on discutait encore : Je ne mets pas ma conscience en délibération, s'écria Ballard. — Le général Lamarque, qui les connaissait bien, a écrit : Nul pays n'est plus propre à devenir une République.

Enfin, ils furent braves; est-il besoin de le dire? les esclaves sont lâches; il devait se battre avec héroïsme, ce peuple chez qui la liberté était née de ses vertus. Quand on toucha à leur religion, quand on les voulut tirer de leur pays, on les violentait à la fois dans leur Dieu, dans leur roi, dans leurs foyers, dans leurs vertus. En défendant l'un, ils défendaient tout le reste; ils ne serraient pas entre leurs bras un vain attribut, un ornement, ils couvraient de leurs armes leur cœur, leurs sentiments, leur être, eux-mêmes (2).

(1) Il n'est pas nécessaire de faire observer qu'il ne s'agit pas ici de l'indépendance sociale, mais de l'indépendance personnelle. Celle-ci est une vertu.

(2) Les protestants, qui ont pour principe de juger des choses par l'opinion personnelle, ne pouvaient avoir ni le respect de ce qui existe, ni l'attachement excessif au pays, ni la foi des catholiques; aussi les paroisses protestantes du Bocage prirent-elles parti pour la révolution.

Au moment du combat, leur génie prend une sorte d'énergie sauvage qui ressemble à la magnanimité romaine. Les Romains faisaient de grandes actions pour la patrie, eux pour leur Dieu et leur roi. Ce vieillard vendéen, qui conduit ses sept enfants à l'armée, ne rappelle-t-il pas la mère spartiate qui remet le bouclier à son fils, et lui dit : *avec ou dessus.* Cet autre, âgé de quatre-vingt-seize ans, qui ne peut plus marcher, mais qui veut servir encore, et qui reste seul dans le village pour sonner le tocsin, n'était-il pas taillé sur le patron des Scévola et des Brutus?

Même après que tout fut pacifié, après le directoire, après le combat, pendant les plus beaux temps de l'Empire, quand la gloire avait consacré Napoléon, et que rien ne semblait devoir troubler sa puissante domination; dans plusieurs parties du Bocage, on ne reconnaissait ce nouveau maître que pour lui payer les services indispensables, mais leur cœur et leurs serments étaient à ceux d'autrefois ; ils servaient Napoléon, et ils appartenaient aux Bourbons. A Saint-Aubin, on n'osa jamais chanter le *Domine salvum fac imperatorem*: le pays se fût soulevé.

Cette opposition, que ni leurs revers, ni la gloire des vainqueurs n'avaient pu faire cesser, n'excitait chez l'Empereur ni étonnement ni indignation ; le vulgaire n'accorde jamais assez aux grands hommes ; ils possèdent une quantité de beaux instincts, de nobles sentiments

dont eux seuls connaissent l'étendue. Napoléon admirait ce peuple jusque dans la rébellion de son cœur; Vendéen, il eût été leur plus grand chef, il eût pardonné comme Bonchamp, il fût mort comme Charette, il eût gardé sa foi comme les paysans vendéens. Il ordonna de désarmer la Vendée, mais il voulut que l'on ne fît aucune recherche, il écrivit qu'il se contenterait de leur parole : ils avait ce que valent les armes et la foi d'un soldat.

Mais aussi, quand les Vendéens se battirent au milieu de ses armées, ils furent dignes de ses glorieux combats. On ne les distingua pas par leurs anciens penchants, on les reconnut à leur bouillant courage, et au dévouement qui sait mourir. On les a vus, en 1814; on a vu, à la Fère, trois cents conscrits vendéens, chargés par des troupes dix fois plus nombreuses, entourés, mitraillés par 50 canons, s'avancer, combattre, refuser de se rendre, et là, sur la place rester et mourir. Ils ont eu leur part dans cette immortelle campagne de France, ces patriotiques Vendéens, et nous n'oublierons pas qu'ils marchaient en ligne avec nos pères, dans ces grandes batailles, nous qui aujourd'hui, à ces récits désolants, versons des larmes généreuses et tressaillons d'une héroïque ardeur.

Ainsi, parti du devoir qui était la grande règle de sa vie, ce peuple fut croyant, dévoué à ses maîtres, moral, fier, libre, brave. Il marcha droit de vertu en vertu, comme par étape : les vertus se tiennent, et il arriva à l'héroïsme le plus sublime.

Ses ennemis ont été forcés de lui rendre cette justice, que sa force était dans ses vertus. « L'attachement sans « bornes à leurs chefs, a écrit le général Turreau, leur « confiance, leur fidélité à tenir leurs promesses, leur « courage indomptable : voilà ce qui doit les placer au « premier rang des peuples guerriers. » Lequinio ne reconnaissait pas d'autres causes à cette terrible guerre que ce principe du devoir par lequel ils brisaient tout comme avec une barre de fer. « La terre, disait-il, « y engendre le royalisme, il la faut bouleverser, et y « enterrer l'aristocratie toute vivante. » *Il n'y a qu'un moyen d'en finir*, s'écriait un officier étonné de les voir se relever sans cesse comme Antée, et désespérant de les vaincre, *c'est de retourner de trois pieds le sol vendéen!*

Voilà ses vertus; ses défauts n'en furent que les excès et les exagérations.

Ce peuple était livré à sa franche nature; les rapports fréquents des hommes, les livres et les entretiens, la vue de pays inconnus, de leurs richesses et de leurs vices, tout ce qui compose la civilisation, lui avait manqué. La vraie instruction, dans les belles natures, tranche les mauvais penchants, comme une hache coupe les pousses basses d'un arbre; laissé libre d'ailleurs, il monte plus abondant et plus haut. Eux qui n'avaient rien eu de retranché, étendaient franchement et largement toutes leurs branches bonnes et mauvaises.

De ce qu'ils portaient un saint respect à ce qui existait, leur esprit était devenu lent à accepter toute nouveauté. La foi excessive avait créé deux sentiments opposés : la confiance entière dans les choses et les hommes établis, la défiance pour le changement. Tandis qu'ils étaient ouverts et francs avec leurs maîtres, ils s'éloignaient de l'étranger, ou l'examinaient de côté, l'écoutant sans rien dire, d'un œil observateur et sournois.

Cette crainte instinctive et sauvage, ce silence vis-à-vis de l'inconnu, la monotonie et le calme de leur existence, et, aussi, l'habitude de vivre le long du jour dans le travail avec leurs bœufs, isolés au milieu des champs sans limites, sous le dôme infini des cieux, face à face avec la vaste nature, avec ses bruits immenses, ses vents passant comme des torrents, et le murmure bourdonnant et incessant de la vie dans les arbres, dans la terre et dans les eaux, toutes ces influences de leur sol, de leurs mœurs, de leurs vertus même, les portaient à une sorte d'affaissement et de mélancolie. Ce sentiment mol et lâche apparaissait dans leurs habitudes de corps, dans leur langage traînant, dans leurs chansons journalières. En suivant le chemin creux, le passant entendait un chant triste et pesant, s'élever par delà la haie, et la voix monotone et lente du laboureur se prolonger dans la campagne (1).

(1) Voyez ce que dit Cuvier, dans son *Éloge de Warner*, de l'influence des caractères physiques d'un pays sur la population qui l'habite.

On a fait, dans notre civilisation, de la mélancolie, une qualité qui tient à la distinction de l'esprit; elle marque bien plus un caractère incomplet. L'homme vraiment fort et sage reçoit tout avec sérénité, parce qu'il explique tout. Nous n'imaginons rien de plus grand que le calme dans les plus soudaines félicités et les adversités les plus terribles, de même que ce que l'art humain peut réaliser de plus parfait, est la ligne inaltérable et pure de l'idéale beauté.

Cette mélancolie est une faiblesse.

Lourds d'esprit, et défiants à s'instruire, ils demeurent en leur ignorance, et s'y plaisent. Là, a été le plus grand vice, il s'est appliqué à tout: par ignorance, ils haïssent les vérités inconnues, ils confondent la superstition et la religion, ils se traînent dans la routine de l'agriculture; ils se livrent aux sorciers, à toute puissance qu'ils ne peuvent expliquer; ils méprisent la justice établie, et, conséquence dernière et terrible, ils courent sans remords et sans frein à la vengeance, ils sont emportés par cette passion commune à tous les peuples primitifs, ils se font justice eux-mêmes.

Ce qu'ils croient leurs droits, ils le défendent par tous les moyens; on ne s'étonne point, en Vendée, des violences des paysans pour garder la libre pâture. L'esprit d'une indépendance sauvage renfermé en leur cœur, se réveille, et leur souffle une sombre ardeur. Parfois, les habitants de plusieurs bourgs se réunissent, sans

que rien transpire de leurs projets; ils se lèvent comme un seul homme, pour empêcher le défrichement d'un champ commun jusqu'alors; ils se rendent, la nuit, au terrain que l'on a commencé de cultiver, les haies sont arrachées, les arbres cassés, les charrues enfoncées en terre, la pointe en haut; il est arrivé que huit mille mètres de fossés étaient comblés et nivelés en une seule nuit (1).

Le matin, tous avaient disparu, chacun labourait paisiblement son champ, les débris seuls et ce travail gigantesque attestaient l'immuable volonté d'un peuple indompté.

Il sera pourtant dompté un jour. Le changement se fait déjà partout, et, ici même, parlant du peuple vendéen, je suis presque forcé de dire : *il était* et non *il est*. Ce que j'ai peint de son caractère, et ce que l'on verra de la famille, n'existe guère plus que dans les petits villages et les métairies éloignées. L'action du gouvernement, depuis quinze ans, a été incessante et profonde.

En ouvrant des routes à travers la Vendée, il savait qu'il allait plus loin qu'à rendre la guerre difficile ; il introduisait la France dans la Vendée, il changeait ses mœurs, et il les changeait sciemment en mal; il corrompait ce peuple. C'est en écartant les barbares que la Chine garda quatre mille ans sa civilisation et ses

(1) En Gâtine, 1841.

mœurs, et quand Platon voulut conserver la moralité dans sa République, il en défendit l'accès aux étrangers.

La Vendée a vu pénétrer chez elle tout ce qu'elle ignorait; l'immigration des étrangers a amené l'émigration des Vendéens. C'est la loi de nature, quand l'un entre, un autre sort: l'exemple y a aidé; on ne se satisfait plus d'un horizon de six lieues; les paysans vont à toutes les grandes villes où aboutissent les routes, à Angers, à Nantes, quelques-uns jusqu'à Paris. Par ces voyages continuels, le mélange des races, et la facilité des voies, le commerce s'est étendu; on a vendu et acheté davantage. Les besoins nouveaux, le luxe introduit, la vue de richesses inconnues, la division à l'infini des terres, causée par une loi qui à elle seule a fait une révolution, ont poussé les paysans à posséder: les objets d'achat étaient mis comme devant eux, ils étaient invités et forcés. Qui n'y eût cédé! Pour accroître leurs biens, ils ont appris à thésauriser, ils sont devenus cupides et avares, ils se sont moins arrêtés à réfléchir devant les moyens d'acquérir, et devant la barrière de l'honneur.

Les vertus se tenaient, la première entraînait toutes les autres. De même, pour les vices. Avec moins de probité, on a eu moins de foi en soi-même, partant moins de confiance envers autrui; l'attachement au sol avai tout d'abord été détruit; quant à l'indépendance, il n'en est plus pour celui qui poursuit sa fortune; ce peuple souffre de tous les maux d'une société de transition. Ses

vertus ont été sapées par la base, toutes croulent l'une sur l'autre, le caractère vendéen est détruit : plus de dévouement, plus d'enthousiasme, plus d'héroïsme : le gouvernement avait bien jugé, il a rendu la guerre à jamais impossible.

CHAPITRE VII.

Les Prêtres.

C'est l'idée qu'un peuple a de Dieu qui domine sa religion. Dans la Vendée, le culte était simple et les prêtres justes et vénérés, parce que l'idée de Dieu était vraie.

Nous, hommes du monde, dont l'intelligence est obscurcie plutôt qu'éclaircie par une science toujours incomplète, nous ne pouvons nous imaginer ce qu'à l'esprit des peuples non encore corrompus apparaît Dieu. A demi aveugles, nous analysons ses qualités, nous discutons sa puissance, nous nions son être.

Vous, qui parfois doutez de Dieu, rappelez-vous, s'il est possible, ce qu'était Dieu pour vous, lorsque enfant, sans rien comprendre de lui, vous entrevoyiez dans le vague de votre âme s'élever son image immense. Vous voyiez Dieu en sa vérité. Les enfants, à l'aurore de la

vie, ont cette clarté dans le regard, et la raison qui ne se pose en tout que sur la vérité, et la force des plus grands philosophes ne peut aller au delà de ce que l'enfant a conçu dans sa sagesse.

Les paysans du Bocage sont encore des enfants : ils croient, ils aiment, ils adorent Dieu comme les enfants. Quand leurs autres vertus décroissent, la foi persiste entière.

Parmi les causes qui y développèrent ce sentiment plus excellemment qu'ailleurs, il est glorieux pour la Vendée de pouvoir compter une mission que Fénelon fit dans le Poitou. L'histoire de la Vendée est liée au nom d'un des prêtres qui réunirent au plus haut degré dans les temps modernes les vertus évangéliques.

Louis XIV venait de révoquer l'édit de Nantes. Le roi qui eut la grande pensée de fonder la force de la France par l'unité, et l'honneur d'accomplir ce beau dessein, fut emporté à l'excès de son idée. Il était arrivé à ce point suprême d'un orgueil indompté où la plus grande force humaine produit les mêmes fautes que la faiblesse. La même violence que l'inerte Philippe III d'Espagne avait exercée sur les Maures, Louis XIV le Grand s'en servit contre les Protestants.

Il ne voulut qu'une seule religion dans son royaume, et il dit à ses sujets : vous n'adorerez Dieu que dans la forme qui me plaira.

Une partie des Protestants, fidèle à sa conscience,

sortit de France; le reste, soit attachement au sol de la patrie, soit intérêt terrestre, soit crainte, promit de se soumettre, et demeura.

Le roi pensa, cependant, qu'il les fallait instruire dans cette religion qu'ils devaient pratiquer, et l'on envoya partout des missionnaires. Et comme, le premier mouvement de crainte passé, les Protestants élevaient des murmures contre cette violation de la conscience, on dirigea contre eux des corps de troupes. Pendant que les missionnaires prêchaient, les soldats se précipitèrent le sabre à la main sur les peuples désarmés : la guerre civile était commencée. Quand elle finit, la France avait perdu la meilleure part de son industrie, et près de quatre cent mille de ses enfants.

Le missionnaire que l'on choisit pour l'Aunis et le Poitou fut Fénelon (1686). Il accepta, mais à une seule condition, c'est qu'on n'enverrait point de troupes avec lui. Il aspirait en effet « *à des conversions non pas éclatantes et nombreuses, mais sincères.* »

Il trouva un peuple attaché à sa religion par son passé et par ses malheurs. Pour la défendre, il s'était armé avec enthousiasme au seizième siècle; il avait semé son pays de ruines, et en ce moment les cris de ses frères l'animaient d'une sombre haine contre le catholicisme persécuteur. De plus, une année stérile avait causé une disette affreuse; le statoudher Guillaume, habile à profiter de la souffrance, avait envoyé aux Poitevins ses agents qui leur

proposaient de les transporter en Hollande, de leur assurer des établissements considérables, de les exempter d'impôts pendant sept années : plusieurs déjà s'étaient embarqués.

Dans ces circonstances, Fénelon commença par les besoins du corps : c'est à ceux-là que le peuple est le plus sensible. Sur sa demande, le roi expédia des secours et des blés. Le bas Poitou se retrouva tout à coup dans l'abondance, et sut à qui il le devait. Les provinces voisines étaient accablées de soldats qui pénétraient dans les maisons, arrachaient les enfants aux mères, et jetaient les ministres dans les cachots. Le Poitou, à l'abri de ces violences et de ces cruautés, sous la protection du missionnaire qui veillait sur eux comme sur ses enfants, resta en paix. Il avait tendu *« à leur faire trouver de la douceur à « demeurer dans le royaume. »* On ne songea plus à émigrer.

Puis ils virent Fénelon et les prêtres qui l'entouraient, Fleury entre autres, mener dans les campagnes la vie simple et austère des premiers apôtres. Cette vie était le contraire de celle qu'on leur avait dépeinte ; ils s'en étonnèrent et commencèrent à se défier de leurs ministres. Ce doux prêtre s'insinuait parmi eux avec une bonté touchante, avec la grâce affectueuse et la foi tendre qui vaut mieux que l'éloquence et le génie : leur cœur fut amolli par le charme de son amour. Nulle part, les conversions ne furent plus nombreuses, *trop nombreuses même peut-être,* écrivait-il, craignant qu'ils ne fussent

emportés par ce mouvement soudain et sans durée. Ils l'aimaient, ils furent de sa religion : quand il sortait d'une ville les peuples le suivaient jusqu'aux portes en arrosant ses mains de larmes.

Après qu'il les eut ramenés à l'antique foi par sa fécondante charité, il les retint par les pasteurs qu'il leur donna ; il ne s'attacha point à former pour eux des prêtres d'une science profonde, mais des curés qui aimaient le peuple ; il leur apprit à se satisfaire d'une vie pauvre et simple, à s'honorer par des mœurs pures, à entrer par la candide affection dans la confiance des familles ; enfin, il leur laissa ceux des hommes qui parmi les hommes peuvent le plus sur les mœurs, sur les idées, sur le caractère d'un peuple, de vrais prêtres chrétiens.

Le prêtre a, dans le christianisme, une vie exceptionnelle. Aux temps antiques, il était citoyen ; parmi nous il se sépare des hommes : il ne lui faut pas seulement une foi inébranlable et un amour incessant, il est homme et il ne doit rien avoir de l'homme ; il lui faut ce sentiment inconnu des anciens, cet amour de l'infini, cette *nostalgie céleste* (1), mal profond qui lui donne non le mépris, mais l'anéantissement vis-à-vis de tout le reste, qui lui ouvre une vue de perfection si étendue qu'à chaque pas il s'humilie, et si magnifique qu'il marche sans cesse les yeux en haut, ne voulant que Dieu et demandant Dieu pour unique but.

(1) Ballanche.

Vivant avec les autres et pour les autres, il est mêlé à tout; il est dans la famille, dans lÉ'tat, et il faut qu'il soit comme n'appartenant ni à la famille ni à l'État. Pour être consolé, encouragé, secouru, tout se concentre, tout va à lui; il est un juge; mieux encore, une image vivante de Dieu, calme, immuable, pure comme Dieu. Ce n'est pas tout : il a un caractère sacré, il est prêtre : chaque jour, revêtu d'insignes sacrés, il monte à l'autel; devant tout le monde il s'avance, il prie Dieu, il étend les bras, et se tourne vers l'assemblée, et dit : que Dieu descende! et Dieu descend. Et alors, être si pur qu'il a forcé Dieu à venir à lui, en lui, rempli de l'infini, de l'éternel, ce n'est plus un corps, ce n'est plus un homme : Dieu qu'il renferme le transfigure, on ne voit que Dieu.

Ainsi, soit homme, soit dans ses rapports avec les hommes, soit prêtre, Dieu toujours l'absorbe, Dieu toujours l'attire par un dévorant amour; nul homme ne vit davantage avec Dieu.

On peut dire que les prêtres vendéens étaient dans le clergé catholique, parmi ceux qui méritaient le mieux ce beau nom de *ministres de Dieu*. Les historiens impartiaux, leurs ennemis même l'ont reconnu. « Ils exerçaient un «ministère tout paternel; la richesse n'avait ni corrompu «leurs mœurs, ni provoqué la critique sur leur compte(1).»

(1) Thiers.

« La plupart menaient une vie exemplaire, et avaient « gardé les mœurs patriarcales (1). » Le prêtre vendéen était le descendant des apôtres, le prêtre de l'Évangile.

Souvent il n'était sorti de son village, que pour s'instruire au séminaire ; il y revenait au milieu de ses parents pauvres comme lui, et recommençait à vivre pauvrement et sobrement. Ses paroissiens lui réservaient la dîme de leurs champs, le soutenant comme un aïeul de la famille. Aux années d'abondance il était à l'aise, dans les temps de disette il partageait leur misère ; il représentait Dieu, ses enfants lui obéissaient comme à Dieu ; il réglait leurs sentiments : s'ils honoraient leurs maîtres et le roi, c'est qu'il l'avait trouvé juste. *Otez le prêtre, le noble disparaît*, a dit le général Savary, qui avait longtemps vécu en Vendée.

Sa vie s'écoulait en dehors du monde, loin de la ville et des honneurs ; il allait dans une droite voie, servant Dieu, visitant les malades et les souffrants ; et, après de longs jours passés sans ambition, honoré de tous, quand il s'éteignait doucement, chacun croyait qu'il entrait un saint de plus dans le ciel.

Aussi, par quelle force ils étaient liés à lui ! c'est lui qui, versant sur le petit enfant nouveau-né l'eau du baptême, avait dit : il est venu sur la terre un nouvel homme pour souffrir ! C'est lui qui avait donné à l'enfant les pre-

(1) Le général Turreau.

mières leçons, qui lui avait enseigné ce qu'est Dieu, et, quand il était pur encore, l'avait fait approcher de Dieu; c'est lui qui avait reçu un jour devant l'autel le jeune homme et celle qu'il avait choisie, et leur mettant les mains sur la tête, les avait unis, puis les avait renvoyés dans la vie pour soutenir ensemble leur commune misère. Partout, le pauvre peuple avait trouvé le prêtre, dans les tourments de sa maladie, dans les désastres des campagnes, dans les pertes de la famille; et, quand le père, vieilli dans les souffrances de la vie difficile, avait été couché sur son lit pour la dernière fois, le même prêtre, cet homme qui préside à la naissance douloureuse, à la vie amère, et à la triste mort, était venu encore lui donner les forces suprêmes, pour sortir de la vie et monter à Dieu; il l'avait béni au milieu de ses enfants à genoux, et, jetant la première terre sur son cercueil, avait prononcé ces solennelles paroles de la séparation, après lesquelles on se retire la tête penchée pour recommencer le même cercle de jours, et tendre à la même tombe.

Les bourgeois des villes, dont les yeux étaient frappés des richesses du clergé, supportaient avec impatience ses biens qu'ils convoitaient (1), et de l'avidité, comme au temps de la réforme, naquit leur haine. Ils persécutèrent les prêtres pour les dépouiller. Mais les paysans vendéens aimaient leurs curés pauvres. Ils ne méprisaient que les

(1) Le clergé de Nantes possédait plus de sept millions d'immeubles, à la Révolution : ils vaudraient plus du double aujourd'hui.

moines. A l'exception des frères ignorantins, qui intruisent les enfants du peuple, et que plusieurs villes conservèrent même pendant la terreur (1), le peuple avait sévèrement jugé les ordres religieux. Pour le peuple, le clergé était l'action; les moines, la paresse et l'apathie. Les paysans, qui travaillent toujours, estimaient les prêtres sans cesse occupés. L'oisiveté dans laquelle vivaient depuis longtemps les moines, avait engendré des vices: l'opinion publique les condamnait unanimement. Dans plusieurs villes de France, vingt ans avant la révolution, on avait vu fermer des couvents qui n'avaient plus que quelques religieux égarés dans les vastes cloîtres. Le clergé même ne cachait pas le dédain où il tenait des ordres devenus presque tous inutiles, sans prévoir combien leur existence tenait de près à la sienne (2). D'ailleurs la plupart étaient étrangers au pays. Dès le début de la guerre, ils disparurent, le premier coup de fusil les fit envoler comme des oiseaux voyageurs.

La Révolution vint, et se trouva face à face d'une re-

(1) On les chassa de Nantes, on les garda à Angers.

(2) On raconte qu'à une assemblée d'une partie du clergé à Paris, peu d'années avant la Révolution, pendant que le supérieur d'un couvent exposait ses besoins, on l'écoutait avec impatience. Fort de son droit, il insista et exigea une réponse. Quelques curés proposèrent de délibérer. Laissez, laissez, dit un évêque avec un geste de mépris, ce n'est que de la *moinaille!* Alors le religieux : On dit la *moinaille,* aujourd'hui, Monseigneur; eh bien, dans peu de temps, on dira la *prêtraille,* et après la *prêtraille,* la *mitraille!* s'écria-t-il, prédisant par un sanglant jeu de mots la révolution.

ligion reconnue de la nation entière: elle hésita d'abord, et n'osant enfoncer de force ses idées dans le peuple, comme un bûcheron un coin de fer dans le bois, elle ne toucha pas à la religion. Mais, cédant d'un autre côté à son principe, elle imposa aux prêtres une condition contraire au sentiment chrétien, elle leur demanda un serment, elle s'immisça dans la religion.

Par cette mesure, en n'ayant pas toute l'énergie de sa logique, elle commit deux fautes, elle méconnut le caractère du prêtre, et elle souleva le clergé et la France presque entière.

Plus tard, elle eut plus d'audace, elle ferma les églises, chassa les prêtres, détruisit le culte, *et la religion catholique fut alors la seule qu'on n'eût pas droit de pratiquer en France librement* (1).

Dans les premiers temps, il se forma deux églises, l'église Orthodoxe et l'église Schismatique. Le reste de la France subit ce joug en silence. Mais dans la Vendée, le peuple vit arriver des prêtres étrangers au pays, il s'en défia, on lui dit qu'ils avaient prêté serment, et il les prit en horreur.

Les Vendéens jugèrent par le sentiment la cause des uns et des autres. Leurs curés étaient comme une partie d'eux-mêmes, et ils les aimaient pour eux-mêmes. Ils les défendirent avec l'énergie de leur propre conservation, et repoussèrent l'autre prêtre. Ils ne virent dans

(1) Le pape Pie VI.

l'*intrus* qu'un homme ambitieux et avide, qui, pour des dignités, avait renié sa foi ; ils le désignèrent d'un surnom insultant, le *Jureur*; c'était un ennemi qui venait s'établir parmi eux, une bête féroce qui pénétrait dans le troupeau ; le village était unanime pour lui montrer son horreur ; le prêtre les voyait tous s'éloigner devant lui et lui faire place, il entrait seul dans l'église, à l'autel il disait la messe seul : on lui refuse l'eau et le feu, il ne peut trouver même de flamme pour allumer ses cierges, on crie *au loup* quand il passe, les femmes le poursuivent avec des bâtons et se rangent devant l'église pour lui en défendre l'entrée ; aux yeux de tous c'est un apostat, il est frappé du double coup d'une excommunication religieuse et populaire.

Dans quelques paroisses, la haine va jusqu'à la fureur, on emprisonne, on assomme, on fusille les gens qui ont assisté à sa messe.

Les prêtres assermentés se sentirent alors enveloppés de honte, mais ayant commis la faute, ils la voulurent faire triompher et ils demandèrent l'appui de la force comme citoyens.

Le gouvernement mit des troupes à leur disposition. Des soldats s'établirent dans les villages, escortèrent le curé à l'autel, et remplirent le temple. Il put dire sa messe alors, seul encore dans ce désert animé d'hommes qui ne croyaient pas. Une assemblée d'athées n'est-elle pas une solitude ?

Il l'emporte : le peuple déserte le village ; les paysans partent tous la nuit, par les chemins étroits, à la recherche de leurs *bons prêtres*, ils vont dans la campagne sous un chêne recevoir à genoux la vraie bénédiction de Dieu. On les poursuit, on les entoure de troupes, on prend les prêtres, on les chasse du pays, le peuple suit les prêtres en foule, avec des pleurs et des sanglots.

On raconte des traits de désespoir sublime de simples paysans perdant leur *père*. On en vit un lutter en furieux avec une fourche contre les gendarmes ; blessé de toutes parts, il criait, au lieu de céder : *Rendez-moi mon Dieu!* Des curés écrivirent des chants inspirés pour adieux au peuple du milieu duquel on les arrachait comme des mères de leurs enfants ; la douleur les faisait saigner au cœur et déborder en poésie ; quelques-uns en devinrent fous.

Et, quand la persécution fut plus cruelle, qu'on emprisonna ses prêtres, qu'on les mena par troupes à la mort, ce peuple désespéré ne s'en tint plus aux pleurs alors, il se leva tout entier, il courut aux armes, s'élança sans réfléchir, sans projets, sans idée de succès à la guerre, et la soutint trois ans, vainqueur, vaincu, saignant, abattu, mais criant toujours : mes prêtres et Dieu !

Lutte sublime! volonté de Dieu! cette résistance eut son résultat.

Lorsque cet homme qui vint à gouverner la France et qui, comme tous les génies, croyait fonder bien des choses qui ne furent rien, et au contraire ne sut pas tout ce qu'il faisait, quand Napoléon jeta un coup d'œil sur son vaste empire, il vit dans un coin de la France un peuple fier et debout, mutilé comme un vieux soldat, mais gardant, la main sur sa poitrine, le signe de sa foi.

Ces Vendéens, ils avaient combattu, quand tous les autres se taisaient, et se dispersaient ; ils étaient tombés par parties, ils avaient encombré de leurs corps les marches de la croix, la croix même avait été hachée, mais ils veillaient à son pied.

Comme une troupe d'hommes effrayés fuient devant l'ennemi, mais, par un invincible instinct, s'arrêtent de loin pour contempler un homme brave qui lutte seul contre plusieurs : un murmure d'admiration s'élève, les cœurs battent à cette lutte inégale, ces hommes timides partagent les vicissitudes de ses succès et de ses revers, ils souffrent de ses blessures, ils palpitent des coups mortels dont il est frappé ; de même le reste de la France n'avait pas eu le courage de combattre avec la Vendée, mais elle s'en était faite presque digne par une magnanime honte de sa lâcheté.

Cette religion, que quelques-uns avaient défendue, que d'autres invoquaient en secret, elle était donc bien fermement et profondément dans l'essence de ce peuple,

bien sa vie, et comme son sang : Bonaparte la vit, cette religion, agiter, et faire tressaillir encore la France sous lui : et lui, semblable à un homme qui, dans la nuit, sent son cheval frissonner et trembler, le pousse à droite, à gauche, en avant, et ne peut maîtriser sa bouche impatiente, et lassé, et comme vaincu par cette volonté indomptable, le laisse libre enfin et lui lâche les rênes à toutes mains, il céda aussi, il jeta la liberté à son peuple, et la France reprit sa religion (1).

On peut comprendre l'attachement des Vendéens à leurs prêtres par ce qui en est resté ; la dîme a été abolie, mais dans quelques paroisses, les paysans l'ont conservée volontaire. J'ai vu dans une église de village une bonne vieille femme s'agenouiller au bas de l'autel et y déposer une citrouille de son jardin ; son curé était plus pauvre qu'elle, et elle lui offrait son petit présent en vue de Dieu.

On ne juge bien d'une passion que par ses excès ; à l'époque du concordat, plusieurs prêtres ne voulurent pas l'accepter. Ils avaient une trop austère idée des devoirs du prêtre et des droits de l'Eglise pour faire la moindre concession ; le concordat, à leurs yeux, n'était qu'une transaction avec la révolution. De même que les nobles émigrés qui eurent horreur de la Charte de 1814,

(1) On peut dire que la résistance de la Vendée servit à soutenir et préparer la réaction morale qui força Napoléon de conserver le catholicisme en France. (Comte de Quatrebarbe.)

plusieurs prêtres vendéens s'opposèrent à ce pacte ***hérétique***. La situation du pape vis-à-vis de la France les raffermissait dans cette pensée. Le souverain pontife, entièrement libre, disaient-ils, n'eût point sacrifié les intérêts de l'Église. Ils agirent, non d'après ce qu'il avait fait, mais d'après ce qu'il aurait voulu faire.

Liés par leurs anciens serments, par leurs sentiments, par leurs combats, bien plus encore, par leurs souffrances, ils protestèrent, non pas bruyamment, mais par leur silence; ils se retirèrent à l'écart, en minorité faible, grave et convaincue. Ils restèrent seuls debout, schismatiques représentants de l'ancienne société qui se dissolvait : la religion, qui est la tête d'un peuple, était atteinte la dernière.

Le gouvernement ne les reconnut pas, ne leur accorda aucun traitement, ils se résignèrent, et, habitués au malheur, ils supportèrent patiemment la misère. Un médiocre troupeau s'assembla autour d'eux. La foule appela cette réunion la *petite église;* eux, qui n'avaient rien changé à l'ancienne loi, au dogme, et qui prétendaient n'avoir de coupable que leur ancienneté, se regardèrent comme la véritable.

On trouve plusieurs petites églises dispersées en Vendée, sur les bords de la Sèvre, en Gâtine, autour de Châtillon et de Pouzauges; leurs cérémonies se font sans éclat, sans pompe; des paysans y viennent de plusieurs lieues, quelques familles riches, des nobles émigrés

rentrés, qui n'ont rien compris à la révolution, soutiennent le vieux prêtre, leur ancien curé ainsi qu'eux immobile à la même place, et comme demeuré dans une année lointaine. Il en reste peu à cette heure, chaque année, le vent de l'hiver emporte une de ces branches sèches d'un vieux tronc abattu, le petit troupeau incessamment décimé ne s'augmente d'aucun prosélyte, et un jour viendra où expirera seul, au milieu d'une génération nouvelle, le dernier homme de l'ancienne société.

CHAPITRE VIII.

Le Culte.

Il est deux sortes d'esprits parmi les hommes : ceux en qui la raison et le sentiment prennent une part égale, ce sont les esprits complets, ils vivent de toutes leurs facultés ; et ceux qui, une seule partie étant développée, la raison (1), ne sentent qu'un côté du monde de l'intelligence, semblables à ces voyageurs qui ne voient que l'extérieur et la couleur d'un pays : le reste est comme à leurs antipodes, sous leurs pieds. Isolés et superbes en leur froide raison, ils n'admettent pas ce qui est de sentiment, ignorant que cela équivaut à nier en philosophie l'âme ou le corps ; ou plutôt ils dédaignent la faculté sensible, comme un sourd-muet ne comprend pas la nécessité de la parole.

(1) On ne parle pas de ceux chez qui la sensibilité seule existe, ce sont les fous.

Pourtant, quel est l'homme, qui, ayant réglé par la raison la conduite stricte de sa vie, ne se dément pas? La raison de l'homme est comme la peau d'un tambour bien tendu; les passions frappent dessus incessamment, et elle résiste à leurs coups redoublés; un petit caillou tombe de l'air par hasard, et elle crève.

Le culte est une des vérités méconnues par les esprits raisonneurs, car il est la partie sensible de la religion.

L'antiquité, qui vivait de toutes les riches facultés de la jeunesse, n'avait pas seulement le sentiment du devoir, elle pratiquait le devoir. Socrate ordonnait d'adorer Dieu, et il l'honorait par le culte de sa patrie. La vanité des idoles ne lui échappait pas, mais, comme il n'existait aucun autre culte, il se servait de cette forme publique, afin qu'il fût attesté que Socrate se soumettait à la Divinité. Que n'eût pas pensé le peuple, si le sage eût dédaigné la religion extérieure? il n'eût pas vu que Socrate adorait Dieu dans son cœur, il n'eût été frappé que de son indifférence, et lui-même serait tombé dans l'impiété.

Le culte ne ressemble pas à un principe qui se démontre, je peindrai, non ce que j'ai cherché, mais ce que j'ai vu.

En Vendée, autant les prêtres étaient vertueux et de mœurs pures, autant le culte s'est conservé simple et touchant.

Il y a quelques années, une pauvre paysanne du

Bocage (de l'Absie), vint à la Rochelle un jour de fête solennelle. Elle s'en alla pieusement à l'église, et se mit comme une humble servante, à genoux, près de la porte. Tout à coup, elle voit arriver, avec un grand bruit, le régiment en lignes, les sapeurs en tête, la hache sur l'épaule, les tambours battant la marche. Puis l'évêque descend d'une riche voiture, accourue au galop de deux beaux chevaux. La simple Vendéenne était déjà stupéfaite et comme ébaubie; mais, quand, l'office commencé, elle aperçut, au fond du chœur, le prélat élevé sur un fauteuil de velours, et revêtu d'habits éclatants, se couvrir de la mitre, et saisir la crosse dorée, elle ne reconnut plus son église, et son pauvre prêtre, son intelligence n'allait pas jusqu'à comprendre les degrés de la hiérarchie, elle crut que ce n'était plus sa même religion, et, se cachant la figure dans les mains, elle se prit à pleurer.

Plus une église de village est pauvre, plus elle est belle. Une église neuve, aux murs blanchis, aux peintures fraîches contraste avec les vêtements de gros drap, les lourds sabots des laboureurs, et les capuchons noirs des paysannes qui viennent prier Dieu à deux genoux sur le pavé.

On rencontre sur la route de Montfaucon, à deux lieues de Beaupréau, quatre pauvres métairies coupées par la route, deux d'un côté, deux de l'autre; entre les deux métairies de droite se dresse un clocher; c'est la

Bloüere. L'église est digne du village, je n'en ai point vu de plus simple et de plus dénuée. Un portail sans sculptures sous un auvent, une nef étroite et allongée, un autel de bois peint, avec des chandeliers de cuivre, et, au pied, la pierre tumulaire d'un chevalier qui dort là depuis trois cents ans; voilà l'église. Nul ornement, rien de superflu, pas même le nécessaire. La corde de la cloche pend sous l'auvent du porche. Un simple treillage d'un pied carré, placé à la hauteur d'une chaise de bois blanc simule le confessionnal: le prêtre s'assied d'un côté, le pénitent s'agenouille de l'autre, et la confession, cette pratique sainte, qui, plus on l'approfondit, plus elle s'explique, s'accomplit.

Lorsque j'y entrai, il n'y avait personne, le soleil pénétrant à travers les longues fenêtres, dorait d'un rayon triste la muraille. Dans un coin, une horloge de bois battait lourdement la mesure et comptait le temps; on n'avançait point sans appesantir ses pas, ce silence imposait; entre ces murs froids et hauts, on ne pensait point à ce qu'on avait laissé dehors, les pensées étaient toutes ici, et, quand on arrivait lentement au bas de l'autel, sur lequel le Christ apparaissait dans une demi-ombre, avec cette morne attitude où il y a tant de souffrance, de pensées douloureuses et d'amour, on ne pouvait s'empêcher de baisser la tête, et la prière descendait sur vous.

Le Bocage a peu d'églises qui soient plus ornées, dans le Marais, elles sont plus misérables encore.

Le Marais n'a pas le même caractère que le Bocage, mais on y a conservé la même simplicité et le même respect des traditions. Nul pays n'est plus primitif et plus sauvage; sol plat et fangeux, couvert de marécages et de roseaux, une multitude de petites rivières, de digues, de canaux et de levées le coupent comme les mille raies d'un réseau, il est moitié terre et moitié eau. Souvent beaucoup de ses habitants n'ont pas vu de villes, ils passent leur vie entière dans leurs huttes et leurs bateaux longs, vêtus de peaux de bête, ils vivent de leur pêche et de leur chasse, indifférents à tout gouvernement, ne connaissant d'autres révolutions que celles de la terre faites par Dieu : vrais hommes de la nature à qui les progrès et les splendeurs du siècle sont inconnus.

Les huttes sont quelquefois fort éloignées du plus prochain village; il faut faire deux ou trois lieues chaque semaine pour entendre la messe. La famille se partage alors; le samedi, dès trois heures de la nuit, le père et une partie de ses enfants montent dans le bateau, couverts de peaux de mouton sur leurs habits les meilleurs; on allume un fanal à l'extrémité de la barque, pour éviter le choc des autres yoleurs, et l'on part dans le silence des ombres, glissant sur la surface des canaux étroits, sous l'ombrage des roseaux qui se croisent en berceaux épais; la yole file rapidement, poussée par les longues

gaules sur les bords; de temps en temps, un oiseau de marais effrayé de la lueur du fanal s'élève et s'envole en jetant un cri perçant; les barques des huttes voisines se croisent et se succèdent, on se salue en passant, et l'on continue sa route vers l'église. La barque aborde avant six heures, pour la première messe; le bateau est attaché près de la porte de l'église; la famille descend et s'agenouille sur la pierre. Puis, la messe terminée, ils repartent, et se hâtent de revenir à la cabane, afin que les autres puissent se rendre à la seconde messe de dix heures. La mère et ses filles succèdent au père, et, à travers les lagunes sauvages, elles reprennent à leur tour le pieux voyage.

Église pauvre, cœurs croyants, les arts qu'on leur a faits n'ont pas plus de recherches. J'ai gardé une gravure que je pris un jour dans la maison d'un paysan vendéen. Je feuilletais un livre d'heures, placé sur la cheminée, rempli de vierges, de calvaires, de saints, et de ces images enluminées, toutes dorées, que l'on découpe et que l'on met entre les feuillets. L'une d'elles me parut si naïve, que je profitai du moment où l'on ne me regardait pas, je la tirai furtivement du livre d'heures, et la cachai dans ma poche. La jeune et dévote paysanne, à l'air humble et recueilli, à qui le livre appartenait, l'a sans doute bien regrettée, quand elle ne l'a plus retrouvée; c'est un gros péché, mais la tentation était trop forte : voici le sujet de la gravure.

Au pied d'un arbre touffu, près d'un buisson de roses, un joli enfant blond et frais est assis. A ses pieds coule une rivière, et, à l'autre bord, une modeste église dresse son clocher pointu.

> Clocher silencieux montrant du doigt le ciel.
>
> (WORDSWORTH.)

Jésus, car c'est lui, pêche, et, en levant sa ligne, il retire de l'eau un cœur ; le doux enfant sourit ; à côté de lui une corbeille est déjà pleine de cœurs, il va encore y mettre celui-là et il rayonne de joie.

Rien de plus simple, de plus pur et de plus croyant, l'artiste qui a fait ce dessin (gravé à Nantes) a donné à l'enfant Jésus une ravissante expression de candeur, de jeunesse et d'amour ; il y a loin des prétentieux pastiches dont on recrépit les murs de nos vieilles églises, à la pieuse et naïve pensée de cet homme de foi.

Mais ce n'est pas tout : au-dessous de ce petit tableau, un poëte inconnu, une femme peut-être, a mis ces vers :

> O doux appât que celui de Jésus !
> C'est la douceur, c'est la bonté céleste.
> Ce bon Jésus le péché seul déteste ;
> En nous pêchant, il dit : Ne péchez plus !

Eh bien, je l'avoue, en lisant la première fois ces vers, je ne pus m'empêcher d'en rire ; le calembour de la fin m'égaya beaucoup. Mais en y réfléchissant, ne

trouvez-vous pas qu'il y a là un sentiment vrai et, comme dit Molière,

..... Que la passion parle là toute pure!

La jeune paysanne, qui rencontrait cette image sous ses doigts, en lisant sa messe, ne comprenait certes pas le jeu de mots ; ces vers aimants la portaient à la piété, elle regardait d'un œil attendri ce petit enfant qui lui demandait si doucement son cœur, et, avant de quitter l'image, elle y déposait dévotement un baiser. Quelle est celle de nos peintures, quels sont ceux de nos vers qui inspirent ce sentiment religieux? On admire nos lignes, notre couleur, notre poésie, et nous ne faisons ni prier, ni rêver.

De tels peuples n'ont point peur de l'idée de la mort, les Égyptiens la conviaient à leurs festins, le christianisme a mêlé à tout la pensée de la mort, fin des maux. Les Vendéens ont pour habitude d'en rappeler le souvenir aux grandes époques de leur vie. Le lendemain des noces, les nouveaux mariés se rendent à une messe des morts, comme s'ils voulaient prendre à témoin de leur union leurs parents qui ont quitté la terre ; ainsi commence la communauté de leur vie, en pratiquant cette parole des Macchabées : *C'est une sainte et salutaire pensée, de prier pour les morts.*

D'ailleurs ils la rencontrent souvent sur leur chemin; ils vivent à côté d'elle comme avec un hôte qu'ils con-

naissent depuis longtemps. Quand un mort traverse un carrefour où s'élève une croix, le cortége s'arrête, et plante une petite croix de bois à côté de la grande, et le passant, qui l'aperçoit, s'agenouille et prie pour le trépassé qu'on a porté par ce chemin qu'il suit.

Dans beaucoup de villages, le cimetière entoure l'église. Ce pieux et antique usage a été détruit par nos nouvelles lois. La loi française, on l'a dit, est athée, aussi est-elle froide et aride. Les lois romaines, au contraire, expression de la plus haute raison, ne se défendaient pas des doux sentiments humains. Plus d'une fois on trouve des fragments des poëtes et des philosophes à travers les décrets des empereurs; le jeune étudiant, penché sur les *Institutes* de Justinien, aperçoit briller, tout à coup, au détour d'une page, quelques vers du vieil Homère (1), il s'arrête un instant à cette oasis, et, rafraîchi par cette douce lecture, il continue l'étude sévère, reconnaissant envers le noble empereur qui appuie l'autorité du législateur sur les beaux vers du poëte.

En sortant de Saint-Crespin, on prend une voyette étroite qui court au-dessus des chemins creux défoncés; arrivée au cimetière, champ d'herbe ouvert de tous côtés, la voyette le traverse au milieu des tombes mar-

(1) Voy. Institutes. — Liv. III, chap. XXXIII,

quées par des croix noires. Tous les jours, le laboureur qui revient de son ouvrage, la jeune paysanne qui va laver du linge au ruisseau voisin, traverse le cimetière, et passe ainsi qu'en un champ ordinaire. Là repose son père, ou sa sœur, ou sa mère; elle les a vus emporter un jour, du seuil de sa maison, elle a couvert sa coiffe d'un capuchon noir, et a suivi le corps au champ du repos, puis elle s'est remise au travail, et le cours accoutumé de la vie a recommencé. Les hommes les plus proches de la nature ne s'abandonnent point à une vaine douleur. Les nécessités de chaque jour les entourent; ni joies éclatantes, ni tristesses continues; c'est la civilisation qui développe en nous les expansions extrêmes où le spectacle se mêle souvent à la vraie douleur : eux, ils ont l'instinct de la sagesse; pour eux la vie est un devoir à remplir, et la mort des parents les plus chers n'en doit pas détourner, même pour se livrer à l'amère volupté des larmes.

La Vendée est une des contrées de France où l'on prêche encore des missions. Il n'y a que deux sortes de gens qui écoutent les discours sur la religion, les croyants et les infidèles; c'est en Tonquin ou en Vendée que se trouvent les plus ardents prosélytes. Cette tendance est naturelle, on se plaît à entendre parler de ce qu'on aime, et l'on écoute curieusement ce qu'on ne connaît pas. Mais les peuples qui, par une demi-science, sont arrivés à douter, sans avoir acquis la force de tout

nier, s'ennuient à ces paroles de foi, indifférents et dédaigneux.

C'est comme l'amour : nuls ne sont plus avides des amoureux discours, que les amants, et ceux qui n'ont point aimé. Quand on n'a point aimé, on se croit supérieur à ceux qui en ont souffert, on le dit avec joie, on se présente en athlète invaincu à ces interminables discussions sur la sympathie, sur l'amour, sur la jalousie, sur ces questions jamais résolues, jamais épuisées. Et l'on interroge pourtant, on veut savoir, on entend raconter les angoisses des amants, et l'on sourit avec un air d'incrédulité, on croit ces gens malades et l'on est fier de sa santé, on se raille de ces dangers, on se flatte d'y résister, on en est sûr; volontiers on se proposerait pour se jeter en avant, et braver l'ennemi; on y va, et l'on est pris.

De même, celui qui aime tend son oreille et ses yeux et son âme aux récits d'amour qui l'enchaînent; les douleurs et les craintes qu'on lui raconte, il les sent; il suit ces péripéties tendres ou poignantes, ces ivresses et ces enchantements que les amants font seulement entrevoir, car ils ne peuvent les rendre; il tressaille au souvenir de ces entrevues rapides, de ces sourires jetés, de ces regards, de ces serrements de main furtifs que lui aussi connaît, et il reste suspendu à cette musique de paroles d'amour et à cette peinture d'un bonheur qui est le sien.

Ceux qui ont la foi comprendront cela, car ils croient comme on aime.

Il y a quelques années, il y eut une mission à Montfaucon ; elle dura six semaines, sans que le zèle se ralentît. Il fallait voir le matin avant le jour, et le soir à la tombée de la nuit, et c'était en novembre, et il faisait nuit dès cinq heures, les paysans des métairies et des villages voisins se rendre à l'église pour entendre le sermon. Le mauvais temps, le froid, la pluie, rien ne les arrêtait ; femmes et enfants s'en allaient par bandes dans leurs habits des dimanches, le chapelet à la main, laissant les maisons vides, sans plus songer aux choses de la terre, tout entiers à la pensée de leur salut.

Il y avait les vêpres pour les hommes, et les vêpres pour les femmes ; les six missionnaires se partageaient le travail, prêchant le matin, prêchant le soir, et confessant le jour, aussi ardents à instruire que les peuples à les venir entendre.

Jamais l'église n'avait été si parée : sur l'autel resplendissant de vases dorés, de crucifix et de flambeaux d'argent, on avait amoncelé des pyramides de fleurs. Le long des murs couraient des festons de feuillage, des cordons de cœurs enflammés, de pieux emblèmes de clinquant et de papier doré, découpés en guirlandes, des chiffres de Jésus et de Marie entrelacés, des diadèmes de fleurs suspendus en l'air. C'était un luxe, une profusion de décors qui s'épanouissaient avec

un air de joie, et disaient la fête de l'église et des cœurs. Tout ce peuple, en effet, s'empressait heureux et croyant; dans leur enthousiasme, ils avaient tracé sur la muraille en grandes lettres noires, cette inscription naïve :

LES PAROISSIENS DE MONTFAUCON A JÉSUS ET A MARIE POUR TOUJOURS !

Les braves gens ! ils faisaient le même serment que les amants, mais ils sont sûrs de le tenir.

L'église, à l'heure des offices, regorgeait de monde, il y en avait à genoux jusque sur la petite place devant la porte. Tous les regards se portaient vers le fond, où la Vierge se tenait debout avec le petit enfant Jésus entre ses bras. Le plâtre disparaissait ce jour-là sous les ornements qui la couvraient, ou plutôt qui la surchargeaient. Chapelets, colliers de perles, couronnes et dentelles, rubans de mille couleurs, flottaient autour de son cou et de ses bras; des anneaux d'argent, des pans de velours bordé d'or la revêtaient de la tête aux pieds. Ces pauvres gens n'avaient pas cru pouvoir mieux lui témoigner leur amour et leur adoration qu'en la rendant plus belle et plus ornée. Mais aussi, avec quel recueillement et quel saint tremblement ils la regardaient ! Tous croyaient à sa toute-puissance, ils y croyaient, comme on croit à une chose qu'on n'a jamais vue, qu'on ne verra jamais, mais qui s'élève avec une grandeur immense dans la pensée : et,

quand, au moment de la bénédiction, le dernier son des chants larges et magnifiques emplissait l'église, et s'apaisait en mourant; quand, devant l'autel, éblouissant de lumière, le prêtre élevait lentement le saint sacrement entre ses mains, on eût dit, à voir toute la foule silencieuse comme un seul homme se prosterner à deux genoux et la tête touchant la terre, qu'ils ne pouvaient assez s'humilier, et qu'ils cherchaient à s'abîmer et à se cacher, comme Moïse sur le Sinaï, devant Dieu qui leur apparaissait réellement!

La mission se termina par une plantation de croix. Nous n'avons plus de ces grandes fêtes religieuses comme au moyen âge.

Plus de vingt communes s'étaient rendues à Montfaucon pour cette solennité. A une demi-lieue de là, du haut d'un tertre aride, appuyé contre un tronc d'arbre frappé de la foudre, je pus tout voir.

C'était un dimanche, et le soleil, par un beau jour de novembre, éclairait la campagne : à une heure, la procession sortit de la ville, s'avançant par les chemins creux vers la prairie, lieu du rendez-vous. Une longue file de femmes, d'hommes, d'enfants, apparaissait de loin, suivant le cours capricieux de la Moyen, au son des cloches à toute volée. On voyait leur ligne onduler et se perdre parfois derrière le rideau des arbres, puis reparaître et se déployer dans les champs. Tous portaient de petites bannières blanches marquées d'une croix,

au-dessus de leur tête, et ces légers drapeaux agités par le vent et éclatant au soleil indiquaient les moindres mouvements de la foule qui s'écoulait.

Les prêtres, qu'on distinguait à peine, allaient et venaient comme des généraux, dirigeant leur armée pieuse. De jeunes filles en blanc chantaient des cantiques, dont la brise apportait les strophes interrompues; puis, de temps en temps, la voix forte des hommes se mêlait au doux chant de femmes; toute cette foule de six mille âmes reprenait le refrain ensemble, et un solennel et puissant chœur de voix montait tout à coup au ciel, remplissant les champs, les collines et la vallée. On écoutait, suspendu, ce grand son, cette haute voix dont on n'entendait pas les paroles; et, à cet élan déchirant d'une masse d'hommes qui, du bas de la terre, en plein air, dans la campagne, parlaient à Dieu, un frisson parcourait le corps, et il semblait qu'un coup frappait au cœur.

Arrivés dans la prairie, ils se rangèrent tous en carré, les prêtres au milieu, et l'on vit qu'ils écoutaient celui qui parlait.

Ce grand silence succédant aux cantiques; cette foule attentive et immobile, émue d'un seul sentiment; ce prêtre paraissant si petit et si faible, qui annonçait une autre vie, et leur représentait Dieu; les collines teintes des couleurs rousses et chaudes de l'automne, descendant en vaste amphithéâtre autour de l'horizon; le soleil d'or

qui brillait au haut des cieux, éclairant ce spectacle; et le son lent et chantant de toutes les cloches des villages, qui arrivait par delà les collines; et, autour, au-dessus, au-dessous de soi, le bruit incessant et varié des mille créatures qui vivent dans l'herbe, dans l'air et dans les bois : tout touchait et ébranlait à la fois; et, si un homme blessé au cœur eût alors assisté à ce spectacle des hommes et du ciel, entendu cette harmonie de toutes les poésies de la terre, oh ! avec quel entraînement il se fût uni à cette universelle aspiration vers Dieu, pour soulager son cœur dévoré de la vie, et plein de désirs infinis !

CHAPITRE IX.

Les nobles et les paysans.

Le monde est à une de ces époques où les rangs de la société se déplacent. Le dix-neuvième siècle ressemble au seizième. Ainsi qu'un grand choc dans une foule immense frappe violemment les premiers rangs, et, les remuant tous de proche en proche jusqu'aux derniers, pousse lentement et puissamment la masse entière, le coup de la réforme se prolongea pendant plus de cent années dans tous les ordres de l'État; quand le mouvement eut cessé, la société était arrivée, et le grand dix-septième siècle commença.

Dans cette marche tout s'était transformé : les nobles, sortis de leurs châteaux forts, étaient devenus les hommes de la maison du roi; le clergé, ne s'appliquant plus exclusivement à la scolastique dans les cloîtres, se faisait

le serviteur moral du prince; la bourgeoisie, éprouvée aux malheurs des guerres, et préparant par l'étude, par les lettres, par le commerce sa puissance à venir, marchait patiemment après les pas de la royauté; et le roi, entraînant à sa suite les ordres de l'État, s'avançait comme un grand fleuve qui emmène avec lui toutes ses eaux.

Nous aussi, par le coup d'une révolution, nous sommes travaillés en un façonnement nouveau. La royauté perd de plus en plus de son action; la noblesse accepte de n'être plus reconnue, et rentre dans la bourgeoisie; le clergé se mêle au mouvement de la société; la bourgeoisie gagne de la force, s'accroissant de tout ce qui l'entoure, comme un terrain d'alluvion; le peuple, qui semble si fier d'être peuple, n'a pas de plus grande ambition que de ne plus l'être: il tend à s'absorber dans la bourgeoisie.

Cette bourgeoisie remonte à peu de siècles; la société antique n'avait que deux classes, les maîtres, les esclaves; dans les premiers temps de la féodalité, le tiers état était si peu nombreux qu'il comptait à peine. Plus tard, on vit s'élever, entre les maîtres et les esclaves, peu à peu, un ordre nouveau qui, participant des deux, n'était ni abaissé dans l'avilissement des uns, ni fort des fermes qualités des autres. L'éducation d'un peuple se fait comme celle d'un homme : il faut le temps pour donner la solidité aux vertus.

La bourgeoisie, avant la révolution, qui l'a mûrie tout

d'un coup, comme un brûlant soleil développe un fruit en retard, n'était pas encore digne du rang où elle aspirait. Aujourd'hui qu'elle est devenue toute-puissante, je ne la flatterai pas. Elle ressemblait à un homme qui n'est pas encore parvenu à l'estime qu'il croit mériter, et qui s'indigne du respect et de l'admiration dont les grands du jour sont entourés. Elle avait l'étroitesse de vue que donnent l'envie, la taquinerie mesquine, la sombre jalousie; et, un jour étant venu où elle se trouva face à face de la noblesse, sa haine longtemps contenue éclata avec fureur, elle prit corps à corps le noble, son ennemi, son supérieur, et le renversa, et le déchira sous ses pieds.

Les bourgeois des villes, soumis aux relations sociales, en même temps qu'ils pliaient sous les nobles, se redressaient avec une orgueilleuse hauteur devant les paysans; ils affectaient des airs de dédain pour ces hommes vêtus d'habits de gros drap. Mais le paysan leur rendait mépris et haine, et quand il vit les villes accueillir la révolution avec des cris de joie, il pensa qu'elle devait être mauvaise; ce changement qu'aimait le bourgeois, lui le devait détester : l'acceptation de la révolution dans les villes décida la rébellion des campagnes.

Ces bourgeois à qui l'avenir était réservé, habitaient les villes ; en Vendée, où il n'y a que de gros bourgs, il

n'y avait guère que des nobles et des paysans : voilà pourquoi il est peu question des bourgeois.

Ce qui a valu à la noblesse vendéenne la considération et la vénération de ses paysans, ce n'est ni une suite de grandes actions et de noms éclatants : car le même honorable sentiment existait avant les combats de la Révolution où elle conquit une glorieuse devise à son blason; ni l'immense fortune et le luxe qu'elle a déployé : le luxe n'avait point envahi les châteaux; ni de hautes dignités ou les honneurs de la cour : la noblèsse du Poitou vivait dans ses terres, oubliée et ignorée; c'est la constante droiture, l'étroite probité et le respect de soi-même, la simple et calme attitude gardée en tous les temps; c'est cette persévérante imitation des aïeux qui avaient fait une vertu de l'honneur gardé à son nom et à ses armes, quand ils avaient écrit sur la première page de leur histoire : *Noblesse oblige.*

Les paysans vendéens, malgré l'indépendance de leur caractère, et quoiqu'ils portassent dans la domesticité même un air de liberté, obéissaient aux nobles. Leur soumission tenait à l'éducation qui les avait facilement façonnés, et au principe d'ordre établi.

Le petit paysan qui, dès l'enfance, était habitué à entendre parler de son maître comme de celui à qui tout appartenait, les terres, les fermes, les bestiaux et lui-même; l'enfant, que l'on menait de temps en temps, pour récompense, au château dans ses habits des di-

manches, et qui, tout honteux, restait à la porte, n'osant s'avancer jusqu'à ce maître imposant, assis près d'une vaste cheminée, au fond d'une haute salle qu'ornaient de grands portraits de seigneurs et de dames dans leurs corsets de fer ou de satin, emportait en s'en allant, dans sa tête, un chaos d'images éblouissantes qui lui représentaient la noblesse et la race. Dans l'éloignement, ces idées lui semblaient plus grandes, plus encore en dehors de sa vie; sa pensée rêveuse se figurait tout ce haut et large entourage qu'il avait un jour entrevu; il en parlait comme on parle d'un songe, et dans son naïf enthousiasme il se demandait parfois si tout cela était bien possible.

Puis il existait dans l'ancienne société, une hiérarchie et une règle de convenances dont notre génération n'a pas même idée. Le respect n'était pas seulement obligé parmi les hommes placés à divers degrés du pouvoir, dans les administrations, les corporations, l'armée, le gouvernement; il était habituel dans les plus simples rapports des hommes entre eux (1). Par une longue suite d'années, la société s'était trouvée ainsi posée et comme tassée; l'État ne subsistait que par l'ensemble de toutes ces subordinations.

(1) Par exemple, dans certaines villes de province, personne n'entrait sur la grande place, qui était comme l'*agora* de la cité, sans saluer; les hommes ôtaient leur chapeau et les femmes faisaient la révérence.

Plus les degrés de la hiérarchie s'éloignaient, plus, on le conçoit, les marques de respect étaient grandes; la soumission des paysans aux nobles qui, considérée séparément, ressemble à une servilité, était extrême, parce que nobles et paysans se trouvaient aux deux points opposés.

Le noble, partout était le premier; le château dominait de son haut faîte le village; à l'église, il s'asseyait en un banc réservé; entre les paysans, il régnait par la justice qu'il distribuait; point d'affaire qui se traitât sans lui : il présidait aux baptêmes et aux noces, le père venait demander au seigneur son assentiment pour le mariage de son fils, et on le conviait le premier : car il était le tuteur de la nouvelle famille, le maître des enfants à venir; c'est lui qui conduisait la mariée à l'église, le père ne venait qu'après lui, le maître présentait et introduisait la jeune femme sa vassale dans la vie, la protégeant comme par une parenté supérieure, son pouvoir était une paternité.

Aujourd'hui même, les maîtres de la terre ont conservé une partie de cette autorité morale, parce qu'ils ont peu changé, et qu'ils ont une haute estime de ce qu'ils sont. Il se voit en Vendée des actes qui, dans notre état présent, semblent extraordinaires. Il y a peu d'années, un maître ayant été invité aux noces d'un de ses métayers, fut retardé par quelques affaires, et ne put arriver à l'église à l'heure fixée. Toute la noce, de près de trois cents personnes, s'arrêta à la porte de l'é-

glise, et l'attendit. La pluie tombait par torrents, plus d'une heure s'écoula, personne n'osa parler d'entrer avant le maître. Enfin il arriva, descendit de cheval, embrassa la mariée selon son droit et son devoir, et alors, lui prenant la main, il ouvrit la marche, et tout le monde le suivit.

Les paysans croient à la noblesse parce que la noblesse croit à elle-même. On trouve çà et là, dans la campagne, des nobles tombés depuis plusieurs générations dans la pauvreté, et devenus cultivateurs. Ces nobles paysans ne conduisent pas la charrue, comme autrefois, en Bretagne, en sarrau de toile, et l'épée au côté ; mais la dignité de leur nom est demeurée, on les connaît, et on vénère en eux la distinction des ancêtres. La conduite des paysans leurs voisins n'est point avec eux celle de l'égalité, elle garde une teinte d'instinctive réserve ; et les nobles châtelains, qui souvent sont leurs parents, les accueillent avec cette délicate nuance d'égards par laquelle la noblesse française sait donner un brevet de race (1).

(1) Ces nobles paysans sont plus nombreux dans le Poitou qu'on ne le pourrait croire. Il y avait en Gatine un descendant des *Valois*, avant la Révolution, qui était cordonnier; un *Nassau* fut maître d'école à Châtellerault en 1814 ; un parent des *Mesnard* est tailleur aux Herbiers; un *Marans*, épicier à Poitiers; des noms connus dans le pays, les *Chancelay*, de *Mons*, *Voirie* sont laboureurs. Nous avons pu voir, il y a dix ans à peine, un homme du nom de *Hauteville*, infirmier d'un hospice de Paris.

Cette soumission des paysans à une race autrefois puissante se conserve pourtant à une condition : plus grand est leur respect pour le noble honorable et juste, plus pesant descend leur mépris sur celui qui forfait à l'honneur. Les dieux tombés de leurs autels ne sont plus que de vils jouets aux peuples; les maîtres déchus de leurs vertus sont pour leurs domestiques des eunuques qui ont perdu la force de la vie. Il s'est rencontré quelques nobles qui, poussés par leurs désordres, ou poursuivis par l'adversité, ont vu leur fortune ruinée, et qui, prenant la règle du devoir, non dans la conscience, source de toute justice, mais dans la loi humaine, ont cru pouvoir se dispenser de payer des dettes inviolables, et ont accepté la ressource d'une faillite tolérée. La bâtardise souillait autrefois l'écusson, la banqueroute n'y fait point de tache ; mais ces paysans, qui ignorent les lois discutées par les hommes, ont attaché au nom du noble failli l'infamie. Je les ai entendus parler d'un de ces nobles abattus, et ce n'était point avec aversion ou colère, mais d'un air qui disait tout le mépris et l'avilissante opinion où il était descendu. Ils parlaient comme des juges, et leur indifférence en semblait plus accablante. Quand ils le rencontrent, ils ne le saluent pas ; il passe sans être regardé, comme s'il n'était pas du pays, on ne le connaît plus ; et l'on peut voir quel état est celui de l'homme qui vit seul au milieu du froid sourire et des expressifs regards de ses inférieurs, et qui, ne devant

pas rougir devant eux, se sent frappé d'une condamnation générale, et n'ose en demander la cause.

Ce même mépris ils le reportent sur les fils ; les enfants tirent gloire de l'honneur de leurs pères, ils répondent aussi de leur décadence. C'est un préjugé, dira-t-on. Oui, mais ce préjugé tient à la délicatesse du sentiment de l'honneur ; l'honneur, ils le placent si haut que, tombant, il ne casse pas seulement les branches les plus proches, mais aussi les rameaux inférieurs. C'est quand une nation n'a plus de ces préjugés, qu'elle ne s'aperçoit pas même de sa corruption.

C'est dans un tel pays que l'on pouvait trouver naguère encore de ces vieux nobles revenus de l'émigration avec les opinions de leur première éducation, types ineffaçables de leur race, demeurant fermes comme des morceaux d'une roche de granit, débris qu'un siècle avait laissés sur le rivage en s'écoulant.

Ainsi vécut le baron de *** (1). Il était rentré en France avec le roi Louis XVIII, et revint habiter son château de la Vendée. Mais quand tout s'était transformé autour de lui, rien de lui n'avait changé. Il avait connu des vassaux, un clergé indépendant, un roi absolu ; il vit des paysans propriétaires, des prêtres salariés, un gouvernement soumis aux volontés d'une assemblée. Ses opinions s'étaient affermies par le malheur, la pensée

(1) Mort en 1837.

ne lui vint pas qu'il pût seul avoir tort ; il resta ce qu'il était, et condamna tout ce qui s'était fait en dehors de ses idées. A ses yeux, les Bourbons, qui s'étaient soumis aux exigences d'une nouvelle époque, avaient cédé à la Révolution ; la restauration était une suite de la Révolution ; le concordat, une œuvre de la Révolution ; les prêtres qui l'avaient accepté, des fauteurs de la Révolution.

Il ne voulut point faire partie de cette société réprouvée, il ne voulut rien lui devoir ; il refusa sa part d'indemnité des émigrés, il renia l'Église établie, il ne communia point avec son clergé. Revenu tel qu'il était parti, gardant le sentiment exalté de l'honneur, de ses principes et de ses devoirs, il vécut retiré dans son château, seul avec un vieux serviteur et un prêtre compagnon de son exil, étranger à ce qui se passait dans le monde, dédaignant de connaître les opinions et les institutions du siècle nouveau ; son château fut comme une forteresse, et le reste du monde un désert.

Telle était la noblesse vendéenne, et le paysan, en voyant ces hommes si haut placés descendre et se mêler à lui sans faiblesse, comme ceux qui sont sûrs de leurs forces, calmes en leur élévation, puissants sans abuser de leur pouvoir, riches sans avarice, et nobles sans hauteur, fut saisi et dominé par cette vraie supériorité. Il ne se sentit pas de la même race et du même sang ; les nobles devinrent son idéal ; leurs moindres actions, leurs paroles, leur langage, il admira tout ; le bon français

était le *parler noblat*. « Nous sommes comme les gens qui datent, disait une femme de Clisson, nous pensons à droite (1). » Il leur monta au cœur comme un amour respectueux, comme une adoration pour celui qui était leur maître, et qui se montrait digne de l'être. C'est la vraie noblesse, la noblesse qui, venue du sang, perpétue sa distinction par les vertus, la seule que reconnaissent les philosophes, et celle à qui les paysans donnèrent la marque d'honneur la plus glorieuse, quand ils allèrent chercher leurs maîtres dans leurs châteaux, et les jugèrent dignes de venir combattre et mourir à leur tête!

S'il y eût eu une Vendée autour de Versailles, ce ne sont point les seigneurs poudrés de la cour que les paysans eussent élus pour leurs généraux.

(1) Dans un sens bien différent, qui est loin d'être aussi sérieux, ce couplet d'une vieille chanson vendéenne exprime le même sentiment. C'est un dialogue entre une bergère et un jeune paysan :

> Quét-o quieu qui m'évaille
> Ma qui dormé si bé ?
> — O l'étay ma mignonne,
> Qui volay t'embrasser.
>
> Pouvay tu pa to faire
> Lourdaud sans m'évailler,
> Nos jeunes gentilshommes
> Sont ben mieux éduqués.

CHAPITRE X.

I. — La vie de campagne.

Lorsqu'elle est séparée des calculs d'intérêt, et que la pensée du propriétaire n'est pas absorbée par la cupidité d'ajouter à son domaine quelqu'un de ces petits carrés qui par millions couvrent la surface de la terre, la vie de campagne est bonne pour l'homme.

Elle établit le caractère, elle renforce les vertus contenues, elle prépare pour les actions à venir. Les nobles vendéens, dans leurs champs, n'avaient d'autre mission à remplir que celle qui paraît vide d'abord : vivre d'une existence uniforme, sans événement, simples feuilles, qui naissent, croissent et tombent, tandis que le grand arbre de l'humanité continue à monter vers le ciel. Occupés à surveiller l'agriculture, la science la plus difficile, parce qu'elle est la plus naturelle; pris par des travaux

qui laissent à l'intelligence sa liberté, moins pressés que nous par les soins de chaque jour, les hommes de la campagne, qui voient peu par les livres, mais beaucoup par les yeux, toujours face à face de la vie réelle qui déborde autour d'eux, donnent moins à l'action, davantage à la réflexion et à la pensée.

Ce sont eux qui nous jugent hommes de Paris que la vie entraîne avec tant d'emportement. Le propriétaire, qui songe à nous, en revenant de planter ses arbres, voit mieux la vérité que les avocats du parlement. Le siècle ne leur envoie qu'à distance le récit de ses actions si vite effacées, et ils en reçoivent le contre-coup que déjà un événement a disparu, remplacé par un autre; ce qui nous agite pour un jour, ne les émeut pas, et ils s'étonnent que nous prenions tant de peine et de plaisir pour si peu; ils estiment à leur juste valeur, sans passion et sans injustice, nos grands troubles politiques que nous croyons capitaux et qui, à quelques centaines de lieues, ne remuent rien dans le monde.

En Vendée, les maîtres vivaient avec leurs paysans; l'ambition de ceux-ci était d'établir une grosse ferme, et de posséder un nombreux bétail. Ainsi que chez tous les peuples primitifs, les troupeaux étaient la grande partie. Favorisés par la qualité du sol, les métayers augmentaient le nombre de leurs bœufs sans proportion avec la valeur de la terre. Des métairies de cinq cents livres de revenus nourrissaient pour quinze mille francs de bétail.

Pendant qu'il labourait son champ, le paysan voyait le maître simplement vêtu et chaussé de gros sabots passer, s'arrêter et lui parler avec bonté, s'informant de la récolte, louant la bonne apparence des sillons, et le paysan sourit en lui-même, car son amour-propre il le met dans son champ.

Quand ils avaient à régler ensemble leurs affaires d'intérêts, le paysan venait au château, il laissait ses sabots à la porte, et ôtant son grand chapeau, il s'avançait avec force révérences, et donnait le *bonjour à monsieur notre maître*. Le maître l'accueillait avec bienveillance, la distance qui les séparait était trop grande pour qu'il craignît de la voir franchir. Tandis que les fermages se payent en bons écus sonnants, le fermier expose ses doléances : les gelées ont gâté ses foins, la récolte a été mauvaise, il a besoin d'un nouveau *toit* pour ses moutons, un pan de mur s'est écroulé, il demande une diminution. Le maître, de son côté, défend ses droits, il a des charges, ses enfants grandissent; on discute, et chacun propose ses raisons; mais le métayer tient la ferme depuis plus de cent ans par son arrière-grand-père, il est un enfant de la terre, il faut bien faire quelque chose pour lui : le maître lui accorde une diminution de fermage, il relèvera son mur, lui bâtira près de la grange une petite étable pour ses troupeaux, et le différend est ainsi arrangé.

Puis il lui demande des nouvelles de chez lui, de sa

femme, de ses enfants; son petit filleul pourquoi n'est-il pas venu? Le métayer répond qu'il est bien honnête; à son tour, il s'informe de la famille, il souhaite *tout plein* de bonheur *à notre chère maîtresse,* c'est un échange de politesses et de bons procédés. Tout en causant, le maître ouvre sa boîte, et le paysan, s'avançant sans façon, plonge ses deux doigts dans la tabatière; l'esprit d'indépendance existe toujours, il sent qu'il est un homme, et, qu'après tout, il n'a en face de lui qu'un homme.

Après une longue conversation, — les paysans sont longs à s'expliquer dans leur langage traînant, — le maître promet de l'aller voir prochainement, le fermier reprend ses sabots et son bâton, et, en s'en retournant, il se dit *qu'il a tout de même un maître qui est tout à fait un brave homme.*

Parfois le métayer venait dire qu'il connaissait une compagnie de perdrix dans un champ, ou qu'il avait vu des lièvres dans un petit bois. Quant aux grandes chasses, le curé en faisait l'annonce au prône. Au jour marqué, le maître et le métayer partaient ensemble, battant le pays, jusqu'à ce qu'ils eussent tué quelques pièces de gibier, dont le métayer avait toujours sa bonne part.

La récolte venue, le métayer annonçait qu'il avait ramassé tant de boisseaux de blé; le maître se rendait à la ferme, et le partage se faisait par moitié, sans contrôle, sans arrière-pensée: l'un et l'autre se connaissaient. La

plupart des fermes n'avaient pas de baux écrits, et *il n'y a pas d'exemple*, écrivait un commissaire de la Convention, *qu'en ce pays, un métayer ait trompé son maître.*

Cette probité d'ailleurs, elle était reconnue chaque jour par des soins bienveillants. Si quelqu'un était malade à la métairie, la châtelaine sortait à pied, avec sa petite fille, qu'elle habituait enfant à faire du bien ; elles portaient à la malade des couvertures chaudes, du bouillon, des confitures, toutes choses qui manquaient au village, et l'on savait que pour venir, elle avait passé par de bien mauvais chemins, au milieu des rochers et des boues ; elle s'en allait suivie d'un long regard pour cette douce charité ; le paysan n'en dit rien, car il est taciturne et timide, mais il ne l'oublie pas, et il sait dans son cœur ce que cela vaut.

Les femmes sont les anges de la terre, intermédiaires entre les maîtres et les serviteurs, les riches et les pauvres, comme la Vierge Marie que la religion a placée pour porter le cri d'angoisse de l'homme à Dieu. Les femmes de la campagne ne sont pas semblables aux jeunes filles des villes. Celles-ci, instruites seulement en quelques éléments des arts, et ne formant leurs idées que par la lecture du bas des journaux, passent les belles années de leur jeunesse près de leur mère, laissées en proie aux rêves de leurs espérances ; élevées comme de jolis oiseaux que l'on montre, elles vivent ignorantes des affaires, des intérêts et des passions, ne jugeant les hom-

mes que dans la mascarade du monde, et étrangères à la réalité, jusqu'au moment où elles tombent face à face d'un mari, amant aux premiers jours, bientôt redevenu sérieux et occupé, et cherchant en vain dans le regard stupéfait de sa femme un conseil véritable et un appui au milieu des hésitations de chaque heure.

La femme, élevée à la campagne, voit autour d'elle le mouvement et le travail incessants. Assise près de la fenêtre, et penchée sur le canevas de la régulière tapisserie ou la broderie capricieuse, elle aussi elle rêve; elle vit en l'étude de son cœur, émue des tressaillements dont il vibre, et des ombres qui y passent; son cœur et la nature, c'est là son horizon; renfermée avec elle-même, les vastes champs s'étendent à l'entour; et quand, fatiguée de penser et de suivre, l'un chassant l'autre, ses projets, ses souvenirs, ses espérances, et ses doutes aussi, hélas! et toutes les aspirations et les caprices de son âme, elle lève et tourne la tête, elle aperçoit, à travers les vitres, la longue avenue au bout de laquelle s'ouvre le ciel profond : les nuages courent lourdement dans l'air, le vent courbe la cime des arbres, nul bruit du dehors n'arrive, si ce n'est le bourdonnement journalier du travail, et le sourd murmure de la nature, qui respire; l'aiguille alors reste suspendue à la main soulevée, une tristesse inconnue remplit l'âme, la jeune femme respire à peine, et elle regarde, comme si elle attendait, dans le vague, devant elle.

Mais ces poétiques rêveries n'ont qu'un temps.—Le chef de la famille, dès le matin, sort pour visiter ses champs; les domestiques se pressent dans la maison retentissante des voix des hommes, du roulement des chariots, du hennissement des chevaux, des cris des animaux qui peuplent cette petite colonie. Là, tout se trouve, chacun a son occupation, chacun crée. La mère dirige et commande, elle se décharge de bonne heure d'une partie de ses fonctions sur la fille, qui se fait ainsi à toutes les exigences du ménage et aux soucis de la vie positive. Elle voit peu de monde, mais les hommes qui visitent la maison sont autres que les beaux de concert et de salon. Elle prend les habitudes de la mère de famille, dont la bonté *partout dans la maison s'émiette* (1). Et quand elle entre dans le monde, appuyée au bras de son mari, elle apparaît puissante de son bon sens, mûre par une vie déjà remplie de faits, et capable de tout comprendre, de tout souffrir et de tout tenter, même de se faire femme à la mode, s'il lui plaisait d'apprendre ce métier que les femmes devinent en huit jours.

Une rude et franche égalité entre les nobles et les paysans s'alliait à la plus exacte hiérarchie et au respect le mieux conservé des familles, des noms et des rangs. Mais les domestiques étaient traités différemment. La situation des serviteurs a bien changé depuis trois mille ans.

(1) V. Hugo.

Les esclaves, d'abord, appartenaient à un homme; il avait sur eux droit de vie et de mort, ils étaient sa chose (1). — Plus tard, les serfs ont tenu à la glèbe, ils se vendaient avec la terre; les suzerains les pouvaient faire marcher et combattre pour lui; mais du moins une justice était établie vis à vis d'eux. Puis les serfs ont disparu. Ceux qui nous servaient ont été appelés domestiques, parce qu'ils étaient les gens de la maison (*domus*). L'homme ne les brisait plus, esclaves, comme un objet étranger; le suzerain ne les employait plus, serfs, comme un de ses bras; ils étaient entrés chez lui, ils faisaient partie de la famille. Les esclaves restaient le domaine de leur maître toute leur vie, avec leur descendance et toute leur race; les serfs étaient légués de l'un à l'autre, et se transportaient comme la motte de terre; le sort des domestiques ne fut plus de droit attaché irrévocablement à la maison, ils en pouvaient sortir et changer de condition; ils avaient gagné en liberté, toute une classe était montée dans la dignité humaine.

On voit combien le mouvement est lent à se faire; les siècles ruinent peu à la fois; de l'esclave antique au domestique du XVIIIe siècle, il y a un espace de trois mille ans.

Les esclaves ont fini avec l'antiquité, les serfs avec la féodalité, les domestiques avec la société dernière-

(1) Expression du droit romain : *Res*.

ment détruite. Ceux qui nous servent ne sont plus de la maison, ils vont être de la société, ils montent d'un degré; le corps de l'homme, la terre, la maison, la société, voilà par où ils auront passé. Mais la place qu'ils doivent occuper, ils ne l'ont pas encore atteinte, ils s'efforcent de la gagner, et ils ont la même inquiétude que tout l'ordre social où ils se trouvent. Aussi sommes-nous mal servis : la vie des maîtres vis-à-vis de leurs domestiques est une lutte constante; les domestiques conspirent pour leur émancipation; un trouble dont la cause et le but leur sont inconnus les émeut : la famille n'existant plus, le principe de subordination étant abandonné, ils sont poussés en dehors de la maison, en même temps qu'ils en veulent sortir. Nous n'avons plus de *domestiques*, ce mot ne doit plus être employé!

Dans l'ancienne société, hommes de la maison, et y demeurant d'ordinaire toute leur vie par leur propre volonté, les domestiques participaient aux destinées de la maison. Ils étaient fils d'anciens domestiques, ou des métayers de la terre; le maître les connaissait déjà. On les regardait comme des enfants inférieurs, ils obéissaient passivement, mais le commandement était tempéré par l'intimité où ils vivaient; on ne leur cachait ni les joies, ni les désastres de la famille; ils jouissaient des douceurs de la bonne fortune, ils se ressentaient de la mauvaise; souvent ils passaient une partie de leur vie sans être payés de leurs gages, à cause de la gêne des maîtres.

Intéressés ainsi et pour eux-mêmes, et pour la familiarité acquise depuis longtemps, aux événements de l'intérieur, ils se faisaient parfois les censeurs de leurs maîtres, et se permettaient les conseils bienveillants, parfois même les brusques remontrances. Ils remplissaient le rôle des parlements près du souverain qui, selon les jours, les écoutait patiemment, ou les renvoyait rudement à leurs affaires, ou plutôt ils tenaient l'emploi de ces valets de la vieille comédie, qui n'a point inventé ce caractère, mais l'a copié. Ils aidaient le maître, le suivaient à la guerre, dans ses voyages, dans ses aventures, jeûnaient comme lui au temps de détresse, et se trouvaient éclairés du même soleil de bonheur, quand le bonheur venait faire épanouir la vie à ses rayons.

Ainsi, cette vie était intérieure; le maître mariait ses domestiques, les enfants s'élevaient chez lui, le chef de la famille léguait par son testament une pension à ses anciens serviteurs; mais ordinairement les plus vieux étaient aidés par les plus jeunes; ils finissaient leurs jours où ils avaient vécu, liés, par le temps passé, au maître qui avait blanchi comme eux, et suivant d'un vieux regard ami grandir dans la vie ses enfants, qu'ils avaient vus naître.

Le nom de domestique n'avait rien alors de méprisant, et Louis XIV a pu dire avec vérité qu'ils étaient ses *domestiques*, les ducs attachés à sa maison.

Ainsi, éloignée de la ville, la famille se concentre et

se suffit; les liens, que la société souvent brise, se resserrent, l'unité s'établit, l'ordre et la paix règnent dans la calme demeure. Le soir, quand l'heure s'avance, après le souper, dernier repas où la famille se réunit autour de la table abondante, la prière se dit en commun; dans la plupart des châteaux, on a gardé cette pratique vénérable et sainte. La cloche sonne pour avertir les serviteurs; dans la grande salle où le maître se tient déjà entouré de ses enfants, ils arrivent, les servantes et les garçons de labour, les valets et les bergères, tels qu'ils se trouvent, avec leurs bonnets de laine et leurs sabots; ils se mettent à genoux près de la porte; le chef de la maison fait le signe de la croix, et dit tout haut la prière à laquelle les voix en chœur répondent. Là, tout rang cesse : ils prient tous, parce qu'ils sont hommes; ils prient tous, parce qu'ils sont faibles; tous sont égaux, et c'est le lien le plus puissant entre le maître et les serviteurs, que cet abaissement de tous devant Dieu.

Une grande famille cependant existe à Paris, où l'usage de la prière en commun s'est conservé. Le chef de cette famille, un des hommes dont la France puisse le plus s'honorer, et autant respectable par sa haute probité qu'illustre par son talent d'écrivain, rassemble chaque soir les serviteurs de sa maison, et cet homme, qui a été ministre d'État, qui a discuté les intérêts des peuples avec les rois, et qui naguère encore était chargé

du maniement des affaires publiques, se met à genoux au milieu de ses domestiques et de ses enfants, et, comme au fond du Bocage, prêtre de la famille, récite à haute voix la prière accoutumée.

II. — La chasse.

Ces gentilshommes, fils des guerriers vendéens, aujourd'hui oisifs et pleins d'ardeur, jeunes et inoccupés, n'ont qu'une seule distraction, la chasse. La Vendée est essentiellement un pays de gibier : quoiqu'il soit moins abondant qu'après la guerre, où les champs de genêt en étaient peuplés (1), on ne peut sortir sans faire envoler une compagnie de perdrix, les lièvres se tiennent dans les bois semés au penchant des coteaux, les parcs et les forêts renferment des cerfs que l'on chasse de temps en temps à grand équipage.

Il est peu de pays en France où l'on puisse encore courre le cerf : c'est une occupation de grand seigneur, qui demande des meutes nombreuses, des piqueurs, des valets, une pratique exercée, tout ce qui va à la fortune et aux loisirs des jeunes gens. La Vendée se donne encore parfois le spectacle et le plaisir de ces énergiques délassements. Les chefs des maisons qui entretiennent

(1) En 1796, il n'était pas rare, dit un contemporain, de rapporter quinze lièvres dans sa matinée.

des meutes considérables, qui possèdent un maître *piqueux*, pour diriger les chasses, invitent deux ou trois fois par an la jeune noblesse de l'Anjou, du Poitou et de la Vendée. On se réunit pour quinze jours ou trois semaines; on doit partir d'un château, puis aller dans un autre, dans un troisième, parcourir ainsi vingt-cinq ou trente lieues de pays.

Chacun y vient avec son costume, l'habit rouge, le pantalon de peau, la casquette de velours, les grandes bottes et le couteau à manche ciselé. Presque tous sont jeunes, riches et beaux, presque tous portent des noms connus dans la grande guerre. Leurs pères se sont battus, ont été blessés ou sont morts aux Quatre-Chemins, à Cholet, à Torfou; quelques-uns ont fait le coup de fusil en 1832, à la suite de l'héroïque duchesse de Berry. Quand cette brillante et leste cavalcade fait piaffer et caracoler ses rapides chevaux de chasse dans la cour du château, entourée de nombreux valets qui retiennent les hauts chiens de race en laisse; quand, dans ce beau désordre qui précède le départ, les cris et les ordres se succèdent et se croisent dans l'air, on entend appeler les d'Autichaup, les Sapinaud, les Quatrebarbes, les d'Andigné, les Bourmont, les Goulaine, les la Bretesche, les Charette, les Cathelineau, les Coislin, les La Roche-Jacquelein.

Ce dernier, ancien général sous la restauration, surnommé le *Balafré*, à cause d'une large blessure qu'il a

reçue à la joue dans la guerre de Russie, ressemble, dans sa dignité simple, à un laird de Walter Scott; il mène un train de grand seigneur, attelant six chevaux à sa voiture et les conduisant lui-même; les jeunes gens montrent un enthousiasme respectueux pour ce vieux débris de la guerre.

Parfois, une jeune femme, audacieuse jusqu'à la témérité, une de ces constitutions frêles en apparence, mais d'une force nerveuse en réalité, vient se mêler, ou mieux se mettre à la tête de la chasse. Montée sur un cheval pur sang, habillée d'une amazone finement serrée à la taille, et armée d'un fouet qu'elle agite comme un bâton de commandement, elle part en avant des chasseurs, à fond de train, à travers les bois, les halliers, franchissant haies, fossés, espaliers, sans penser, sans hésiter, avec l'adresse d'un écuyer, avec la fougueuse bravoure d'un colonel de hussards.

Ah! c'est beau, quand quarante trompes sonnant à l'unisson ont donné le signal, de voir s'élancer toute cette jeunesse vive, impatiente, pleine d'ardeur, cherchant à tromper l'inquiète avidité qui la dévore, à donner aux forces inactives de son âme un éphémère aliment. Puis tout se disperse à travers champs; les mieux montés, les plus hardis suivent le cerf partout où il va, passant les rivières, traversant les vastes plaines, tournant les bourgs, laissant bien loin derrière eux fuir les clochers des villages, emportés au galop de leurs che-

vaux jusqu'à plusieurs lieues, poussant devant eux, enivrés par la chaleur de la poursuite, comme les soldats à la bataille, ne sentant ni faiblesse ni fatigue, pour atteindre le noble animal qui fuit éperdu.

Le reste des chasseurs suit à distance, se rend lentement aux carrefours, pour voir passer le cerf; ceux-là sont les timides, qui n'osent se lancer à toute bride, ou bien les poétiques natures qui donnent moins au corps qu'à l'imagination. De temps en temps, ils s'arrêtent pour écouter au loin le bruit de la chasse qui file et passe; le long des coteaux, au fond des ravins, on entend le son des cors sonnant de romantiques fanfares, et les aboiements de la meute lancée qui se prolongent et se perdent dans la plaine, répercutés par les échos des bois.

Le cerf se fait parfois chasser jusqu'au soir, filant devant lui jusqu'à six ou sept lieues, mettant sur les dents chasseurs, chiens et valets; enfin, de fatigue épuisé, il tombe; on sonne l'hallali qui rappelle les chasseurs dispersés; on le livre en curée aux chiens enflammés qui fouillent à plein museau dans son ventre, et on lui coupe la tête que l'on apporte pour trophée.

Puis le soir, dans quelque château hospitalier, autour de la grande cheminée antique où l'on jette les fagots à brassées, quand les chasseurs sont réunis, et qu'après avoir raconté aux dames les incidents de la journée, un vieux capitaine vendéen rappelle un épisode de la

guerre des géants, le silence se fait, les jeunes gens frissonnent en écoutant ces dévouements sublimes, ces mots simples et grands, ces morts si vaillamment cherchées, ces défis jetés à la fortune, cette fidélité à ses rois gardée malgré les revers, malgré la trahison, malgré l'ingratitude ; et en se sentant dignes de tels exemples, capables de les imiter, ils invoquent de vrais dangers et des ennemis qu'il soit glorieux de combattre, pour utiliser leurs courages, et pour prouver qu'ils sont de la race des héros.

CHAPITRE XI.

La Famille.

A MON PÈRE.

Ils ont eu tort ces philosophes, qui ont voulu que l'on aimât l'humanité avant sa patrie, et sa patrie avant la famille. Ils ont méconnu la loi naturelle qui attache l'homme à la terre par l'intime amour de soi-même.

Quand un homme se tue, ce n'est pas l'humanité qu'il n'aime plus, c'est lui.

L'homme s'aime ; la famille est son second amour ; mais de même que l'homme a des devoirs envers lui, il est lié à la famille par des devoirs.

Le père, plein de jours et d'expérience, la mère, faible et tendre, le fils né d'eux, ne sont point placés au même rang : par leurs qualités, leur position est fixée. Celui qui sortira le premier de la vie a acquis le droit d'être écouté de l'enfant qui n'a vécu encore que de vives

espérances et d'aimables illusions. On ne regarde pas les édifices nouveaux éclatants de blancheur, avec le même sentiment que les vieux monuments brunis par l'ombre des siècles.

Le vieillard, qui s'avance vers Dieu, s'il n'a plus les belles couleurs, l'animation intarissable, et l'aspiration infinie vers de si grandes choses, et la force exubérante de cette jeunesse que l'on ne peut se rappeler sans un soupir; le vieillard, quand il relève sa tête blanchie et nue, quand il étend son bras tremblant, et qu'il laisse tomber de ses lèvres le blâme ou la louange, impose au cœur le calme et le recueillement pieux. L'enfance est belle parce qu'elle est teinte des couleurs de l'aurore; la vieillesse, parce qu'elle se dore des reflets du couchant: l'une vient de sortir de Dieu, l'autre va s'y abîmer; le vieillard n'aura bientôt plus rien des faiblesses de l'humanité, et dans le respect qui incline devant lui, il y a comme une adoration; on pressent son immortalité prochaine.

Ainsi, le principe de la soumission, comme tous les principes naturels, devient un sentiment. C'est une consolation pour l'homme de s'attacher à un principe qui dure plus que lui; il prolonge sa vie par delà son berceau et sa tombe; il vit dans ce que ses pères ont consacré, et ce que ses enfants conserveront; et ceux même qui tendent le plus à changer un état, le font avec le violent désir que leurs institutions soient adoptées de leurs descendants.

La Vendée est le pays de France où l'esprit de famille s'est conservé le plus intact; pourtant, déjà, les opinions nouvelles pénètrent dans les campagnes; les bourgs imitent les cités; la vraie simplicité des mœurs antiques n'existe plus que dans les métairies isolées.

Le pays des Mauges, paroisses pressées vers la Loire, éloignées des grands centres, est celui qui a résisté le plus longtemps. Le langage franc des campagnes, le patois, y était plus accidenté qu'ailleurs; le costume avait peu varié. On vit, dans les premiers temps de la révolution, des vieillards portant encore les hauts-de-chausses et le pourpoint à la mode de Henri IV (1).

Sans besoins et sans désirs, ce pays primitif s'était peu mêlé aux paroisses voisines; renfermé dans ses usages, il se suffisait à lui-même, gardant son caractère de nation, ne laissant y pénétrer ni l'ennemi ni l'étranger.

C'est là que l'on pouvait, que l'on peut encore re-

(1) De l'autre côté de Nantes, une colonie, implantée à l'extrémité de la presqu'île de Bretagne, le bourg de Batz, a gardé aussi son costume et sa langue; mais les productions du pays ayant obligé les habitants à pratiquer le commerce lointain, leurs mœurs se perdront bientôt. De leur bourg, qui est un centre, ils vont à toutes les villes à trente lieues à la ronde, comme au bout d'autant de rayons. Ils déchargent leurs sels dans les cités, mais, en s'en allant, ils remportent une vive image de l'éclat qui enveloppe les grandes villes. J'ai rencontré sur les chemins de l'Ouest les paludiers en blouse blanche, suivant la sonnette résonnante de leurs mulets aux sacs vides, et je les ai vus marchant la tête baissée, et en silence, comme si une pensée étrangère pesait sur eux.

La civilisation, déjà, les domine et les presse.

trouver serrée en bloc la famille, image d'un peuple organisé. Là est marqué le rang de chacun, dès sa naissance. Tous connaissent ce qu'ils ont à faire, leurs droits, leurs devoirs. Les degrés qu'il rencontrera dans la société, l'enfant les trouve établis dans la famille; l'autorité du maître et du gouvernement, il la pressent par celle du père; celui qui aura obéi comme fils n'aura point de peine à se soumettre comme sujet.

Les auteurs se sont plu à peindre la métairie du Bocage, à montrer la cour ouverte close seulement de haies vives, le cep de vigne serpentant le long du mur, encadrant de pampres la fenêtre, les deux parties de la ferme, l'étable pour les bestiaux, la chambre unique pour les hommes, le lit exhaussé avec les rideaux de serge verte à galon jaune, et la large cheminée, et, au milieu, la table hospitalière, et le pain sur la table, comme une fraternelle offrande au voyageur. Ils ont admiré cette union, ce calme serein, cette large charité; ils ont vu les résultats et l'extérieur, ils n'ont pas vu la cause.

La cause, c'est le principe, la famille naturelle; en morale, comme en mécanique, la simplicité se rencontre au début et à la fin, dans l'essai et le perfectionnement. Ces paysans du Bocage sont encore au commencement, ils entendent le précepte de Dieu de la première oreille, ils l'entendent nettement.

La maison est un royaume, la famille un gouverne-

ment, le père un roi; non pas roi avec un pouvoir limité et contesté comme nos monarques ; son droit est divin, parce qu'il est naturel.

Il a mis au monde les enfants qui l'entourent, il protége la femme qu'il a choisie, il nourrit la famille par son travail; la nature, la nécessité, la société, la raison par conséquent, l'ont fait le premier; il est la tête, il est le maître.

Mais son autorité n'est pas seulement reconnue moralement, elle l'est de fait, elle est désignée par des signes et des priviléges. Tout pouvoir a ses marques distinctives, ses priviléges; *privilége* ne signifie pas autre chose que le droit des plus forts.

Dans la maison donc, le chef de la famille a sa place, la première, et la plus haute : à la table, au foyer, le siége du père est là; en son absence, il reste vide : le fils n'oserait s'asseoir où le père a présidé.

Maître, il commande, il est obéi de tous; le respect l'accompagne, nulle familiarité ne diminue l'idée de sa majesté, ses enfants ne le tutoient pas; cet usage nouveau, introduit par J. J. Rousseau, contrarie la nature. L'enfant, venu tard dans la vie, qui a dû tout à son père, qui a tout appris de lui, qui a été témoin de son expérience dans les intérêts de chaque heure, le fils n'est point le camarade, l'égal de son père; le père est fort, le père est sage : il n'appartient qu'à un corrompu de se croire, ignorant, à la hauteur des sages, faible, à la hau-

teur des forts. Le père, pour l'enfant, est un vieillard; son privilége est un droit.

La mère même lui est soumise; il faut un seul maître, ou tous ensemble. D'ailleurs la mère n'est-elle pas un enfant? La jeune fille qui plaisantait gaiement avec son fiancé, élu de son cœur, le lendemain des noces ne le tutoie plus : une nouvelle existence commence pour celle à qui ses compagnes disaient en leurs chansons:

« Vous n'irez plus au bal,
« Madame la mariée ! »

Par ce changement dans les rapports de l'homme et de la femme, par ce tutoiement qui cesse, sont marqués les obligations de la mère et de l'épouse, et les droits sérieux du père, et les lois de la famille, le devoir de la vie.

Entre le père, maître, et le fils, sujet, la mère, comme dit le poëte, *elle est la mère*. Celle-là, les enfants la peuvent tutoyer. Faut-il donc montrer la différence? si l'homme est la force, la femme n'est-elle pas la faiblesse? si l'homme est sage et prudent, la femme n'est-elle pas prompte dans ses jugements, emportée par son cœur et les passions de sa tendresse? si l'homme est juge, la femme n'est-elle pas compatissante? si l'homme punit, la femme ne pardonne-t-elle pas? si l'homme parle d'une voix dure et sévère, la femme n'a-t-elle pas ses caresses et ses

larmes ? si la main de l'homme est énergique et rude à frapper, la femme n'a-t-elle pas ses doux bras avec lesquels elle presse l'enfant puni sur son sein ? si l'homme dit : obéissez ! la femme, de ses purs regards, demande à son fils son amour.

Qui de nous n'a connu dans sa petite ville de province, qui de nous n'a eu une mère, génie de la famille, femme simple en sa vie, modeste en ses vertus ? Vous rappelez-vous, vous qui aujourd'hui habitez Paris, la calme demeure où cette mère active maintenait sans effort la paix et l'abondance ? Levée la première, dès que le soleil frappait les vitres de sa chambre, vous dormiez doucement dans vos rêves, que déjà elle avait parcouru la maison, réparant le désordre de la veillée, donnant aux domestiques les prescriptions de la journée, préparant le petit repas que les enfants trouvaient au réveil. Puis, elle partait pour le marché, acheter elle-même les provisions de la famille ; ni le froid, ni la neige, ni la boue ne l'arrêtaient ; en passant près d'une église, elle y entrait un moment, y priait d'un cœur simple, et s'en allait continuer sa tâche, forte et pénétrée de son devoir.

C'est elle qui demeure à l'intérieur, occupée des soins sans cesse renaissants du ménage, la table, le linge, les vêtements ; elle reçoit les fournisseurs, les ouvriers ; elle est le centre de ces mille détails qui unissent les heures et forment l'ensemble de la vie maté-

rielle. Pour elle, les ennuis domestiques; au dehors, le mari, les enfants, attachés au travail qui gagne le pain de chaque jour, ignorent ces difficultés pressées qui assaillent la femme de leurs pointes piquantes; à leur rentrée, ils trouvent toujours le feu brillant, la table préparée, les douceurs du foyer, et, douceur plus gracieuse encore, le visage souriant de la mère, qui a gardé pour sa part et qui déjà a effacé les rides soucieuses.

Et l'enfant, tout petit, plein d'une vive animation pour les jeux, le mouvement et les curieuses questions, qui sait l'appeler à de certaines heures, le retenir près de ses genoux, ouvrir devant lui un livre et lui donner les premières leçons, lui faire bégayer ses lettres avec une patience qui ne se lasse jamais, lui apprendre les éléments des connaissances, lui expliquer le monde, lui montrer du doigt le ciel; lui faire concevoir en haut, dans l'infini, le Créateur, le maître de tout, le Tout-Puissant, Dieu? Qui sait, lorsque le père revient chez lui, fatigué des peines journalières, sombre des déboires de son état, le consoler, lui rappeler les nécessités des douleurs de la terre, et, lui citant une de ces paroles attendrissantes et résignées du Christ, le ramener dans la paix du cœur?

C'est vous, ô mère, ô femme sainte et pure, humble en vos désirs, oublieuse, à chaque instant, de vous-même, inquiète du bonheur de votre mari et de l'ave-

nir de vos enfants, vigilante à les exhorter, à les soutenir, à les entourer d'un espoir généreux, à leur diminuer les duretés du jour présent, à fortifier cette jeune génération qui monte dans le sentier de l'avenir, à les préparer par les saines semences de vertus pour les combats qu'ils auront à soutenir dans la vie, quand ils se seront envolés loin de la portée de vos ailes ! Soyez bénie, ô mère qui avez nourri notre enfance, vous qui suivez du regard de votre cœur l'homme mûr lancé vers les destinées, ô doux assemblage de foi, de candeur et d'amour, et dont il m'a suffi, pour retracer la peinture, de me souvenir de ma mère!

Le droit d'aînesse était de même ordre et de même origine que le droit divin des rois. Une autorité qui ne veut pas être contestée ne peut être suspendue un instant.

Dans le gouvernement de la famille, l'héritier du père est marqué, le fils aîné sera son successeur, chacun le sait, et est instruit par avance à reconnaître sa future autorité. Dès l'âge de douze ans, l'aîné n'était plus tutoyé de ses frères; par le rang qu'il prenait naturellement, il préjugeait la gravité de ses droits, et, quand le père rejoignait ses parents sous la terre, le fils avançait d'un pas et se trouvait le premier; il n'y avait nulle secousse, il n'y avait qu'un homme de moins. Le devoir de la vie, pour être rempli, veut ce calme dans la famille comme dans la nature, où rien ne change parce

qu'un homme est mort (1). La famille vit ainsi unie ; le fils qui se marie ne songe point à se séparer de son père : la famille s'est agrandie, on se resserre un peu plus, on fait place à la fille nouvelle, et les petits-enfants naissent et se multiplient sous le vieux toit, devant les yeux des ancêtres.

Le père marche dans la maison, grave et sacré, comme au temps que nous montre ce livre de *la Sagesse* où tant de douceur s'unit à tant d'autorité. Sa majesté est défendue par une de ces barrières que l'on ne franchit pas, parce qu'elles sont invisibles. De ces sanctuaires de la famille, il nous vient des paroles saintes et comme mystérieuses. « Ma mère, dit un Vendéen, me rendait ce « témoignage que je ne lui avais répondu *non* qu'une « fois, encore c'était au moment où elle m'ordonnait « d'aller mendier mon pain. » La paternité était une religion bénie : on a vu, dans le pays des Mauges, un

(1) Un principe prouve sa force par ses exagérations. Ici, dans la famille, le principe de l'hérédité a pénétré si fortement les âmes, qu'il a détruit même le sentiment de la puissance maternelle, et ce naturel instinct qui nous porte à commander. De nos jours, un exemple en est donné en Vendée. Dans la famille du marquis de T...., le père étant mort, la mère ne lui succéda point dans la puissance extérieure. Son fils, âgé de sept ans, fut la tête de la maison. Sa mère se regarda comme sa subordonnée, et afin que tous s'habituassent à obéir à ce nouveau maître, la première elle lui montra la déférence due au chef de la famille. Tout se fait au nom du fils, on l'appelle monsieur le marquis, partout la première place lui est donnée; et, dans l'habitude journalière, quand on annonce que le dîner est servi, le fils marche devant, et la mère vient après, suivie de ses autres enfants.

vieillard de plus de soixante ans pleurer, tout repentant, de la punition que venait de lui infliger son père, centenaire. « Une auréole environnait mon père, disait « un autre; et quand il rentrait dans la maison, et que « je le voyais sur le seuil de la porte, il me semblait « que c'était Dieu qui entrait. »

Comme Dieu, en effet, à certaines époques on l'invoquait, et il bénissait.

Le jour de la première communion est, pour les chrétiens, un des plus solennels de la vie : il fait de l'enfant un homme, et le met pour la première fois en rapport direct avec Dieu. On ne peut réfléchir à la profonde pensée de ce sacrement sans une sorte d'épouvante. Que l'on se représente l'homme ne songeant plus à la terre, détaché de toute pensée humaine, allant droit à Dieu. Il sait la distance infinie qui l'en sépare; plus que jamais il sent, d'une part, qui il est, faible, sans volonté suivie, sans puissance d'être seul quoi que ce soit; d'autre part, la grandeur sans bornes de celui qui l'a créé lui-même, qui a fait tout ce qui l'entoure, qui, par un miracle constant, le fait vivre et le conserve, qui peut le tuer d'un coup d'œil, qui remue et dirige les mondes. Dieu est tout, lui rien; il le sait, il le comprend, il en frémit, et il ose s'avancer vers Dieu, se présenter à lui, lui dire qu'il est digne de pénétrer en lui, de se confondre avec lui, d'être lui. — Rien de plus hardi n'est jamais entré dans l'intelligence humaine, et une telle ac-

tion ne peut être que le comble de l'impiété, ou la preuve la plus forte de l'origine divine de l'homme, et de la fin qu'il doit avoir en Dieu.

Ce jour-là, est-ce par un secret instinct de ces vérités qu'ils ne sauraient cependant expliquer? les Vendéens suivent un pieux usage : il faut que tout le passé soit, pour ainsi dire, effacé ; il faut que celui qui va à Dieu soit aussi net, aussi libre et dégagé que lorsqu'il sortit de Dieu ; et après que le prêtre a remis à l'enfant ses fautes, après que la religion a plongé le passé dans le néant, le père vient à son tour l'absoudre ; l'enfant, prêt à partir, se met à deux genoux et demande pardon à son père et à sa mère, et eux, comme s'ils lui donnaient le dernier courage, étendent les mains pour le bénir.

Ce respect sacré du père se perpétue même après la tombe ; ce peuple primitif garde jusqu'en leur souvenir le plus lointain la vénération des aïeux : ils se reportent au delà de la vie, vers le temps où celui qui vivait jadis marchait, agissait comme eux, et ce sentiment, en dehors de la terre, apporte à leur esprit un recueillement et un calme pieux. On ne peut, en songeant à son père mort, agir et penser avec légèreté ou passion ; les aïeux sont là devant nous comme un tribunal muet, dont les yeux impassibles, fixés sur nous, nous commandent.

Ce que les philosophes législateurs n'ont pas trouvé, de simples paysans l'ont fait : à la Pommeraye, naguère encore, quand il fallait payer les rentes et les baux des

fermes, les deux parties se rendaient sous les rameaux d'un vieux chêne qui avait ombragé les pères de plus de mille ans. Là, on ne mentait ni ne trompait. Là étaient venus les aïeux, ils avaient passé, et ce feuillage toujours vert et vivant semblait avoir gardé quelque chose d'eux, et dans le frémissement de ses rameaux était mêlée peut-être une voix vague des pères couchés sous la terre.

Pour nous, notre société a ses exigences et ses stimulants de douleur ; dès que le vent de la jeunesse s'est levé, il souffle comme un simoun sur la famille : le fils s'éloigne, et part pour les grandes villes ; la fille, enlevée par un mari inconnu, abandonne la demeure de sa mère ; tous se dispersent et vont vivre à l'écart, chacun de son côté, cherchant les faveurs et l'amitié des étrangers, et oubliant les douces joies des premiers jours. Le père et la mère vieillissent tristes et isolés ; de temps en temps, une lettre, venue d'une extrémité de la patrie ou d'un pays éloigné, annonce froidement de l'un à l'autre les succès ou les revers. La naissance des nouveaux rejetons, la mort des parents arrive au milieu des préoccupations journalières ; l'enfant, perdu dans le monde, n'a ni le bonheur des embrassements des vieux parents, ni la joie des intimes causeries et des révélations du foyer ; il lui manque même la douceur amère de venir s'asseoir à leur lit de mort, et de leur faire de déchirants adieux que l'on se rappelle un jour.

J'ai peint la famille vendéenne, et l'enseignement qui s'y conservait leur faisait des vertus qui nous sont comme étrangères. Dans plusieurs familles pauvres, les enfants apprenaient, pour instruction ordinaire, que c'est un malheur d'être riche.

Celui qui va après la fortune, marche, comme elle, un bandeau sur les yeux, il ne voit plus la vie et devient esclave. Ne pas chercher à être riche, c'est vouloir ne pas ressembler à tous les autres, c'est ne pas connaître leur lâcheté, c'est s'avancer en dehors de leurs besoins despotiques, c'est ne rien craindre et être à craindre, c'est voir le vrai des mouvements humains, c'est les dédaigner; c'est mieux, c'est aller au-devant de ces malheureux qui se heurtent dans la nuit, furieusement emportés pour acquérir le droit d'augmenter leur malheur. Ainsi, pour la société, c'est appliquer la charité, fondement du monde; pour le cœur, c'est l'élever à la liberté, le don le plus pur et le plus éthéré de l'homme. Pour être libre, il faut, comme pour connaître Dieu, en être digne (1).

Il se faisait ainsi des actions saintes pour qui ne venait jamais l'éloge. « Dans ma paroisse, il y avait (c'est « un paysan qui parle) une bonne famille qui boulan- « geait deux sortes de pain, l'un de pur froment, et

(1) Les païens demandaient à un évêque des premiers siècles : Connaîtrons-nous ton Dieu? — Vous le connaîtrez, répondit-il, si vous en êtes dignes.

« l'autre plus grossier ; le pain grossier était pour elle, « le pain de froment pour les mendiants : parce que « nous autres, disait la mère, trouvons quelque chose « à manger avec notre pain, tandis que ces pauvres « gens n'ont souvent que leur pain sec, il faut donc « qu'il soit meilleur. »

A cette piété pour la pauvreté, ils joignaient une autre vertu, la plus belle de la jeunesse, ils étaient instruits à ne croire que le bien.

O riche poésie ! force de l'homme ! rêves de l'âme, méditations silencieuses, soupirs involontaires, malaise inconnu, vague inquiétude, calme infini ! biens de la jeunesse, où êtes-vous ? où êtes-vous, sourire épanoui, regards confiants, yeux grands ouverts ? où êtes-vous, empressement dévoué, course rapide, étonnements naïfs, vivante ardeur ? Et la foi ignorante, et la candeur étrangère au monde, et les imaginations de l'avenir, et les espérances de bonheur, et l'amour qui veut tout embrasser, et la croyance que la vie est belle, que l'homme est bon, qu'il n'y a que le bien ? O foi de la jeunesse, vertus adorables, qu'est-il resté de vous, quand nous avons vécu un peu de temps !

Plus nous apprenons, plus il s'en va de nous, comme le voyageur, descendant dans la vallée, à mesure qu'il avance dans son chemin, perd une vue de la largeur de son horizon.

Mais ces Vendéens étaient armés de foi, et ce qui es

instinct pour un petit nombre d'hommes, devenait chez eux une des règles de la vie.

Toutes ces vertus dormaient inactives et inconnues au monde; la guerre vint et les fit toutes resplendir. Dieu réserve à chaque peuple son jour pour montrer ce qu'il vaut; le jour de la Vendée fut court, mais, en ce jour, ce peuple fidèle à ses liens, enthousiaste de sa foi et de ses devoirs, se leva, ignorant de toute idée de vanité, de mesquines passions et d'intérêt, et, n'estimant que l'honneur, ne s'émouvant qu'aux sentiments qui portent l'âme en haut, il se trouva fort, et plein de sang pur, porté sans effort à la hauteur d'un dévouement su lime et des actions les plus héroïques.

LA VENDÉE.

TROISIÈME PARTIE.

LA GUERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère général de la guerre.

Ce qui ne s'était pas vu depuis des siècles, l'Europe en a été témoin, la guerre faite par un peuple, et non par des soldats. Déjà, aux frontières, c'était bien la patrie qui se précipitait devant l'ennemi; mais le peuple avait été forcé, ou ne s'y trouvait qu'en partie; d'ailleurs, il s'était fondu dans les bataillons, et les citoyens n'apparaissaient plus dans les soldats; mais, en Vendée, c'est tout le peuple qui se lève, le vrai peuple, hommes, femmes et enfants: « Jamais, depuis la folie des croisades, « s'écria Barrère, à la Convention, on n'a vu autant « d'hommes se réunir si spontanément. » C'est une grande insurrection, et un grand cri de toute une contrée qui dit: Je ne veux pas! Ils ont leur Dieu, puis leur roi, leurs demeures à défendre, ce qui constitue la patrie; ils

ne combattent pas pour des mots, mais pour des réalités, *pro aris et focis;* ils n'ont besoin ni de harangues, ni de chansons, ni de mots à l'ordre du jour, ils restent peuple en combattant soldats, ils gardent leurs habits de paysans ; après la bataille, s'ils ont un moment de repos, ils reprennent la charrue ; leur fusil est là, dans un sillon à côté d'eux : et si l'on veut comprendre leur force, il ne faut pas dire qu'ils se battaient de telle ou telle façon, qu'ils avaient de bons généraux, qu'ils étaient fanatisés, qu'ils étaient braves ; il faut dire que c'est un peuple entier qui se dresse sur la surface du pays, et, ainsi, ce qu'il lui fallait, il l'eut.

On a cherché la vraie cause de la guerre de la Vendée, et l'on n'a donné que des prétextes. Quand un homme s'est élevé par de grandes actions, on demande quels moyens il a employés. La cause, c'est son génie ; ainsi de la Vendée. Un historien a écrit que ce pays n'était ni plus moral, ni plus royaliste, ni plus religieux que le reste de la France. La preuve du contraire c'est que seul il se révolta. La révolution fit pour la France comme ce javelot qui frappa Philopœmen à une place où il souffrait depuis longtemps, et qui le guérit ; un autre eût été blessé. La Vendée fut blessée par la révolution, elle porta la main à sa poitrine, et s'élança pour se défendre. La révolution était un bien pour elle de la même façon que l'invasion des Européens en Amérique : les sauvages y résistèrent ; de même que la civilisation en Afrique : les

Arabes n'en veulent point. Sa nature était d'être ce qu'elle était. Elle fut portée à lutter par un mouvement instantané; elle se battit comme le poëte chante, par génie et par instinct.

Il n'y a point à raisonner avec cela: on ne raisonne pas avec la passion et l'amour. Liée à ses prêtres et à ses nobles, elle se trouvait heureuse; qu'importe qu'ils fussent bons pour elle? Un amant, tyrannisé par sa maîtresse, la garde bien, s'il l'aime. La liberté ne fut bonne pour Spartacus et ses esclaves que parce qu'ils la voulurent.

D'ailleurs, la vérité est que jamais domination ne fut plus douce et plus respectée.

Il y avait une cause morale à cette grande rébellion; mais tout événement a ses motifs occasionnels. L'erreur des hommes est de ne pas voir que les événements sont forcés par les idées.

Depuis plusieurs siècles, une partie de la Vendée ne payait pas d'impôts et ne fournissait pas de soldats; les ducs dès le milieu du quinzième siècle, ménageaient les marches de Bretagne et d'Anjou, les Mauges et le Loroux (1434). Le roi Charles VIII avait confirmé les chartes de leurs souverains, et accordé l'exemption de la taille et de la milice (1487). Et ces priviléges avaient été intégralement maintenus jusqu'à 1789.

Lorsque la révolution appela indistinctement toutes les parties de la France à envoyer des soldats pour sa défense, le pays de Mauges et le Loroux s'indignèrent de

cette innovation. Mais ce ne fut pas l'habitude du repos où on les avait laissés qui leur mit les armes à la main: une habitude est passive, et ne pousse point à se révolter, il faut une force active; cette force existait au cœur des Vendéens, vigoureuse et inébranlable.

Beaucoup s'y sont trompés, et les chefs eux-mêmes. D'Elbée, dans son interrogatoire, avant de mourir, dit que l'insurrection avait eu pour cause la levée de trois cent mille hommes; mais d'Elbée était un esprit honnête et court. La levée de trois cent mille hommes fut pour la guerre de la Vendée ce que la crise financière fut pour la révolution: elle la détermina. Quand une montagne fait éruption, ce n'est pas le trou ouvert à son sommet qui en est la cause, c'est le feu qui est au dedans.

De même, il y avait un foyer en Vendée. A plusieurs reprises depuis deux ans, de petits soulèvements, comme des bouffées de fumée, annonçaient un grand éclat. Les représentants qui la parcouraient, étaient frappés de cette émotion qui bouillonnait et montait. Ils avertissaient la Convention de la ménager; ils demandaient l'impossible. Il n'y avait qu'une loi pour cette inexorable Assemblée qui avait proclamé la République une et indivisible, et qui, pour la maintenir, envoyait les meilleurs des siens à la mort. Le bûcheron qui veut renouveler une allée de vieux arbres ne coupe pas d'espace en espace, en laissant les troncs encore sains, il les abat tous. La révolution ne pouvait pas s'arrêter à la Vendée.

Déjà plusieurs fois, en Bretagne et en Vendée, des nobles avaient essayé d'organiser une insurrection ; mais leurs raisons étaient de second ordre, le pouvoir et le rang ; le peuple demeura paisible (1).

La Rouarie vit la vérité sur l'Ouest, plus d'une année avant que la guerre éclatât ; on a cherché à diminuer ses services, parce qu'il ne réussit pas ; mais l'insuccès ne prouve pas toujours le manque de génie, et la guerre qui commença bientôt, attesta combien ses vues étaient justes et profondes.

La véritable cause de la guerre fut la religion attaquée : c'était la seule qui pût remuer ce peuple, elle le touchait au plus sensible de ses entrailles, sa religion était le principe de sa vie. Un écrivain moderne l'a bien compris, quand il a dit que si les Bourbons avaient osé toucher à la religion de la Vendée, la Vendée se serait armée contre les Bourbons (2).

La révolution persécuta les prêtres, la Vendée tressaillit d'indignation, et attendit une occasion de frapper son ennemi. La révolution eut besoin de quatorze armées, elle en demanda une à la Vendée ; la Vendée en leva une contre elle.

On sait comment la guerre commença. Dès le mois d'août 1792, la partie du Bocage, qui avoisine Bressuire,

(1) Nous ne nous soucions ni des nobles ni du roi, disait un paysan prisonnier, mais nous voulons nos bons prêtres.

(2) J. Sandeau.

s'était soulevée; mais les dix ou douze mille hommes qui formaient ce rassemblement avaient été dispersés sans effort.

Le côté de la Vendée qui avait le plus profondément gardé les pratiques anciennes, les Mauges, devait donner le premier élan.

Le 7 mars 1793, dans le petit bourg de Sainte-Lumine, une troupe de paysans ameutés cria : *Vive le roi!* se choisit un capitaine, et chassa les républicains. Trois jours après, on faisait le tirage à Saint-Florent. Les jeunes gens se jetèrent sur les commissaires du gouvernement, dispersèrent leurs papiers, et s'emparèrent du canon braqué contre eux.

A cette nouvelle, Cathelineau, paysan des environs, comme illuminé, devine l'avenir. Ce n'est pas un coup de canon isolé, mais le signal d'une guerre. Dans cette contrée si religieuse, il était l'homme le plus religieux, on l'appelait le *saint*. Il sort de sa maison, et aux habitants de son village il dit : armez-vous comme vous pourrez, et suivez-moi! Chacun, à sa parole, saisit son fusil de chasse ou son bâton; il part à leur tête.

C'est une inspiration : en route, sa troupe se grossit; il marche sur les villes voisines, plein de confiance, il s'en empare (Jallais, Chemillé). Les républicains se présentent; les paysans courent sur eux, sans ordre, sans réfléchir, enlèvent leurs canons, font place nette à plusieurs lieues à la ronde (Chollet,

15 mars, Vihiers, 16). Alors, n'ayant personne devant eux, ils se séparent, et retournent à leurs villages, ils ne voyaient plus rien à faire.

Mais, presque en même temps, autour de Nantes, (Charrette à Machecoul, 18 mars), de Chanezaux, de Maulevrier, des cris de révolte répondent au bruit de cette révolte. Les troupes républicaines arrivent de tous côtés; cette fois, sur mille points les bras se lèvent, au pays de Retz, au Marais, dans les Mauges, dans la Gâtine; le Bocage entier est debout, la grande guerre commence.

CHAPITRE II.

Résumé général de la première partie de la guerre.

Avant de rappeler les principaux événements de la guerre, il faut dire quelle était la position des deux partis, et quel devait être leur plan de conduite.

La Vendée ressemblait à un grand cercle dont les républicains auraient formé la circonférence, et les Vendéens le centre.

Les Vendéens, maîtres du sol, s'en trouvaient aidés, et n'avaient de force qu'au dedans. Les républicains, soutenus sur leurs derrières, n'étaient puissants qu'à la circonférence.

Le plan des deux armées devait donc être de garder la défensive. Ni l'un ni l'autre ne le pouvaient; mais celui qui la garda le mieux, l'emporta le plus souvent.

Les républicains venaient pour soumettre; attendre

l'attaque semblait le contraire de leur but; ils étaient invinciblement portés à sortir de leurs bonnes positions; ils ne voyaient pas le vrai motif de leurs défaites; battus, ils revenaient encore pour se faire battre de nouveau.

Les Vendéens, au contraire, avaient à se défendre; leur tendance était non de conquérir, mais de demeurer chez eux; ils obéissaient plus vite à cet instinct; s'ils s'étaient une fois laissé emporter jusqu'aux extrémités du pays, et qu'ils fussent vaincus, ils reconnaissaient leur erreur, ils se repliaient sur eux-mêmes, et, concentrés, si on touchait à eux, ils se détendaient comme un ressort, ils brisaient tout.

On peut diviser la guerre en deux époques. La première, tant qu'elle fut comme naturelle, et avec un caractère passionné, les deux partis ne se connaissaient pas; alors, les Vendéens agirent d'instinct, ils n'eurent pas de plan, ils se défendirent, ils furent vainqueurs. Les républicains ne pressentirent pas leur intérêt, ils eurent un mauvais plan, ils attaquèrent, ils furent vaincus.

La deuxième époque commença après que la première chaleur fut passée : on se comprit l'un l'autre. Mais les républicains, étant organisés, se servirent de cette connaissance, formèrent un plan et le suivirent; tandis que les Vendéens, abandonnés à eux-mêmes, n'appliquèrent pas la science qu'ils venaient d'acquérir de leur ennemi : dès lors leur perte fut assurée.

Aussi, afin d'avoir une juste idée de la guerre, faut-il, dans la première partie, suivre les Vendéens : leur admirable génie vaut le meilleur plan; et, dans la deuxième partie, se mettre avec les républicains, qui seuls savent où ils vont et ce qu'il faut faire.

I.

Après le soulèvement de Saint-Florent, la troupe de Cathelineau pouvait passer pour un rassemblement séditieux plutôt que pour une armée. Les paroisses qui se réunirent bientôt sous d'Elbée, Bonchamp, et la Rochejacquelein en firent une armée véritable.

Trois ou quatre petites villes, dont Chollet était la plus importante, furent facilement enlevées. Les républicains étaient, en effet, pris au dépourvu; il n'y avait pas plus de troupes qu'en temps ordinaire. La défense s'organisa à la hâte, on rassembla tous ceux qui voulurent bien venir. Il ne faut pas s'abuser : les villes avaient accueilli d'un cœur chaud une révolution qui présageait un si bel avenir, qui avait encore commis peu d'excès, qui avait détruit des choses détestées contre lesquelles la haine s'était sombrement amoncelée, et quand elles entendaient annoncer que les paysans arrivaient, elles ne pouvaient croire que ce ne fussent pas des bandes sauvages de brigands enragés de fanatisme, capables de toutes les atrocités : les bourgeois, les gardes nationaux sortaient de leurs maisons, et s'a-

vançaient, bataillons inexpérimentés, convaincus qu'ils défendaient leurs vies, leurs biens, l'honneur de leurs femmes, et la sainteté de leurs droits. Mais ils se choquaient contre des gens entraînés plus fougueusement qu'eux encore; le premier coup était violemment asséné, puis ils étaient repoussés, broyés et dispersés sous la massue des Vendéens.

C'est ainsi que les différents corps républicains, avant d'avoir pu commencer à se remuer d'accord, — ils voulaient partir de plusieurs points pour arriver au centre, — furent presque à la fois renversés : au nord, près de Beaupréau et Chemillé; au sud, près de Chantonay; dans 11-23 avril.
le centre, aux Aubiers; la Vendée fut laissée nette de 19 mars.—13 avr.
troupes.

Alors, comme les chefs vendéens n'avaient aucun but et aucun plan, ils se décidèrent d'après les besoins du moment. Le général Quétineau avait amassé le gros de ses troupes à Bressuire; la Rochejacquelein, qui, aux Aubiers, se tournant vers les paysans, leur avait dit ces mots sublimes, fleurs de feu d'une âme de vingt ans : *Si j'avance, suivez-moi! si je recule, tuez-moi! si je meurs, vengez-moi!* s'était réuni à la grande armée; son cousin Lescure, était en prison à Bressuire, la Gâtine les attendait, toute disposée; ils marchèrent sur Bressuire et la Gâtine. 2 mai.

Bressuire ne tient pas, ils s'en rendent maîtres. L'armée républicaine, en évacuant Bressuire, se re-

tire à Thouars, les Vendéens la suivent ; le troisième jour, Thouars est attaqué. C'est leur première tentative à une extrémité du pays. Thouars, sur une montagne, entourée d'une rivière à son pied, est la *clef de la Vendée*, a dit Napoléon. Elle était fortifiée, mais dans les anciennes règles, avec de hauts murs et de grosses tours. Il fallut livrer un long et sanglant combat pour s'en emparer. Un bataillon de Marseillais se précipita dans les Vendéens, seul, à la baïonnette, et s'y engloutit. Tous les généraux vendéens se lancèrent à travers la mêlée, Bonchamp, Cathelineau, d'Elbée, Stofflet, et Marigny ; la Rochejacquelein s'exposa comme un soldat, montant sur les épaules d'un paysan, pour escalader la muraille ; lui et Lescure, par des prodiges de valeur, décidèrent la
5 mai. victoire ; au bout de dix heures, la ville se rendit.

Quétineau, accusé de trahison, condamné par le tribunal révolutionnaire pour avoir été vaincu, comme ces capitaines des aristocraties implacables de Carthage et d'Angleterre, eut la tête coupée, le premier de ces généraux des armées de la Vendée, à qui la Convention devait faire monter les marches de l'échafaud (1).

Mais Thouars était trop exposé, il est hors de la Vendée. Les chefs n'osèrent aller plus avant, ils rentrèrent dans l'intérieur du pays. De même qu'ils avaient

(1) Généraux des armées de Vendée guillotinés : Quétineau, Marcé, Biron, Westermann, Beysser, Boisguyon, Desmarres, Philippaux, Lamartinière, Tabary.

été portés à Bressuire par l'occasion, ils traversent le Bocage par Parthenay, ils poussent vers Fontenay, afin 9 mai.
de s'assurer du Bas-Poitou et de posséder sa capitale. Ils perdaient ainsi toutes leurs chances de succès; ils étaient à la dernière limite de leur pays, sur un terrain plat, ennemi : Fontenay est en plaine, et bien plus en dehors de la Vendée (1) que Thouars. Le général Chalbos les reçoit, et, avec sa cavalerie, les charge au galop jusqu'à la déroute; plusieurs chefs sont blessés, on leur enlève leur artillerie, même leur canon saint, ***Marie-Jeanne;*** la défaite est complète. 10 mai.

Les braves gens qui marchaient à la tête des Vendéens n'étaient point habitués à de tels désastres; ils rallient les paysans, leur persuadent que ce malheur est le châtiment de quelques précédents désordres. Cathelineau, l'homme pur et écouté, les électrise ; il les pousse en aveugles sur les canons, leur disant d'y aller chercher des cartouches, et, dans le lieu même de leur défaite, ils remportent une entière victoire: la ville est enlevée, des soldats héroïques se vouent à réparer les revers; ***Marie-Jeanne*** fut reprise. 25 mai

A Fontenay aussi ils sentirent qu'ils ne pouvaient rester, ils l'abandonnèrent bientôt et revinrent dans le Bocage. Les républicains, d'ailleurs, partis de Niort et de Saumur, des deux extrémités du pays, perçaient profon-

(1) On veut dire ici la Vendée *insurgée*, de même que dans tous les cas semblables.

5, 6 et 8 juin. dément dans l'intérieur. Il fallut leur livrer combat à Vihiers, Doué, Montreuil ; les Vendéens sont chez eux, ils sont vainqueurs.

Après ce dernier combat, les républicains s'étaient enfuis jusqu'à Saumur ; les Vendéens y arrivent sur leurs traces. Ils se trouvaient encore une fois à l'extrémité de la Vendée sans l'avoir projeté ; le hasard les y amenait. Saumur était une ville importante : à cheval sur la Loire, elle donnait entrée dans le Maine, dans la Touraine, et par suite dans le haut de la France. Les Vendéens ne virent pas cela ; Bonchamp seul eût pu le comprendre; mais il était absorbé par une autre pensée, se porter sur Nantes et envahir la Bretagne, ainsi qu'on le va voir.

La garnison était commandée par des hommes qui devinrent depuis diversement célèbres, Menou, Marceau, Berthier ; la défense fut admirable comme l'attaque. La cavalerie républicaine est lancée contre une batterie : *Où nous envoies-tu?* demande leur chef Weyssen au général — *A la mort!* répond-il. Ils y vont, se font hacher et y restent. Ces paroles et ces actions devaient, pendant vingt ans, être plus d'une fois répétées : gloire véritable de soldats qui se sentent hommes. La Roche-Jacquelein jette son chapeau dans les retranchements, comme à Nordlingue le grand Condé, et va le premier, l'épée à la main, le reprendre : il s'élance, au galop, dans la ville, et se trouve un moment, sur la grande place, exposé

aux coups de fusil, seul. Enfin, la ville fut prise; le lendemain, le château capitula. 10 juin.

Quand nul ennemi ne résista plus, les Vendéens se répandirent dans les églises, pour remercier Dieu. Ils y trouvèrent le jeune La Roche-Jacquelein immobile et pensif: « Je suis épouvanté, leur dit-il, de la rapidité de nos succès. »

Thouars avait été abandonné, Fontenay évacué; les Vendéens eurent quelque velléité de garder Saumur, ville plus considérable. Mais, au bout de peu de jours, il restait neuf hommes de la garnison qu'on y avait laissée, elle avait toute déserté; une ville ne convenait pas à ces soldats-paysans, ils avaient rejoint l'armée.

Cette armée vendéenne, que l'on appelait la *grande armée*, avait alors une apparence magnifique : plus de cinquante mille hommes marchaient sous des chefs d'une valeur héroïque; depuis Fontenay, elle s'était organisée avec une sorte de régularité; un conseil supérieur d'administration avait été formé et siégeait au centre du pays, à Châtillon. On jugea à propos de nommer un général en chef.

Celui qui fut choisi fut le paysan Cathelineau : d'autres étaient plus instruits et aussi braves, mais à aucun des gentilshommes n'était attachée cette sainte autorité du caractère par laquelle il avait le premier entraîné les Vendéens; ils cédèrent, non à un instinct d'égalité, mais à ce signe vainqueur de supériorité que Dieu met au

front de ses élus. Bonchamp était la tête de l'armée; Stofflet et La Roche-Jacquelein le bras; Cathelineau en était le cœur.

Après cela, Bonchamp, officier distingué et penseur, fit décider une nouvelle marche et un plan de campagne. On suivit le bord de la Loire sans coup férir; on prit possession d'Angers, que les républicains avaient abandonné; on allait attaquer Nantes.

II.

Pour ce coup décisif, on demanda le concours de Charrette. C'était le chef du Bas-Poitou. Pendant que la Vendée entraînait ses flots de peuples ensemble comme un grand fleuve, débordait sur les villes et les recouvrait, le Bas-Poitou, séparé du Bocage par la Sèvre, soutenait une petite guerre de partisans.

10 mars. Elle avait été inaugurée par d'atroces cruautés: après la prise de Machecoul, une commission militaire, présidée par un chef nommé Souchu, avait jugé, jugé comme Maillard à l'Abbaye, le 2 septembre, les prisonniers républicains, et les avait massacrés; le premier jour on en fusilla quatre-vingts, puis on les sabra, on les assomma, on les enterra vivants; en douze jours, quatre cents périrent. Les troupes républicaines revinrent, et, à leur tour, égorgèrent. Commencée ainsi, la guerre, dans le pays de Retz, se poursuivit sans grands combats, les ennemis luttant par le nombre d'égorgements, et se

renvoyant l'un à l'autre le sang de leurs massacres.

Enfin, Charette qui, arraché à sa tiédeur et à son repos, venait d'accepter le commandement, prit plus d'autorité ; Souchu disparut tout à coup, tué par une trahison ; les fureurs cessèrent. En peu de temps, toute la côte fut enlevée aux républicains, Pornic, et l'île de Noirmoutiers, et le bas du pays, jusqu'à la Roche-sur-Yon (Bourbon-Vendée). Mais bientôt la guerre devint molle et sans événements. 29 mars.

Les républicains avaient un vaste pays à reconquérir, et peu de moyens. Les villes, effrayées du voisinage des Vendéens, appelaient les généraux à grands cris : tiraillés par Luçon, par les Sables, par La Rochelle, pour les couvrir, les généraux vont et viennent, courant de l'un à l'autre ; toujours Noirmoutiers en vue, ils pensent chaque semaine à le reprendre, et chaque semaine un nouvel obstacle les en détourne. Il fallut l'escadre de l'amiral Joyeuse pour s'en emparer : ce sont des luttes sans vigueur, Vendéens et républicains s'arrachent tour à tour le pays, le reperdent et le reprennent.

De leur côté, les Vendéens, sans plan, n'étaient point ardents ; un corps républicain put rester quatre jours au centre du pays, à Challans, sans être inquiété. Charrette laissait volontiers faire ses lieutenants. Lui, souvent éloigné des combats, il occupait ses loisirs à former ses troupes à des manœuvres régulières, prévoyant des coups plus difficiles. Souvent battu, mais envié de la grande

armée, qui, par dérision, appelait son corps *l'armée des Piques*, destitué par les autres chefs, il se contentait de leur répondre par l'annonce d'un succès, dédaigneux de ces insultes. Dans son indolence, il semblait que ces petits combats étaient indignes de lui ; nature violente, il lui fallait, comme au cerf, des chiens à la piste, des dangers précipités.

Vers le mois de mai, il se réveilla et se remua. Il pousse vers l'ennemi devant lui, il lui prend Légé, le Port-Saint-Père, tous les petits bourgs environnants,
11 juin. enfin le point central du pays, Machecoul. Les républicains, qui, depuis deux mois, luttaient pied à pied, chassés jusqu'à la Loire, laissèrent la basse Vendée vide de troupes. Quand la grande armée arriva pour attaquer Nantes, Charrette était libre et prêt.

III.

On peut considérer les attaques, les prises de villes et les combats précédents comme une préparation à cette grande entreprise. Les villes que les Vendéens avaient conquises étaient peu considérables : les unes, Vihiers, Coron, Chollet, ne leur donnaient que la sécurité de l'intérieur ; Thouars fermait, il est vrai, le pays à l'est, Saumur leur assurait un point important sur la Loire ; mais, les eussent-ils conservées, elles ne pouvaient leur servir de débouchés : tous les départements environnants appartenaient à la Convention ; c'est là que s'était formée

en grande partie la levée en masse ; les Vendéens y eussent été perdus comme dans un désert.

Nantes, au contraire, touchait à la fois à la Vendée en armes et à la Bretagne frémissante ; ainsi qu'un homme fort au milieu de ses ennemis, elle restait debout, isolée, et se tournant de tous côtés pour leur faire face ; elle seule empêchait la jonction du pays insurgé avec les départements prêts à se soulever à leur tour ; l'intérêt des deux parts était immense, les efforts furent également gigantesques : l'avenir entier peut-être de la république était dans sa conservation.

Tous le sentaient, et le comité de salut public, dont les ordres se succédaient, se croisaient sans relâche, et les généraux réunis à Saumur, qui écrivaient coup sur coup à Biron (1), commandant à Niort, de se hâter, et les chefs de la ville de Nantes qui, par un sublime élan, avaient décidé, plutôt que de se rendre, la ruine de la cité.

Mais l'attaque fut si prompte que les secours n'eurent pas le temps d'arriver, et même de partir : douze mille hommes arrivant de Metz étaient trop éloignés ; Biron, quoique la Vendée fût déserte de corps armés, ne put venir, soit à cause de la longueur du chemin, soit qu'il fût mal à propos prévenu, soit que les chemins fussent trop difficiles, surtout peut-être à cause de cette

(1) Ex-duc de Lauzun.

mollesse d'esprit et de cette langueur où l'enchaînait sa conviction non arrêtée.

Le maire Baco, alors, et Beysser, jeune général de trente ans, et le général en chef, Canclaux, de l'ancienne noblesse (il faut qu'ils soient connus de nos enfants réservés à des luttes prochaines, les noms de ces hommes qui gardèrent un cœur haut au milieu de leurs concitoyens abattus), tous trois résolurent de sauver Nantes; ils y virent le salut de la France, ils se battirent comme on se bat quand, au prix de mille morts, il faut vaincre; les Vendéens n'étaient pas persuadés que leur avenir était dans cette possession, Bonchamp seul l'avait pressenti, et ce jour-là, comme toujours, ce fut la plus grande foi qui l'emporta.

20 juin. Tout tourna contre les Vendéens. Quelques jours auparavant, à Laloué, les républicains sont mis en fuite, et un bataillon nantais y est abîmé. Pas un de ceux qui périrent n'avait encore trente ans, présage non de défaite, mais d'un dévouement qui va, pendant quarante heures, tendre les âmes presque hors nature. La veille, une troupe de quatre cents hommes, commandés par Meuris, se range devant Niort; barrant le chemin à un grand corps vendéen, il se fait hacher, il n'en reste que quarante, mais l'ensemble de l'attaque est manqué.

Cette attaque commença enfin, mais; d'un côté, Charrette est arrêté par une file de ponts faciles à défendre, et son effort est vaincu; de l'autre, Cathelineau ne peut

commencer en même temps que lui. Les royalistes de la ville, sur qui l'on comptait, épouvantés de l'exaltation magnanime où le peuple nantais était monté, ont peur, se cachent et restent dans l'inaction; tous les points avaient été assaillis, pas une issue ne restait pour la fuite aux onze mille hommes qui s'étaient répandus le long de l'enceinte immense pour la défendre: vaincre était nécessité, de plus ils le voulaient. Les plus beaux actes d'héroïsme s'accomplissaient sans effort; les artilleurs faisaient le service de leurs pièces, froids comme à la parade : on se battait avec l'emportement de l'enthousiasme et le calme de la volonté.

Enfin, étonné d'une si opiniâtre résistance, Cathelineau rassemble quelques cents hommes, avec eux s'élance, perce devant lui et parvient presque au centre de la ville; là, au milieu de la plus furieuse charge, une balle le frappe, il est blessé à mort, il tombe. On l'enleva, les Vendéens, découragés, partout se retirèrent, emportant leur général au fond du Bocage : ils étaient 29 juin.
atteints au cœur.

Quelques jours après, Cathelineau mourut. Il représente le caractère vendéen. Il paraît, il dure peu, il meurt, et il laisse un nom qui remplit les cœurs de respect. Il a le calme des hommes antiques et l'enthousiasme des Machabées; la guerre le révéla tout d'un coup, et il fut grand jusqu'à la mort sans le savoir. Sa sainteté le fit suivre des populations, sa bravoure le tint toujours à

leur tête, son sens étendu et rapide lui donna le premier rang parmi les généraux. D'instinct, il voyait ce qu'il y avait à faire. A Boisgroleau, par le stratagème le plus simple, il s'empara du château (1) ; à Saumur, tandis que tout le monde hésitait de quel côté attaquer, il le devina, et dit : C'est là ! à Nantes, seul, il voulait laisser une issue pour la fuite aux républicains, ce qui eût peut-être donné la victoire.

Pendant plusieurs jours, l'armée désolée entoura la maison où il souffrait les dernières douleurs de la vie, et demandant des nouvelles de celui qu'elle nommait son père. Le douzième jour enfin, un vieux paysan en sortit, il fit signe à cette foule assemblée, et debout sur le seuil de la porte, il prononça ces simples paroles : *Le bon général a rendu l'âme à qui la lui avait donnée pour venger sa gloire !* — Et après avoir entendu cette naïve oraison funèbre du grand homme, les paysans se retirèrent en pleurant.

IV.

Cependant, un bouillant général qui commandait sous Biron à Niort, Westermann, avait profité de l'absence de la grande armée, et, entrant par Parthenay, avait saccagé les villages, brûlé le château de Lescure, battu la
2 juillet. Roche-Jacquelein, pris Châtillon, d'où le conseil supé-

(1) Il fit charger des charrettes de paille et de bois, on les poussa aux palissades, et on y mit le feu.

rieur s'était enfui : le voilà près de Mortagne, à quatre lieues de Chollet, au centre du Bocage.

Mais, après être restées immobiles autour de Cathelineau mourant, et s'être donné d'Elbée pour généralissime, toutes les troupes vendéennes se remuent et alors, là, chez eux, ensemble ou séparément, elles remportent succès sur succès. Ce moment de la guerre étonne qui la suit. Les Vendéens luttent à chaque pas, traversant le pays, livrant bataille à une extrémité, revenant à l'autre ; tous les jours ce sont de grands combats, sans compter les petits : à Châtillon le 5, puis à Martigné le 15, à Vihiers, le 17 et le 18 ; sept jours après, à trente lieues de là, à Pont-Charron le 25, en même temps, à Érigné le 25, enfin à Luçon le 30.

Presque partout ils sont vainqueurs : d'abord, à Châtillon même, ils accablent Westermann, à sa manière, par les armes, le feu et le pillage ; la rage des représailles les emportait, là on commence à ne plus faire de prisonniers, on les fusille tous. 5 juillet. Une nouvelle armée, venant de Saumur, s'est présentée commandée par Santerre ; Piron et Forestier l'attaquent à Vihiers, et, quoiqu'en nombre inégal, l'enfoncent en un instant : Santerre, lancé sur son cheval, s'échappe à peine. 18 juillet. Bonchamp, laissé près de la Loire avec sa division, se trouve vis-à-vis des bataillons de Paris aux buttes d'Érigné. Les Parisiens, rompus, sont acculés à la Loire ; il ne reste de retraite que sur un rocher énorme, à pic, sur la rivière : ils ne veu-

lent pas se rendre, ils se précipitent du haut en bsa, et
26 juillet. y périssent tous, noyés, tués ou écrasés.

Ainsi, au centre, comme toujours, les Vendéens étaient vainqueurs ; ils se portent, il est vrai, comme si les précédents revers hors de leurs frontières naturelles ne les eussent pas éclairés, à Luçon, bien plus éloigné que Thouars, que Saumur, que Fontenay, et là, en rase campagne,
30 juillet. le général Tuncq les met en déroute; mais cet échec est sans résultat, l'armée de Luçon était trop faible. Les généraux républicains, sous le coup de ces défaites répétées, ne savaient où donner de la tête; ils accusaient l'insubordination des troupes, la désorganisation, le manque de pain et de souliers, la lâcheté de leurs troupes, la trahison : ils se dénoncent l'un l'autre; Westermann fait arrêter Rossignol, puis il est arrêté lui-même, bientôt c'est Biron : à Niort, ville éloignée de la guerre, on était encore indulgent et réglé ; mais Saumur et Angers, où se trouvait Ronsin, commandant de la canaille parisienne, retentissaient de paroles de terreur : les modérés y sont taxés de *fanatiques au superlatif*: on essaye des moyens violents, extraordinaires de destruction instantanée, on rassemble des hommes armés de toutes parts, on veut sonner le tocsin contre la Vendée.

Pendant tout le mois d'août, pas une armée républicaine ne se présente, Santerre est dispersé, le corps de Niort désorganisé ; Tuncq, seul, qui avait appris des Vendéens, comme les Russes de Charles XII, à les vaincre,

tenait au sud ; les Vendéens revinrent contre lui à Luçon sur le même champ de bataille du 30. Tuncq profita de toutes ses ressources et même des leurs : son artillerie volante les prit de tous côtés ; comme eux, il fit égailler ses soldats à la vendéenne, et les fit coucher à terre aux coups du canon. Ils s'y trouvaient tous, paysans, émigrés, Allemands et Suisses, Charrette même, qui ne s'était encore joint à eux qu'à Nantes, s'était rallié à la grande armée, et ce jour-là, malgré la plus héroïque défense, malgré l'élan des chefs, les Vendéens furent emportés 14 août.
par files aux coups de l'artillerie légère ; ils perdirent six mille hommes.

Par cette défaite, rien pourtant ne leur était enlevé. Bientôt, à Chantonnay, ils se revengèrent ; cette même armée de Luçon, ils la détruisirent, sur huit mille hommes, 4 septembre.
ils en tuèrent sept mille. En ce moment, les Vendéens l'emportaient ; ils tenaient le Bocage, ils le couvraient, pour ainsi dire, de leurs corps.

C'est la fin de la première période de la guerre et de leurs succès. Tout va changer : l'armée de Mayence arrive.

CHAPITRE III.

Deuxième partie de la guerre.

Ici commence la seconde partie de la guerre. A Paris, la Convention s'animait au récit de ces victoires répétées. Enivrée de son propre mouvement, et des bruits de la guerre, et des éclats qui lui arrivaient du nord, de l'est, du midi, échauffée par le sang qui se répandait et étourdissait, parfois elle tressaillait de fureur. Ces huit cents représentants frissonnaient comme un seul homme, à la nouvelle de chaque victoire des Vendéens, semblables à des lions qui entendent la bataille dans la plaine, et qu'on retient dans leur cage, les griffes aux barreaux et battant les flancs de leurs queues. Quelle troupe ils eussent formée, s'ils avaient pu marcher et combattre !

Mais, du moins, ils firent passer leur âme dans leurs soldats : « La Vendée est le chancre qui dévore la France, « s'écria Barrère à la tribune ; il faut la brûler, la dé-

« truire! Quand un peuple veut être libre, il l'est ! » Il avait raison en son sens; il le comprit, ce comité de salut public qui vécut si peu, tant en quelques mois il dépensa de vie. Il porte un décret ardent d'une effrayante énergie : «La Vendée sera brûlée, dévastée, dépeuplée ; *pour la défense de sa liberté, le peuple français va se lever tout entier !* »

Plusieurs armées déjà avaient été lancées contre la Vendée. On en prépara une autre, terrible par sa composition et par sa renommée. 2 Août.

Les généraux battus arrêtèrent leurs opérations; les troupes se replièrent vers les villes ; on se contenta de les réorganiser, on les débarrassa de tout superflu, de bagages, de chariots; les soldats devaient marcher sans sacs; on voulait une expédition prompte, avec une armée preste et dégagée. Aux troupes régulières se joignaient les levées en masse arrivant constamment de tous les points. Les généraux et les représentants arrêtèrent un nouveau plan à Saumur: l'ennemi était connu, les idées avaient changé;on résolut non plus d'attaquer sur tous les points à la fois, mais d'aller chercher les Vendéens au plus fort de leur Bocage, de les presser entre deux colonnes, de les pousser sur un seul point, de les forcer à livrer de grandes batailles générales et décisives.

Pour cette nouvelle campagne, il leur fallait l'armée de Mayence; c'était cette garnison admirable qui, renfermée

dans Mayence, la défendit pendant trois mois contre quatre-vingt mille ennemis : s'animant *sous une voûte de feu* (1), elle s'était comme exaltée de la furie tonnante des canons; elle ne demeurait pas dans ses remparts, elle pressait sortie sur sortie, elle poussait jusque dans le camp ennemi, elle perdait quinze mille de ses soldats; un de ses postes avait été baptisé du nom terrible de *pont des morts*.

Ses ennemis la combattaient en l'admirant, comme un bûcheron qui abat un grand chêne et qui, levant les yeux vers sa cime, s'étonne de sa robuste vigueur: les Prussiens apprirent la mort d'un général français, spontanément ils firent trêve. Enfin, il fallut céder. Le roi de Prusse les voulut voir sortir de la ville; il appela à lui un à un leurs officiers, il avait appris leurs noms par ses désastres; et, quand cette vaillante garnison défila devant lui, il se découvrit par honneur, à la tête de ses propres bataillons qu'elle avait décimés.

Cependant les généraux ennemis exigèrent qu'elle ne servît plus jusqu'à la paix, il semblait qu'ils eussent peur de la combattre encore, et la Convention l'employa contre les Vendéens.

Son arrivée était annoncée, et tout le monde suspendu dans l'attente, comme s'ils allaient tout décider et sauver: les généraux se disputaient qui l'aurait sous ses ordres, Rossignol à Saumur, ou à Nantes Canclaux: elle fut enfin réservée pour Nantes. On apportait l'annonce

(1) Kléber.

de chaque jour de sa marche ainsi que d'un événement; les lettres et les rapports en étaient pleins. Deux représentants l'accompagnaient, Rewbell et Merlin, qui avaient combattu à Mayence, dignes d'elle et de ses chefs. Les villes la recevaient en triomphe; à Saumur, les généraux sortirent au-devant d'elle et suspendirent des couronnes à ses drapeaux; il semblait qu'elle portait avec elle la gloire.

De Saumur, elle descendit à Nantes, en longeant le fleuve. Quand les hommes sont préoccupés des intérêts, la belle nature leur est voilée: peu, d'ailleurs, de tout temps et de tout pays, sont doués de la faculté d'enthousiasme; j'ai vu des jeunes gens revenir des Alpes, on leur demandait quel effet ils avaient senti des montagnes, et ils répondaient que, remplis de leurs affaires, ils n'avaient rien remarqué. Cette troupe héroïque, ainsi forçant de marches pour envahir la Vendée, enivrée de son enthousiasme et de ses projets, passa à côté de la Loire, rapidement, sans voir les rives fuyantes, bordées d'arbres verts, et les îles lointaines qui se dérobent dans un coude élargi. A Nantes, l'exaltation populaire les saisit, ils furent entraînés aux ovations civiques; on fêta les héros hier vaincus, demain vainqueurs, et, quelques jours après, on les lança sur la route du Bocage inconnu.

C'était là, sans doute, une de ces armées qui se ruent sur une troupe ennemie, instruments brutaux, assemblage confus de natures inférieures, que le philosophe

cynique a flétris dans son dédain amer (1). Mais, parmi eux, à leur tête, il était des hommes qui voyaient le vrai de la vie, et qui en sentaient mieux l'impérieux devoir de la guerre.

Kléber, c'est lui qui l'a écrit, quand il arriva à quelques lieues de Nantes, près de Sainte-Lumine, où le Bocage commence, dans une halte aperçut devant lui la vaste étendue du pays tout animé; c'était au commencement de l'automne; dans les prairies, çà et là découpées comme des pans du manteau vert de la nature, paissaient des troupeaux de bœufs dispersés; les collines chargées d'arbres confus descendaient vers les ruisseaux cachés dans l'ombre; les plans lointains des terres noires fuyaient dans le vague horizon uni au ciel bleu; la puissante nature, dans le calme immense, faisait entendre son bruit perçant, immortel, des insectes de l'herbe; la vie, la vie partout respirait avec force, comme une âme qui emplit l'air et monte au ciel.

Et il admira ce beau spectacle d'un pays doué de toutes les richesses de Dieu, et, jetant un regard sur son armée derrière lui rangée, il pensa avec tristesse à la désolation qui, tout à l'heure, allait couvrir ces champs : les moissons foulées, les terres sillonnées de corps morts, les bois dévorés par les flammes, et au travers de cette plaie de

(1) De deux armées de soixante mille hommes qui vont se battre, il y en a vingt mille pourris au moins de chaque côté.

(VOLTAIRE.)

la terre, la guerre se dispersant dans ses horreurs de sang et de cris désespérés.

Mais c'était une nécessité : il était sujet, envoyé pour subjuguer ; nous sommes tous poussés à nous ravir les uns aux autres la liberté, les hommes ne se peuvent laisser jouir entre eux de leur paix ; et il donna l'ordre de partir, pour agiter *la plus cruelle guerre qui ait ensanglanté la terre* (1).

Les Vendéens, de leur côté, s'inquiétaient de ce qui allait arriver. Le hasard avait fait tomber entre leurs mains le plan des républicains, ils virent que c'était un terrible assaut. Pourtant, rassemblés en conseil aux Herbiers, ils délibéraient sans vue d'ensemble. Ils savaient qu'il ne fallait espérer aucun secours étranger ; un homme venu d'Angleterre, peu de jours auparavant, Tinténiac, avait seulement apporté une de ces vagues promesses par lesquelles les puissants de tous les états et de toutes les époques laissent les malheureux dans une souffrante espérance. Alors Bonchamp représenta son projet de Bretagne : forts encore, en passant sur un des corps ennemis, ils traverseraient la Loire ; à leur approche, leurs amis se soulèvent, les indifférents se décident, ils donnent la main à une ligue qui s'étend du Mans jusqu'à la mer ; ils débordent, inattendus, sur la haute France ; la république apprend tout à coup leur

(1) Hoche.

arrivée; ils triomphent au dehors, tandis que les armées ennemies les cherchent dans le Bocage désert.

Mais Bonchamp n'était qu'une voix sans prépondérance. « Les Vendéens avaient les éléments d'une guerre régulière, mais pas de pouvoir complet des généraux (1). » Ils ne devaient être décidés que par une défaite à quitter le sol de leur patrie. Le jour de la Vendée était venu : elle allait être attaquée, poursuivie, chassée sans relâche; elle allait, toujours luttant, sanglante par mille côtés, joncher sa fuite des corps de ses chefs, se retournant parfois avec d'irrésistibles efforts, faisant d'affreuses trouées dans l'ennemi, passant les fleuves, traversant les villes, dévorant les provinces; morcelée et traînant avec elle les traits dont elle saignait, elle allait tomber enfin, non pas morte, mais abattue, après avoir épuisé toute sa force jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à son dernier pas, et, de ses bras de Sisyphe, avoir porté le rocher jusqu'au dernier sommet où il pût aller!

Les généraux vendéens, ne comprenant pas la portée des projets des républicains, au lieu de se réunir, gardèrent leurs troupes divisées en deux, Charrette du côté de Nantes, la grande armée du côté de Saumur, c'est-à-dire le plus puissant opposé au moins redoutable, à Santerre, le plus faible au plus fort, à Mayence. En effet, Santerre, avec les levées en masse, occupait les environs

(1) Napoléon.

de Saumur, il suffisait qu'il tînt en respect une partie de l'armée vendéenne, on s'inquiétait peu qu'il remportât des succès décisifs ; Mayence fut lancée à droite comme une flèche qui devait transpercer la Vendée en diagonale de part en part. Par cet heureux hasard, les républicains trouvèrent dès leurs premiers pas Charrette, qui, excellent chef de guérillas et de petits combats, ne sut jamais la grande guerre. Kléber et ses Mayençais, en débutant, le culbutèrent d'une ville sur l'autre, à Port-Saint-Père, à Légé, à Montaigu, à Clisson, le Du 9 au 17 sept. poussant, le roulant devant eux. Cette marche leur donna le pays de Retz et porta la terreur dans la Vendée ; tout s'enfuit, et, si l'armée de Saumur eût réussi de son côté, ou seulement gardé sa position, la Vendée, poursuivie en avant par Mayence, rejetée sur les lignes de Santerre comme sur un mur, eût été dès ce jour, écrasée entre deux feux et perdue.

Mais Santerre était incapable, ignorant et mal secondé. Il s'avança sans précaution par Vihiers jusqu'à Coron : un corps Vendéen, commandé par Piron, l'y attendait. Ses quarante mille hommes, mal armés et indisciplinés, s'étaient amoncelés dans la grande rue de la ville qui descend en pente raide vers la plaine : bagages, canons et caissons l'encombraient, à la file, entassés. Piron se lança d'en haut sur eux et les jeta l'un sur l'autre ; les canons ne pouvaient bouger ; ce ne fut pas un combat, on n'eut presque qu'à tuer et à poursuivre sur toutes les

routes ; Ronsin ne s'y reconnaissait plus : *Est-ce que tu t'en vas ?* disait-il à Santerre, qui tâchait d'organiser la retraite. Les canons, les munitions, tout tomba entre les
septembre. mains des Vendéens.

Le lendemain, une autre division de cette armée, sous Duhoux, fut accablée à Beaulieu ; les gardes nationaux d'Angers, poussés dans la Loire, y périrent en foule ; la ville fut dans la stupeur.

Ce même jour, la Vendée en forces livrait une mémorable bataille. Jamais elle n'avait eu un ennemi si fort à craindre ; mais, comme un grand homme prêt à décliner, sa plus belle œuvre lui restait à faire avant de tomber. Ralliée à Charrette, elle se trouva, avec tout son enthousiasme et sa foi en elle-même, face à face de Mayence, cet ennemi si digne d'elle. La rencontre eut lieu à Torfou.

Je veux raconter ici plus en détail cette bataille de Torfou, parce que nulle autre, en Vendée, ne présenta tant d'intelligence et de grandeur des deux parts. Ce fut un combat moins de corps que de vertus contraires.

CHAPITRE IV.

Bataille de Torfou.

On rencontre, près de Torfou, en allant de Poitiers à Nantes, une vaste place ronde, coupée par quatre grandes routes. Sur les côtés de la place, où s'aligneraient les maisons si l'on était dans une ville, s'élèvent d'épais massifs de sapins : leur verdure uniforme et constante leur donne un aspect solennel. Au milieu de la place, se dresse un gros pilier rond, sans moulures, sans inscriptions, surmonté d'une plinthe qui attend son chapiteau : gris et lourd, on dirait d'une énorme pierre milliaire plantée là pour désigner les chemins.

C'est la colonne commémorative de la bataille de Torfou. On avait commencé à la décorer, on en eût fait un monument, la révolution de 1830 l'a oubliée, elle est restée inachevée et presque en ruines. La ruine va

bien aux événements contemporains qui sont déjà de l'histoire.

Le lieu où se livra la bataille ne ressemble point à ce qu'il était alors. Tout le pays, entre Clisson, Chollet, Tiffauges et Torfou, n'était traversé par aucun grand chemin; le Bocage, plus épais et plus accidenté qu'ailleurs, se divisait chaque pas en champs entourés d'arbres et de haies; une multitude de chemins creux, défoncés, impraticables, se croisaient, se mêlaient à travers les genêts et les bois; des carrefours à tout bout de champ, des croix de pierre montées sur trois marches moussues, de grands étangs qu'on rencontrait sans s'y attendre et qu'on longeait sur une étroite chaussée, des hameaux de trois ou quatre maisons perdues au coin d'un bois, au milieu du feuillage; des fondrières de boue et des rochers taillés en chemin encaissé : c'était un fouillis inextricable, où sans guide on se perdait; on ne voyait rien, on n'entendait rien, ni hommes, ni animaux; on allait devant soi comme dans un épais désert, et l'on s'étonnait de voir se lever tout à coup de dessus une haie, une tête d'homme qui vous regardait passer.

Dans ces champs, le long de ces haies, par ces chemins, au milieu de ces bois touffus, allait se livrer la bataille.

Voici quelle était la position des deux armées : en avant de Torfou coule un ruisseau qui va se jeter dans la Sèvre, et que l'on passe sur un pont. Le gros de l'ar-

mée vendéenne, négligeant de garder le pont et le ruisseau, s'était concentré à une demi-lieue de là, à Tiffauges, bourg carrément assis sur une montagne, que la vallée de la Sèvre sépare du reste du pays.

Là se trouvaient réunis presque tous les chefs : Lescure, Stofflet et Bonchamp, avec les paroisses du Bocage et de l'Anjou, La Roberie et les Angevins, Charrette et les troupes du Bas-Poitou. Après sept défaites qu'il avait essuyées coup sur coup, ce dernier était venu rejoindre la grande armée, poussant devant lui les habitants des villages voisins, entraînant une masse confuse de femmes, d'enfants, de bagages et de chariots. Tout cela était entassé autour de Tiffauges, dans le plus grand désordre, campant en plein air, pêle-mêle, hommes de guerre, femmes, chevaux et munitions. Les vivres manquaient à cette population agglomérée, l'exaltation était montée à son comble, les femmes surtout jetaient des cris de peur, d'angoisse et de désespoir qui allaient jusqu'à la fureur.

Quant à l'armée républicaine, elle venait de Clisson, le long de la Sèvre, poussant en pointe sur l'armée vendéenne, comme une flèche sur un arc, s'avançant lentement, pas à pas, au milieu de cette contrée inconnue, traînant ses canons avec elle, et précédée de sapeurs la hache à la main, pour lui frayer le chemin.

Elle se composait de troupes régulières et de vieux

régiments qui avaient fait la guerre; mais sa force principale était dans l'armée de Mayence.

Arrivée à Nantes depuis dix jours seulement, elle avait déjà balayé tout le pays entre Nantes, Clisson et la mer. Admirable de tenue et de discipline, remarquable par une sorte de luxe militaire, on la découvrait de loin à ses habits blancs, et ses plumets rouges flottants au vent; enivrée de ses succès, sûre d'elle-même, et commandée par un grand général, par Kléber, c'était une armée digne d'Homère, elle dévorait le pays sous ses pas, sa réputation marchait devant elle, et on l'appelait l'*Invincible*.

Les généraux vendéens voulurent passer une revue de leurs forces.

C'était le 18 septembre 1793. Il faisait un temps magnifique; le soleil resplendissait dans un ciel sans nuages, soleil chaud, éclatant et fort: il semble qu'il s'était fait beau pour assister à la lutte de deux grandes armées. Des convois étaient arrivés le matin, et l'on avait distribué des vivres; l'armée, refaite et joyeuse, élevait en l'air ses chapeaux et ses fusils avec des cris d'enthousiasme, en défilant devant ses généraux.

En face de la paroisse des Échaubroignes, une voix sortit des rangs : Faudra-t-il dire : *Rendez-vous !* — Non, dit Charrette, point de prisonniers! Lescure tourna vers lui sa calme et noble figure, comme pour implorer l'humanité; mais un geste de Marigny et un rapide re-

gard des généraux l'arrêtèrent. On avait décidé dans le conseil que l'on n'épargnerait pas les Mayençais. C'était le payement de l'oubli que la coalition avait fait des Vendéens dans la capitulation de Mayence. Les officiers reprirent leur marche, et un cri s'éleva : *Point de prisonniers !*

La nuit vint ; à minuit, le curé de Saint-Laud, l'abbé Bernier, dit la messe à un autel improvisé à la lueur des torches, qui jetaient de grosses ombres sur l'armée prosternée. Quelques paroles qu'il trouva dans son abondante éloquence électrisèrent tous les cœurs, et l'on se retira aux cris de *Vive le Roi !*

Le lendemain matin, de hautes flammes du côté de Torfou annoncèrent l'arrivée de l'ennemi. Les républicains avaient incendié le bourg. Un détachement de cavalerie s'avança pour les reconnaître, mais il revint bientôt en désordre, repoussé par la grande ligne qui s'approchait.

Tout se disposa alors pour la bataille, et chacun courut à son poste, les hommes à leurs divisions, les femmes dans l'église, dans les rues, priant Dieu pour la victoire.

Charrette, toujours ardent et empressé, part le premier, franchit à cheval les haies, les fossés, et s'élance, tête baissée, sur les bataillons qu'il rencontre. Un feu terrible et soutenu des lignes rigides qui s'avancent sur lui d'un pas tranquille et régulier, l'accueille. On était à un quart de lieue de Tiffauges, dans une petite

plaine qui décline en légère pente ; les paysans, habitués à se battre dans les chemins, à travers champs, du haut des haies, et non à tenir à découvert, voyant tomber leurs morts par pelotons sur le terrain et ne se sentant pas soutenus, perdent la tête, tournent le dos, et, à la débandade, se sauvent tout courant à Tiffauges, jetant bas leurs armes et poussant des cris d'épouvante.

Mais là, ils se trouvèrent face à face des femmes ameutées que tout ce mouvement de chariots, d'hommes et de chevaux, ce tumulte de guerre et ce branle-bas de combat avait exaltées d'un fébrile enivrement. Folles et hors d'elles-mêmes, elles se jettent au-devant des fuyards, elles les arrêtent par les bras, par les habits, elles les menacent de fourches et de bâtons : Lâches, s'écrien t-elles, vous vous sauvez ! vous avez peur! allez vous battre, tas de vauriens! ou nous vous tuons! Voilà les bleus !

Moitié par honte, moitié par impossibilité de passer par-dessus cette bande de femmes effrénées, qui, les traits bouleversés, les yeux enflammés, les repoussent, ils s'arrêtent, hésitant ; leurs officiers les rallient, les exhortent, ils tournent face. De cette exaltation allaient jaillir les actions et les mots sublimes.

En ce moment, la première ligne des Vendéens était rompue ; tandis que les gens de Charrette s'enfuyaient en désordre, ceux de Lescure, un peu plus à gauche, effrayés par la terrible mitraille des Mayençais, qui mar-

chaient fermement en avant, commencent à leur tour à céder le pas et se débandent sans écouter leurs officiers.

Lescure alors, le brave Lescure, d'ordinaire aussi calme au combat qu'au conseil, voit que tout est perdu si son aile est dispersée ; emporté par un magnifique désespoir, il saute à bas de son cheval, et, avec cet air de Condé qui entraîne les bataillons, et cette inspiration soudaine qui trouve les mots héroïques : *Y a-t-il quatre cents hommes pour mourir avec moi?* s'écrie-t-il. — Oui ! monsieur le marquis, répondent mille voix au même instant, nous vous suivrons où vous voudrez !

Les soldats s'étaient élevés d'un coup à la hauteur de leur général. — C'étaient les gens des Échaubroignes ; ils se reforment aussitôt, s'élancent en avant, et, au pas de course, suivent Lescure sur les Mayençais, criant : *A mort les bleus!* et *Vive le roi!* Les Mayençais n'avaient pas idée d'une pareille furie de combat : ces cris annonçaient tout l'emportement de l'âme. On ne se bat point ainsi pour des étrangers, on ne se bat ainsi que pour des idées et des passions.

Le combat se rétablit, et les dix-huit cents hommes de Lescure tiennent pendant deux heures devant les Mayençais, échangeant des coups de fusil sûrs et bien ajustés contre les feux roulants des républicains.

Enfin Bonchamp, resté en arrière, arrive avec cinq mille paysans de l'Anjou ; les lignes se reforment, et

les divisions se concentrent : la bataille va devenir générale.

Alors, dit-on, il y eut comme une sorte d'hésitation et de temps d'arrêt entre ces deux armées en présence. Elles s'examinaient l'une l'autre, et peut-être s'admiraient-elles mutuellement. Ah! braves gens qui vous décimiez entre Français, quand tous portaient une égale haine à nos ennemis étrangers, braves gens qui luttiez de courage et d'héroïsme et qui deviez, dans cette journée, avoir chacun vos mots sublimes, quand on me racontait vos batailles sur les lieux mêmes, je ne pouvais les écouter sans sentir des larmes me monter aux yeux!

Le combat recommence ; l'ordre est donné à l'artillerie républicaine de passer le ruisseau en avant de Torfou, de gravir une petite colline de l'autre côté, de foudroyer de là les Vendéens. Les canons s'engagent dans un chemin pierreux, en pente étroite et roide, à la file, et bientôt la première pièce débouche sur le pont pour le franchir.

A cet instant, car dans cette bataille il semble que toutes les actions devaient être extraordinaires, un paysan de la paroisse de Thouarcé saisit l'importance de ce mouvement : le premier, sans ordre, il s'élance, traverse comme un trait un peloton de soldats, —lorsqu'on a une telle idée, Dieu vous garde, on est sûr d'arriver à son but, — il va droit au canonnier du premier

cheval, lui arrache son pistolet, le tue, frappe le cheval, qui tombe sous son cavalier, coupe les traits; le pont est encombré, la marche interrompue, toute la file arrêtée dans le ravin, l'artillerie devient inutile; bien plus, elle est un obstacle, elle va servir à la ruine de l'ennemi.

Le paysan retourne à son poste, après avoir fait l'œuvre d'un général et d'un soldat.

Partout cependant on se battait avec une nouvelle ardeur. Les Mayençais se présentaient à peu de distance, en ordre, fermement debout. Il faut les rompre et entrer dedans; la cavalerie vendéenne s'élance au galop contre eux; un feu roulant la reçoit à moitié chemin, et, en avant, un front de baïonnettes baissées lui offre une ligne de fer impénétrable; repoussés, on leur commande une seconde charge : ils vont encore se briser contre cette troupe intrépide qui résiste par le fer et par le feu, immobile ou marchant posément, mais inébranlable et tout d'une pièce. Une troisième fois, exaltés par cette résistance et l'enthousiasme de la bataille, ils revont à la charge; les Mayençais tenaient encore; Kléber, à leur tête, préludait par cette belle défense à sa victoire d'Héliopolis. Les Vendéens se battaient comme des tigres, a-t-il dit, et mes soldats comme des lions.

Mais tout à coup, de tous côtés, des cris éclatants se font entendre; à droite, à gauche, et derrière les Mayen-

çais, une foule armée déborde et s'éparpille à travers les champs, les routes et les bois; les Vendéens se sont étendus, égaillés en tous sens, ils les enveloppent et les pressent. Déjà on se bat de plus près; la Vendée entière est au milieu d'eux; on choisit son ennemi et on le vise; Kléber, blessé à la poitrine, est forcé de se retirer, ses grenadiers l'emportent, la bataille n'est plus un combat de masses et de pelotons, mais une mêlée où un flot de Vendéens brise et disperse les morceaux de ce bloc des Mayençais.

Quelques-uns de ces valeureux soldats commencent à fuir; après une aussi longue résistance, ils s'épouvantaient de ces hommes qui n'étaient pas des soldats; leurs officiers, furieux de leur honte, courent après eux : *Vous fuyez devant de misérables sabotiers!* braves Mayençais! s'écriaient-ils; mais ils n'étaient pas écoutés. On en vit alors qui, ne pouvant les arrêter et ne voulant pas fuir, dans leur désespoir, se firent sauter la cervelle. Jamais il n'y eut un acharnement plus terrible; les républicains qui tenaient encore vomissaient un feu si nourri, qu'en certains endroits la terre était toute blanche de papiers de cartouches.

On s'enivrait à la chaleur de cette lutte qui allait finir; entraînés comme des chevaux qui ne voient plus rien dans leur course emportée, les Vendéens se précipitaient en criant jusqu'au milieu des rangs, se battant à coups de sabres, de crosses et de baïonnettes; Char-

rette, toujours exposé, reçoit six balles dans ses habits, Bonchamp lui-même saisit une carabine, et se jette éperdument dans la mêlée.

Privés de leur artillerie, les Mayençais sont entourés de toutes parts. Il faut céder, il faut se retirer devant la masse qui les accable; et, déjà si admirables dans cette journée, ils vont devenir plus grands encore. Le commencement de la bataille avait montré ce que sont les Français quand on parle à leur honneur; la fin appartient pour la gloire aux Mayençais dans leur défaite.

Ils reculent, ils reculent au milieu d'un pays inconnu, dans des chemins défoncés, à travers des brandes, des arbres et des haies épars; à petits pas ils s'éloignent, poursuivis de près, en queue et sur les flancs; ils reculent et ne fuient pas; de temps en temps ils s'arrêtent, font volte-face, et d'un roulement de feu comme un tonnerre, arrêtent l'ennemi, et le font un moment reculer; — puis ils continuent leur route, impassibles, chargeant et déchargeant leurs armes pendant trois lieues, harcelés, emportant leur général au milieu d'eux, perdant des hommes à chaque pas, mais refermant leurs brèches, et jamais entamés.

Pourtant ils étaient débordés : les Vendéens, couvrant la campagne, les devançant de droite et de gauche, leur allaient fermer la retraite. L'armée républicaine n'avait, pour s'échapper, qu'une seule route, un pont, le pont du

ruisseau de Gétigné, au-dessous de Boussay; les Vendéens s'avancent, ils arrivent.

Mais, de même que Lescure n'avait pas douté de ses Vendéens, Kléber était digne de ses soldats; il les crut capables de mourir. Il braque deux pièces de canon sur le pont, il arrête un colonel, Schouardin, celui-là du moins l'histoire n'a pas perdu son nom. *Mets toi-là*, lui dit-il, *et fais-toi tuer avec ton bataillon!...* Schouardin ne dit qu'un mot: *Oui, mon général!* Il y mourut.

Le reste de l'armée fut sauvé.

Ce grand combat avait duré sept heures. On n'avait point fait de prisonniers, et le massacre avait été horrible: plus de quatre mille corps jonchaient la plaine à trois lieues de distance. En frappant de jeunes recrues qui criaient *grâce!* à genoux, on entendit des Vendéens dire, dans leur énergique langage: *Cela tressaute le cœur de tuer des hommes comme ça!*

Après la victoire, les Vendéens, enivrés d'avoir battu la terrible armée de Mayence, l'appelèrent, par dérision, *l'armée de faïence*, qui ne tient pas au feu. Mais ils l'avaient vue, ils ne le croyaient pas.

CHAPITRE V.

Suite de la deuxième partie de la guerre.

La bataille de Torfou eut son contre-coup. Les républicains se repliaient vers Nantes, les Vendéens les suivent, les attaquent à Montaigu; les soldats ne 21 septembre
tinrent pas, la cavalerie tourna le dos au galop, sans combattre, malgré les prières et les menaces de Beysser désespéré, tant était grande la terreur de la défaite. Le lendemain encore, un autre général, cherchant à se rapprocher de Nantes, Mieszkouski, est surpris la nuit, battu et renversé à Saint-Fulgent. 22 septembre

Après ces deux derniers combats, après la déroute de Santerre et la bataille de Torfou, les Vendéens s'enivraient de voir les deux armées ennemies refluant, ainsi que deux fleuves à leur source, l'une à Saumur, l'autre à Nantes et laissant nu le pays du

milieu. A ce moment, ils se crurent sauvés. Mais ils ne savaient pas que la république était animée d'un extraordinaire génie. On eût été perdu dans un état relâché et sans passion ; alors, au contraire, la Convention se redressa et se roidit en une violente tension. On croirait qu'en ordonnant la levée en masse, en sonnant le tocsin et envoyant Mayence, elle a fait les derniers efforts. Non ! les obstacles l'irritent et lui soufflent des résolutions d'une plus rude vigueur, elle va redoubler, les ressources jailliront des projets brisés.

Une partie de l'armée de Mayence s'était arrêtée à Saumur et à Tours, on la porte vers Nantes pour se rallier à l'avant-garde, que ses revers et ses triomphes ont déjà réduite à huit mille. Deux armées serraient la Vendée, l'une à l'est et l'autre à l'ouest ; cela faisait deux actions ; cet instant du danger exige la dictature ; il n'y aura qu'une armée, qu'un général, toutes deux sont unies sous le grand nom d'*armée de l'Ouest*. Plus de demi-mesures, de modération et de tempéraments ; il n'y aura plus de nobles dans les armées : ils servent bien, mais qui assure qu'ils ne trahiront pas un jour, par un remords de leur passé ? Les meilleurs sont rappelés, Canclaux, Grouchy, Du Bayet même, le chef de Mayence : celui qu'on leur envoie est un soldat qui signe : *le général sans-culotte*, Léchelle ; qu'importe qu'il soit ignorant ? est-ce que ce sont les généraux qui remportent la vic-

toire ? *C'est la république qui combat*, c'est la République qui vaincra.

Un branle-bas général est donné à la France ; deux villes, Toulon et Lyon, sont en révolte ; la Vendée tient tout l'Ouest en échec ; à cette France environnée d'ennemis, il faut un gouvernement nouveau, un régime extraordinaire : la Convention proclame le gouvernement *révolutionnaire* jusqu'à la paix.

Pour première mesure, l'homme qu'elle envoie dans l'Ouest avec des pouvoirs illimités est Carrier.

Maintenant : *Soldats !* s'écrie le comité de salut public, devenu éloquent dans ses ordres, au milieu de cette fièvre de feu, *Marchez ! Frappez ! Finissez !* Il est décrété que la guerre sera terminée le 20 octobre !

Quelle ardeur ! Ils assignent la victoire, ils lui fixent un terme, ils lui feront violence. Il faut, on le sent, que la victoire aille à eux.

Avec une seule armée, la tactique changea. Tous les corps se concentrèrent ; celui de Saumur est appelé à Nantes, et celui de Niort, et celui de Luçon : de divers points venant au même centre, ils vont rencontrer forcément la grande armée des Vendéens, et tous ensemble l'écraser. Ils s'avancent en brûlant, on l'a contesté, mais les ordres mêmes qui défendent l'incendie l'attestent : *personne n'a droit de mettre le feu à une maison, si ce n'est le général.* Les Mayen-

çais étaient animés d'un magnifique enthousiasme; octobre. à Saint-Symphorien, ils n'avaient pas de canons : « Al-« lons chercher ensemble, s'écrie Kléber, ceux que « nous avons été contraints d'abandonner à Torfou.» Ses soldats jetèrent d'unanimes bravos en battant des mains, et les Vendéens furent enfoncés à la baïonnette.

La Vendée ne devait plus résister à tant de forces ; en neuf jours elle livra six combats sanglants, furieux : le 8 octobre, au Moulin aux Chèvres, elle y est battue ; deux jours après, à Châtillon, elle est battue encore ; Châtillon, centre de la Vendée, était destiné aux luttes acharnées ; déjà, deux mois auparavant, elle avait vu une victoire, une défaite se suivant l'une l'autre comme à la course. Cette fois, ce sont trois combats : le 11, la ville est prise, la Vendée recule, les républicains s'établissent dans Châtillon ; au matin, la Vendée revient, Châtillon est repris, les républicains tués, renversés, leur artillerie et leurs bagages perdus : ils fuyaient par les routes, Westermann les arrête, en rassemble quelques-uns, retourne sur Châtillon; les paysans et les déserteurs allemands s'étaient endormis dans l'ivresse de l'eau-de-vie ; il tombe dessus, égorge, incendie, et après une traînée de sang, se retire : les chefs vendéens rentrent encore une fois dans la ville, et la trouvent parsemée de corps et de débris. Aucun n'a voulu céder ; comme

deux lutteurs s'abattant, se relevant, retombant, la victoire de l'un n'est pas pour l'autre une défaite ; ils prennent, perdent et reprennent le même lieu pour se l'arracher. 11-12 octobre.

Ce n'est pas tout ; ces combats étaient livrés contre les armées de Saumur et de Niort ; le 14, nouvelle bataille à Mortagne contre l'armée de Luçon ralliée à Mayence. Il fallait se tourner incessamment contre un second ennemi, après un premier ; contre un troisième, après un second ; à Mortagne, la Vendée est défaite encore, et l'un de ses meilleurs chefs, Lescure, blessé à mort (près de la Tremblaye).

Alors toutes les armées républicaines se trouvèrent réunies, Saumur et Niort, par Châtillon, La Rochelle et Mayence, par Mortagne, se portent sur un même point, Chollet, et il est frappant pour tous que là va se livrer la suprême bataille.

Aussi bien que les républicains, la Vendée l'a compris ; depuis quelques jours, les convocations étaient faites de toutes parts, un conseil avait été tenu ; mais déjà ils ne croyaient plus au bien seul, ils préparent leur retraite, et, dans cette prévoyance, Talmont va s'emparer d'un point sur la Loire pour la franchir après en cas de défaite.

Charrette, cependant, tandis que la grande armée, la vraie Vendée, la fleur de son sang, se débattait contre tant d'ennemis, que faisait-il ? Épris d'une

futile gloire et dominé par un génie vaniteux, il se tenait à l'écart, il s'éloignait du fort de la bataille, et s'en allait conquérir inutilement l'île de Noirmoutiers : *Que tout chef demeure sur son territoire et le défende*, répondait-il aux instantes demandes de ses compagnons, prononçant et appliquant le premier cette maxime de nos temps de tyrannie matérielle : *Chacun pour soi, chacun chez soi !* — Peut-être, ici, il perdit la Vendée.

12 octobre.

La bataille de Cholet est la seule dans cette guerre qui ait le caractère des batailles militaires, où on lutte pour rester maître du terrain, et qui sont les batailles les plus acharnées. Comme dans toutes les actions de la vie, quand le but est trop près et que l'on ne prévoit pas un plus lointain succès, on se cramponne au présent, qui, ainsi qu'un mur, est devant les yeux ; on le veut emporter ; si l'on savait que l'espace est derrière, on ne s'y acharnerait pas, et on le tournerait pour gagner la vaste campagne. Les plus belles batailles de Napoléon, qui eurent les plus grands résultats, ne furent pas les plus disputées. Ainsi les républicains à Cholet, ne devinèrent pas le passage de la Loire ; les Vendéens ne virent pas pour but le déblayement de la Vendée ; on se battit des deux parts pour l'emporter sur le champ de bataille.

Courage, héroïsme, discipline, ordre inaccoutumé, charges furieuses, frénésie, désespoir, tout fut employé.

Les Vendéens, Bonchamp avait réglé leurs dispositions, s'avancèrent pour la première fois en lignes rigides, régulières sur une lande découverte; les républicains, comme les Vendéens à Torfou, reculèrent d'abord, puis Mayence vint à leur secours, comme naguère Bonchamp à celui de Lescure, et le combat devint une mêlée terrible : les plus braves généraux, Kléber, Haxo, Beaupuy, Marceau, se trouvèrent emportés dans une foule qui ne se reconnaissait pas; Carrier fut entraîné à cheval par un tourbillon de fuyards, le représentant Merlin, toujours aux premiers rangs, fit le service du canon. On se battit presque tout de suite corps à corps, on avait ordonné de charger à l'arme blanche. Ici, des côtés entiers étaient défoncés et la bataille perdue, tandis que, là, d'autres tenaient et gagnaient la victoire; à gauche, Stofflet et La Rochejacquelein poursuivent les républicains, mais à droite, les Vendéens sont débordés, écrasés par les Mayençais.

Enfin, tout en commandant, en courant, ralliant et poussant en avant leurs soldats, les chefs de la Vendée aperçoivent cet amollissement des coups, ce tournoiement général, et cette course en mille sens qui, dans les batailles, commencent les déroutes. La bataille était perdue en effet : alors le désespoir les rallume, une dernière fois, ils se réunissent quelques cents braves, se précipitent dans l'ennemi, pour périr ou pour décider la victoire, frappant et ensanglantant largement leur voie; mais

coup sur coup, au milieu de tant de bras s'abattant sur eux, ils tombent : d'Elbée tombe, Bonchamp tombe, cinquante autres tombent ; l'escadron est démoli, brisé, dispersé, quelques-uns, blessés et tailladés, emportés par le hasard et le flot du combat, se trouvent sortis de la mêlée, et rejoignent, au galop de leurs chevaux, l'armée fuyante qui, comme un torrent allant à la mer, roulait vers la Loire. Cette tourbe traverse Beaupréau

18 octobre. sans presque s'y arrêter, dévore cinq lieues de terrain, arrive à la Loire, s'y jette et la passe.

Là mourut Bonchamp ; avant d'expirer, il ordonna de laisser la vie à cinq mille prisonniers que l'on voulait massacrer, acte grand et qu'il faut louer, mais qui n'est pas au delà de la force commune du chrétien touché au cœur par le doigt de la mort.

CHAPITRE VI.

Campagne d'outre-Loire. — Savenay.

Le passage de la Loire semble d'abord inexplicable, surtout quand on sait qu'il était préparé d'avance. Rien n'était désespéré; les républicains n'avaient fait qu'une trouée peu profonde. Le Bocage et la Gâtine, libres encore, pouvaient résister; on n'en voit pas la nécessité.

Les philosophes chrétiens qui expliquent tout par la volonté haute de Dieu, répondront que là, comme partout, Dieu dirigeait les désastres des Vendéens, que le temps de la guerre dans le pays était fini, qu'il voulait leur donner de nouvelles épreuves et se servir de leur destruction pour d'autres buts.

Il est vrai, mais, pour ces résultats divins, il est des moyens humains et des causes laissées à la liberté de l'homme. Il y eut des causes à ce passage de la Loire.

Le peuple était fatigué, le pays usé, la division dans le conseil ; une vague ambition avait pris certaines têtes ; puis, il est dans l'esprit de l'homme un besoin de changer et d'avancer : depuis cinq mois on tournait dans la même contrée, on s'était battu plusieurs fois sur les mêmes champs de bataille, on ne pouvait plus se rencontrer que dans des lieux déjà marqués par des tombeaux ou des trophées. Le caractère vendéen est sédentaire, mais cet attachement au sol sied à l'inertie et à la paix ; l'activité fiévreuse de la guerre lui était contraire ; calme, on reste chez soi ; dans l'agitation on en sort : un peuple agit comme un homme. Après avoir cherché toutes ses ressources à la portée de la main, pour en trouver de nouvelles, on sentait le besoin de faire un pas. Alors les Vendéens se rappelèrent le projet ancien de Bonchamp, et ils passèrent la Loire, pour échapper à l'angoisse du présent et à l'anxieuse mémoire du passé.

Dans cette guerre de deux mois, au delà du fleuve, les Vendéens sont plus admirables encore. Ils ne sont plus dans leur pays, ils ne se reconnaissent plus ; la terre où ils marchent n'est plus la leur, ni les toits qu'ils connaissaient, ni les arbres, ni les champs, ni le ciel, qui ne semble pas le même que le ciel de la patrie, ne fût-on séparé d'elle que par un ruisseau. Quand on lit cette marche en avant par Château-Gontier, Laval, Granville, leur retour par Dol et Antrain jusqu'à Angers, et, repoussés de là, rejetés comme une balle par

un mur, leur course vers le Mans, leur fuite précipitée à la Loire; quand on suit cette foule encombrée roulant du sud au nord et du nord au sud, et du sud encore au nord, allant et venant sur ses pas, par les mêmes routes comme un rayon de foudre, on s'étonne qu'elle existe encore, on la suit haletant et épuisé comme elle, on prévoit qu'elle va tomber demain, après avoir résisté aujourd'hui, et demain elle se relève, elle se ramasse et s'élance avec toutes les forces de la jeunesse; c'est une succession d'efforts d'Hercule, d'élans à chaque instant renouvelés; et l'on s'arrête épouvanté d'avance de la prochaine catastrophe, on est lassé de les suivre du regard avant qu'eux-mêmes soient lassés de lutter.

Ces Vendéens que l'on croyait détruits, se lancèrent devant eux, avec l'ignorance de la foi, tout d'un trait, comme de vigoureux chevaux. Dans les guerres ordinaires, deux armées marchent l'une vers l'autre, se joignent et s'attaquent; ou bien l'une défend un pays, se porte sur tous les points tour à tour, et défend le terrain pied à pied.

Ici, c'est un spectacle inaccoutumé. Une armée battue, à demi détruite, veuve de ses meilleurs généraux, envahit un pays hostile; l'ennemi la suit à la trace, la harcèle l'épée dans les reins; et, comme si elle n'en avait souci, elle va en avant, prenant les villes, passant pardessus les provinces : c'est le vainqueur qui se défend, c'est le fugitif qui est conquérant.

Après Cholet, les républicains ne la poursuivirent pas aussitôt jusqu'à Saint-Florent; quand ils arrivèrent, elle était au delà de l'eau. Il y eut un moment d'inquiétude ; Nantes et Angers tremblaient que la Vendée ne tombât sur elles, il fallut les couvrir de troupes; puis les vainqueurs, faisant un détour par Nantes, traversèrent la ville, et se mirent à la chasse de l'armée vaincue.

Elle cependant, trois jours après son grand désastre, elle entrait à Château-Gontier le 20 octobre, le 25 à Laval; elle était déjà au centre du Maine, entre la Bretagne et la Normandie, sur les limites de l'ouest de la France. Ici, l'armée républicaine, forçant de marche, l'atteint, et, dans un de ces lieux qui semblent dénommés exprès pour les actions, à la *Croix de Bataille,* la nuit, il se livre un combat acharné, une de ces batailles vendéennes pour lesquelles il faudrait répéter à chaque instant les mots d'héroïsme, de rage, de fureur. Les Mayençais, Kléber, Beaupuy, Marceau, se battent comme on se battait à la frontière, c'est-à-dire qu'ils auraient dû vaincre; mais ils étaient commandés par un général incertain et tremblant, Léchelle, qui retient une
26 octobre. partie de ses troupes; mal soutenus, les soldats, *qui ont toujours un œil sur le dos* (1), s'épouvantent, et, après douze heures de combat, s'enfuient sur toutes les

(1) Kléber.

routes; Mayence est entraîné, on ne peut les rallier qu'à Angers.

La clameur de l'armée s'éleva si forte qu'il fallut rappeler Léchelle ; la révolution, qui croyait en son génie, non à la science de la guerre, ne lui choisit point un général pour remplaçant, elle envoya un soldat brave et ignorant, mais patriote, Rossignol, que le comité de salut public nommait son *fils aîné*.

Débarrassée de ses plus formidables ennemis, l'armée vendéenne reprend sa marche : rien ne l'arrête plus ; elle entre à Fougères, à Dol, à Pontorson ; toute troupe qui se présentait était impuissante, ce que n'avaient pu les Mayençais d'autres étaient mal venus de le tenter. Elle est en pleine Normandie, sur la côte de la Manche ; un détachement part pour Avranches, s'en empare ; la Vendée n'a plus que quarante lieues de là à Paris.

Quelques-uns rêvèrent alors de prodigieux résultats ; ils voyaient l'Anjou, le Maine, la Normandie envahis, repoussant tout, s'avançant avec des forces doublées vers le haut de la France ; au bout de la route, Paris ; les armées étrangères tendant, de leur côté, à la capitale : eux au sud, les alliés au nord, lui donnant l'assaut, et Paris s'ouvrant, et la république s'écroulant à leurs coups, et la royauté rétablie !

Que devait donc penser la Convention, quand elle apprenait cette marche prodigieuse? on croyait la Vendée abattue, ses débris chassés par des armées qui ne la

laissaient pas respirer, et elle avance sans que rien la retarde ; elle se détourne de temps en temps comme un fort lutteur qu'on arrête, abat à droite et à gauche, et continue, poussant vers Paris ; ainsi qu'au temps de Spartacus, les esclaves approchent en torrent, et la ville qui fait trembler l'Europe s'informe chaque matin si la Vendée n'est pas à ses portes.

Mais nous touchons à la catastrophe ; si près de la mer, ils avaient été amenés à un vague espoir : s'emparer d'un port, recevoir des secours de l'Angleterre. Ainsi, immortel châtiment des guerres civiles, ils en étaient réduits là, d'attendre leur succès du concours des Anglais, ces Vendéens qui portaient si fièrement le nom Français : ils ignoraient que l'Angleterre *ne sait donner que de l'argent* (1). Cette fois cependant elle prépara réellement une flotte. Afin de se mettre en rapport avec elle, l'armée vendéenne attaqua Granville. Granville était une place fortifiée : jamais les Vendéens n'avaient vu de tels remparts. Eux qui se battaient dans les champs coupés de haies, rarement en plaine, ne prévirent pas le peu que font des canons sur des murailles épaisses et hautes ; ils se jetèrent dessus comme sur un obstacle léger qui devait céder à leur impétueuse ardeur : ils furent arrêtés par les palissades seules ; au bout de quinze heures de combat,

(1) Montgaillard.

découragés, ils se retiraient ; les chefs les rallient, les ramènent : tout est dans Granville ; encore un effort, l'Anglais va arriver ! N'entend-on pas déjà son canon ? Mais l'Anglais était retenu immobile dans ses ports par les vents contraires. En vain, La Rochejacquelein, Marigny, montent sur un bastion, entraînent quelques compagnons, la ville immuable résiste. Le feu prend aux faubourgs en même temps, les Vendéens tombent en masse sous la mitraille; enfin, après d'incroyables efforts, tour à tour s'élançant à l'assaut sur leurs baïonnettes enfoncées dans le mur en guise d'échelles, et précipités dans les fossés, après deux jours de bataille, ils quittent l'attaque, la ville, et, en tumulte, à la débandade, s'en vont, abandonnant toute entreprise. 14-15 novembre.

A ce moment, en effet, un cri général s'éleva dans l'armée : La Vendée ! la Vendée. Ils veulent leur pays, leurs villages, leurs genêts et leurs champs ! Il n'y a point de commandement de généraux contre cette volonté d'un peuple : on retournera donc en Vendée !

Comme plus tard la grande armée de l'empereur, au retour de Moscou, tendait vers la France, et, poursuivie par les mêmes troupes russes qu'elle chassait tout à l'heure devant elle, vit se lever à droite, à gauche, à chaque pas, des ennemis nouveaux, de même va être assaillie la Vendée revenant.

Ses généraux n'eurent sans doute pas le temps de réfléchir à l'imprévu, à l'impossibilité presque de cette retraite, ils avaient trop à agir. Comme les poëtes, ils ne pensaient pas, ils créaient. Le passé n'était point à déplorer, l'avenir à combiner; le jour, le moment, suffisait à les prendre. On est au fort de l'hiver, ils sont exténués, manquant de tout, minés par une maladie qui s'étend de proche en proche, bien plus, perdus de leur confiance dans les chefs. Pour rentrer, il fallait emporter de nouveau toutes les villes, reconquérir cinquante lieues de pays, passer sur une, deux, trois armées; vaincre aujourd'hui, vaincre demain, vaincre toujours. Dieu ne fit pas ce miracle. Ils vainquirent une fois.

L'armée républicaine s'était ralliée, réorganisée, on lui avait envoyé de nouvelles troupes : deux corps arrivaient à la fois de front et de gauche, d'Angers et de Rennes; un troisième devait, venant de Cherbourg, attaquer à droite les Vendéens; ils ne lui en donnèrent pas le temps. *La Vendée retournait à son antre* (1); à Dol, elle rencontra l'armée républicaine; le choc fut effroyable, c'est le combat qui donne, par ses détails, la plus forte idée de la tenace fureur des batailles vendéennes. Les deux armées avaient chacune d'impétueux Achilles, des Ajax indomptables; ce fut

(1) Châteaubriand.

un combat homérique ; le bouillant Marigny contre Westermann, le beau Talmont contre le jeune Marceau, l'inspiration de La Rochejacquelein contre la sagesse de Kléber, la valeur organisée des républicains contre la rage des Vendéens, le mépris le plus magnanime de la vie chez tous. La bataille, à travers une brume épaisse, de jour et de nuit, dura quarante heures : bleus et blancs revinrent deux et trois fois à la charge, la colonne des grenadiers réunis tint seule trois heures ; la Vendée l'emporta enfin, l'armée républicaine fut brisée comme un vase solide qui, frappé longtemps à grands coups, se casse soudain et vole en éclats au loin; ses débris se dispersèrent sur toutes les routes. 18-19 novembre.

Alors les Vendéens reprennent leur chemin et poussent vers la Loire; il faut aller vite, ils n'ont plus qu'un mois à vivre, et que de marches, que de terrain parcouru, que de villes traversées, que de combats !

Leur idée, on ne peut dire leur plan, c'est de rentrer en Vendée; sur tous les points, de Nantes à Saumur, la Loire est gardée ; ils attaqueront cette longue ligne par son centre, à Angers; ils croient pouvoir emporter *des murs de fer* (1). En quinze jours, ils ont repassé par leur ancienne route, par

(1) D'Obenhein.

les villes jadis conquises ; du rivage de la Manche, ils sont à Angers. Ils lui donnent l'assaut ; Angers, ferme dans ses vieux murs, garni de hautes tours comme on en voit encore au château, les repousse violemment. Là se trouvait Beaupuy, de l'armée de Mayence, qui, souffrant encore de ses blessures, se
5 décembre. faisait transporter sur les remparts, élevant les courages. Ils désespèrent de l'emporter ; une sorte de délire prend cette armée, elle ressemble à cet homme ivre dont parle Luther, qui ne peut se tenir à cheval, et, quand on le relève d'un côté, tombe de l'autre : elle voulait rentrer chez elle, elle ne le peut pas, et elle ne sait où aller, à Tours ou en Bretagne ; le sang de ses blessures l'aveugle, elle se retourne, elle court d'où elle vient, du côté du Mans ; sur la route, elle trouve La Flèche qui résiste, d'un effort fiévreux elle force son pont et passe. Le lendemain elle est entrée au Mans, et, affaissée, n'en pouvant plus, elle s'y assied pour s'y reposer et souffler un moment.

Mais l'ennemi est aux portes, et cet ennemi, c'est Westermann, Marceau, Kléber, des troupes admirables, venues des frontières, impatientes de combattre, et les derniers débris de Mayence. Par son audace, par sa dévorante activité, par ce fougueux emportement qui ressemblait à la folie, Westermann hâta et décida la victoire disputée avec un acharnement désespéré. Il fallut d'abord enlever les faubourgs, le pont fortifié, les

portes ; puis chaque rue défendue pied à pied, vomissant les boulets, chaque maison, enfin la grande place, encombrée de la masse des Vendéens, hommes, femmes, chevaux, canons, chariots ; arrivés là, il n'y a plus de bataille, mais un massacre affreux, une mêlée sans égale à travers la nuit, par une pluie battante. On fuit, on s'étouffa, on se passa sur le corps ; dans cette foule précipitée, le canon, tirant à mitraille, ouvrit d'énormes brèches aussitôt refermées, aussitôt rouvertes ; les corps s'entassèrent *en batteries* (1), les Vendéens s'échappèrent partout où ils purent, partout ils tombèrent sous les coups : il en périt plus de douze mille.

Ce qui reste, instinctivement, avec la rapidité du loup 12-13 décembre.
blessé, court à la Loire par vingt routes ; mais, arrivés au bord, la Loire est gardée par des chaloupes canonnières, par des bateaux, et Westermann est sur leurs pas : impossible de la franchir. La Rochejacquelein et Stofflet, seuls, avec quelques soldats, le tentent, et atteignent l'autre rive, la Vendée ! Mais l'armée vendéenne, ou plutôt ses tronçons, réunis par Fleuriot, Lyrot et Marigny, est restée là, sur le rivage, et, fuyant devant les cavaliers républicains, laissant la vue de son pays, elle se traîne vers Blain, cherchant à gagner la Bretagne, asile de bois et de fourrés. Les républicains la suivent à la piste, elle n'avait pas dix mille hommes alors ; enfin, à Savenay, ils l'atteignent un soir, et, sûrs qu'elle ne peut plus échap-

(1) Rapport à la Convention.

per, ils s'arrêtent, ils lui laissent la nuit, pour lui donner le lendemain le coup de mort.

Une armée est un être animé ; elle sent, elle pense, elle agit, elle souffre, elle expire comme un homme. Après avoir lutté pendant tant de mois, avoir marché par les chemins de tout l'Ouest, s'être exaltée de ses victoires, avoir été abattue de ses défaites, s'être relevée, avoir repris ses armes, et avec une force nouvelle, inconnue à elle-même, recommencé ses combats, se heurtant, à chaque pas, aux troupes, aux villes ennemies, exténuée et brisée, être enfin rejetée dans un coin éloigné de la Bretagne, face à face d'une dernière armée, qui ne veut plus d'elle une défaite, mais la mort! ah! n'est-ce pas comme un homme qui sent sa puissance dans le monde, qui trouve devant lui une barrière, la brise et passe, puis quand il a fait un pas, ses ennemis se relèvent; encore il est entouré : frappé à la tête et au cœur, il fuit, il porte des coups furieux, s'ouvre une voie semée de corps et croit échapper et arriver à un lieu de repos. Mais, près du but, quand il a épuisé son sang, qu'il arrive haletant, il trouve, devant lui, tous les ennemis de sa vie rassemblés en une masse infranchissable, et cette fois ils veulent, non qu'il s'éloigne, mais qu'il disparaisse à jamais!

O suprême lutte du génie, où tout l'homme se ramasse et se tend dans sa force tout d'un coup revenue, désespoir sublime, où rien n'est étroit et médiocre

dans l'âme ! Que l'homme est grand quand il meurt !

Ce fut la fin de l'héroïque armée vendéenne, à Savenay ; elle mourut dans un sublime accès, sentant instinctivement qu'elle allait mourir, mais se battant comme si elle était immortelle !

Ils s'étaient tous rassemblés, hommes, enfants, blessés, vieillards ; tous voulaient marcher, tous voulaient être de ce dernier combat et s'ensevelir dans un dernier désastre. Voyez comme ils sont aveugles, comme déjà hors du monde et perdus pour cette vie ! Leur général, Marigny, donne les ordres du combat, et il apprête la retraite : point de victoire qu'on puisse disputer, elle est impossible, on le sait, et ils vont pourtant à l'ennemi. Quelle bataille ! quel acharnement ! ils s'étaient jetés en colonne serrée avec un emportement devant lequel tout eût dû céder, si les lignes n'eussent pas été doublées, triplées devant eux. Après ce choc violent, où l'ennemi ébranlé plie un moment, puis se redresse et les repousse, leur force n'est plus qu'à moitié ; déjà ils vont céder ! Le désespoir saisit Marigny : quoi ! sitôt lâcher pied et mourir ! Il ramasse autour de lui quelques-uns : Encore ! encore ! que nos ennemis nous reconnaissent ! et il se jette tête baissée dans leurs rangs. Le malheureux, il serrait un drapeau entre ses bras, et, au travers de ses impuissants efforts, des larmes de rage lui coulaient sur le visage. C'était le plus haut point de l'énergie humaine, et elle ne pouvait rien ! l'instant était venu ! et quand

il le voit, que les républicains, par moments repoussés, reviennent et gagnent partout et enveloppent, entendez-vous ce dernier cri du héros qui ne veut pas se reconnaître vaincu : *Femmes ! sauvez-vous !* Il n'y a plus de soldats autour de lui, ce ne sont que des femmes, puisqu'ils n'ont pu vaincre malgré l'impossible ! et lui, il reste, le sabre à la main, taillant à grands coups alentour, jusqu'à ce que le flot des soldats l'entraîne et l'emporte dans leurs débris.

Les prisonniers furent presque tous massacrés, guillotinés ou fusillés : c'était le prélude des Colonnes infernales.

CHAPITRE VII.

La Vendée après la campagne d'outre-Loire.

Cependant la Vendée avait bien changé d'aspect depuis la bataille de Cholet. Plus de soixante mille hommes avaient péri dans la guerre, cent mille personnes, passant la Loire, s'en étaient allées loin de la patrie. Le Bocage semblait désert. On traversait des villages dont presque toutes les maisons étaient abandonnées, les portes ouvertes et les murs brûlés; les villes, comme vides de leurs habitants, se taisaient du bruit de la vie; le peu qui restaient vivaient à l'écart, mornes dans l'attente, entre les combats qui venaient de finir, et le murmure de la guerre qui s'approchant les allait bientôt éveiller: semblables à ces hommes atteints d'une maladie mortelle qui, après une fièvre ardente, restent assis, fixes et immobiles, entrevoyant la vague image de la mort prête

à les saisir. C'était le temps de l'hiver qui commence, la nature se dépouillait tristement et sans bruit, et, sous le ciel sans soleil de novembre, les champs, que les paysans ne venaient plus remuer de leurs bras, s'étendaient dans leur solitude et leur grand silence.

Les républicains n'avaient pas eu de peine à soumettre ces débris de population abattue; les corps des troupes, envoyés vers les petites villes, les avaient toutes occupées, de Bressuire à Tiffauges; ils y tenaient garnison, les fonctionnaires du gouvernement rentraient dans leurs charges; sous la force des baïonnettes çà et là dressées, le peu d'énergie résistante céda et plia; les paysans vinrent par bandes livrer leurs armes; peu à peu les échanges de l'intérieur commencèrent à renaître, les communications redevinrent aisées; un général qui traversa la Vendée à cette époque, trouva sur les routes une foule d'allants et de venants; on reprenait le cours ordinaire de la vie.

Tel était l'état du peuple; en dehors de lui, la guerre se mouvait petitement et sans résultats. Son caractère s'était transformé. Après le passage de la Loire, les républicains, suivant la grande armée vendéenne, avaient laissé Haxo près de Nantes pour s'opposer à Charrette. Mais Haxo n'avait que peu de troupes avec lui; chargé de garder une grande ville, il n'osait s'en éloigner; envoyait-il quelques forts détachements plus avant, les représentants et la municipalité le rappelaient aussitôt; la

pensée des Vendéens était toujours présente ; et quand ils revinrent de Dol à grands pas vers Angers et le fleuve, Nantes s'émut, elle ramassa les troupes d'Haxo autour d'elle, on agita même de les envoyer de l'autre côté de la Loire, et, entre les incertitudes et ces craintes, le général républicain demeura immobile.

Quant à la Vendée, ce n'était plus elle qui combattait, la meilleure séve était sortie de son corps ; dans le Bocage, à droite de la Sèvre, quelques bandes seulement, isolées et la plupart formées d'étrangers, parcouraient les champs de genêts et les chemins de traverse, pillant ou se rencontrant de temps en temps avec les patrouilles républicaines. Dans la Basse-Vendée, où le principe religieux et la fougue de résistance n'étaient point aussi forts, Charrette tenait auprès de lui un petit nombre de paysans, ses bandes étaient formées d'anciens militaires, de déserteurs, d'hommes du pays devenus des soldats ; il les avait organisés, il leur avait donné des grades, des uniformes ; la guerre avait fini par être aimée.

La guerre a un enivrement digne de l'homme. L'action vivante, l'imprévu de chaque heure, l'héroïque danger que l'on court, tout ce qui accompagne et fait les combats, lignes rangées, chevaux équipés, roulements des tambours, musique émouvante, éclat des cuivres, des épées, des panaches et des drapeaux, marche puissante de ce grand corps de l'armée, s'avançant sur vingt mille pieds, silence de tous par moments, im-

mense et frémissant murmure courant sur les têtes, et la conscience d'être quelque chose de cet ensemble fort, qui agit, remue, détruit et crée, et l'orgueil qui en vient et qui élève au-dessus des misères vulgaires, l'élan magnanime enfin, inspiration de l'âme, voilà ce que la guerre a de grand, voilà ce qui ébranle les peuples, et les entraîne dans toute la terre avec de violentes passions sur les champs de carnage !

Ainsi ce n'est plus la foi qui mène les bandes de Charrette, c'est la nécessité de la résistance et l'habitude des combats; ce n'est plus l'enthousiasme qui remporte les victoires, c'est l'habileté qui dispute les succès. Ce n'est plus l'instinct des généraux qui triomphe par une sublime ignorance, c'est la science et l'art arrachant encore quelques jours de vie ; ce n'est plus Cathelineau, c'est Charrette. En racontant les marches et les retraites de ce chef qui, comme le Protée de la Fable, s'échappe sous la main de ses ennemis, on ne le suit pas sans admiration, mais on n'est plus pris de l'enthousiasme des grandes batailles. Aux yeux du militaire, la campagne de Charrette semble plus étonnante; pour le philosophe, le premier choc des Vendéens est une œuvre plus généreuse et comme un trait de génie.

Dans cette disposition des deux partis, les combats sont des marches, des courses de l'un sur l'autre pendant quelques lieues, des prises et reprises de villes abandonnées, envahies, coup sur coup : Haxo enlève à

Charrette tous les points importants des environs de Nantes, le port Saint-Père, Sainte-Pazanne; puis il retourne, précipitamment rappelé, à la grande ville; Machecoul est à Charrette le 26 décembre; le 6 janvier, il est à Haxo; un moment, le général vendéen pense périr avec toute sa troupe; l'île de Bouin est cernée, enlevée; il y perd son artillerie, la moitié de son monde, sa cavalerie, il n'a plus qu'un cheval dans toute son armée. Quelques jours après, par un trait hardi, il défait les républicains aux Quatre-Chemins, et, de là, traversant le pays en diagonale, il pousse dans le Bocage jusqu'à Châtillon; il espérait que ce cœur de la Vendée battrait au bruit de ses pas, qu'elle se remettrait debout et relèverait le bras, mais la trouvant brisée d'épuisement, il la quitte en hâte, il revient défendre son propre territoire et le champ de ses courses. Noirmoutiers déjà allait lui être enlevé.

Novembre.

2 décembre.

3 janvier.

C'était le temps où la grande armée vendéenne, hachée de coups au Mans, arrivait toute haletante au bord de la Loire, jetait un regard sur l'autre rive, et la voyant garnie de soldats, tournait face, pour aller, dans les bois de Savenay, tomber. Le frère de Cathelineau apparut un instant avec une petite troupe sur le bord, levant un drapeau blanc pour signal; mais les Vendéens crurent que c'était une fraude et se retirèrent. Presque seuls, Stofflet et La Rochejacquelein touchèrent la terre de Vendée; d'abord errants, s'enfonçant dans les forêts, ils

se retrouvent bientôt dans les Mauges, au plus épais du peuple vendéen ; les paysans des Mauges, en effet, avaient attaqué, dès les premiers jours de décembre, Chollet et Saint-Florent ; là recommençait déjà le bouillonnement : à l'apparition des anciens chefs, des bandes se reforment, près d'eux accourent des débris de l'ancienne armée, des soldats de Bonchamp, et les enfants des morts, et ceux qui restaient encore de la famille vendéenne ; ce peuple, comme une tribu sacrée, semblait être voué au culte de la guerre.

Alors sur les deux flancs de la Vendée s'élevèrent deux petites émeutes : aux bords de la Loire, dans les Mauges et le Loroux, Stofflet et La Rochejacquelein ; dans le Marais et les paroisses de la mer, Charrette ; mais la masse, on l'a vu, était inerte ; là, c'était un vieux souvenir qui excitait la guerre, ici, c'était le génie de Charrette ; là, l'ombre d'un peuple, ici, un seul homme ; ce n'était plus l'insurrection de la nation, c'était une guerre de soldats.

Pour réduire ces bandes séparées, il fallait, des efforts non pas étendus, mais continus, non de grandes troupes, mais des corps bien dirigés ; les hommes sages voulaient les cerner, leur couper les vivres, les isoler, les trancher un à un, par le pied, et les enlever de terre ; quant à la terre, elle était étrangère à ces troupes soulevées, comme un bon sol à des racines empoisonnées. En poursuivant les hommes armés, on pouvait protéger

le pays, en détruisant ses germes de guerre, le conserver en paix.

Mais le général qui venait d'être envoyé à la tête des armées républicaines, Turreau, en arrivant, apprit que là, ici, à cinq lieues, à dix, à vingt-cinq, des rassemblements marchaient en armes; Charrette, qui, coup sur coup et par des pointes inattendues, apparut aux endroits les plus éloignés, lui sembla donner la main au Bocage; cet esprit vulgaire s'imagina que la guerre allait renaître générale sur toute l'étendue du pays ; en voyant le sol fumer, il crut qu'un foyer de flamme était au centre ; sous ces bandes, il jugea qu'il y avait un peuple, et, ambitieux de l'honneur d'éteindre cette guerre, pour ne plus lui laisser aucun moyen de se rallumer, il résolut de plonger ce feu dans un torrent de sang, pour battre la troupe armée, de détruire le peuple, de l'enlever de terre, et d'anéantir, s'il le fallait, le sol qui le portait.

CHAPITRE VIII.

Les Colonnes Infernales.

Un décret du 2 août 1793 ordonnait de tout brûler en Vendée ; on ne l'avait point fait jusqu'ici ; le général Turreau résolut d'exécuter le décret.

Sans doute, il fut de bonne foi ; ses lettres, où il affirme que la Convention va apprendre la vérité pour la première fois, ses ordres aux généraux, ses mémoires, la rigueur même de ses mesures attestent sa sincérité. La révolution avait tourné la tête à quelques-uns, à lui, à Carrier, à Marat ; ils étaient trop faibles d'intelligence pour comprendre le but des révolutions. La marche du monde humain ressemble à ce mouvement progressif et lent dont les cieux sont emportés : ils roulent sur eux-mêmes, avançant toujours, de même

pour le monde. Et, quand de temps en temps vient un coup violent qui précipite l'avancement d'un pas, ce sont les révolutions. Ils imaginèrent, eux, de renverser le monde dans un même instant, de mettre dessous, d'un seul coup, ce qui était dessus. Il fallait la puissance d'un Dieu pour ce travail de chaos, ils y employèrent les efforts de la plus robuste énergie mortelle.

Voilà quel fut le plan de Turreau : cesser toute attaque, ne plus accepter la guerre comme lutte, mais comme moyen de détruire son ennemi. Le combat suppose une estime de l'adversaire, la destruction est la marque de la volonté, de la haine et de la foi. La Vendée est indigne de vivre, la pensée républicaine seule est vraie ; elle le croit, elle le veut ; on ne réduira point ce peuple rebelle à se soumettre, on l'anéantira.

Dans un pays, il y a les subsistances, les demeures, les hommes.

Les subsistances, les blés, les fourrages, tout ce qui peut servir d'aliment, seront enlevés, transportés ailleurs, tout sera vidé. Il faut que nul homme, nul animal ne trouve à vivre sur ce sol : la faim ou l'épée ; il ne restera que le choix de la mort.

Les demeures, métairies, moulins, fours, toute maison debout sera incendiée et ruinée, les forêts et les haies coupées par le pied ; ce Bocage inextricable sera couché par terre, sa surface nivelée.

Les habitants seront alors divisés en deux parts : les

patriotes sortiront du pays, ils abandonneront à la ruine un sol proscrit.

Les rebelles, — on dit qu'un conquérant de l'Armorique (1) fit massacrer les hommes jusqu'au dernier, et couper la langue aux femmes, afin qu'elles ne pussent enseigner à leurs enfants l'idiome de la patrie, — on fera contre ces rebelles plus encore, on ne réservera pas même les enfants, on anéantira l'avenir en ses germes; tout sera exterminé sur-le-champ et sans exception, la Vendée deviendra un désert, et on n'y voyagera qu'en caravane; plus tard on la peuplera de nouveaux habitants et on lui donnera un nom nouveau : *Département Vengé.*

Le comité de salut public prit connaissance du plan du général, et le 6 février, lui écrivit : *Tes mesures nous paraissent bonnes* (2); mais les représentants en mission dans la Vendée en furent épouvantés; ne pouvant empêcher cette désolation et n'osant y assister, ils demandèrent aussitôt leur rappel. On en envoya d'autres, Hentz et Francastel, qui comprirent Turreau, l'encouragèrent et le soutinrent.

Pour réaliser son projet, la disposition des armées fut modifiée; Turreau en garda une partie aux frontières, et divisa le reste en douze colonnes. Des extrémités du

(1) Conan Mériadec.

(2) Les termes, ici, sont presque tous pris dans les actes officiels. Voy. la note aux *pièces justificatives*.

pays, ces colonnes partirent à la fois, et, lancées à travers la Vendée, la transpercèrent comme autant de traits de feu. Leur marche commença vers le milieu du mois de janvier 1794, et leurs actions ne furent point au-dessous des ordres donnés.

Arrivé à ce point, entouré de notes et des relations de mille crimes, à la distance même d'un demi-siècle, je me suis arrêté : le courage me manque à les rapporter. Un officier républicain, en écrivant les mémoires de cette guerre, a été terrifié de la profondeur d'exécration où le poids de la justice humaine enfoncerait les généraux exécuteurs ; il a reculé à donner leurs noms, il ne désigne les colonnes que par les numéros.

On les a connus pourtant : c'étaient Huché, Cordelier, Lefaivre, Duquesnoy, Jacob, Crouzat, Sabatier, Dufour, Grammont, Commaire, Amey, Grignon. On ne leur a point infligé d'épithètes, les colonnes ont été appelées les *Colonnes infernales*.

Je ne dirai que ce qui est indispensable. Les généraux avaient peint les Vendéens à leurs soldats comme des brigands de profession, et cette horde d'âmes vulgaires et lâches qu'on trouve toujours promptes à rentrer dans la nature brutale contre laquelle l'homme combat sans cesse, se dispersa dans tous les crimes faciles, après qu'on eut délié leurs tumultueux instincts.

Celui qui lit les mémoires du temps, les rapports des généraux, les ordres de chaque jour, trouve partout

extermination, villes brûlées, hommes égorgés, femmes violées et éventrées, enfants écrasés, horreurs que l'on n'imagine pas, raffinements de barbarie, débauches au milieu du sang, froides vanteries de scélératesse, saturnales de tous les excès où se puisse porter la brute humaine aidée et fortifiée par un débris de raison.

Ils partent, les pionniers en avant, pour abattre les forêts et ouvrir les voies à l'incendie ; les fermes qu'ils trouvent sur leur passage, ils les brûlent ; on devait enlever les blés et les fourrages, mais il faudrait, disent les généraux, des milliers de voitures ; le temps et les moyens de transport manquent, on jette la flamme dans les greniers, ils s'écroulent, et les moissons sont dévorées ; les bestiaux, échappés des étables, se dispersent dans la campagne. On avance, et, sur toute la surface du pays, les bois en feu montent aux cieux. Les colonnes, traversant la plaine, vont de village en village, éclairées dans leur marche par la flamme : on l'aperçoit à tous les points de l'horizon. Ce Bocage, l'incendie le couvre comme un voile ; pour ce fléau, action nouvelle, il se crée des expressions nouvelles ; on dit : *Travailler l'incendie, ne pas avoir froid, se chauffer, faire des feux de joie, illuminer, allumer, labourer avec la baïonnette*, pour tuer, *débourrer les forêts, envoyer au quartier général, à l'hôpital, derrière la haie*. On suit, dans le livre du soldat cité plus haut, plus de quatre cent cinquante pages de destruction où le mot *brûler* est à chaque instant

répété : il semble qu'on touche des charbons ardents, à mesure qu'on tourne les pages.

Par cette destruction générale, il se fait des pertes immenses ; des forêts disparurent, onze cent mille bœufs périrent par le fer ou la flamme, on brûla pour cent cinquante millions de grains ; des villages, des villes entières furent détruites ; quelques-unes devaient être épargnées, bientôt on les comprit dans la commune mesure. Deux ou trois ans après, un voyageur (1), arrivant à Cholet, se trouva sur une place encombrée de débris ; la plupart des maisons étaient noircies, toutes celles de la place renversées ; sur le seul pan de mur qui restât d'une auberge, on lisait : *Bon logis à pied et à cheval;* des soldats abreuvaient leurs chevaux dans le bénitier d'une chapelle, et du haut de la tour de l'église encore debout, l'horloge sonnait les heures pour des habitants qui n'existaient plus.

En effet, devant ces hordes de mort, la terreur vole et chasse les populations. Les métairies et les villages sont désertés ; dans plusieurs bourgs où elles pénètrent, les colonnes s'arrêtent au milieu du silence, elles avaient peur : on fouille les maisons, elles sont vides ; à Saint-Laurent, à Saint-Malo, dans les petits bourgs près des Herbiers, il ne reste pas une âme ; comme à Rome devant les Gaulois, tout a fui. Les soldats alors mettent le feu aux maisons, la flamme gagne de proche en proche, et,

(1) Mémoires de Vidocq.

quand le foyer, s'étendant tout à l'entour, ne va rien laisser, ils repartent. Ailleurs, ils arrivent inattendus; tout à coup des cris terribles se font entendre, ils se précipitent pêle-mêle dans les rues et les maisons, tout ensemble jetant la flamme et tuant ceux qu'ils rencontrent; les hommes qui résistent sont entourés, accablés sous le nombre ; les autres, vieillards, femmes, enfants, sont massacrés, poursuivis au milieu des flammes, tués à coups de baïonnette. On égorge, on pille, on viole à la fois ; quelques-uns, voulant fuir, tirés de loin comme des bêtes de chasse, jonchent les chemins; beaucoup, entraînés par bandes au cimetière, sont fusillés à genoux sur la tombe des parents qui dorment dans la paix. Dans une commune dont le nom m'échappe, cent soixante-dix sont tués en un jour ; à Izernay, il ne reste ni hommes ni femmes. Tout a péri, la troupe repart soûle de l'ivresse du sang et du feu; la nuit descend sur la terre, et, dans le calme de l'ombre, on n'entend plus que des sons étouffés sortant des débris fumants, tandis qu'au sommet de la colline s'éloigne le dernier refrain de la colonne qui rentre.

Mon Dieu ! ces récits de mort, je les écris un jour d'été, au milieu des bois ; le soleil éclate au haut du ciel, des groupes passent en poussant des cris joyeux à travers les arbres, tout semble heureux de vivre, et la nature s'étend alentour épanouie et forte.

Ces exécutions devaient détruire la rébellion, elles

lui donnèrent une nouvelle vie. Elles furent à la fois funestes aux républicains et aux Vendéens, mais aux Vendéens surtout pour le sol, aux républicains pour les hommes.

Dès que l'on apprit le projet de Turreau, et que, les colonnes ouvrant leur marche, la destruction commença, une rapide et sourde rumeur courut sur ces peuples : tout chemin leur était fermé, on ne voulait pas les soumettre, mais les tuer; il n'est point d'hommes qui n'eussent été poussés par cette nécessité au courage, et par le désespoir à la défense; que devait-il en être pour les Vendéens, à peine rassis dans leurs foyers et tenant près d'eux leurs fusils encore chauds? Il n'était pas besoin que les chefs les excitassent; de haine et d'horreur, ils se relevèrent; en quelques jours, les corps de Stofflet et de Charrette se grossirent de tout ce qui fuyait, le désastre déborda sur eux, la population des bourgs remplit les camps, *il ne resta plus à l'habitant des campagnes d'autre ressource que de s'insurger* (1), et la république n'eut plus à combattre des soldats, mais encore une fois un peuple.

Mais, tandis que les Vendeens reprenaient les armes, les citoyens dévoués au gouvernement étaient frappés d'un ordre inattendu. La Convention a décrété que tous ceux qui ne sont pas insurgés abandonneront leurs maisons, leur pays, et se retireront sur les der-

(1) Dénonciation du district de Cholet.

rières de l'armée. Aussitôt on obéit : on déménage et l'on sort des villes ; on vit les soldats pousser sur les routes des bandes d'hommes et des convois de chariots chargés de meubles, et les rejeter aux frontières du pays, dont l'entrée leur était désormais fermée. Les exilés se présentent aux portes des villes voisines ; quelques-unes les reçoivent (Angers) ; la plupart, endurcies par leur pauvreté et les maux qui les accablent, les repoussent sans pitié. Une grande multitude alors se dirige vers le haut de la France, gagne Paris, et se répand dans les environs ; mais le comité de salut public est effrayé de cette inondation d'affamés, il se réveille, et les arrête : il leur défend d'approcher de Paris, ils doivent s'en tenir à vingt lieues au moins. Ne sachant que devenir, ces malheureux reviennent vers leur pays, et essayent de rentrer en Vendée, mais là, ainsi que les bouches inutiles d'une ville assiégée, ils se trouvent entre deux feux : les Vendéens les attaquent comme ennemis, les colonnes infernales les chassent ou les massacrent comme faux patriotes ; on ne veut même pas les admettre comme soldats dans les armées, ils sont suspects par cela même qu'ils sont de la Vendée, c'est d'eux que l'on peut dire qu'ils sont proscrits. Plusieurs, pour échapper à une mort certaine, prirent parti dans les bandes vendéennes, et ils se battirent avec un suprême acharnement, assurés de ne pas être pardonnés.

Ainsi les Vendéens se renforçaient par toutes les mesures de l'ennemi. Lui, cependant, se perdait comme un homme qui boit afin de se fortifier, et qui s'affaisse d'autant plus qu'il boit.

Avec l'incendie et les massacres, le pillage s'était établi ; c'est la permission de faire qui crée le plus de crimes : généraux et soldats se livraient à une rapine sans mesure. Pour la plupart, le meurtre et l'incendie n'étaient que des moyens de vol. Ainsi que ces troupes d'Angleterre qui, à la suite des guerres civiles du dix-septième siècle, étaient devenues des bandes de brigands, ces soldats n'avaient de guerrier que le nom. Les escortes, au lieu de protéger les convois, pillaient les maisons sur leur route. Les colonnes, pour plus de facilité, se divisaient et se subdivisaient, dix petites troupes pillaient plus qu'une grosse. Dans les bourgs et les villages ils trouvaient tous les biens sur lesquels se jette la bestialité humaine : le vin, les vivres, les femmes et l'argent ; chaque expédition était une orgie ; ils s'en gorgeaient, puis s'éloignaient avec les sommes qu'ils pouvaient emporter. Ceux qui s'estimaient assez riches, au premier détour d'un chemin disparaissaient ; il y avait des soldats qui portaient plus de cinquante mille francs sur eux ; d'autres feignaient des maladies pour quitter l'armée, jamais les hôpitaux n'avaient été plus encombrés ; un grand nombre, s'écartant pour saccager les métairies, vaguaient dans le

pays à la recherche de leurs bataillons : les Vendéens les rencontraient et les fusillaient. Ainsi les colonnes s'affaiblissaient par toutes ces pertes ; ceux qui restaient se traînaient mollement, chargés de ces richesses inaccoutumées, dévorés de maladies, abattus de plaisirs, commandés par des généraux dignes d'eux, ivrognes et débauchés, abandonnés à l'indiscipline, prêts à toutes les infamies et à toutes les lâchetés.

On le vit bien quand il fallut combattre ; car alors commença, non une guerre ordinaire, la guerre n'existe qu'entre gens qui se battent, mais la chasse des républicains par les Vendéens. Les paysans se mirent à la poursuite des colonnes infernales, comme on chasse des bêtes sauvages : ce fut l'époque la plus affreuse de la guerre. Exaspérés par leurs misères, les Vendéens devinrent féroces ; la cruauté naît de la cruauté. Les républicains brûlent, pillent et égorgent ; les Vendéens fusillent ; ici, on massacre au milieu des flammes ; là, on prend un bataillon presque entier, on lui fait creuser sa fosse, et on le tue au bord. On vit sur une petite rivière, dans l'espace de trois quarts de lieue, flotter à la fois plus de trois cents cadavres de républicains. Ensemble, les Vendéens n'ont aucune miséricorde ; séparément, ils sont atroces, on ne fait plus de prisonniers, le mot de grâce est effacé de la mémoire.

Les généraux républicains, en quelques endroits,

voulurent résister, et alors se montra audacieusement la lâcheté de cette cohue corrompue. A l'ordre de charger, les troupes jettent leurs armes et fuient ; à Cholet, la déroute commence aussitôt que l'action ; à Légé, pas un soldat ne veut se battre ; ils ne tiennent nulle part ; bien plus, ils refusent de marcher, ils demandent du pain et du repos et menacent les généraux ; ils n'osent même pas résister derrière des retranchements ; ils avaient tant tué et brûlé que ce n'étaient plus des soldats ; le cri de : *Voilà les brigands*, les met en effroi *au delà de toute expression*, ils ont peur des Vendéens comme les enfants des chiens enragés. 9 février, mars.

Voilà le délire qui prend cette armée désordonnée et en déroute : elle ressemble à un homme ivre qui, ne pouvant se tenir debout, frappe sur ses meilleurs amis ; elle n'épargne même pas ce qui la pourrait secourir ; à Cholet, elle brûle un hôpital militaire de deux cents lits et toutes les provisions qu'on y avait amassées ; dans sa terreur des Vendéens, elle en voit partout, elle ne reconnaît plus d'amis ou d'ennemis, tout est brigand dans ce pays condamné, tout doit périr ; les patriotes des villes épargnées, qui se présentent pour donner des avis ou diriger la marche, sont fusillés ; les gardes nationales, qui plus d'une fois avaient été mêlées aux troupes sur les champs de bataille, sont entourées et massacrées ; les municipalités venant au-

devant des colonnes avec l'écharpe tricolore, saisies et égorgées. Plus ils essuient d'échecs, plus ils s'abandonnent dans les crimes aveugles ; plus ils sont lâches, plus ils sont féroces.

Le pays, cependant, présente l'aspect de la désolation sous toutes les formes : dans quelques lieux, les cadavres, entassés près des villes (Légé), empoisonnent l'air et propagent l'infection : il se déclare une maladie pestilentielle qui vient augmenter le nombre des morts. A la ruine, à l'incendie, au pillage, à la mort vient se joindre la famine. Les subsistances ayant été enlevées, les moulins et les fours détruits, les vivres manquent ; les soldats ne trouvent plus aucun moyen de se nourrir, on est obligé de leur envoyer des convois de pain des villes éloignées, de Nantes, de Niort, de Saumur ; des corps entiers restent quarante heures sans manger ; les villes elles-mêmes, les Sables, Montaigu, comme des places assiégées, sont affamées, on meurt de faim dans ce pays, un des plus fertiles de la France.

Enfin, on trouve que cela ne va pas assez vite, et un général propose un plan nouveau, plus complet ; il veut que l'on établisse des camps à quatre lieues l'un de l'autre, avec ordre de brûler tout dans leur rayon, et que les généraux soient responsables, sous peine de mort, de l'anéantissement total.

Mais ces systématiques atrocités allaient finir, un

cri général d'horreur s'éleva des villes encore debout. Les municipalités écrivirent de tous les côtés; des cahiers de plaintes retraçant les crimes multipliés des colonnes infernales arrivèrent en foule à Nantes et à Paris. On accusa les généraux, on demanda la retraite des armées et le rappel de Turreau; les villes ne trouvent pas de termes assez énergiques pour leur indignation : l'un de ces généraux, Huché, est *un traître, un scélérat, un brigand, un monstre, un tigre plus cruel que Néron*. Ces premières dénonciations ayant d'abord été négligées (on les prenait pour l'exagération d'esprits irrités), les villes ne gardent plus de mesure, et, pour se sauver d'une perte certaine, se révoltent ouvertement : Huché est arrêté par l'ordre du comité de surveillance à Luçon. Les représentants qui soutenaient Turreau, firent, il est vrai, mettre le général en liberté et emprisonner le comité de Luçon; mais l'excès du remède avait déclaré la force du mal. Le comité de salut public ouvrit les yeux; il envoya des commissaires en Vendée pour connaître la vérité, et aussitôt elle fut connue.

La vue seule de la contrée parlait éloquemment, chaque mot des témoins était un fait et une preuve; on n'avait pas avancé dans la conquête du pays, on l'avait retardée; en détruisant sur beaucoup de points, on avait donné plus de force à ce qui restait. Avant les colonnes infernales, la paix s'étendait, quelques bandes demeu-

raient isolées ; aujourd'hui la Vendée était en armes, il fallait soutenir une nouvelle grande guerre. Enfin, on aura une idée des désastres et des résultats de ce plan désespéré, quand on saura que les commissaires du gouvernement et beaucoup d'autres ne purent croire qu'il n'y eût pas eu, là, volonté de porter un coup mortel à la république ; ils s'imaginèrent que Robespierre, qui venait d'être mis à mort, avait exprès envoyé les colonnes infernales pour prolonger la guerre, et que leur expédition n'avait été qu'un côté du vaste plan formé par lui pour parvenir à la tyrannie (1).

Le comité n'hésita plus, Turreau fut rappelé. L'action des colonnes infernales avait duré près de quatre mois, du 20 janvier au 15 mai 1794.

Le général Vimeux remplaça Turreau, puis, peu de temps après, Dumas (2). Quand celui-ci arriva en Vendée, et qu'il vit les traces des colonnes infernales, et les ruines, et la désolation planant sur cette terre, il demanda qui donc avait pu ainsi agir ? « On nous l'ordonnait, répondirent les officiers, qu'auriez-vous fait à notre place ? — Ce que j'aurais fait, s'écria le brave général, je n'aurais pas obéi, je me serais brûlé la cervelle ! »

Grâces à Dieu, ce chapitre de barbarie se termine par un mot français.

(1) Rapports publiés en août 1794.
(2) Père de l'écrivain Alexandre Dumas.

CHAPITRE IX.

Fin de la guerre.

Ainsi la Vendée était de nouveau en armes. Tout d'abord, par un violent mouvement, les républicains furent rejetés de la partie du pays la plus généreuse : Cholet, Vihiers, Beaupréau leur furent enlevés ; les Vendéens parcoururent tout le nord en liberté, Saumur trembla encore une fois. Peu après, Bressuire tomba en leur pouvoir, l'est se trouva relié aux bords de la Loire, et la Gâtine fut à eux. En même temps, Charrette tenait le Bas-Poitou, avec son armée, qui se multipliait, se brisait en petits corps ou apparaissait en masse. Les républicains ne possédaient plus qu'un point fortifié au centre, Mortagne. La Vendée ne leur appartenait plus, ils étaient, non pas dehors, mais errants dans tout le pays.

Février.

Mars.

Telle était la situation que leur avaient faite les exécutions des colonnes infernales.

L'effort des républicains dut tendre à se rétablir partout; de plus, ils avaient à vivre dans un pays ruiné, et le moment de la moisson était venu. Les Vendéens étaient poussés par le même empressement; ils faisaient la récolte et se battaient, ils occupaient les villes et les voulaient garder; tous les événements de la lutte sont dans ces deux causes. Le sol est disputé pied à pied, en mille endroits à la fois; chaque bourg, chaque village donne lieu à un combat, chaque champ de blé est une place à enlever ou à défendre, les deux partis se divisent en une multitude de petites troupes qui se portent aux points menacés, la guerre devient une suite de rencontres de guérillas, on commence à lui appliquer avec justesse le nom breton de *Chouannerie.*

Aussi ce soulèvement nouveau diffère-t-il essentiellement de la première guerre. Les guerres, comme les événements de la vie, ne se ressemblent pas, parce que chacune a été créée par un esprit particulier.

Dans la grande guerre, ce qu'on voit, c'est une armée, les généraux ne sont que les instruments ; ici, on s'occupe des généraux, l'armée est le bras de ces têtes pensantes. De là, deux conséquences : les chefs se dessinent avec un caractère plus net, et concentrent tout à eux ; mais plus leur personnalité se dessine, moins il y a d'ensemble, et plus la discorde les divise ; on est frappé de

leurs grands talents, et on en prévoit l'inutilité : leurs succès isolés précipitent la ruine de leur parti.

Les principaux furent La Rochejacquelein, Marigny, Stofflet et Charrette ; ils périrent tous successivement d'une manière misérable.

Le premier, La Rochejacquelein, était un beau jeune homme que la guerre avait tout d'un coup décelé. Il ignorait son génie, et, vrai Vendéen, sa force était dans son instinct ; sa valeur, sa pénétration, ses commandements soudains, sa tactique, semblaient des illuminations. Jamais le caractère d'Achille ne fut plus héroïquement renouvelé. Après Lescure, il avait été nommé généralissime à vingt et un ans, et quoiqu'il manquât de cet esprit d'ensemble que donne l'âge, par ses résolutions inattendues il sauva plus d'une fois l'armée.

A son retour en Vendée, il se rencontra avec Charrette, qui voulut l'emmener comme son lieutenant : « Je ne « suis point accoutumé à suivre, répondit le fier jeune « homme, mais à être suivi ! » Et ils allèrent chacun de son côté.

Alors, avec Stofflet et quelques cents hommes, pendant que les colonnes infernales dévastaient le pays, il commence une guerre de partisans, se battant tous les jours, heureux de faire le coup de sabre, s'exposant en avant des troupes, et, dans ce moment où les talents d'un général étaient moins utiles, s'enorgueillissant de paraître le premier de ses soldats. Ce passage de sa vie res-

semble à celle des paladins : sa réputation de bravoure et l'auréole de son nom imposent autant qu'une troupe entière. Dans une expédition, il arrive presque seul à un corps de garde, prend le factionnaire au collet, et mettant la tête de son cheval dans la porte : Combien êtes-vous là-dedans? dit-il : personne ne bouge, et il les fait tous prisonniers.

Il devait finir dans une de ces rencontres aventureuses : un jour, il s'acharna à la poursuite d'un grenadier qu'il voulait saisir ; celui-ci se recule, l'ajuste, et le renverse
28 janvier. roide mort, croyant ne tuer qu'un simple soldat.

La prairie, à une lieue de Chollet, où le brave jeune homme est tombé, est un petit champ tranquille à demi labouré ; à côté, passe un chemin creux et sombre, tout proche on découvre une ferme au travers des arbres ; la nature et le travail entourent ce champ de leur calme vivant.

On porta son corps à Saint-Aubin ; il y repose, et un voyageur a vu croître sur sa tombe la fleur d'Achille.

Il resta Charrette à l'ouest, et à l'est Stofflet, à qui Marigny, échappé de Savenay, vint bientôt se joindre. Ils continuèrent cette suite de combats, revers peu importants, succès arrachés l'un après l'autre et sans résultats.

Quaud, à cinquante ans de distance, on les suit dans leurs efforts, on prévoit leur chute inévitable, et l'on demande comment ils se purent abuser. Mais les exemples du passé ne nous enseigneront jamais. Nous ne connais-

sons pas plus notre situation que notre propre cœur ; et dans cet entrelacement serré d'événements à travers lesquels l'homme marche, comme en un bois fourré, ce n'est point de son ignorance qu'il faut s'étonner, c'est bien plutôt qu'il devine parfois sa voie et parvienne au but qu'il a marqué.

Voilà deux chefs sur un pays épuisé, environnés de frontières hostiles, attaqués par des armées éprouvées, luttant avec une république devenue forte et victorieuse, qui résistent sans voir que les coups de la ruine les battent en dehors d'eux et en eux. Ils ne sentent pas qu'ils sont atteints de ce mal intérieur qui est la fin de la vie : les armées républicaines ne sont pas ce qu'ils ont le plus à combattre ; leur plus vivant ennemi, c'est eux-mêmes. La dissémination des corps a créé la discorde, ils sont pris des passions et des haines des pouvoirs qui dépérissent. L'ambition envahit les chefs, la défiance se glisse parmi les soldats ; pour la première fois ils craignent les traîtres, ils condamnent sans examen ; plus d'une troupe de Vendéens qui venaient rejoindre Charrette et Stofflet furent méconnus et fusillés. Ils deviennent envieux : Jolly dispute le commandement à Charrette ; celui-ci ne peut vivre avec Stofflet, Stofflet condamne Marigny. Les différents corps se détestent, s'accusent et portent des arrêts l'un contre l'autre (1) ; comme aux derniers

(1) Arrêt de Beaurepaire contre Stofflet.

temps de la république romaine, on dit: Les *soldats de Charrette* et *les soldats de Stofflet*, on ne dit plus: *Les Vendéens.* Les officiers s'amusent à de vains simulacres et à des grades, la division est dans le conseil, et les gens habiles à la parole prennent de l'autorité sur les hommes d'action (1) ; il n'est pas jusqu'à l'essai d'une organisation régulière qui ne décèle une ruine prochaine, on établit une administration, une solde, un papier-monnaie (2) ; il ne se fait jamais plus de plans et de projets d'ordre que lorsque l'empire s'affaisse et que la force de la vie est près de manquer (3).

La mort de Marigny, acte froidement consommé, dénonça leur discorde. Stofflet et Charrette étaient jaloux de lui, ils voulurent lui imposer un commandement secondaire, et Marigny, qui portait au combat l'élan d'une grande âme, n'avait point cette simplicité de cœur qui fait que l'on s'oublie devant sa cause: il résista et se retira avec ses soldats. Les deux chefs dédaignés rassemblèrent alors un conseil de guerre, et l'accusèrent comme déserteur ; Charrette fit le rapport et conclut à la mort contre le héros de Savenay. On se mit aussitôt à sa poursuite. Lui, confiant dans sa gloire et les sentiments d'honneur jadis sacrés parmi les siens, il ne se cachait point : un jour, presque seul, il est trouvé dans un château isolé, des

(1) Bernier, Trottouin, etc.

(2) Création de 6 millions en billets royaux. — 7 octobre.

(3) Règlement sur l'administration du pays conquis. Règlement du conseil militaire, sur le costume et le service des officiers, etc.

soldats allemands de Stofflet l'entourent et lui montrent l'ordre. Il les reçut d'un air serein, il ne pouvait croire qu'il eût été condamné par ses compagnons d'armes. Mais, quand il vit que sa mort était vraiment résolue, il accepta ce coup du sort avec une volonté résignée; il se leva, emmena les soldats dans le jardin derrière la maison, et, les commandant une dernière fois et les faisant mettre en ligne : « Mes camarades, s'écria-t-il, visez au cœur! » Et il tomba. Mars 1794.

Les paysans vendéens, quand ils apprirent la mort de celui qui les avait si souvent précédés au plus fort de la mêlée, s'émurent d'horreur, et appelèrent Stofflet l'assassin de Marigny; quant à Charrette et à Stofflet, ils ne sentirent pas qu'ils venaient de commettre ce premier crime aveugle qui commence l'ébranlement d'un parti, et auquel ses ennemis peuvent reconnaître qu'il va s'écrouler.

Si la république n'eût été obligée de porter sa principale force sur d'autres points, elle les eût écrasés aussitôt; mais les troupes de l'Ouest, affaiblies par une si longue guerre, étaient obligées de se tenir sur la défensive, et commençaient à employer des moyens pacifiques; elles rétablissaient les fours et les moulins, elles facilitaient la rentrée des réfugiés en Vendée, elles répandaient des proclamations qui promettaient une amnistie. La dernière vigueur des deux partis s'épuisait en de petits combats. Septembre.

Cet état de choses dura un an. La seule action digne de remarque fut la campagne où Charrette acquit un nom immortel. Il était de ces hommes qui ne vivent qu'une partie de leur vie, qui s'endorment un temps dans les plaisirs ou l'indolence, et tout d'un coup s'élancent, remplissent une carrière courte, rapide, et tombent. Les obstacles l'irritaient; son ardeur inquiète ne souffrait point de partage; ambitieux, il se sentait capable de réussir seul, il brûlait de tout faire par lui-même. Sa volonté était à la hauteur de ses moyens; une fois livré à son isolement, il inventa des ressources, il entraîna ses soldats aussi ardents que lui, il les remplit de la foi qu'il avait en son génie.

Au commencement de la guerre, il avait refusé de se mettre à la tête des paysans soulevés; quand il les vit revenir plusieurs fois, il accepta, mais, leur faisant jurer alors une obéissance sans bornes, il menaça de brûler la cervelle au premier qu'il verrait reculer.

Maintenant il est maître, et son jour commence : activité de la jeunesse, infatigable rapidité, persistance inébranlable, sévérité terrible, patience à attendre, résolution pour agir, suite dans ses projets et ses plans, il déploie à la fois ces mille qualités du général qui suppléent aux moyens incomplets, ces mêmes qualités que développèrent sur un plus vaste terrain César dans ses guerres des Gaules, Napoléon dans sa dernière campagne de France.

Dédaigneux de Stofflet, qui se battait mieux qu'il ne concevait, il s'en sépare tout à fait, et organise son armée avec une vigueur nouvelle ; de soldats aguerris, d'étrangers, de déserteurs, il compose une troupe régulière, qui a toujours les armes à la main, qui l'accompagne partout, et qui devient un véritable corps militaire. Les circonstances ne ressemblent pas à celles d'une guerre ordinaire, car la trahison, la désertion, la fatigue, le voisinage de l'ennemi, et le pays même, patrie de la plupart, lui pouvaient enlever à chaque instant ses soldats ; il établit une discipline rigoureuse et terrible : son code n'a que deux articles laconiques :

Pour les soldats, première faute, l'amende ; deuxième faute, le piquet ; troisième faute, les verges ; quatrième faute, la tête cassée.

Pour messieurs les officiers, première faute, les arrêts ; deuxième faute, la prison ; troisième faute, la destitution ; quatrième faute, la tête cassée.

Et cette justice, parfois, pour l'exemple, il la fait lui-même. La guerre de l'ennemi est acharnée et sanglante : il comprend que, de son côté, l'humanité abattrait ses troupes, et, pour lutter avec les républicains féroces, il se fait cruel. La dure vie de marin qu'il avait menée dans sa jeunesse avait préparé son cœur. Il ne fait pas de prisonniers : par sa rudesse, par cette compression de la sensibilité humaine, par le mépris de la vie des autres et de la sienne, il donne une force extrême à son âme, il

se tend avec une roideur inaccoutumée, et ses soldats se tendent de la même passion.

C'est avec des troupes ainsi dressées qu'il commence à résister aux armées qui l'assaillent d'une ardeur nouvelle. On n'a pas de grandes batailles à raconter, mais l'ensemble de ses actions est extraordinaire. En un même temps, il fuit, et presque aussitôt après il attaque, il s'évanouit devant une colonne, et bientôt se trouve sur ses derrières; en face d'un ennemi faible, il se montre en forces; chassé par une troupe nombreuse, il ne parait accompagné que de quelques cavaliers d'élite qui passent partout; environné de trois ou quatre troupes, coup sur coup défait, on croit le saisir, il a disparu, il s'est enfoncé dans une forêt, ou a dispersé tout son monde en un instant. Il avait pourtant affaire à un général habile, Haxo, qui avait juré de le prendre, et qui le poursuivait à outrance : ce fut lui qui succomba sous Charrette. Sa mort fut héroïque.

21 mars. Dans le combat des Clouzeaux, ses troupes étaient défaites et fuyaient; lui, avec un petit nombre de cavaliers, il faisait face à la foule de Vendéens qui se précipitait sur lui. Ce brave général de l'armée de Mayence était le seul qui ne se fût pas souillé dans le commandement des colonnes infernales. D'une taille herculéenne, du haut de son cheval il portait des coups mortels de tous côtés, la tête nue et ses cheveux blancs au vent. Quatre hommes, cinq hommes l'attaquaient à la fois, lui criant :

Rendez-vous! il blessait les uns, il mettait en fuite les autres; enfin son cheval est tué; à pied encore, avec son sabre, il se tourne de droite et de gauche, il tient ses ennemis à distance. En ce moment, un autre arrive, et à quelques pas le couche en joue : *Approche, misérable!* lui crie Haxo. Il s'élance, *Ah!* dit-il, en recevant une balle, *faut-il mourir de la main d'un lâche!*

On n'entre dans ces détails que parce que ces luttes acharnées, ces paroles suprêmes donnent au sang une agitation généreuse.

Débarrassé d'un tel ennemi, Charrette redoubla d'activité; il ne se contente plus de livrer bataille quand il y est forcé, il attaque lui-même, il se bat trois fois en un jour, il prend des villes; il fait ce que n'avait jamais osé entreprendre la grande armée, il donne l'assaut à des camps fortifiés, palissadés, entourés de fossés (La Rouillère et Fréligné), il les enlève et les brûle; les généraux, dans leurs rapports, ne pouvaient s'empêcher d'admirer les manœuvres merveilleuses par lesquelles il leur échappait. Cet homme, qui n'avait jamais commandé en chef, sans ressources préparées, sans plan de guerre, dans un pays où le peuple était favorablement disposé, mais ne voulait plus prendre les armes, isolé de ses alliés, assailli de plusieurs armées, poursuivi par des généraux habiles, enfermé dans un cercle de vingt lieues, résiste deux années entières, et quand il tombe, seulement accompagné de quelques soldats, sa chute est célébrée

comme un des plus grands résultats de la guerre.

Mais sa campagne est un flot emporté dans le courant des événements ; il résiste, et il ne sent pas qu'il est dans un milieu qui marche et l'entraîne avec lui.

Le moment d'autres destinées était arrivé.

En Vendée, les deux partis étaient fatigués de si longs combats, la désolation entourait les villes, la campagne était déserte et brûlée. Les généraux qui remplaçaient Turreau n'avaient aucune des passions révolutionnaires ; jugeant le pays en militaires, ils le trouvaient difficile pour la guerre et épuisé par les désastres : ils furent les premiers à désirer la paix. Le gouvernement, de son côté, engagé dans d'autres luttes, avait besoin d'employer en Allemagne, en Flandre, en Italie, les troupes de la Vendée, et s'inquiétait de la Bretagne, où les chouans se levaient çà et là, et où pouvait s'ouvrir un nouveau volcan.

Un changement, d'ailleurs, s'était fait en France. Le système qui portait le nom de Robespierre ayant disparu avec lui, un autre d'une douceur inaccoutumée commençait à s'établir. Un nouvel esprit animait la nation. La société se reconstituait, chacun sortait de sa maison silencieuse, un instinct d'indulgence et de pitié remplaçait la terreur ; les femmes, qui reparaissent, quand le lion de la violence est rentré dans son antre, imposaient déjà la douce influence de leur voix et de leurs regards.

Le même sentiment se propagea bientôt dans les provinces. On prit en horreur la guerre civile, on se rappela les liens de famille et d'amitié, longtemps oubliés. Des représentants, animés de l'enthousiasme d'un philosophisme révolutionnaire, voulaient essayer sur la Vendée l'influence de la parole et des théories. Les fléaux de la guerre, la lassitude, la vanité des rhéteurs, la nécessité, et cette force immortelle qui rapproche l'homme de l'homme et le ramène des plus terribles inimitiés pour l'unir en famille et en société, toutes ces passions, tous ces besoins préparèrent la paix; elle fut résolue.

On répandit des proclamations dans les campagnes, les soldats en jetèrent aux avant-postes ennemis, on Décembre 1794. en afficha sur les arbres; les administrations accordèrent des amnisties, les représentants parcoururent les villages, et haranguèrent la foule étonnée de leurs doctrines vagues et pacifiques; les femmes, allant d'un camp à l'autre, des conventionnels aux chefs vendéens, amollirent les cœurs et les haines; ces ennemis qui se méprisaient en se détestant se rapprochèrent; les députés de la Convention virent face à face, sous leur tente, Charrette parlant de paix : elle fut conclue; lui reconnaissait la république, eux la religion catholique en Vendée; chacun se livra en échange les deux vraies causes de la guerre (Paix de la Jaunaie).

Février 1795. Pour donner à la paix l'éclat des grands faits, on demanda à Charrette de venir à Nantes ; la république, qui l'emportait réellement, prépara son entrée comme un triomphe. Il ne suivit pas les généraux républicains, il marcha dans la même pompe : il n'était ni le vainqueur sur le char ni le vaincu à pied des ovations antiques ; royaliste parmi les républicains, Français parmi des Français, accompagné des acclamations du peuple qu'il devait ne pas comprendre ou dédaigner, il se laissa emmener en ce bruyant cortége, étonné de sa destinée, distrait et triste.

Au théâtre, le peuple le salua en héros ; mais, le lendemain, il sortit précipitamment de la ville, et s'alla cacher dans sa maison de campagne de Belleville.

En vain Stofflet persista à repousser la paix, il fut bientôt obligé d'entrer en pourparlers. La république, pressée de se débarrasser de ces gênants ennemis, ne recula pas à faire des sacrifices plus grands qu'on ne s'y attendait. Elle insinua qu'elle donnerait de l'argent, et les officiers de Stofflet se hâtèrent, ne songeant qu'à discuter le prix de vente. Ils firent bien voir là qu'ils n'étaient plus des consciences, mais des mains. On paya les uns cinquante mille francs, d'autres cent mille, deux ou trois furent vendus plus cher ; quand il ne s'agit plus que d'argent, c'est celui qui a le plus riche banquier qui l'emporte.

La guerre est ici finie, non en fait, car on tenta de la renouveler un instant, mais parce que les combattants ne furent plus soutenus par l'esprit. Quand les princes émigrés s'étonnèrent de cette conclusion soudaine, invoquèrent la foi des chefs vendéens; quand l'agence royaliste (1) de Paris excita encore à se lever; quand républicains et Vendéens, impatients des concessions mutuelles, cherchèrent des occasions de ne pas exécuter le traité; quand Charrette, qui n'avait pas rendu ses armes; quand l'administration, qui poursuivait sourdement les Vendéens, s'indignèrent, chacun de son côté, de n'avoir pas poussé leur ennemi jusqu'au bout, jusqu'à la tombe, le combat recommence, ou plutôt ce n'est qu'un duel où l'un va à la mort, aveugle et sombre, pressé par l'autre qui le tient au bout de son fusil. 2 mai.

Quatre mois après son entrée à Nantes, Charrette reprit sa course au travers des colonnes ennemies. Un général nouveau, Hoche, les dirigeait.

Il avait été doué d'un génie naturel, il l'agrandit par les meilleures études. Il fut la preuve vivante de la puissance de l'antiquité sur les grandes âmes.

(1) Il y avait toujours eu, à Paris, un comité royaliste, dit Napoléon, et des hommes fougueux de la Convention en faisaient partie. Les traces de cette étrange association subsistent dans les aveux des contemporains. Un jour les preuves en seront livrées à la curiosité publique. — Ceci est à discuter.

Nourri d'elle, il s'en enthousiasma au point de vouloir arriver à toutes ses vertus; curieux comme les enfants du peuple, il devinait à moitié. Il ressemblait à Pline, qui, commandant une flotte, se faisait lire jusque dans le bain : pendant cette guerre des chouans et de la Vendée, si active, si chargée de détails, et pour ainsi dire incessante, il occupait ses loisirs à des études de littérature. Une dépêche au ministre était suivie d'une lettre à un ami pour lui demander les comédies de Regnard.

Dès son arrivée à l'armée de l'Ouest, il transforma tout : la discipline fut rétablie, le sentiment de l'honneur rappelé ; il parla aux soldats avec une telle hauteur de pensée, qu'il fut à l'instant aimé, admiré, obéi. En voyant ce jeune général, calme, sûr de lui, ardent et raisonnable à la fois, les royalistes intelligents purent comprendre qu'ils étaient perdus.

En effet, il ne fit rien comme ses prédécesseurs, le génie voit une ressource où les autres ne trouvaient qu'un obstacle; on persécutait les prêtres, il les épargna : il s'assura ainsi qu'il n'accroîtrait pas la révolte ; on massacrait sans distinction, il ordonna de ne pas toucher aux faibles, ainsi que tous les grands généraux de l'antiquité; on chassait les habitants du pays, il les y rappela et les porta à y demeurer. Il changea le caractère de la guerre : au lieu de considérer ses adversaires comme des brigands, il les

peignit comme des frères égarés, en ôtant à ses soldats le prétexte de la barbarie, il les moralisa, ils se trouvèrent grandis à leurs propres yeux, ils furent plus braves et capables de plus difficiles actions. Quand ce fut à son tour de lutter avec la Vendée, il embrassa son ennemi du plus vaste coup d'œil, il devina le seul moyen de le vaincre, et le vainquit.

Tous les généraux avaient voulu percer la Vendée d'outre en outre : leurs colonnes avaient passé, et elles avaient été dévorées par le sol. Lui, il la prit comme un serpent prend un homme, par les pieds, en l'enlaçant, en montant et nouant ses anneaux un à un autour de son corps, en enchaînant ses mouvements jusqu'à ce que, dans la poitrine comprimée, le cœur ne batte plus et le sang soit arrêté. Il enveloppa la Vendée de soldats, puis, resserrant toute sa ligne ensemble et à mesure, il avança, ne laissant nul ennemi derrière, poussant les bandes armées devant lui, gagnant à chaque pas et ne cédant jamais. La Vendée, bornée au nord par la Loire, à l'ouest par l'Océan, se trouva cernée au sud et à l'est par une armée formidable, dont les lignes s'épaississaient en marchant. Le fleuve était gardé, elle ne pouvait plus le franchir, incapable de résister plus longtemps elle n'avait de ressources que dans la soumission ou l'Océan : le secours venu de l'Océan n'arriva pas, elle se soumit.

A vingt-huit ans, Hoche avait ainsi conquis la gloire d'un général, d'un philosophe, d'un législateur, et, en faisant les plus grandes choses, il n'avait rien perdu de sa naïveté et du charme candide de la jeunesse; mêlé aux affaires, aux hommes de parti, aux crimes de son temps, il vécut pur et en vrai républicain ; chef d'une puissante armée, et couronné par les plus éclatants succès, il resta près de la nature et comme du berceau de la vie. Un jour, du haut d'une colline, il embrassa la vaste campagne couverte de moissons. Le vivant silence de la nature planait sur les arbres, les champs, les villages ; un laboureur menait devant lui ses bœufs accouplés, et une cloche au loin retentissait dans un clocher perdu. Le jeune homme s'arrêta devant cette paisible majesté, qui fait tressaillir tous les cœurs bien nés, et, se rappelant peut-être alors la vie poétique que l'enfance entrevoit dans son vague regard, il pencha la tête, et dit à demi-voix : Heureux habitant du Morbihan, qui ne vis que pour prier Dieu et travailler, j'envie ton sort !

Et quand on songe que celui-là, en qui la magnanimité antique s'alliait à cette exquise délicatesse des temps modernes, était, cinq ans auparavant, sergent aux gardes françaises, qu'il avait été palefrenier, qu'il s'était formé seul et en si peu de temps; que, près de mourir, il concevait les plus vastes projets et était digne de les exécuter, on ne peut s'empêcher de le regarder

comme un des hommes les plus admirables qu'ait créés la révolution, et l'on se demande quelle lutte se serait élevée un jour entre le vainqueur de l'Italie et le pacificateur de la Vendée, entre le génie de César et le génie de Brutus, si la mort, passant comme un tourbillon, n'eût pris Hoche et laissé Bonaparte.

Contre cet adversaire, Charrette n'avait point de succès à attendre; la fortune accabla le vaincu de tous ses coups; un renfort préparé à grands frais se présenta sur les côtes de Bretagne, il périt presque tout entier à Quiberon. La noblesse française s'ensevelit dans la même tombe que le jeune Sombreuil, après s'être assemblée pour la dernière fois sur un champ de bataille. Hoche pacifia en peu de jours la Bretagne. Juillet.
Un autre secours, conduit par un prince, se montra un instant à l'horizon de la Vendée : les malheureux, les bras tendus, appelaient, comme des naufragés sur un radeau, le vaisseau sauveur; mais ils le virent tout à coup s'éloigner sans aborder, et tout espoir s'évanouit (*Expédition du comte d'Artois à l'Ile-Dieu*). Octobre.
Ils comprirent qu'il fallait mourir. A ce moment, ils reçoivent les distinctions et les flatteries. Le Prétendant nomme Stofflet maréchal de camp, Charrette lieutenant général, et il lui envoie le cordon rouge. Un soldat barbare, Souvarow, écrit au chef vendéen du fond de la Russie des paroles d'une emphase héroïque; on les orne comme des victimes qui vont être immolées.

Leur chute ne se fit pas attendre. Charrette, plus ardent et plus fort, levé le premier, fuit plus longtemps;
26 février 1796. Stofflet tomba au bout de quelques pas. Vingt jours suffisent pour son dernier effort, sa capture et sa mort. Charrette, resté seul, suivi d'une faible troupe, repousse toute offre de merci ; il est condamné et résolu à périr, il s'y dévoue comme ces derniers représentants des races sauvages du Nouveau-Monde qui emportent avec eux leur race dans leur mort. Enfin, après avoir échappé, pendant un mois encore, aux atteintes des colonnes ennemies, un jour, au bord d'un fossé, il s'accroche à des broussailles, il tombe, il est pris. On l'emmena à Angers, on le traîna par les rues de Nantes, en un triomphe nouveau qui montra à la jeune société ce dernier soldat de la société détruite.

Il alla au supplice comme à la bataille, il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux, il regarda fixement la troupe qui l'ajustait, commanda le feu, et, faisant deux tours sur lui-même au coup des balles, cria: *Vive le roi!* et mourut (1).

Par cette mort fut terminée la lutte de la Vendée contre la république, et la paix, qui s'établit presque aussitôt, attesta l'influence que peut avoir un seul homme sur les événements humains.

(1) Voir aux *pièces justificatives.*

En 1799, quelques chefs secondaires, profitant de l'extrême faiblesse du directoire, tentèrent un soulèvement. Aucune des causes qui avaient amené la guerre ne les pouvait soutenir. Le nouveau souverain qui s'était emparé de l'autorité, du haut de sa force apaisa cet orage d'un moment.

La fuite des Bourbons hors de France et le retour de Napoléon en 1815 excitèrent les Vendéens à s'armer. Le sentiment de fidélité aux princes que leurs yeux venaient de revoir, mit quarante mille hommes sur pied ; mais, par la rapidité de la péripétie, il n'y eut point de résultats.

Le mouvement de 1815 ne se rappelle dans l'histoire que par le frère de La Rochejacquelein, Louis, qui le traverse comme un météore, brille une minute, et passe (tué aux Mathes, 4 juin 1815).

D'ailleurs, cette insurrection ne devait pas réussir : les passions avides apparurent alors ; les paysans ne se levèrent pas uniquement pour une idée ; beaucoup songeaient aux fruits de la guerre, ils espéraient le pillage ; on vit des femmes suivre l'armée avec de grands sacs pour recueillir le butin (1). Quinze années de paix et de rapports commerciaux les avaient déjà dénaturés.

Cette seconde guerre ne ressemble en rien à la première ; comme en 1793, elle ne fut pas instantanée,

(1) Attesté par le sculpteur Maindron, témoin oculaire.

sans réflexion ; le beau, en tout, est dans ces deux extrémités, l'imprévu ou l'ordre parfait, la Vendée de la révolution ou la bataille d'Austerlitz. En 1815, ce ne fut ni l'un ni l'autre. Les chefs s'efforcent à tout prévoir, tout préparer, et ils n'en ont ni le temps ni les moyens. On se connaît mutuellement, insurgés et impériaux; chacun sait ce que veut faire son ennemi, où il va. En 1793, nulle dispute jusqu'aux temps des désastres ; une seule pensée empêche toute autre de naître. En 1815, mille préoccupations agitent les chefs ; dès le commencement, ils ne s'entendent pas ; il faut combattre, il ne le faut pas, ils s'arrachent les titres et les dignités, c'est à q i ne reconnaîtra pas de général en chef. En 1815, ils comptent pour le succès sur des secours extérieurs. En 1793, les Vendéens ignoraient s'ils seraient soutenus, si le mouvement se propagerait ; ils ignoraient, mais ils croyaient. Enfin, 1793 n'a point de précédent, 1815 cherche à imiter 93 : on ne réussit pas deux fois par les mêmes moyens.

CHAPITRE X.

Organisation des Vendéens.

Ces récits seraient incomplets, et la guerre de la Vendée mal comprise, si l'on n'y ajoutait des incidents et des traits particuliers ; ces détails sont les signes distinctifs de son caractère.

Tout fut nouveau dans cette guerre qui ne ressemblait à rien de connu. L'idée de l'insurrection, volant dans l'air, arrive à une paroisse. Tout le monde aussitôt est debout. On sort des maisons, on s'assemble ; un homme, un paysan, un chasseur que rien n'épouvantè saisit un fusil, et crie : Marchons ! On le suit. Un autre vient de trois lieues de là, apporte en courant la nouvelle du soulèvement : on prend un cheval dans une prairie, on lui coupe ses enferres de bois, on grimpe l'homme sur son dos, il part en avant : voilà un capitaine (à Sainte-Lumine).

Le premier drap venu fait un drapeau. Les paysans

se groupent alentour, c'est une paroisse. A cinq ou six lieues, on rencontre un rassemblement de plusieurs communes. Il y a là un homme connu dans tous les environs, noble ou paysan, mais brave, pieux et vénéré, il sera le chef de ces paroisses réunies : voilà une division. Ici, on commence à réfléchir. Le chef voudrait établir quelque ordre. Il appelle auprès de lui, sur le lieu même, les capitaines de paroisses, les vieux, tous ceux qui peuvent donner un bon conseil : que de mesures à prendre ! que de difficultés, que de besoins ! Tout manque, on n'a songé à rien. Eh bien, on va tout trouver instantanément ! Les munitions? qui n'en a pas ? Ceux qui en auront trop en donneront aux autres. Les armes ? il se dresse à la fois comme des jets de fusils, de fourches, de faux et de bâtons. Les vivres? les femmes boulangeront pour trois jours, chacun portera son pain ; puis, quelle paroisse par où l'on passera, n'en fournira pas ? Si l'on se sépare, si l'on s'égare, comment s'avertir ? Il y a cent moyens! A une demi-lieue nos trompes de corne se feront entendre comme des beuglements de taureau ; aux clochers des villages, si l'on sonne trois coups, c'est que l'ennemi approche ; les ailes des moulins à vent, penchées de côté ou en croix, indiqueront s'il faut s'éloigner ou venir : on cassera les branches d'arbre sur la route. Des jeunes gens d'ailleurs se présentent : les uns grimperont dans les chênes, et avertiront par des signaux, comme les vigies des bâtiments;

d'autres, les coureurs, resteront dans chaque village, aux ordres d'un chef qui surveille à tout, toujours prêts à partir. Qu'y a-t-il encore qui arrête ? Croyez-vous que les bleus nous font peur ? Vous verrez comme nousprenons leurs canons; nous nous jetterons dessus comme à Saint-Florent, ils n'auront pas le temps de faire du mal. Allons ! les fusilsen avant ! les habiles les premiers ! le reste suivra !... N'y a-t-il pas des musiciens ? Qu'ils partent en jouant ! Nous irons au son du violon ! En marche ! Dieu et le roi (1) !

C'était ainsi que, deux siècles auparavant, en 1548, les Poitevins, les habitants de ces mêmes contrées, s'étaient soulevés contre des droits de gabelle ; cinquante mille paysans armés de fourches, de fusils, de bâtons, avaient élu un noble pour leur *grand capitaine*, et, parcourant la campagne, avaient rompu les réguliers escadrons d'hommes d'armes couverts de fer.

Maintenant, ils vont faire davantage et résister plus longtemps.

C'est parce qu'on n'a pas un autre mot que l'on donne le nom d'armée à cet amas confus d'hommes de tout âge, habillés à leur guise, armés comme ils avaient pu, ne sachant rien de la guerre, que courir en avant et disparaître, paysans, bourgeois, nobles, femmes même, réunis aujourd'hui pour un coup de main, se chargeant de vivres et de munitions selon leur idée, suivant leurs

(1) On partit ainsi de Machecoul en mars 1793.

chefs pendant trois ou quatre jours, puis, l'expédition finie, rompant leur masse et reprenant chacun le chemin de sa maison.

On comptait peu de cavaliers ; quelques centaines étaient montés sur de maigres petits chevaux équipés avec des cordes, de méchantes selles ou des bâts de bois, un petit nombre avec les dépouilles de gendarmes ou de hussards. Les républicains, par dérision, appelaient ces cavaliers *les marchands de cerises;* mais plus d'une fois les marchands de cerises rompirent et écrasèrent les brillants escadrons nantais à qui leur luxe avait fait donner le nom de *pantalons de soie*.

Les canons suivaient l'armée ; l'artillerie se réduisait à une trentaine de pièces, une par mille hommes environ (1) ; canons et caissons suivaient l'armée, traînés dans les boues des chemins par huit ou dix bœufs au pas pesant. Quand il fallait marcher vite, les conducteurs montaient sur leurs bœufs, et, à grands coups d'aiguillon, les faisaient galoper comme des chevaux.

Ces paysans, qui n'avaient jamais vu de canons, s'en servaient mal, ils ignoraient les difficultés de cet art, les études variées par lesquelles un artilleur devient à la fois sapeur, charretier, piéton, cavalier, terrassier : la

(1) Afin d'apprécier la valeur de cette proportion, il faut savoir que, dans la garde impériale, Napoléon avait établi l'artillerie sur le pied de quatre pièces par mille hommes.

science de la théorie leur manquait et la longue pratique qui apprend l'effet des coups. Un peuple qui combat pour son existence n'a pas le temps de s'instruire, il n'en a pas besoin ; il a, de plus que les armées régulières, l'intelligence soudaine. Ils devinaient l'indispensable, ils trouvaient en leur esprit le moyen de tirer les premières volées de leur artillerie ; puis, n'étant point faits pour attendre immobiles et tranquilles, ils s'élançaient, laissant derrière eux leurs pièces inutiles, et se précipitaient sur celles de l'ennemi *pour les empêcher de faire du mal.*

Mais la véritable force de l'armée, c'étaient les piétons, bandes irrégulières, propres à tout, agiles et pesants à la fois, habitués à combattre séparément ou par groupes, à s'égailler rapidement dans la campagne, ou à courir droit sur les canons pour les enlever : infanterie d'une apparence neuve et sans précédents, et aussi admirable dans son genre que la fameuse infanterie de Rocroy.

Le pays, à trente-cinq lieues à la ronde, avait fourni son contingent; dans les grandes batailles, les paysans des différentes parties de la Vendée se distinguaient rangés par paroisses et par divisions : les hommes du Bas-Poitou et du Marais, forts, grands et lourds ; les gens de la Gâtine, au teint bruni par le mélange du sang des Arabes qui s'établirent, dit-on, dans la contrée sous Abdérame ; ceux du Bocage, de taille moyenne, lestes, intelligents ;

les habitants des Mauges, d'une haute stature et d'un beau sang; quelques Bretons, aux cheveux longs et coupés en rond, vêtus d'une peau de bique à tous poils; enfin les hommes de Vihiers, d'Izernay et des Échaubroignes, qui se battaient si vaillamment qu'on les avait nommés les *grenadiers de la Vendée;* le nom de grenadier était déjà un honneur.

Les vêtements différaient peu de couleur et de forme. C'était le vrai costume vendéen, le grand habit long, du temps de Louis XIV, tranchant par sa teinte brune avec la veste blanche croisée sur la poitrine. Ce vêtement du haut du corps est ample et étoffé, tandis que les culottes courtes, séparées par une jarretière de couleur des guêtres de cuir qui serrent la jambe, donne à la taille une apparence leste et vigoureuse, comme il convient à un soldat. Le chapeau, à larges bords, se relevant en cornes à volonté, couvrait et protégeait la tête, et la cravate lâche n'était passée au cou que par un seul nœud fait pour rester dans la main de l'ennemi qui l'eût voulu saisir : tous d'ailleurs avaient un cœur blanc cousu à la poitrine, et le chapelet à la boutonnière ou pendu au bras.

Çà et là, on apercevait quelques pâles visages, moins énergiques et moins accentués que les autres : c'étaient de jeunes paysannes vendéennes qui avaient aussi voulu combattre.

Lorsque, le fusil en avant, elles se jetaient dans la

mêlée avec débordement, en criant : Au feu les Vendéennes ! aucun homme ne les pouvait dépasser.

Là se trouvait une dame noble, madame de Bruc, d'une rare et saisissante beauté ; elle se tenait fièrement à cheval, en costume d'amazone, à la tête d'une compagnie de chasseurs qu'elle entretenait à ses frais ; vive, gracieuse, et reprenant, après le combat, l'affabilité charmante d'une femme habituée au langage amolli des salons, on l'avait vue, dans une déroute, s'élancer seule, un pistolet à la main, sur des dragons républicains, arrêter leur poursuite, et assurer le salut de l'armée.

Une autre, jolie et distinguée, était enveloppée d'une sorte de mystère : on disait dans l'armée qu'elle était l'amante de Lescure ; d'autres la croyaient sa sœur ; quelques-uns en faisaient une Jeanne d'Arc vendéenne ; pour mettre fin à ces bruits, Lescure voulut la renvoyer : Laissez-moi, lui dit-elle, je vous montrerai que je sais mourir ! Et, dans un prochain combat, elle se fit tuer.

Les chefs, ni mieux armés ni mieux vêtus que leurs soldats, en costume vendéen ou en veste de chasse verte, portaient un chapeau à cocarde blanche, et, par-dessous, un mouchoir rouge flottant sur le cou. Mais on les distinguait moins par les insignes de leurs grades que par leur valeur, et parce qu'ils marchaient en avant.

Quand ils passaient devant le front des paroisses, les paysans se les montraient en les désignant à leur manière :

le généralissime d'Elbée, le général *la Providence*, disaient-ils, enthousiaste dans sa dévotion autant qu'à la bataille ; Lescure, le plus instruit des officiers, qui ne tua jamais un ennemi ; l'héroïque Marigny, commandant de l'artillerie ; La Rochejacquelein, qu'ils nommaient simplement M. Henri ; Stofflet, rude, emporté, mais d'une bravoure prête en tout temps; Bonchamp, le plus aimé, le plus vénéré de l'armée, le *meilleur des généraux Vendéens*, a dit Napoléon ; deux ou trois jeunes gens de treize et de quatorze ans, Beauvollier, Langerie, Mondyon, qui s'était enfui de Paris pour joindre l'armée, et qui combattit à la tête des paysans à Montaigu, où fut détruit le bataillon *le Vengeur;* enfin, au milieu de ses officiers, Charrette, l'œil vif et animé, les traits durs et décidés, avec son panache blanc cassé par une balle, pendant à son chapeau : général de l'armée du Bas-Poitou, il savait qu'il était envié, et cherchait à justifier cette secrète inimitié par de plus grandes actions. A Luçon, Lescure lui demanda quelle place il voulait : La plus près de l'ennemi ! répondit-il.

Avec ces premiers chefs, marchaient le prince de Talmont, d'une beauté héroïque, Piron, Royrand, La Ville de Beaugé, la Roberie, vingt autres encore, et des paysans, Forestier, Legeay, Loiseau, Monnier, qui ont mérité que leur nom fût gardé par l'histoire.

Les voilà en marche : ils apparaissent au haut des collines, le chapelet à la main et le fusil en bandoulière,

défilant en silence, ou jetant aux échos de l'air les refrains solennels de leurs cantiques; puis ils descendent dans la vallée, s'enfoncent peu à peu au milieu des bois, percent à travers les genêts comme des sangliers, tout prêts à reparaître et à déboucher pour charger dans la plaine : quand on voyait cette foule rangée en lignes irrégulières, au-dessus de laquelle se dressaient des armes de toutes sortes, fusils, bâtons, pioches, bêches, sabres, baïonnettes, broches, faux emmanchées, qui se mêlaient, s'agitaient, et étincelaient au soleil; ces visages, rougis à l'air, se distinguant à peine au travers des habits bruns et des grands chapeaux noirs ; cette cohue extraordinaire, couverte de mille objets divers, sombre, remuante, toute frémissante d'une foi enthousiaste et d'une ardeur de bataille, on se sentait transporté au temps où des peuples entiers sortaient de leurs forêts sur le monde, et il semblait voir un débordement de barbares.

Cependant les chefs comprirent bientôt la nécessité d'une organisation régulière. Un conseil supérieur, fixé à Châtillon, fut chargé de la caisse, du soin des vivres, de l'imprimerie; l'administration de l'armée fut constituée. Au plus profond des forêts, on amassa des armes et des munitions; on y façonnait des fusils, on y fondait des canons d'un assez gros calibre : Charrette fit des pièces de douze; on y fabriquait de la poudre, les ateliers de Mortagne et de Beaupréau ne suffisant pas; on y

apportait les fusils, l'argent, les boulets, les provisions de toutes sortes que les bureaux de correspondance de Tours, de Chinon, etc., expédiaient à Nantes, sous l'apparence de tonneaux de vin. Quant aux habillements, on enlevait les draps des villes prises, et on les transportait dans un lieu écarté, pour les besoins de l'avenir (1). On trouva plus facilement, et dès le début de la guerre, des secours pour les blessés; des chirurgiens suivaient l'armée, il s'établit, çà et là, dans les villages et dans les bois, des hôpitaux et des pharmacies; à Saint-Laurent, les frères du Saint-Esprit et les sœurs de la Sagesse, déjà dévoués aux malades, continuèrent, comme pendant la paix, leurs soins que la guerre ne payait plus par la reconnaissance, mais par le danger.

A peine l'insurrection eut-elle commencé qu'il arriva des déserteurs républicains qui demandaient à servir parmi les Vendéens; on s'en défiait d'abord, quelques-uns furent obligés de faire des actes de valeur extraordinaire pour détruire le soupçon; mais quand les paysans virent cinq ou six dragons se jeter seuls, tête baissée, dans le combat, au plus fort du péril, ils leur crièrent: Arrêtez-vous! et ils les suivirent. Un plus grand nombre survint bientôt, on les forma en corps spécial: c'étaient la plupart des Suisses, et des soldats de la légion Ger-

(1) C'est ainsi qu'on avait formé à La Jarrie, près de Montfaucon, un dépôt de draps enlevés à Clisson. La Jarrie appartient à madame Mélanie Waldor.

manique que la Convention avait licenciée comme aristocrate. Ces Allemands, qui aimaient l'eau-de-vie, s'enivraient et se querellaient souvent avec les paysans; mais ils connaissaient et pratiquaient la discipline, et, réunis en troupe serrée, ils résistèrent parfois jusqu'à ce que la masse éparpillée se ralliât autour de leur bloc et recommençât la bataille.

Avec eux marchaient quelques compagnies de chasseurs organisées par Bonchamp et d'autres chefs. Bonchamp, qui avait servi et qui appréciait l'utilité des troupes régulières, les entretenait à ses frais; il engagea une partie de ses biens; plusieurs l'imitèrent et s'y ruinèrent. Mais on ne pensait pas à l'argent dans ces temps d'actions précipitées et de dévouement. Les trésors qu'amassent les époques de paix et d'avidité sont la réserve des âges héroïques qui les dépensent sans compter.

Dans la deuxième campagne, d'autres compagnies furent composées avec d'anciens soldats et des paysans aguerris. Stofflet et Charrette eurent des dragons et des chasseurs, des sergents, des caporaux, des uniformes, leurs bandes prirent alors une apparence militaire; mais ce n'était plus la véritable armée vendéenne.

Celle qui combattit pour ses idées et son sol fut toujours désordonnée, terrible à ses ennemis, indomptable même à ses chefs. Le sentiment du respect faisait sa force, elle obéissait par l'habitude et un reste de souvenir

féodal. Après les premières mesures prises, les Vendéens laissèrent tout à l'abandon, pensant sans doute que Dieu y pourvoirait. Ils dédaignaient toutes les mesures qu'ils ne comprenaient pas immédiatement : à Laval ils restèrent plusieurs jours, loin de tout ennemi, inactifs, sans s'occuper de réorganiser leurs équipements, leurs chariots, leurs magasins : dès qu'ils arrivaient dans une ville le soir, ils se dispersaient, et se couchaient, ne s'inquiétant plus de ce qui pouvait arriver : point de gardes avancées, point de sentinelles; les officiers étaient obligés de veiller eux-mêmes; on vit plus d'une fois Charrette se tenir debout aux avant-postes, l'épée à la main; point d'intérêt qui les fît relever, ils manquèrent ainsi Thouars une première fois, parce qu'ils ne voulurent pas marcher la nuit, et ce fut la nuit que le général Tuncq les surprit près de Luçon et les tailla en pièces. Il semblait que la nuit fût à Dieu, non à eux ; on ne fait rien dans les ténèbres.

Fallait-il se préparer au combat, on ne pouvait les former en sections comme une troupe militaire ; ils marchaient en corps, tout d'une pièce, distingués seulement par paroisses , par familles ou par amitiés.

Il semble que dans ces masses compactes le canon eût dû ouvrir de larges brèches, mais ils s'égaillaient si vite que les pertes étaient peu considérables, et l'effet de l'artillerie presque nul. Ils ne s'effrayaient pas des canons d'ailleurs, ils s'attendaient à les trouver, ils ne fu-

rent surpris que des obus, qu'ils ne connaissaient pas; quand l'armée de Mayence, à son arrivée en Vendée, fit pleuvoir sur eux ces globes de fer qui fendaient l'air et éclataient inopinément au milieu des groupes, ils eurent peur et s'enfuirent devant ces *canons qui pètent deux fois.*

Leurs officiers, presque tous jeunes, tenaient toujours allumée leur fièvre de guerre. Excepté d'Elbée, les généraux n'avaient pas plus de trente ans; quelques-uns sortaient à peine de l'enfance. Il fallait ces jeunes gens pour cette guerre de tous les jours, avec des ennemis qui se renouvelaient à chaque pas. Elle dévorait les hommes et les prenait tout entiers : à des assauts si vifs, à des luttes si enragées, on usait son intelligence, son esprit, son corps. Les voyez-vous revenant de combats de quarante heures ! Aucun des principaux chefs ne vécut plus de trois ans; mais ils n'avaient point à se plaindre de Dieu; en trois ans ils avaient vécu plus qu'en trente d'une existence ordinaire. Les voluptueux disent de la vie : *courte et bonne ;* eux, ils l'eurent courte et héroïque.

Quand le signal de la charge était donné, et que les chefs criaient : *Égaillez-vous!* cette foule indisciplinable alors, soldats, officiers, s'ébranlait tout ensemble. Les cavaliers descendent pour combattre à pied, laissant leurs chevaux à la garde des prêtres et des femmes, tous courent, poussés d'un même esprit, au même but, avec un aveuglement indomptable, les rangs se brisent,

les bataillons s'éparpillent, au choc de cette antique *furia francese; ce ne sont plus des hommes, mais des diables*, et bondissant à l'attaque, acharnés dans la lutte, instantanément disparus dans la déroute, ils ont, comme on a dit d'un de leurs chefs, *assaut de lévrier, défense de sanglier et fuite de loup*.

CHAPITRE XI.

Caractère particulier de la guerre.

La guerre a une poésie sombre, mais elle n'est jamais si grande que lorsqu'elle détruit largement : dix hommes qui combattent n'émeuvent que peu notre âme ; cent mille soldats ébranlant la plaine de leurs pas et la semant de leurs corps, voilà ce qui nous remue. Les hommes ont l'instinct de la destruction et de la cruauté, et ils suivent avec enivrement le flambeau que la guerre secoue par toute la terre.

Mais si, au lieu de mêler brutalement des peuples d'une figure différente, divers de langue et de couleur, elle pousse les uns contre les autres les fils d'une même terre, la guerre ressemble à une furie démenée, armée de serpents en ses mains, les dents serrées, le sourire

haletant et la face contractée d'une infernale expression qui défie la mort.

La guerre civile de la Vendée était plus affreuse que la guerre des frontières ; elle avait de plus aussi ces parures et ces accessoires inaccoutumés qui lui donnent de loin un aspect des combats des premiers âges.

On y trouve à la fois le désordre et l'héroïsme. Il faut savoir comment l'armée républicaine avait été formée. Excepté quelques débris d'anciens régiments, dont les soldats aguerris conservaient intact l'honneur du corps, la plus grande partie des troupes, réunies à la hâte, n'avaient rien de régulier et de discipliné : dans les départements, comme dans la Vendée, on avait sonné le tocsin, mais contre la Vendée; aux bourgeois des villes s'étaient joints des bataillons tirés de la lie du peuple de Paris, de prétendus volontaires achetés 500 francs, et que, pour cette raison, on appelait les *héros de cinq cents livres*, et cet indigeste ensemble formait la levée en masse.

C'était bien aussi une population comme en Vendée, mais avec cette différence que la levée en masse avait été commandée, et l'insurrection vendéenne, volontaire. La levée en masse combattait, comme la Vendée, pour un principe; mais la Vendée savait ce qu'elle défendait, la levée républicaine ignorait ce qu'elle fondait ; elle allait avec la fougue du premier âge, enivrée, vers l'avenir, croyant qu'elle l'atteindrait, mais ne sa-

chant où. La Vendée résistait comme un vieillard qui a retrouvé un moment les forces de sa virilité ; la république marchait en avant, comme un enfant qui sent approcher la puissance de la jeunesse, et qui veut posséder le prix avant de l'avoir mérité. Cette guerre est un sublime spectacle où les peuples se heurtent non pas seulement avec leurs armes et leurs bras, mais avec leurs sentiments, où les idées se pénètrent l'une l'autre, où les opinions nouvelles et les anciennes traditions se mêlent, et d'où doit sortir enfin, après le travail du grand ouvrier, une génération appelée à des destinées inconnues.

La levée en masse, ainsi que toute foule confuse, était livrée à l'ignorance, à la fougue sans frein, aux découragements instantanés, à cette faiblesse que nous connaissons tous dans la première jeunesse, et qui ressemble presque à la lâcheté. Elle ne demandait pas mieux que de se battre, elle se précipitait en aveugle en avant; puis, au premier obstacle, la panique la saisissait et elle s'enfuyait à toutes jambes. Jeunes gens, ouvriers, gardes nationaux, bourgeois des départements voisins, marchaient en bandes tumultueuses, portant leur pain pour plusieurs jours, la plupart armés de piques (sur trente mille, dix mille à peine avaient des fusils); quelques-uns en uniforme, les autres en carmagnole et en chapeau rond, presque tous chaussés de gros sabots ; connaissant mal le maniement des armes et les com-

mandements, ils s'en allaient en cohue, criant, chantant, faisant grand bruit, multitude gênante plutôt qu'utile, cruels après la victoire, et dans une défaite toujours les premiers à laisser leurs piques et leurs sabots sur le champ de bataille.

Dans les premiers temps on vit les nouvelles recrues fuir à douze et quinze lieues, quelques-uns, après Coron, se sauvèrent jusqu'à Paris; à sa sortie d'Angers et à son premier combat, la levée en masse fut prise d'une telle épouvante, qu'elle se débanda tout de suite, s'enfuit vers les Ponts-de-Cé, se précipita dans cet étroit défilé, et, n'ayant peur de la mort que de la main de l'ennemi, se jeta pêle-mêle par-dessus les parapets dans la rivière.

Les villes étaient saisies de la même frayeur ; avec les fuyards se répandait un souffle de terreur. Quand Santerre fut battu à Vihiers, on ferma les boutiques à Angers, l'effroi fut universel, on parla d'abandonner la ville.

Une telle armée était disposée à tous les relâchements et à tous les vices. Un désordre général la ruinait en l'affaiblissant. Les révolutions agissent par mesures d'exception ; comme elles n'ont pas encore un principe unique bien établi, elles appliquent à la fois toutes les règles. Dans l'administration intérieure, où les rapports des provinces étaient plus resserrés avec les comités des gouvernements, il y avait moins d'irrégularité, mais dans l'armée, les rênes étaient toutes lâchées. Une ar-

mée en campagne est souvent un corps révolutionnaire : la discipline générale s'y établit, il est vrai plus rude que dans le civil, elle est comme le code de la terreur ; mais les mouvements continuels de cette grande masse toujours en action ont l'inattendu, l'abandon et le relâchement de la nécessité : qu'est-ce donc quand cette confusion est accrue par l'esprit du temps et les circonstances?

Aux frontières, les armées se battaient en marchant en avant, la désorganisation ne se fortifiait pas par le séjour dans les mêmes lieux : en Vendée, on tournait dans le même cercle, on en était repoussé, on y revenait ; le désordre devenait une habitude. Le centre du pays ayant été occupé pendant la première campagne par les Vendéens, ruiné dans la seconde par les dévastations, les troupes républicaines y venaient mais n'y demeuraient pas ; les états-majors, la réserve, les généraux se tenaient aux extrémités dans les villes, c'est dans les villes que les corps expéditionnaires revenaient, avaient leur quartier général, et tous les vices des villes s'infiltraient dans l'armée et la gangrénaient.

Les états-majors étaient encombrés de jeunes officiers patriotes souvent sans mérite et sans instruction, fiers d'étaler aux regards des femmes leurs broderies et leurs épaulettes. Dans les temps de repos que leur laissait la guerre, ils s'abandonnaient à tous les plaisirs, accumulant les excès de la débauche, et abusant d'un luxe pas-

sager. Nantes et Saumur retentissaient de leurs orgies; on voyait des généraux venir au conseil ivres et se tenant à peine; quelques-uns vivaient publiquement avec des filles, et apparaissaient aux revues avec elles dans leurs voitures. A Niort, la discipline s'était conservée plus rigoureuse, aussi l'esprit des deux armées était-il essentiellement différent. L'armée de Niort était connue pour sa douceur, celle de Saumur pour sa cruauté. Ici, on proposait toujours des mesures féroces; là, on parlait de moyens pacifiques et de modération. En vain quelques représentants tonnaient contre la dissolution, la république voyait dans les officiers de Niort des aristocrates, dans ceux de Saumur des patriotes, et le désordre allait s'accroissant.

Dans l'armée vendéenne, dans le corps de Charrette surtout, ces débauches n'étaient pas inconnues; lorsqu'après le traité de la Jaunaie, il vint à Nantes, plusieurs de ses officiers ne purent rester maîtres d'eux au sein des jouissances d'une grande ville, et donnèrent le déplorable spectacle d'une licence que les républicains n'auraient dû jamais pouvoir reprocher aux défenseurs de la religion.

C'est que, si la guerre par son action rapide et emportée, enlève l'homme aux sentiments vils, la victoire semble lui redonner plus de forces, il se redresse ivre du sang qu'il a versé, la bête reprend le dessus, toute rouge et tout enfiévrée de la bataille, et on la voit se préci-

piter à des orgies dont les cris, la rage et les emportements semblent une suite de la lutte à peine terminée et le dernier élan d'une fureur inassouvie.

Les soldats imitaient leurs chefs; les ordres étaient à peine exécutés; certains corps imposaient des conditions pour marcher, d'autres refusaient de se licencier. On avait formé des bataillons composés entièrement de citoyens d'un même département, dont ils portaient le nom. Ces bataillons ne s'engageaient que pour un temps; le terme expiré, ils pouvaient se retirer, et la plupart, las d'une guerre périlleuse, interminable, quittaient en effet l'armée, quels que fussent les besoins du moment. L'un de ces corps déclara à Nantes que, son temps étant fini, il allait partir : la ville se trouvait dans le plus grand dénûment de troupes, on s'attendait chaque jour à une attaque des Vendéens, ce bataillon occupait un poste important; on députa vers lui, des représentants allèrent le supplier de demeurer encore quelques jours, rien ne le retint, il partit.

D'ailleurs, nul ordre, nul règlement exécuté : l'armée souffrait d'une misère générale, le plus souvent le trésor ne payait pas les soldats, ils allaient presque nus, sans habits et sans souliers. Le comité de salut public, pour diminuer les dépenses, décréta que les troupes seraient chaussées de sabots, il en fit distribuer une paire à chaque soldat, en lui recommandant de les ménager. Mais toutes les lois ordinaires de la guerre étaient ou-

bliées ou négligées ; un bataillon périssait-il presque entier, comme il n'y avait pas d'états de revue, il restait sur les cadres et coûtait autant à l'État. La guerre de la Vendée était un gouffre ; en vain employait-on les mesures les plus révolutionnaires, imposait-on les particuliers, les villes, les départements, pour un nombre déterminé d'hommes, de chevaux, de munitions, de provisions de mille sortes, tout s'engloutissait sans effet, les besoins renaissaient chaque jour nouveaux et accablants, un représentant évaluait la dépense générale des armées à plus d'un million par jour.

Ce dénûment, ce désordre, cette anarchie touchent pourtant à une sorte d'héroïsme barbare. Ces armées ne ressemblaient pas aux armées ordinaires, elles se caractérisaient par des traits plus saillants.

Par un singulier hasard, aucune des armées républicaines des frontières ne comptait autant de généraux nobles que celle qui combattait en Vendée. Tandis que des gentilshommes de vieille race, Lescure, La Rochejacquelein, Bonchamp, des princes alliés aux maisons souveraines, comme Talmont, servaient, parmi les Vendéens, sous les ordres d'un paysan, de Cathelineau, les sans-culottes républicains avaient pour chefs les fils des plus illustres familles de France, le duc de Biron, le marquis de Grouchy, le baron de Menou, le comte Duhoux, Aubert Dubayet, le comte de Labourdonnaye, le marquis de Canclaux, le chevalier de Ber-

thier : un prince allemand, Charles de Hesse, organisait à Orléans des bataillons contre la Vendée, et quand le petit-fils d'un calviniste condamné à mort comme rebelle à son roi, Bonchamp défendait la cause royale, les bataillons mayençais étaient commandés par un descendant de Montaigne, par l'héroïque Beaupuy.

Mais la république était arrivée à des actions si nouvelles que, de même qu'à un inventeur, il lui fallait des instruments nouveaux, elle inventait ses hommes, les anciens ne lui pouvaient servir, par cela seul qu'ils existaient avant elle; elle les mettait de côté, quand elle ne les brisait pas dans sa colère. Bientôt elle décréta qu'il n'y aurait plus de nobles dans les armées : un grand nombre furent renvoyés, quelques-uns furent conservés par nécessité; Canclaux, pendant plusieurs mois, fut obligé de se retirer; Grouchy n'obtint qu'à force de prières de rester; la supériorité incontestable de Berthier dans l'administration de l'état-major fut sa seule sauvegarde ; Aubert Dubayet, soupçonné, fut mis en prison ; Duhoux, qui avait un neveu chez les Vendéens, envoyé à la mort; Biron, rappelé à Paris, périt aussi sur l'échafaud. Une rigueur terrible alors gouverna l'armée. Il n'y a plus d'autre intérêt que l'intérêt de la chose publique, plus de passion pour un homme, plus d'individualité ; tout général, qui, par opinion, par instinct, ou par préjugé, agit de son propre mouvement, est coupable. L'obéissance ou la mort ! On vit en peu de temps

neuf généraux enlevés à l'armée de Vendée, traduits au tribunal révolutionnaire et guillotinés : les uns parce qu'ignorants et trop confiants en leur vanité, ils n'avaient pas attendu les autres corps ; d'autres parce qu'ils avaient été négligents ou indolents, écrivant, s'agitant dans leurs bureaux et leurs papiers, n'agissant pas, comme Biron ; d'autres enfin, parce qu'ils avaient enfreint les ordres de leurs supérieurs et amené des défaites, comme Westermann. La république leur tranchait la tête, puis mettait à leur place des soldats patriotes : ce n'étaient point eux, c'était elle qui triomphait.

Ces généraux, si différents des généraux des armées régulières, commandaient des troupes aussi irrégulières. Il y avait des bataillons célèbres : un corps tout entier prenait un nom terrible et symbolique, *le Vengeur*, et marchait précédé de l'effroi ; longtemps tout fuyait à son approche, puis, un jour, les efforts se réunissaient contre lui, l'accablaient et le déchiraient, il disparaissait (à Mortagne).

Ailleurs, c'étaient des déserteurs qu'avait entraînés un esprit d'aventure, soldats intrépides, venus parmi les Vendéens sans idée de retour, implacables, pillant avec une audace effrénée, tuant avec acharnement. Rien ne les modérait, rien ne les arrêtait ; il n'y avait point de quartier à attendre d'eux. Le sentiment de leur situation les avait réunis, ils portaient un crêpe au bras, et on les appelait *les bandes noires*.

De tout temps, la sanglante nécessité de la guerre a rassemblé en troupes des hommes qui en ont compris la poétique horreur. Ils ont vu la mort marchant comme une sombre reine à la tête des bataillons ; ils ont pris sa livrée, les os croisés sur leur poitrine et leurs bras, et se sont jetés dans les combats, portant déjà le deuil des funérailles qu'ils allaient faire.

L'enthousiasme populaire, dans cette guerre religieuse autant que royaliste, consacrait les instruments de la victoire, des canons, *Marie-Jeanne*, *le Missionnaire*, semblables à des idoles, étaient presque adorés; on les entourait de fleurs, on les embrassait, on se jetait à genoux autour. Et si l'un d'eux était perdu, si l'ennemi avait enlevé le *palladium* de l'armée, des braves, comme les héros d'Homère, se dévouaient à le reconquérir, ils partaient à la poursuite des ravisseurs, passaient à travers les coups et ramenaient le canon vénéré.

Des femmes apparaissaient de loin en loin dans les rangs, ou déguisées, mais se décelant à la fois par leur faiblesse et leur emportement inspiré, ou nobles amazones, commandant à cheval un escadron qui suivait leur robe flottante.

Des enfants, de jeunes têtes enivrées par les souvenirs de l'étude et par le sang qui bout dans la jeunesse, arrivaient à l'armée, les yeux brillants, demandant des armes, et se lançant au galop dans la bataille, voyant cou-

ler leur sang d'un œil fier, et agitant leur sabre comme s'ils bravaient la mort.

Des prêtres passaient dans les rangs, le crucifix à la main, se penchant vers les blessés, encourageant, consolant, et envoyant à Dieu l'âme qui s'échappait.

La langue, les mœurs, les nécessités de chaque heure avaient rapproché les deux partis tellement qu'ils se ressemblaient sous beaucoup de rapports. Le dénûment des républicains les avait obligés à s'affubler de toutes sortes d'accoutrements ; un soldat n'avait souvent que ses armes, son uniforme s'en était allé en pièces ; les paysans vendéens, au contraire, qui dépouillaient les morts après la victoire, avaient formé des corps parfaitement et régulièrement équipés. Les patrouilles se confondaient entre elles ; à chaque instant, des corps ennemis marchaient à côté l'un de l'autre sans se reconnaître. Il suffit une fois à Jolly de donner à ses cavaliers des cocardes tricolores pour passer au travers de l'armée ennemie, sans se hâter et sans être inquiété. Le même Jolly avait formé sa troupe aux habitudes militaires ; dans plusieurs combats du Bas-Poitou, il mit ses hommes sur trois rangs de hauteur comme les régiments républicains. Ainsi alignés, et le fusil au bras, attendant, d'un œil sévère, le moment de la bataille, ils avaient une attitude et un superbe air martial qui frappaient l'ennemi d'étonnement. « Je les ai bien vus, bien examinés, écrivait Merlin de Thionville après Savenay,

j'ai reconnu de mes figures de Chollet et de Laval, et à leur contenance et à leur mine, je t'assure qu'il ne leur manquait du soldat que l'habit. — Et, ajoutait-il avec un orgueil légitime et honorable pour ces paysans du Poitou, — des troupes qui ont battu de tels Français peuvent se flatter de vaincre tous les rois de l'Europe. »

Ce même sang, cette même langue, cette même bravoure dans les deux camps, amenaient des incidents d'un héroïsme tout particulier. Parfois, deux troupes peu nombreuses, mais décidées, se rencontraient face à face ; près d'Angers, par exemple, c'étaient des hussards républicains et des cavaliers vendéens parmi lesquels se trouvait une femme, Rénée Langevin. A quelques pas, ils s'arrêtaient et s'interpellaient dans la même langue: Qui vive ! — Républicains ! — Royalistes ! Ils sont ennemis. Alors, avec cette insouciante et chevaleresque gaieté de la France, ils se proposaient une double partie : boire et se battre ; pour un moment ils se réunissaient, on se mêlait, on causait, on trinquait ensemble, on se serrait les mains peut-être ; puis, le signal donné, chacun à son poste, tous à cheval, en rang. On prend champ, on se recule, on fond l'un sur l'autre, le pistolet en avant, le sabre au poing, et ils combattent en criant: *Vive la République ! Vive le Roi !* mêlés, ardents, à qui l'emportera, se criblant de coups, jusqu'au moment où, diminuée des deux tiers de ses hommes, une des troupes cède

enfin, et s'échappe, laissant étendus sur la terre des corps de Français que regardent des yeux de Français.

Ou bien encore, car c'est l'immortelle punition des guerres civiles, deux frères combattaient, l'un dans l'armée royaliste, avec son père; l'autre parmi les républicains, ce père était Jolly, son fils tombe, à ses côtés, blessé à mort; Jolly reste immobile un instant, puis, comme pris d'une rage nouvelle, il crie: En avant! charge l'ennemi avec un emportement furieux, l'enfonce, le disperse, il est vainqueur. Alors on amène les prisonniers, et, comme c'était le temps où on les fusillait, ils ne font que défiler devant le général pour aller au bord de leur fosse. L'un d'eux passe, et tout à coup s'arrête : c'était le fils républicain de Jolly, — et le père, se levant, nouveau Brutus, inflexible : Il n'est pas mon fils! s'écrie-t-il. On l'emmène, il suit la file, et la détonation qui éclate apprend qu'il est couché par terre avec les morts.

CHAPITRE XII.

Enthousiasme révolutionnaire.

La république n'avait pas la foi pure, elle avait une sorte de conviction matérielle et brutale ; mais, comme toute matière périt, sa victoire n'a pas eu de résultats, et son triomphe point de durée.

Si elle eût eu la foi, elle eût converti les peuples par sa seule parole. La foi, la foi véritable pénètre l'homme comme une flamme vivante, et quand elle sort de lui, le geste, la parole, le visage, rayonnent d'une puissance devant laquelle le monde se sent dompté. Non, il n'est même pas besoin de parole. Son enthousiasme est un feu qui déborde, on ne l'évite pas ; on en est saisi et absorbé ; nul pouvoir humain, nul caractère, nulle volonté, nul génie ne lui peut résister : elle a l'intelligence qui connaît, l'incessant amour qui ne souffre pas de retards,

l'impatience de la vérité. Elle va partout cherchant des âmes ; elle les veut, elle souffre tout pour les avoir, elle est martyre ; elle devine tout, elle est prophète, elle est inspirée, Dieu est descendu et souffle en elle.

Oh ! qu'il faut être pur pour avoir la foi ! et qu'il est béni celui que Dieu a choisi pour manifester sa volonté !

Mais cette vertu sainte est la limite extrême, peu l'atteignent ; nous sommes enfermés dans un cercle borné ; ne voyant pas plus loin, nous n'avons pas l'intelligence de ce qui doit être pétri par la foi, et nous le domptons par la violence.

C'est ce que fit la Convention, elle usa de la force. Quelques-uns, dans son sein, sentaient que c'était par la foi que l'on devait vaincre. Lequinio, éveillé un moment à cette vérité, voulait qu'au lieu d'armées on envoyât dix ou douze hommes dans la Vendée pour prêcher la loi nouvelle de la liberté et de l'égalité ; mais, bientôt, parce qu'il ne s'en trouvait aucun assez pur pour cette calme et forte mission, et parce qu'il douta lui-même de l'excellence de son idée et ne crut pas qu'elle pût changer les âmes, il revint, par un revirement soudain, aux coups de la brute, et demanda, pour tout terminer, des soldats et des bourreaux (1).

(1) « Si la population qui reste n'était pas de trente à quarante mille âmes, le plus court serait sans doute de tout égorger ; mais cette population est immense. » — Et plus loin : — « S'il n'y avait nul espoir de succès par un autre mode, sans doute qu'il faudrait tout égorger, y eût-il cinq cent mille âmes. » (Rapport de Lequinio, 1794.)

Dans les limites de la politique, cependant, les républicains eurent le plus magnifique enthousiasme né de la conviction la plus sincère. Et les républicains des premiers temps c'étaient les villes, les hommes éclairés, une grande partie de la France. Une nation est d'autant plus de bonne foi que les idées sont plus exagérées.

La révolution s'était trompée sur l'application du principe, mais non sur le sentiment de son action. En aucun temps, l'enthousiasme ne fut plus grand et plus général : chacun était redevenu jeune, on espérait tant qu'on croyait tout possible. J'ai vu les vieux de notre époque raconter les belles journées du commencement de la Révolution. Je les ai vus tressaillir encore de joie à ce grand souvenir. La société, si dépravée la veille, s'était tout d'un coup transformée, de nouvelles vertus avaient surgi; on était généreux, désintéressé; on voyait sa vie, sa fortune, sa famille dans la patrie; un mot exaltait les têtes, on se portait en foule à la suite d'un homme, d'un signe qui représentait l'idéal d'un avenir de bonheur; on s'embrassait dans les rues, on eût dit un peuple de frères.

Aussi, quand la Convention appela les Français en masse à sa défense, et les envoya contre la Vendée soulevée, les départements limitrophes, les villes voisines répondirent avec un patriotique élan. Ils comprenaient que la cause de la France était en leurs

mains; la guerre étrangère occupait presque toutes les troupes organisées, quatorze armées bordaient la frontière ; un grand mouvement se fit dans les villes : à Nantes, à Angers, à Niort, à La Rochelle, chacun s'empressa et voulut partir ; là, on appelait de bonne foi les Vendéens des *brigands;* les crimes de la terreur, les échafauds ne diminuaient point cet enthousiasme ; loin de Paris, on en ressentait moins les horreurs, et si, comme à Nantes, les exécutions valaient celles de la capitale, on les excusait à cause des circonstances : le sentiment généreux de 1789 vivait encore au cœur de la multitude.

Ces bourgeois des villes, qui croyaient à la liberté et à la république, composèrent les levées en masse ; pour les commander, il fallait des hommes de leur trempe, la Convention chercha non la capacité, mais la conviction. Elle pensa que leur patriotisme éclaterait comme un volcan et dévorerait l'ennemi sous ses laves; elle s'étonnait que les généraux qu'elle avait choisis ne fussent pas toujours vainqueurs : *Vous êtes douteurs du succès*, leur écrivait le comité de salut public, *voilà pourquoi vous êtes battus*. Et à force de le leur répéter, à force de le leur prouver par ses représentants, par ses ordres, par ses arrestations, par ses échafauds, elle les convainquit eux-mêmes, et l'événement lui donna souvent raison.

Les royalistes vinrent se heurter et reculer devant

les villes : quand ils assiégeaient Angers pour la seconde fois, il fallait un commandant de place. Ce ne fut pas parmi les généraux que les républicains le choisirent : ils comptèrent moins sur la science militaire que sur l'entraînement populaire ; ils demandèrent qui était le plus républicain de la ville, et, conduits par la rumeur publique, ils allèrent prendre dans sa boutique un tailleur. Sous ses ordres, la population entière, les femmes, les enfants se portèrent sur les remparts ; pendant que les Vendéens détruisaient un mur, ils en construisaient un nouveau derrière en deux heures ; ils luttèrent pendant deux jours contre un terrible assaut, et le siége fut levé.

En ce moment, un grand sentiment porte si haut toutes les âmes, qu'on ne s'étonne plus des belles actions, elles se font simplement et naturellement, et le peuple entier est à leur niveau.

A Nantes, où le danger est le plus pressant, le dévouement devient ordinaire, on n'y fait plus attention; la Convention ignorait ce que la ville souffrait pour sauver la république. Il fallut un procès criminel où cette grande cité était calomniée pour révéler ses vertus cachées (1).

Cette ignorance même du gouvernement atteste le noble état où se trouvait élevée la France. La Conven-

(1) Procès de Carrier. Discours de Villenave.

tion laissait à la patrie le soin de se défendre elle-même; à Paris, elle allait frappant de grands coups, sûre que la France ne s'abandonnait pas, et s'inspirait des mêmes élans, des mêmes ardeurs.

Quelle ardeur! et comme elle dure, et comme elle est puissante! Nantes sait qu'on ne la peut secourir. Un moment, cette vaste cité de quatre-vingt mille âmes n'eut que douze cents hommes de troupes réglées; la Vendée l'entourait; elle ne demanda rien à Paris, Paris avait assez à songer à lui, elle résolut de se soutenir seule : la garde nationale s'organisa en guerre, et le service qu'elle commença fut tout d'un coup le plus extraordinaire et le plus rude. Il n'y eut plus de négociants, de riches, d'ouvriers; il n'y eut que des Nantais devenus soldats. C'est par cet oubli naturel des rangs et des fortunes qu'apparaît la véritable égalité républicaine : toutes les classes sentent courir au-dessus d'elles un héroïque frissonnement.

Ils étaient huit mille gardes nationaux, dont une partie seulement armés de fusils. Une moitié fait le service un jour; l'autre moitié, le lendemain; ils montent ainsi quinze gardes par mois. Mais les citoyens qui portent les armes ne peuvent gagner leur vie : on parcourt la ville, il faut une solde, et une paye de trente sous par jour leur est assurée. Ceux qui ne veillent pas aux postes militaires se forment en escouades, et, répandus autour de la ville, creusent des fossés,

élèvent des redoutes et des forts. Ce n'est pas tout, Nantes est tellement resserrée par l'ennemi, qu'il y entrerait bientôt si les points extérieurs n'étaient protégés. On établit des gardes partout aux environs, un cordon de citoyens dévoués entoure la ville à trois et quatre lieues de distance, seconde fortification vivante. Les chevaux manquent, tous ceux des riches sont pris, et la cavalerie est montée, l'artillerie attelée. Dans un bel élan, le commerce déclare que les navires ne lui appartiennent pas, il les met tous à la disposition de l'administration ; ils sont employés à défendre les bords du fleuve et son embouchure. Le mouvement se communique, croît et gagne toutes les classes ; les vieillards s'organisent en bataillon de vétérans ; il n'est pas jusqu'aux étrangers qui ne soient emportés dans ce débordement d'enthousiasme : on voit les Hollandais venir prendre rang dans la garde nantaise, avec leur costume national.

La ville, couverte par ses postes avancés, surveillée par sa garde de tous les jours, peut alors se reposer tranquille ; elle fait plus encore, la passion est si forte qu'elle ne peut rester paisible : elle veut agir, elle cherche à s'appliquer au loin. Une légion Nantaise sort de la ville, et va se joindre à l'armée républicaine en Vendée ; on songe aux bourgs, aux villes du département trop faibles pour résister seuls. On ira leur porter secours ; on leur envoie des ren-

forts : à Savenay, cent soixante hommes ; à Nort, deux cent vingt, à Paimbœuf, quatre cents, à Machecoul, deux cents, et à Oudon, à Ancenis, au Pèlerin, à Indret ; trois mille hommes sont constamment dehors, à douze, quinze, vingt lieues de Nantes ; cinq cents gardes nationaux se tiennent dans une caserne, toujours prêts à partir ; plus d'état, plus de fortune, plus de famille ; c'est le patriotisme qui vit, l'homme se révèle.

La ville, dans toute son étendue, est à l'unisson de ce sentiment patriotique. Un bataillon y arrive, prêt à entrer en Vendée : il est à moitié nu ; le trésor public, vide, ne lui donne point de solde ; les soldats traversent Nantes, marchant pieds nus, habillés de guenilles, guenilles déchirées par les batailles et passées à la la foudre et au feu : les cœurs s'émeuvent au spectacle de ces superbes haillons que les soldats portent comme une parure ; aussitôt une souscription court par les rues, chacun donne, et l'on fait soixante-douze francs pour chacun d'eux.

C'était pourtant le moment où Nantes elle-même, épuisée, ne pouvait subvenir à l'entretien de ses propres enfants. Quand Meuris, qui venait de sauver la ville, à Nort, revint ramenant quarante hommes des quatre cents partis deux jours auparavant, on voulut leur décerner une récompense, et l'on n'en trouva pas de meilleure que de leur donner le nécessaire : le conseil décida

qu'il leur serait distribué des chemises, des bas et des souliers : simplicité antique ; c'est le manteau de Socrate, le *fœnum* des armées romaines victorieuses !

Ce n'est point un don, d'ailleurs, mais un échange. Un bataillon, hier, a été habillé par les Nantais ; aujourd'hui, l'armée va les nourrir. Une disette affreuse n'avait pas tardé à désoler cette ville ruinée : plus de fourrages, dix-neuf cents chevaux périssent dans un hiver ; le pain est mesuré et manque : les habitants jettent un cri de famine. Un corps d'armée campé aux environs apprend cette désolation, et, ne pouvant leur envoyer de l'argent, il se met à la ration, lui qui combattait, et leur cède la moitié de son pain de chaque jour (décembre 1794).

Au milieu de cette atmosphère épurée où le peuple est monté, trois hommes arrivent à pied. Ce sont trois gardes nationaux de la légion Nantaise. Une partie de leurs compagnons sont couchés morts dans les chemins de la Vendée ; les autres prisonniers, encombrés dans les maisons de Montaigu, attendent la mort. Eux avaient été envoyés par les chefs vendéens pour proposer un échange. « Qu'on délivre un nombre égal de royalistes, les Nantais seront renvoyés à leurs familles. » La ville entière s'émeut à cette nouvelle. Le conseil du département est convoqué ; à ses portes, le peuple s'assemble, animé des plus diverses pas-

sions. A l'enthousiasme désintéressé se mêlent les prières touchantes, les pleurs des parents, des fils, des femmes des malheureux vaincus dont la vie se discute derrière ces murs.

Les envoyés sont introduits, la proposition est exposée et écoutée en silence. Et, quand ils ont fini, tandis que le bruit tumultueux du dehors, pénétrant dans la salle, agite peut-être en secret les cœurs, le président se lève : Ce serait une honte de céder, dit-il, on ne traitera pas ! Et l'on passe à l'ordre du jour.

Ah ! ce nouveau sénat ne vaut-il pas celui des patriciens Romains, qui paraissait à un barbare une assemblée de rois délibérant dans un temple !

Mais ce n'est pas tout : les envoyés avaient promis, si la négociation ne réussissait pas, d'aller partager le sort de leurs compagnons. Ils sortent, on les entoure, leurs familles, leurs amis les retiennent : qu'ils ne partent pas ! on n'est point lié par la foi livrée aux rebelles ! tant d'autres périront, ils ne les sauveront pas en mourant avec eux, et leur perte est certaine ! — Qui n'eût pas cédé ? Amour tendre de la famille, force de l'instinct de la vie ! Deux, entraînés par les mains pressantes, s'éloignent et rentrent en leurs maisons. Mais le troisième, Haudandine, au milieu de ces pleurs, de ces sanglots, le cœur déchiré, marche muet ; on n'a rien à répondre aux larmes ! sa parole est à Montaigu,

elle est sa vie, c'est à elle qu'il est attaché, et, comme un aimant invincible qui amène à lui, elle le tient, elle le conduit, et il la suit.

Il traversa la ville, accompagné, ainsi que ce généreux Romains, de sa famille, qui s'épouvantait et admirait sa vertu, et revint dire aux ennemis qu'il n'avait pas obtenu de sauver sa vie.

Il ne fut pas tué. Les Vendéens gardèrent leurs prisonniers jusqu'au passage de la Loire, où, par un autre trait de grandeur, Bonchamp mourant leur fit épargner la mort.

Et comme, en ces temps d'un héroïsme parfois sauvage, les âmes affermies redoublaient coup sur coup les actions généreuses, à la magnanimité de Bonchamp, les républicains répondirent par la clémence. Quand la veuve de Bonchamp fut prise et condamnée à mort, ils se rappelèrent son cri de *grâce!* et le souvenir de la vertu du Vendéen sauva sa femme de l'échafaud.

CHAPITRE XIII.

Excès de la guerre. — Rage des Combats.

Ce qui explique, ce qui n'excuse pas les cruautés commises en Vendée, c'est la fureur concentrée qui venait aux républicains des difficultés inattendues de cette guerre ; il faut s'en rapporter à eux pour leurs excès, comme pour leurs belles actions, aux royalistes ; par conviction, les républicains ont jugé nécessaires les plus atroces horreurs ; par sentiment de l'honneur, les royalistes ont rendu justice à la valeur héroïque de leurs adversaires : si l'on veut entendre parler des Mayençais avec une admiration sentie, c'est en Vendée qu'il faut aller.

Le peuple entier soulevé, le pays inconnu, les routes impraticables, et les mauvais chemins, dit Frédéric, ne sont un obstacle que pour l'agresseur ; chaque champ,

avec ses fossés, ses talus et ses haies serrées, formant redoute; l'imprévu des attaques, où nul plan n'était possible, où l'ennemi était arrivé avant de s'approcher, avait frappé avant d'être vu; l'isolement de l'armée, l'absence de toute amitié, la certitude, au contraire, d'être environné d'ennemis; l'inutilité de l'artillerie dans un pays couvert, la difficulté de faire parvenir les convois, la stérilité des victoires, après lesquelles les Vendéens fuyaient de tous les côtés; l'étendue des désastres, le mélange inconsidéré des troupes réglées et des levées nouvelles, le désordre de l'administration, la confusion des pouvoirs, *tout était pour les rebelles, tout contre les républicains* (1). Nulle guerre n'offrit plus d'obstacles, les militaires l'ont bien jugée: *Pour faire la guerre civile,* a dit Dumouriez, *je choisirais la Vendée. — Si l'insurrection de l'Ouest eût été bien soutenue et bien conduite, elle eût détruit quatre républiques* : c'est le mot de Napoléon ; et un tacticien écrivait naguère encore: *Dans une invasion étrangère, la Vendée serait le pays où l'on pourrait résister et attendre la fortune de la France* (2).

La Convention, néanmoins, affectait de mépriser cette guerre, de regarder les Vendéens comme des brigands, de ne considérer leur révolte que comme l'entreprise de bandes de paysans sans importance; aux troupes envoyées contre eux on adjoignait des gendar-

(1) Turreau.
(2) Roguet.

mes; une bataille avait-elle été livrée, elle passait pour une simple rencontre ; en vain les généraux insistaient, on souriait à leurs rapports sans doute exagérés par intérêt, on ne leur accordait aucune gloire ; ce fut bien plus tard que l'on comprit que cette guerre était vraiment *la grande partie* (1).

Puis, les soldats n'avaient pas de confiance en leurs généraux : la plupart n'avaient d'autre titre au commandement que leur enthousiasme révolutionnaire. Ils vainquirent aux frontières où ils n'eurent à combattre que des esclaves, ces généraux d'un ardent patriotisme ; mais en Vendée ils se trouvèrent vis-à-vis d'hommes plus convaincus qu'eux-mêmes, convaincus d'une foi plus sainte que celle de la liberté, et leur enthousiasme fut vain. Quelques-uns sentirent le besoin des connaissances stratégiques ; mais on en vit peu, comme Rossignol que cette fortune nouvelle n'avait pas aveuglé, demander à rentrer dans des emplois inférieurs ; par système, le gouvernement continua à envoyer à la tête des troupes d'exaltés patriotes qui, parce qu'ils croyaient à leur cause, croyaient au succès.

Leur incapacité, leur lâcheté parfois, éclata en mille lieux. Le plus ignorant de tous fut Léchelle. Quand l'armée chercha des yeux son général en chef, à Chollet, elle apprit qu'il s'était retiré sur les derrières, examinant et attendant ; quand, incertaine, à la Croix-Bataille,

(1) Beaupuy.

elle demanda des ordres pour la disposition de l'attaque, elle entendit qu'on lui commandait de s'avancer sur une seule colonne, *majestueusement et en masse* (1). Les Mayençais, qui, dans leur siége glorieux, avaient su juger leurs officiers, s'exclamèrent avec un suprême mépris. Ils marchèrent cependant au combat; mais rompus, renversés, ils furent jetés dans une entière déroute, on ne rallia les différents corps qu'à plusieurs lieues du champ de bataille. Les soldats de Mayence, réunis les premiers, se rangeaient silencieux et sombres autour de leur drapeau. Léchelle, accompagné de Kléber et d'Aubert-Dubayet, osa venir les passer en revue: des murmures éclataient le long des rangs à son passage. Ces vieux soldats, se sentant les mêmes par la valeur, ne se pouvaient contenir de ce que leur valeur eût été inutile: *Qu'avons-nous fait pour être commandés par un tel lâche?* disaient-ils. Lui, il passait, feignant de ne pas entendre, d'un pas pressé: il n'avait rien à répondre, et n'eût osé punir. Au moment de se retirer, les soldats n'y résistèrent plus, ils avaient vu ce qu'avaient fait dans le combat leurs anciens chefs: Vive Kléber! s'écrièrent-ils, vive Dubayet! Léchelle s'élança au galop, froissant ses rênes avec colère. Kléber, qui sentit ce que perdait la discipline, revint sur ses pas et voulut les gronder: « Mais quand je fus, a-t-il raconté, au milieu de ces

(1) Kléber.

braves gens, qui jusqu'ici n'avaient connu que des victoires et qui s'étaient couverts de gloire tant de fois, lorsque je les vis se presser autour de moi, dévorés de douleur et de honte, les sanglots étouffèrent ma voix, et je me retirai sans pouvoir prononcer un seul mot. »

Ainsi manquaient aux républicains toutes les ressources des guerres ordinaires : point de secours dans le pays, point de gloire à espérer, point de foi en leurs chefs, cette force qui tient unies les masses. Les soldats qui arrivaient des autres armées, au lieu de voir marcher contre eux des régiments réguliers, avec des généraux, des canons, des uniformes, ne trouvaient en face d'eux que des paysans mal vêtus, allant sans ordre et sans appareil, qui, dès qu'ils rencontraient une trop vive résistance, cédaient tout à coup (1) ; chacun sautait par-dessus la haie, le fossé près de lui, s'enfonçait dans les genêts et les chemins creux : en un clin d'œil, il n'y avait plus personne. Les soldats couraient après, ils ne trouvaient plus que des cultivateurs qui semblaient travailler à la terre ; ils les interrogeaient, on leur répondait avec une bonhomie qui les mettait en fureur. Les premières fois, ils les laissèrent en paix ; mais bientôt ils surent qu'armé ou désarmé, chaque habitant était un ennemi, que, s'il ne tirait pas un coup de fusil à cette heure, il avait combattu le matin, la veille ; c'étaient tou-

(1) Excepté dans les grandes batailles.

jours les mêmes hommes. En comparant la guerre des frontières régulière, loyale, honorable et glorieuse, à cette guerre de surprises, de marches forcées et de hasards, la rage les prenait; pour en finir plus vite, ils concevaient la violence; un bataillon de l'Allier, partant de Nantes, jurait de n'épargner personne en Vendée; ils se jetaient sur les habitants de villages alors paisibles, les entraînaient, les faisaient mettre en rang, et les fusillaient.

Ces exécutions, il faut l'avouer, les Vendéens les avaient commencées. Un des chefs du Bas-Poitou, — le Bas-Poitou n'est pas la vraie Vendée, — Souchu, dès le début de la guerre, sentit bouillir en lui la fièvre de sang que certains hommes ont en leurs veines, et qui se déclare tout d'un coup comme un accès de maladie: il eut soif de tuer. Après la prise de Machecoul (10 mars 1793), il fit rassembler tous les prisonniers; au premier moment, on en fusilla quarante, puis chaque jour il en jugea, il en fusilla un plus grand nombre: sa rage s'échauffa à égorger, il se rua aux raffinements et aux furieuses délices du carnage : aux uns il fit scier les poignets, il en enterra d'autres vivants; en dix jours il en assassina cinq cent cinquante. Ce fut à six mois de distance la contre-partie des massacres de septembre.

Quelques jours après, la folie le prit, il voulut trahir son parti et passer à l'ennemi: un sapeur le rencontra, se jeta sur lui, et le tua d'un coup de hache.

Les Vendéens, qui avaient horreur de ce monstre,

ne s'empressèrent pas cependant de l'arrêter, et ces débuts sanglants de la guerre leur furent payés par des massacres impitoyables.

Ne plus faire de prisonniers devint bientôt une habitude et un ordre dans les deux armées; et dès lors il fallut voir avec quelle énergie on se battit pour défendre sa vie.

Les guerres de la République et de l'Empire n'ont pas de combats aussi acharnés que ceux de la Vendée. Ce ne sont pas seulement des batailles rangées, masse contre masse, mais des luttes d'homme à homme. Les républicains, ces vainqueurs des soldats du grand Frédéric, se faisaient hacher avant de reculer devant des paysans; il y avait honte à céder à ces ennemis dédaignés. Quant aux Vendéens, on a vu par quelle force ils étaient entraînés; la foi, l'opiniâtreté de leur caractère, la fureur née de la résistance les retenaient aux champs de bataille, les y poussaient, les y ramenaient sans cesse jusqu'à la victoire.

Westermann représente le vrai génie de cette guerre; nul aux temps modernes ne la comprit mieux dans toute son horreur et l'étendue de sa destruction. Pour lui les moyens ordinaires ne sont rien, il lui faut tout ce qui anéantit, le fer et le feu. C'est l'Attila de la Vendée; il est grand et fort, brutal, emporté, sauvage; il ne perd pas son temps à délibérer, assis dans un conseil; seul, revenant de se battre, une idée lui vient, il faut surpren-

dre l'ennemi; il tourne la bride de son cheval, prend avec lui trois cents cavaliers, autant de fantassins en croupe, ce qui se trouve sous sa main ; il part, il marche droit devant lui, ne regardant rien, allant à son but ; on le croyait loin, il est arrivé, il tombe sur les avant-postes, les égorge, se lance dans la ville, y met le feu, elle flambe, et un cri de terreur s'élève : Voilà Westermann !

Ordinairement tout cède à son choc ; il a, au milieu du combat, des résolutions soudaines, qui sauvent l'armée et déroutent les plans ; il abandonne le champ de bataille, tourne l'ennemi, fait une trouée sanglante dans les bataillons, et rejoint sa première position après avoir dispersé cavaliers, canons et fantassins.

Mais où il est vraiment effrayant et sublime, c'est dans une déroute, quand ses soldats fuient ; le sang lui monte à la tête, il devient furieux, il les rappelle, il leur reproche leur infamie, il les frappe comme l'ennemi, et ainsi qu'un boucher à sa besogne, il quitte son habit, retrousse ses manches, se jette dans la mêlée, et taille de droite et de gauche, sans voir et tout en feu ; ses soldats électrisés se retournent, le suivent, et des cris de mille sortes, des élans et des chocs terribles, des ruisseaux de sang, des membres coupés et tombants se mêlent au travers d'un effrayant carnage.

Un tel homme ne pouvait finir comme les autres ; cette guerre civile était fatale aux généraux qui la faisaient.

Westermann, autrefois, avait bâtonné Marat, cet avorton de la révolution que Danton se défendait de connaître. Un jour il fut appelé devant le tribunal révolutionnaire : il écarta sa chemise, et montrant sa poitrine criblée de blessures : « Attendez donc « pour m'accuser, s'écria-t-il, que ces plaies aient fini « de saigner ! » Sa vie avait duré deux ans, l'incendie, le meurtre, le pillage, la ruine, sont la route par laquelle il passe ; comme un tourbillon, il renverse, saccage, brûle en courant, et au bout il trouve l'échafaud, y monte et disparaît.

Avec ces hommes, les combats ressemblaient souvent aux batailles antiques. Par les hasards de la guerre improvisée, les munitions étaient rares ; chaque paysan n'apportait que cinq ou six cartouches, on en venait presque immédiatement à la baïonnette. Sur aucune frontière les combats ne durèrent aussi longtemps ; on frémit en suivant ces deux armées se heurtant, se brisant, s'écrasant. A Nantes la lutte dure vingt heures, à Granville quarante heures, à Dol, quarante-huit, et tout ce temps avec une ardeur, un feu, une rage indicibles. On s'interpelle dans la même langue, on s'injurie comme les héros d'Homère (1). Les rangs sont ouverts ou plutôt il n'y a plus de rangs ; tous sont l'un dans l'autre, républicains et Vendéens, ne pouvant ni ne voulant céder, se battant

(1) Si tu n'as pas Bonchamp, tu vas être bien battu ! criaient les républicains à l'armée Vendéenne.

avec tout ce qu'ils ont, à coups de crosses de fusil, de pistolets (1). Les uns se prennent corps à corps, s'étreignent et tombent ensemble, le vaincu ne veut pas être encore vaincu; se roulant à terre, il mord son ennemi au bras, à la jambe; d'autres se saisissent à la gorge, s'étouffent, s'étranglent, et meurent dans les crispations de la plus extrême énergie humaine ; quelques-uns voyant fuir leur ennemi blessé, s'attachent à la queue du cheval qui l'emporte, et entraînés, lui portent des coups aveugles et insensés (2). Le mot de rage est impuissant.

Le jour finit, personne ne s'en aperçoit, on se bat encore à la lueur des obus; des corps entiers sont décimés par leurs propres troupes ; ici, les lignes sont si foulées que les canonniers crient : Écartez-vous, pour qu'on tire ! là, les combattants sont tellement engagés l'un dans l'autre, que républicains, Vendéens, prennent des cartouches aux mêmes caissons, et se lancent des boulets à la main par-dessus les poudres (3). Plus de combinaisons, plus d'ordres, plus de général, la victoire se déclare par hasard, au gré du grand Dieu qui l'a décidée de toute éternité.

Il n'y a que les Russes qui se battent ainsi jusqu'à la destruction, et qui restent debout sur le champ de bataille, se faisant tuer parce qu'on leur a commandé de

(1) A Luçon.
(2) Westermann fut ainsi poursuivi par un paysan vendéen.
(3) A Dol.

mourir. Mais ici, c'est un sentiment de la haute région de l'homme. On l'a bien dit, l'honneur s'était gardé intact dans nos armées. Cet antique mot, jadis magique, brûlait encore ces grands combattants : ils ne se laissaient pas tuer comme des brutes, ils bravaient la mort avec ce dédain magnanime qui enlève, pour ainsi dire, ce qu'il y a de terrestre en l'homme.

C'est alors qu'éclatent les actions extraordinaires et que les mots les plus sublimes montent de l'âme : Nous n'avons plus de cartouches? crient les républicains. — N'avez-vous pas vos baïonnettes? répond le général ; en faut-il davantage à des républicains? — Des munitions! demandent les Vendéens. — En voilà ! dit Lescure : il leur montre l'ennemi. Les paysans se jettent à terre devant une batterie tonnante : La Rochejacquelein seul reste debout immobile, attendant que la mitraille ait passé. On emporte Beaupuy blessé du champ de bataille ; il apprend que ses Mayençais sont en pleine déroute : — Courez à eux, s'écrie-t-il, portez-leur ma chemise sanglante ! — Des hommes qui n'ont jamais combattu, des représentants du peuple, Merlin, Garnier, Bourbotte, emportés par cette rage de bataille, tirent leur sabre, et se jettent dans la mêlée avec fureur. A Cholet, quand une charge inattendue eut repoussé les Vendéens et que, dispersés par les lignes formidables de Mayence, ils cédaient partout, un héroïque instinct réunit en un point les généraux, les officiers, tous les plus braves de tous les corps. Ils

se serrent l'un contre l'autre, et, escadron sacré, se précipitent ensemble sur la masse ennemie ; ce n'est pas la mort qu'ils voulaient, ils croyaient, comme ces chevaliers devant qui tout se rompait, ramener la victoire par leur seul effort.

A Dol, on se bat depuis plus de trente heures ; vainqueurs, vaincus deux fois, les Vendéens reculent une troisième fois dans un immense désordre ; tous se culbutent, la grande rue de la ville est encombrée, les chefs ont perdu la tête ; cette multitude agitée est poussée en mille sens comme la mer : on ne connaît plus rien qu'une effrénée désolation. Un prêtre alors, l'abbé Doucin, saisit un crucifix, se précipite devant les plus avancés, et orateur inspiré, ou plutôt prophète, avec une folie sublime : « Les braves, s'écrie-t-il, auront le paradis ! mais « les lâches qui fuiront, iront brûler dans les flammes « de l'enfer ! » et tendant le Christ en avant, il les rassemble, les groupe en foule à sa suite, et les entraîne une dernière fois au combat, arrachant la victoire avec le secours de Dieu !

Après de tels combats, les pertes étaient énormes. Certaines paroisses qui avaient fourni six cents hommes à l'armée, en voyaient revenir quarante. Après la bataille du Pont-Barré, où la garde nationale d'Angers fut massacrée, la ville retentit d'un long cri de deuil ; plus de cinq cents familles avaient perdu leurs pères ou leurs maris. Les généraux citent dans leurs rap-

ports dès le troisième mois de la guerre, un bataillon de quatre cent soixante-dix hommes, où il n'en reste que dix-sept, dont treize blessés ; les corps qui avaient le plus donné périssaient presque entiers, comme le 4e régiment à Dol, et le fameux bataillon *le Vengeur* à Chantonnay. On compta, le long d'une rivière, l'espace de trois quarts de lieue, plus de trois cents cadavres républicains ; enfin, la bataille du Mans fut suivie d'un tel carnage, qu'il *n'y avait pas une toise, pendant quatorze lieues, où ne fût étendu un cadavre* (1). *On ne saurait s'imaginer l'horrible carnage qui se fit ce jour-là* (2). *Jamais on ne vit tant de morts*, dit Westermann, *la pitié n'est pas révolutionnaire.*

C'est au prix de ces hécatombes que se fondaient les principes de la société nouvelle, il se répand des flux de sang pour chaque avancement de ces grandes révolutions humaines qui se trouvent, à la fin, être si peu.

(1) Le représentant Garnier.
(2) Kléber.

CHAPITRE XIV.

Les Bourbons et les Vendéens.

La Vendée n'a point eu à se louer des Bourbons : l'ingratitude leur était venue de la longueur de l'exil et de la corruption intime du chef de leur maison. En voyant l'inutilité des efforts des royalistes, ils n'en tinrent compte, et, quand les armées ennemies les ramenèrent, ils avaient oublié ce que les paysans du Bocage avaient fait pour eux vingt ans auparavant. L'enthousiasme de ce peuple, à leur retour, les étonna et les effraya : pour ne sembler pas trop leur devoir, ils nièrent ses magnanimes services.

Quelques-uns des anciens chefs, il est vrai, rêvaient l'organisation de toutes les paroisses insurgées ; déjà, en 1816, ils songeaient à leur donner des armes, à former des dépôts, à tenir la Vendée constamment prête pour la

guerre, comme s'ils eussent prévu que ses rois auraient un jour besoin d'elle. Il est amer de voir ses amis sourire en vous regardant, et se dire entre eux : Préparons un asile à notre ami, dans son malheur ! Et soit que cette excessive prudence eût blessé les Bourbons au milieu de leur prospérité, soit que leurs conseillers, qui se disposaient déjà à les trahir, n'eussent pas voulu aider à se créer des obstacles, on se défia de ces défenseurs trop dévoués. Mais la pensée politique des chefs n'était point la pensée du peuple. Les Vendéens ne désiraient de récompense que celle de l'honneur. Les peuples simples, comme les enfants, se satisfont de peu. Je me souviens qu'enfant, je n'avais point de désirs; quand on me demandait de quoi j'avais envie? — De rien, répondais-je. Les Vendéens demandaient seulement que tout le pays conservât le nom de *Vendée*, que le drapeau blanc flottât sur tous leurs clochers, qu'il y eût une troupe de Vendéens dans la garde du roi. Leur âme prêtait de nobles pensées à celui qu'ils avaient servi. De belles actions ne devaient être payées que par de belles paroles. Un paysan s'imaginait voir le roi venir en Vendée; il les rassemblait: « Vous voilà, mes bons amis, leur disait-il, vous avez « combattu pour la religion et le roi, vous serez tous re« connus! » Pensée trop haute pour des cœurs descendus dans les viles passions. On ne leur accorda rien, leur présence près du trône eût attesté qu'on leur devait de la reconnaissance.

La postérité jugera le roi Louis XVIII. Il représentait le XVIIIe siècle, sceptique et rhéteur, servile imitateur des Anglais, sans cœur et sans croyance. Il avait les vanités d'un médiocre esprit, recherchant les apparences, non la réalité de la grandeur. A l'armée de Condé, pendant l'exil, il allait passer des revues en magnifique équipage, dans une voiture à six chevaux, douze carrosses à sa suite, entouré de généraux qui n'en avaient que le nom ; il jouissait par avance des splendeurs mesquines de la royauté, prouvant ainsi au monde son incapacité pour la royauté elle-même.

Les hommes qui escomptent l'avenir par des succès faciles, se condamnent à ne jamais être ce qu'ils essayent de paraître. L'homme réellement ambitieux est patient, il dédaigne pour s'y arrêter les degrés intermédiaires, il ne veut que le plus haut.

Ce roi, qui avait passé sa jeunesse et son âge mûr au milieu des revers, des révolutions et des lâchetés, était arrivé à la vieillesse, sans illusions, se défiant de tout, ne cherchant qu'à prolonger son règne jusqu'à la fin de sa vie, digne petit-fils de Louis XV qui entrevoyait du bord de sa tombe la ruine de la monarchie.

Tout d'abord il songea à désarmer la Vendée. Ces paysans qui, de retour dans leurs maisons, jetaient de temps en temps un coup d'œil sur leur carabine déposée dans un coin, et la soulevaient pour la montrer à leurs petits-enfants, apprirent tout à coup que le roi pour le-

quel ils avaient combattu les voulait dépouiller de leurs armes. On fouilla dans les châteaux, on chercha les dépôts de poudre et les canons cachés aux profondeurs des forêts. J'en sais un, le chevalier de M***, qui fut mandé à Paris pour répondre de quatre obusiers enterrés dans son parc. Il vint, l'avoua, et défia de les venir prendre. On le laissa aller, et quelques jours après, on lui envoya quatre mille francs pour le dédommager de son voyage et de ses frais de déplacement. Ils croyaient payer ce noble comme un banquier avec de l'argent. Le Vendéen renvoya l'argent et leur resta fidèle.

Bien plus, une femme, dont le nom seul est un honneur, et qui portait dignement la gloire de deux héros, Lescure et La Rochejacquelein, ils en avaient eu peur, et l'avaient mise sous la surveillance de leur police. Si cette surveillance est un déshonneur, il est pour ceux qui l'infligeaient. Une autre femme, la veuve du plus grand général vendéen, la veuve de Bonchamp, vivait encore. Napoléon avait accordé à cette illustre femme une pension de douze mille francs. Car, ainsi que Louis XIV, il avait les instincts de la noblesse et de la royauté. A peine consul, il donnait à l'abbé Bernier deux cent mille francs pour les Vendéens blessés; il décrétait qu'un collége d'enfants Vendéens serait fondé, « *afin d'apprendre aux peuples à remplir dignement leur devoir.* » Il savait ce qu'il faut de grandeur d'âme pour jeter ce cri : Sauvez-les! Bonchamp l'ordonne! La

Restauration vint, et la pension de la veuve de Bonchamp fut réduite à six mille francs.

Quand le chef d'une maison ne reçoit pas ses amis avec honneur, ses valets les méprisent. Un Vendéen, dans une bataille, s'était jeté au travers de la mêlée, il prend un porte-drapeau corps à corps, reçoit un coup terrible, il n'en est point arrêté, il tue son ennemi, lui enlève son drapeau, et s'en sert héroïquement pour bander sa blessure. Il garda cet étendard sanglant jusqu'en 1816. Il l'envoya alors à Paris, en demandant la croix de Saint-Louis. On la lui refusa, il s'en consola, les âmes généreuses savent que les insignes de vanité n'ajoutent point à leur valeur; mais il redemanda son drapeau. Les commis de la guerre ne voulurent même pas lui rendre ce lambeau teint de son sang.

Les vivants ne furent pas seuls négligés, la Restauration ne pensa même pas à ensevelir ses morts, elle ignorait que les tombeaux sont les monuments les plus durables de la gloire des peuples.

On longe, près de Torfou, le parc et les jardins magnifiques du Couboureau, château du marquis de La Bretesche; devant vous se dresse une colonne où étaient inscrits naguère les noms de ceux qui avaient péri à cette grande bataille de Torfou. Ce ne sont point les rois dont ils ont soutenu la cause, qui l'élevèrent. Le marquis de La Bretesche l'a construite à ses frais.

De même, à Chanzeaux, d'où il était parti six cents

hommes et où il n'en revint que quarante, cinq mois après qu'une colonne infernale eut passé par le village, brûlant et tuant, et que seize hommes, enfermés dans le clocher, eurent soutenu un siége héroïque contre mille soldats, aimant mieux périr dans les flammes que de se rendre; leurs os restèrent ensevelis sans honneur, jusqu'à ce que le comte de Quatrebarbes leur eût consacré une chapelle et un marbre devant lequel vont s'agenouiller les fils de leurs compagnons d'armes.

Si Stofflet a un obélisque, c'est par les Colbert qu'il a été érigé dans la cour de leur château de Maulevrier, et à la Gaubretière, où demeure le général Auguste de La Rochejacquelein, c'est de nos jours seulement que l'on vient d'inscrire sur une fontaine le nom de Sapinaud.

La noblesse vendéenne a payé la dette de ses rois, pour que l'on ne pût triompher de leur honte.

Ils firent pourtant quelque chose : ils distribuèrent des sabres et des fusils d'honneur, ils parsemèrent des pensions; sur six mille hommes qui avaient pris les armes dans un canton, ils donnèrent quelques centaines de francs à quarante-six. Mais, en même temps, ils plaçaient à un poste éminent l'ancien président d'une commission militaire qui avait jugé les Vendéens sous la terreur; ils nommaient baron le général Turreau, qui organisa les colonnes infernales. Il me semble voir encore ce vainqueur du 14 Juillet, que j'ai rencontré dans le Poitou, qui portait sur sa poitrine comme une sanglante

ironie la croix de la Bastille à côté de la croix de Saint-Louis. Ils avaient à la fois l'ignorance de l'intelligence, de l'histoire et du cœur.

Ils pensèrent aussi qu'il était bon d'envoyer à ce peuple une marque de souvenir, et voici ce qu'ils trouvèrent.

Ils ordonnèrent d'imprimer sur parchemin, à leur imprimerie royale, une lettre circulaire, écrite dans le style exact et aride des actes de bureau; on en tira plusieurs milliers d'exemplaires, le roi y apposa sa griffe, et on les expédia en masse par la poste.

J'ai copié une de ces lettres royales sur celle de ce paysan, âgé de 81 ans, criblé de vingt-deux blessures, ayant les deux jambes cassées de balles, et qu'on appelle, d'une balafre profonde qui lui a coupé le visage en deux, la *Goule-Sabrée*. La voici :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre.

« Sur le compte qui nous a été rendu du dévouement et de la fidélité dont le SIEUR... nous a donné des preuves en combattant avec valeur dans nos armées royales de l'Ouest.

« Voulant témoigner audit SIEUR.... la satisfaction que nous éprouvons, et lui en donner une marque qui en conserve le souvenir dans sa famille.

« Nous avons résolu de lui adresser, et lui adressons la présente, signée de notre main, comme un gage de notre bienveillance royale.

« Donné aux Tuileries, l'an de grâce 1817, et de notre règne le vingt-troisième. »

Vous avez, de votre main, signé votre nom, ô roi, au bas de quatre mille parchemins. O peine difficile, que vous avez prise le matin, au milieu de vos courtisans, à votre petit lever! Il fallait, pour être digne d'eux, écrire vous-même, ne fût-ce qu'à cent:

« Mon ami, je sais ce que vous avez souffert pour moi. Je vous en remercie, et je compte sur vous! »

Et le soldat vendéen eût porté sur son cœur et légué à ses enfants la lettre d'un roi qui tend à son sujet une main d'ami.

Enfin, ils avaient fait peindre, pour leur galerie de tableaux, les portraits des généraux vendéens. Deux seuls en furent exclus: Stofflet et Cathelineau. Si l'on en demande la cause, on répondra qu'ils n'étaient pas nobles; ils n'avaient que commencé leur noblesse. Tous les nobles de la Vendée réclamèrent: ils savaient, eux, que trente-six parents de Cathelineau étaient morts sur le champ de bataille. Mais ce ne fut que quelques années après que justice fut rendue. Le roi Charles X eut honte, il donna ordre au peintre Girodet de faire le portrait de Cathelineau : une copie en fut envoyée au fils du généralissime des armées vendéennes; mais le tableau, parvenu à Beaupréau, se trouva trop grand pour la petite maison du Vendéen; Cathelineau ne put garder chez lui

le portrait de son père, il fut obligé de le déposer dans une salle de la sous-préfecture.

Lui aussi avait été oublié; on le nomma, comme par grâce, officier dans la garde, mais ses appointements étaient si modiques qu'il faisait à pied le chemin de Saint-Cloud à Paris pour ne pas diminuer le traitement qui faisait vivre sa famille.

La noblesse vendéenne, qui avait érigé une statue à son père, pensa que le fils était né des entrailles de la Vendée, elle se cotisa, réunit une somme de cent mille francs et les lui donna.

Les princes qui liront l'histoire de ces derniers temps, jugeront sans doute qu'il est des économies qui ne tiennent pas à des intérêts de finances : les rois ne sont point dispensés d'avoir du cœur. Un roi que son peuple saura pauvre sera un roi puissant. Sous le roi qui calcule, le peuple devient avare, et ce n'est pas de son argent, c'est de son dévouement et de son sang.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I. — SUR LA MORT DE CHARRETTE.

Voy. page 334.

« Il était dix heures du soir : on frappe à la porte de Villenave; deux femmes en grand deuil se présentent à lui ; c'étaient la sœur et la tante de Charrette : — Vous êtes le premier avocat de Nantes, lui disent-elles ; venez défendre notre neveu, notre frère ; il périra, nous le savons, vous le voyez à nos vêtements, nous le regardons déjà comme mort ; mais qu'il ne soit pas dit que personne ne l'a défendu ! Le jeune avocat hésitait : la Terreur était passée, mais on n'a pas oublié la réaction sanglante qu'essaya le Directoire ; cependant quand il vit ces deux femmes désolées embrassant ses genoux, il les releva et leur dit : J'irai ! Elles le conduisirent immédiatement à la prison ; il trouva Charrette dans une grande salle au milieu de gendarmes et de soldats; il se promenait de long en large, calme et grave. Blessé et le bras en écharpe, il portait une veste de chasse usée et passée, toute souillée de

poussière et de sang; sa tête était enveloppée d'un foulard. Ils se retirèrent dans une embrasure de croisée pour conférer des moyens de la défense. Elle reposait sur un fait grave, un armistice conclu entre Charrette et Travot... Mais l'original était resté chez un curé à quelques lieues de Nantes. Quoiqu'il ne vît guère d'espoir, Villenave le quitta en appuyant sur l'importance et l'utilité de ce moyen. Charrette secoua la tête en souriant : il voyait la mort sans pâlir, bien plus il la désirait; après quinze mois d'une lutte acharnée, la mort était pour lui un repos.

On connaît son procès, on sait avec quelle fermeté, quelle hauteur il répondit. Il ne nia rien. L'avocat tenta de vains efforts pour faire valoir l'armistice; enfin, n'espérant plus que dans un sursis, il demande qu'on envoie chez le curé chercher la pièce originale, il indique le lieu où on la trouvera. Le président lui ordonne de se taire. Villenave insiste : Il défend un accusé, il usera de son droit.—Citoyen avocat, vous n'avez pas la parole ! s'écrie le président une seconde fois. — Une troisième fois, Villenave, avec une brûlante énergie, se relève, proteste au nom de la justice et de l'humanité contre cette violation du droit de défense, somme les juges de se procurer la preuve de l'armistice : — Citoyen avocat, reprend le président d'une voix tonnante, vous n'avez pas la parole. Gendarmes, emmenez l'accusé! Charrette était condamné (1). »

Ce récit a été fait d'après les notes que M. Villenave me confia quelques mois avant sa mort en 1846.

(1) *Courrier français*, décembre 1846.

N° 2. — SUR LES COLONNES INFERNALES.

Voy. page 320.

Par quelques textes officiels, on jugera qu'il ne pouvait y avoir aucune exagération dans le récit.

Les villages, bois, landes, genêts, et généralement tout ce qui peut être brûlé, seront livrés aux flammes. (*Premier ordre de Turreau.*)

Tous les brigands pris les armes à la main seront passés au fil de la baïonnette ; on en agira de même avec les femmes, filles et enfants qui seront dans ce cas. Les personnes seulement suspectes ne seront pas plus épargnées, mais aucune exécution ne pourra se faire sans que le général l'ait préalablement ordonné. (*Deuxième ordre de Turreau.*)

Je regarde comme indispensable de brûler villes, villages et métairies. (*Lettre de Turreau au comité de salut public.*)

Tu te plains de n'avoir pas reçu du comité l'approbation formelle de tes mesures : elles lui paraissent bonnes et tes intentions pures. (*Réponse du comité.*)

Le comité a bien voulu donner sa sanction à mes mesures. (*Turreau au ministre.*)

Ce n'est plus des ennemis à combattre, mais des brigands à assommer. (*Les représentants Prieur et Turreau.*)

La colonne marchait sur Coron, brûlant de droite et gauche tout ce qui se trouvait sur sa route. (*Rapport de la Colonne n° 4.*)

Demain je commencerai les feux de joie, en brûlant et passant au fil de la baïonnette tout ce qui pourra se trouver au pouvoir de ma colonne. (*Colonne n° 2.*)

A Saint-Aubin du Plain, les hommes et femmes qui s'y sont trouvés, tous ont passé au fil de la baïonnette... J'ai brûlé et cassé la tête à l'ordinaire. (*Colonne n° 2.*)

Le général Moulins se portera sur Mortagne, fera désarmer et égorger sans distinction d'âge et de sexe tout ce qui se trouvera sur son passage. (*Ordre de Turreau.*)

La colonne de Huché vient de faire la guerre, en brûlant, pillant et égorgeant. (*Le général Boussard au Comité du salut public.*)

Tous les hommes et les femmes trouvés sans armes dans les champs, occupés à leurs ouvrages, y sont égorgés et fusillés. Deux pièces de terre ensemencées en froment sont livrées aux flammes... au Grand-Luc on ne rencontre qu'un homme et une femme fuyant ; ils sont fusillés. (*Les maires et officiers municip. des Essarts,* (ils étaient présents).

Les brigands n'ont pas commis plus d'atrocités contre les citoyens paisibles que nos propres soldats. L'habitant des campagnes a pu douter qui des uns ou des autres étaient les plus barbares. (*Rapport de Philippeaux* avant le passage des Colonnes.)

Ce matin, je fais fusiller quatorze femmes et filles. (*Colonne n° 3.*)

Les soldats cassent leurs armes en tuant à coups de baïonnette les brigands. — Ne vaudrait-il pas mieux les tuer à coups de fusil?... cela serait plus tôt fait : nous en tuons plus de cent par jour. (*Colonne n° 2.*)

J'ai fait passer au fil de la baïonnette trente personnes suspectes des deux sexes. (*Colonne n° 5.*)

Si mes intentions sont bien secondées, il n'existera plus dans

la Vendée, sous quinze jours, ni maisons, ni subsistances, ni armes, ni habitants, il faut que tout ce qui existe de bois de haute futaie soit abattu. (*Turreau au comité de salut public.*)

Les Échaubroignes n'existent plus, il n'y reste plus une seule maison... Je fais fusiller quatorze femmes qui m'ont été dénoncées. (*Colonne n°* 3.)

Tous les bestiaux sont épars dans les champs. (*Colonne n°* 3.)

Je vais brûler tout ce que je pourrai dans les environs. Quant à Saint-Laurent, il n'y existe plus une maison... Je viens de faire fusiller deux femmes, dont une était comtesse. (*Colonne n°* 6.)

Il m'a été de toute impossibilité de faire enlever les grains et les fourrages, car je ne rencontre presque pas un homme. (*Colonne n°* 6.)

Si tu pouvais me laisser quelques jours à la Caillière, j'aurais le temps de tout brûler. (*Colonne n°* 1.)

Tout le village d'Izernay a été incendié hier, sans y avoir trouvé ni homme ni femme. (*Colonne n°* 3.)

Les patriotes ne doivent cesser de s'occuper de la Vendée que lorsque ce pays sera désert. (*Note du ministre.*)

Indépendamment que tout brûle encore, j'ai fait passer derrière la haie environ 600 particuliers des deux sexes. (*Le général Cordellier.*)

Je suis instruit qu'au lieu d'enlever les subsistances on les brûle; il en a été brûlé, à ce qu'on assure ici, plus de deux mille tonneaux. (*Le général Duval.*)

J'ai brûlé et incendié toutes les maisons, et égorgé tous les habitants que j'y ai trouvés (à Paluau). (*Le général Duquesnoy.*)

J'ai vu avec douleur que les colonnes de Grignon massacraient tout indistinctement. Pères, mères, enfants, tout a été détruit. (*Le commandant Prévignau.*)

Pour ma part, j'estime que j'ai détruit 3,000 hommes dont 2,000 pris sans armes, j'ai fait égorger aux Herbiers, plus de 100 hommes, sans compter les femmes. (*Le général Duquesnoy.*)

J'ai brûlé aujourd'hui une douzaine de moulins à vent et trois ou quatre villages, je compte demain brûler Vieillevigne avant mon départ. (*Le général Cordellier.*)

Chemin faisant, mon arrière-garde a brûlé plusieurs moulins et métairies, tué hommes et femmes, j'ai brûlé Saint-Lambert, et j'ai tué quantité d'hommes et de femmes. (*Le général Grignon.*)

L'ordre est donné de passer au fil de l'épée tous ceux qui ont pris part à la rébellion, directement ou indirectement, attendu que tout ce qu'il y a d'habitants doit s'être retiré sur les derrières. (*Le général Turreau.*)

On a tué au moins une centaine de brigands, tant hommes que femmes, qui se sauvaient de tous côtés. (*Le général Crouzat.*)

De longtemps on ne voyagera dans ce pays qu'en caravane. (*Le représentant Hentz, au comité.*)

Il serait difficile de donner une juste idée de toutes les villes, bourgs, villages, hameaux, châteaux, métairies, moulins à eau et à vent, etc., qui ont été la proie des flammes; l'aspect seul des lieux peut la fixer... mais il n'est pas moins vrai qu'il existe encore çà et là des métairies, etc., qui par leur position

ont échappé aux flammes; ce sont ces dernières ressources qu'il faut enlever. (*Note du général.....*)

Plus je vais, et plus je suis à portée de juger qu'il y a peu d'habitants à excepter de la proscription. (*Le général Turreau à Grignon.*)

La marche tracée à ceux que Robespierre envoya dans la Vendée est un chef-d'œuvre de machiavélisme, de cruauté et de barbarie. (*Acte d'accusation contre Carrier.*)

Tu fais trop de prisonniers, nos prisons en regorgent. Des prisonniers en Vendée !... (*Le représentant Francastel à Grignon.*)

Trente-un hommes et femmes, sans compter les enfants et quantité d'autres, dont on ignore les noms, et qui allaient au-devant de la colonne de Cordellier, leurs certificats à la main, ont été assassinés. (*Le comité de surveillance de Nantes.*)

La Vendée a été traitée comme une ville prise d'assaut ; tout y a été saccagé, pillé, brûlé; en changeant de système, il faudrait changer d'hommes. (*Le gén. Dumas au comité de salut public.*)

J'ai vu massacrer des vieillards dans leur lit, égorger des enfants sur le sein de leurs mères, guillotiner des femmes enceintes, brûler des magasins immenses de grains et de blés. (*Le général Danican.*)

Le général Cordellier était présent lorsqu'on a fusillé huit officiers municipaux de la Jumellière revêtus de leurs écharpes. (*Extrait du Moniteur.*)

La hiérarchie militaire m'imposait le devoir d'obéir à mon chef. Je cherchai à distinguer le coupable de l'innocent ; d'après les renseignements que je pris, le maire de la Jumellière fut épargné. (*Réponse du général Cordellier.*)

On n'a pas assez incendié en Vendée, la première mesure à prendre est d'y envoyer une armée incendiaire. Il faut que pendant un an nul homme, nul animal ne trouve de subsistance sur ce sol. (*Fayau à la Convention.*)

Je sais qu'il peut y avoir quelques patriotes dans ce pays; c'est égal, nous devons tout sacrifier. (*Le général Grignon.*)

Cordellier ne voulait marcher que là où il y avait à piller, des femmes à jouir et à égorger... aux landes de Saint-Laurent il fit fusiller au moins deux cents femmes, enfants et vieillards qui avaient de bons certificats de civisme. (*Le guide Gaillard à la société populaire de Nantes.*)

Nous te prévenons que tes soldats exercent journellement des horreurs. (*Le comité de surveillance de Cholet.*)

Tes soldats se livrent à toutes les horreurs dont les cannibales ne sont pas même susceptibles. (*Le président du district de Cholet.*)

Les massacres et l'incendie général ont fait passer la majeure partie des habitants des campagnes avec l'armée des rebelles. (*Directoire du district de Chollet.*)

Nos plaintes portent sur l'incendie d'une quantité immense de grains et de fourrages... partout les fourrages ont été brûlés ainsi que les blés. (*Le directoire du district.*)

Les soldats sont si accoutumés au pillage qu'ils ne respectent plus rien. (*Le représentant Bo.*)

L'infernale guerre de la Vendée rallumée par le meurtre, le viol, l'incendie et le pillage; Grignon, Huché, et leurs agents incendiant des communes fidèles à la République, avec les grains et fourrages qu'elles contenaient, égorgeant les vieil-

lards, les femmes, les enfants, tel est le tableau des horreurs, etc. (*La société populaire de Niort.*)

Robespierre crut la guerre de la Vendée nécessaire à ses projets : il l'entretint par ses agents secrets et les atrocités qui ont été commises. (*Exposé des représentants Delaunay, Menuau, Morisson, etc., à la Convention.*)

On laissait croire aux Français de l'armée républicaine que les Français de la Vendée n'étaient pas des Français (*Babœuf*).

APPENDICE.

Note bibliographique sur quelques ouvrages qui traitent de l'histoire de la Vendée.

ARGENS (Olivier d'. *Mémoires d'*) Paris, 1824.

Pièces enlevées des papiers du comité de salut public. Excellentes à consulter pour les derniers temps de la guerre, la campagne de Charrette et la guerre des chouans : une partie de ces pièces se trouve dans la correspondance secrète citée plus bas.

AUTICHAMP (le comte Charles d'). — *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de* 1815 *en Vendée*. Paris, 1817.

Indispensable à lire pour apprécier les divisions qui éclatèrent dans l'armée vendéenne.

BERTHRE DE BOURNISEAUX. — *Histoire de la ville de Thouars*, depuis 759 jusqu'en 1815. 1824, in-8°.

A la suite, on trouve un *précis de la guerre civile de la Vendée*. Bonnes intentions, vues étroites, quelques renseignements utiles sur les mœurs. D'ailleurs, écrit par un citoyen de Thouars pour les habitants de Thouars.

Histoire des guerres civiles de la Vendée. Paris, 1819, 3 vol. in-8°.

Ce livre, assez rare à Paris, commun en province, est le développement du précédent. Fait trop tôt, il est incomplet et souvent erroné.

Billard de Veaux (Alex.) — *Bréviaire du Vendéen, à l'usage des habitants de l'Ouest*. Paris, 1838, 3 vol. in-8°.

Récit diffus, amalgamé, sans goût, sans plan, haineusement et trivialement écrit par un ancien chef de l'armée royaliste de Normandie qui a eu à se plaindre des Bourbons, qui s'est battu dès l'âge de 18 ans, qui a tout vu, et qui dit tout, en vrai soldat. Avec tous ces défauts c'est un des livres les plus complets qui existent sur la guerre des chouans. Que l'on se figure une maison réduite en ruines par un incendie : tout s'y trouve, mais il faut tout mettre en ordre.

Baboeuf. — *Du système de dépopulation, ou la vie et les crimes de Carrier*... avec des recherches sur les vues générales du Décemvirat, dans l'invention de ce système, sur sa combinaison principale avec la guerre de la Vendée, etc. Paris, an III. In-8°.

On peut en croire Babœuf, quand il condamne les crimes commis en Vendée : il est aussi furibond contre les républicains sanguinaires que contre ses ennemis politiques. Nulle part le style révolutionnaire n'est aussi abondant ; c'est toute une nouvelle langue. Son livre, quant à ce qui regarde la Vendée, ne peut, du reste, passer que pour un complément des *mémoires* de Philippeaux et de Lequinio.

Beauchamp (Alph. de). — *Histoire de la guerre de la Vendée*, 4e édition. Paris, 1820, 4 vol. in-8°.

La suite des faits y est assez bien conservée ; même aujour-

d'hui il est indispensable de le lire : mais les préjugés, les préventions, l'ignorance lui ont fait accumuler bien des erreur. Sans philosophie, homme d'imagination, faible par conséquent, il cède aux influences du moment. En Vendée, beaucoup de personnes le considèrent encore comme le meilleur historien.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, par une société de gens de lettres et de savants. Paris, Michaud, 1811-1828. 52 vol. In-8°.

Les articles sur la Vendée sont de MM. de Barante et Beauchamp ; en général les observations sont les mêmes que sur leurs ouvrages cités ailleurs.

BODIN (J.-Félix).—*Recherches historiques sur l'Anjou, Angers, et le Bas-Anjou.* Saumur, 1822. 2 vol. in-8°.

Pour un ouvrage spécial, il n'y a pas assez ; cependant on y trouve, sur les mœurs, des notes exactes.

BEAUVOLLIER (le comte de). — *Essai sur la Vendée.* Paris, 1816. In-4°.

Expression des idées de quelques Vendéens purs à la rentrée des Bourbons. On y voit qu'ils voulaient faire un petit État dans l'État, en conservant leur nationalité et leur armement.

BONCHAMP (madame la marquise de). — *Ses mémoires sur la Vendée* (rédigés par madame de Genlis). Paris, 1825. In-8°.

Fort agréablement racontés ; très-curieux pour ce qui regarde Bonchamp. Complément des histoires générales.

BAUNIER.— *Entretiens d'un curé avec quelques-uns de ses paroissiens.*

Réplique catholique.

Réponse à ces deux brochures.

Illisibles, passionnés, mais nécessaires pour comprendre ce qu'était la petite Église.

Bainvel (P. M.). — *Épisode de* 1815, Paris, 1847. In-12.

Excellent livre, chaudement écrit, où est très-bien apprécié le sentiment vendéen et breton : très-curieux détails sur la petite chouannerie.

Tiré à cent exemplaires seulement.

Blordier-Langlois. — *Angers et le département de Maine-et-Loire*. Angers, 1837, 2 vol. in-8°.

Écrit sans plan, sans style. Il ne savait rien de la Vendée que par deux ou trois ouvrages. Mais il connaissait mieux l'esprit révolutionnaire, ayant été témoin oculaire de quelques événements.

Bordereau (Rénée, dite Langevin *Mémoires de*), *touchant sa vie militaire dans la Vendée*, rédigés par elle-même, et donnés à MMmes*** qui les lui avaient demandés. Paris, 1814. In-8°.

Livre plein d'erreurs, d'exagération, mais, par le décousu même de la narration, donnant idée de ce qu'était la guerre. Quelques détails très-naïfs racontés avec un ton de bonne foi charmant.

Chauveau (P.-M.). — *Vie de Charles-Melchior-Artus marquis de Bonchamp*. Paris, 1817. In-8° (avec J.-Fr. André).

Publié au commencement de la Restauration, par un médecin peu habile à écrire, mais enthousiaste, et jetant par fois des lueurs au milieu de son fatras. Aussi complet qu'on pouvai l'être en restant dans le camp Vendéen.

CHARRETTE (baron de). — *Mémoires d'un chef vendéen.* Paris, 1836. In-8°.

C'est exact, mais incomplet. La loyauté et le dévouement, les souvenirs de race et de nom donnent au style une ampleur qui élève l'âme. Indispensable pour le soulèvement de 1832.

COURSON (Aurélien de). — *Caractère de la guerre civile en Bretagne.* Paris, 1846. In-8°.

Quoique ce livre ne traite pas de la Vendée, il y a une telle affinité entre les deux pays, qu'il peut être consulté avec profit. M. de Courson a jugé l'insurrection au point de vue religieux : c'était tout en Bretagne, mais non en Vendée. Détails nouveaux et racontés avec un style ferme et vivant.

CANUEL (*le baron*). — *Mémoire sur la guerre de la Vendée en* 1815. Paris, 1817. In-8°.

Le baron Canuel, ayant tour à tour combattu dans les deux camps, connaissait bien le fort et le faible de chacun d'eux. Ouvrage utile à consulter.

CAVOLEAU (J.-A.). — *Description du département de la Vendée*, annotée et considérablement augmentée par A.-D. de la Fontenelle de Vaudoré, 2e édition. — Niort, 1844. In-8°.

Cette statistique est plus complète que celle de La Bretonnière. Le Marais y est admirablement décrit. L'auteur voit trop la terre et l'extérieur, il n'a pas jugé les mœurs et l'esprit des habitants.

CRÉTINEAU-JOLY (J.). — *Histoire de la Vendée militaire.* Paris, 1842. 4 vol. in-8°.

L'histoire de la Vendée militaire est encore à faire.

Capo de Feuillide. — *Ode à Bonchamp*, pièce qui a remporté un prix aux jeux floraux de 1824.

Ce poëme est accompagné de notes. La poésie, quoique un peu de l'école impériale, vaut mieux que l'érudition fort incomplète de l'auteur.

Correspondance secrète de Charrette, Stofflet, etc.; imprimée sur pièces originales. Paris, an VII. 2 vol. in-8°.

La plus grande partie de ces pièces, et c'est la plus importante, a été reproduite dans les divers mémoires publiés plus tard.

Carrier. — *Rapport sur ses différentes missions.* In-8°.

Carrier (*Rapport fait à la Convention pour examiner la conduite de*). — Paris, an III. In-8°.

Carrier (*Acte d'accusation contre*), par Baralère; extrait de l'*Ami de la Convention.* Paris, an III. In-8°.

Carrier (*Dénonciation des crimes, etc., commis par*), par Philipps dit Tronjolly. Paris, an III. In-8°.

Toutes ces pièces sont un complément utile pour apprécier les crimes de la seconde époque de la guerre. On y trouve aussi des récits de cruautés commises par les Vendéens qui ne se rencontrent pas ailleurs.

Chateaubriand (Fr. Aug. vicomte de). — *De la Vendée.* Extrait du *Conservateur.* Tome 3 de ses œuvres complètes. Paris, 1841. In-8°.

Entraînement, éloquence, enthousiasme, beau style, tout ce qui décèle une grande âme; il dit peu, mais tout est utile.

Dermoncourt (général). — *La Vendée et Madame.* Paris, 1834. In-8°.

Ce livre, d'un homme d'honneur et d'esprit, rempli de pièces

officielles et de documents, est écrit avec un sentiment vrai et un pittoresque qui décèlent la plume du romancier habile qu'a empruntée le général Dermoncourt.

Dupin (le baron Claude-François-Étienne). — *Statistique du département des Deux-Sèvres*. An IX, 1803. In-8°.

Mémoire statistique du département des Deux-Sèvres, an XII. (1804) in-folio.

Tout ce qu'on trouve dans des statistiques; de plus, quelques aperçus fins et spirituels.

Dictionnaire historique des batailles, etc., qui ont eu lieu pendant la révolution française. — Par une société de militaires et de marins. Paris, 1818, 4 vol. in-8°.

Des renseignements stratégiques utiles; mais le reste a été puisé à des sources connues.

Dourille (Henri). — *Histoire de Lazare Hoche*. Paris, 1844. In-12.

Écrit par un républicain. Ce n'est que la fin de la guerre. Peu de renseignements nouveaux.

Flotte (baron Gaston de). — La Vendée, poëme, 2e édition, Paris, 1848. 1 vol. in-8°.

Histoire de la Vendée en vers, d'après la suite des événements. Notes tirées d'ouvrages connus.

Guérinière (Joseph). — *Histoire générale du Poitou*. — Poitiers, 1838-40. 2 vol. in-8°.

C'est parfois bien naïf, très-honnête, pas assez étudié. L'auteur a eu le tort d'écrire en province; il a fait l'histoire de la guerre vendéenne avec trois ou quatre ouvrages et sans connaître le pays. Il dit : Non loin de Thouars s'élève le château de Tiffauges, et Tiffauges est à vingt lieues de Thouars.

Genoude (Eugène de). — *Voyages dans la Vendée et dans le midi de la France.* — Paris, 1820. In-8°.

Beaucoup de détails intéressants; il a vu et entendu; écrit dans un esprit de parti contre le ministère d'alors. Utile pour connaître les mœurs.

Hugo (Abel). — *La France pittoresque.* Paris, 1835, 3 vol. grand in-8°.

Voir aux départements de la Vendée, Deux-Sèvres, Maine-et-Loire et Loire-Inférieure. C'est bien inexact. On y trouve quelques bonnes parties; mais pour un tel ouvrage, il eût fallu la vie d'un homme, et ce n'est que de la librairie.

Hoche (Lazare). — *Sa correspondance générale,* formant le second volume de *sa Vie* par Rousselin. Paris, an VI. In-8°.

Sa correspondance vaut ses actions. C'est là que l'on peut juger le grand homme. En lisant ces lettres, on connaît à la fois l'auteur, le pays, les difficultés de la situation, l'armée, le Directoire, l'esprit du moment ; elle n'est pas assez répandue.

Johannet (Auguste). *La Vendée à trois époques.* Paris, 1840, 3 vol. in-8°.

Livre d'un honnête homme; quelques faits sont éclaircis par de nouvelles révélations.

Kléber (*Mémoires de*) dans la collection des Mémoires pour l'histoire de la Révolution française.

A la fois exact et poétique, Allemand par l'image, Français par la logique. Il y a des expressions de grand écrivain : on voit bien que c'est un homme supérieur, il rend justice à tous : depuis l'arrivée de l'armée de Mayence en Vendée, il faut le lire.

LEQUINIO (Jos.). — *La guerre de la Vendée et des chouans*. Paris, 1794. In-8°.

C'est là que l'on peut voir les horreurs commises par les colonnes infernales. Nul livre ne montre mieux le fanatisme républicain, et l'aveuglement où les idées philosophiques avaient jeté les hommes les plus sains d'esprit. Le style a toute la déclamation ampoulée des révolutionnaires.

LE PRÉVOST D'IRAY (le vicomte). — *La Vendée*, poëme en six chants. Paris, 1826. — In-18.

Rien qui ne soit connu. Ce n'est pas autre chose que les *Mémoires de Mme de La Rochejacquelein*, traduits dans un pitoyable jargon poétique.

LEBOUVIER-DESMORTIER. — *Vie du général Charrette*, Paris, 1809. 2 vol. in-8°.

Cette *vie* ressemble plutôt à un plaidoyer contre Alph. de Beauchamp qu'à une biographie. La passion de l'auteur le rend injuste dans l'éloge et dans le blâme. C'est cependant l'ouvrage le plus complet sur Charrette et la guerre du Bas-Poitou.

LA BRETONNIÈRE. — *Statistique du département de la Vendée*. An IX. In-8°.

L'état de la Vendée, après la guerre, y est décrit avec un esprit d'observation, mais il ne savait pas tout.

LA ROCHEJACQUELEIN (la marquise de). — *Ses mémoires écrits par elle-même* (Rédigés par le baron de Barante). Paris, 1815. In-8°.

Ce n'est plus un livre à juger. C'est antique, toute la Vendée s'y trouve. Xénophon n'a pas de plus vives couleurs dans la Retraite des Dix-mille. Le Vendéen, le Français et l'écrivain l'admireront à la fois.

Lescadieu et Laurent. — *Histoire de Nantes et des guerres de la Vendée.* Nantes, 1842. 2 vol., in-8°.

Très-curieuse pour l'époque de la mission de Carrier. Rien de nouveau sur la guerre de la Vendée : portant le double cachet d'un livre écrit en province et d'un ouvrage de parti.

Lycée Armoricain. — Recueil nantais publié sous la Restauration et dans les premières années du dernier règne.

Contient peu d'articles sur la Vendée. Un anonyme (M. Ludovic Chapplain, je crois) y écrivit, après la révolution de juillet, quelques pages qui prouvent que les grandes villes avaient toujours été plus disposées aux réformes que les bourgs. M. Saint-Marc Girardin a dit : Dans les capitales, le peuple est plus fort que le gouvernement, en temps de paix, par la masse des idées, en temps de guerre, par la masse du nombre.

Moniteur universel. — (Années 1793-96.)

Apprend moins qu'on ne le croirait. Il y avait tant à dire chaque jour, l'assemblée, les guerres, au nord, sur le Rhin, aux Alpes, aux Pyrénées, à l'intérieur, à l'étranger, que la Vendée y tient peu de place. C'est par là que l'on voit ce qu'un pays, un fait, un homme peut valoir dans le monde ; seul, il paraît énorme ; dans l'ensemble, c'est un atome.

Montgaillard (le comte Jean-Grabriel-Maurice Roques de). — *Mémoires secrets contenant de nouvelles informations sur le caractère des princes français.* Paris, 1804. In-8°.

Il faut parcourir ce livre, qui semble étranger à la Vendée, pour se former une idée des vues étranges et des erreurs des princes émigrés. En 1795, ils songeaient à entrer à Strasbourg, à y res-

ter un mois et à faire juger prévotalement, pour l'exemple, les fauteurs de la république. On y voit avec quelle légèreté et quelle ignorance étaient traitées les affaires de la Vendée. On ne s'étonne plus qu'ils n'aient pas compris la Vendée et n'y aient pas couru. D'ailleurs Montgaillard est bien plus un pamphlétaire qu'un historien. Il ne peut faire autorité.

Mémoires d'un administrateur militaire des armées républicaines (Collection des Mémoires relatifs à la révolution française des frères Baudouin). Paris, 1825. 2 vol. in-8°.

Assez impartial. Les horreurs commises des deux parts sont vivement peintes, il a beaucoup vu; il raconte mieux les suites d'une action que l'action elle-même. Bons portraits des généraux. Très-préférable à l'*Officier supérieur* pour le commencement de la guerre.

Muret (Théodore). — *Vies populaires des généraux vendéens*. Paris, 1844. In-16.

Ce livre remplit assez bien le but de l'auteur; tout ce qu'il y a d'important s'y trouve, avec quelques renseignements puisés sur les lieux mêmes. Il est fâcheux que cela soit écrit par un homme de parti. Le journaliste paraît sous l'historien.

Muret (Théodore).—*Histoire des guerres de l'Ouest: — Vendée — Chouannerie.* — Paris, 1849, 5 vol. in-8°.

Les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans les *Vies populaires*, — qui en font partie. — Du reste, connaissance vraie du pays, des hommes et de l'esprit de la guerre; comme ouvrage étendu, cette histoire est de beaucoup préférable à ce qui a été fait jusqu'ici.

Massé (Isidore Ch.). — *La Vendée poétique et pittoresque*. Nantes, 1819, 2 vol. in-8°.

Illisible par l'affectation de sentimentalisme ; c'est d'Arnaud, avocat ; mais très-intéressant dans la description pittoresque ; vrai sur plusieurs points. Il faut l'avaler comme une médecine, vite et en songeant au bien qu'on en peut tirer.

MELLINET (C.). — *Commune et milice de Nantes*. Nantes, 1842, 12 vol. in-8°.

Documents nouveaux, complets ; moins de sécheresse qu'on ne serait en droit d'en attendre d'un ouvrage en 12 volumes ; écrits dans un esprit sage par un honnête homme. On y trouve des renseignements qui éclairent sur la conduite des généraux républicains.

NAPOLÉON (*Mémoires de*).

Peu de choses nouvelles sur la Vendée, sauf quelques appréciations d'hommes et d'événements faites avec la hardiesse d'esprit, la pénétration et la hauteur d'un homme qui est au-dessus des autres.

NETTEMENT (Alfred). — *Mémoires historiques de S. A. R. madame la duchesse de Berry*. Paris, 1837, 3 vol. in-8.

Le troisième volume, consacré à la campagne de madame la duchesse de Berri en Vendée, est une Odyssée émue et souvent éloquente de cette tentative héroïque et imprudente. — Les détails, les paroles, tout est authentique. — Il y manque les noms, mais on les connaissait par l'ouvrage du général Dermoncourt, à qui M. Nettement a souvent fait des emprunts.

OURLIAC (Édouard). — *Contes du Bocage* précédés d'un *Résumé des guerres vendéennes*. Paris, 1847. In-12.

Admirable résumé ; chaleur, enthousiasme, sentiment ; c'est une page éloquente jetée au milieu de cette trop railleuse et moqueuse physiologie des Français. (Le Résumé a été publié dans *les Français peints par eux-mêmes*.)

OPENHEIM (*Journal d'*). — Dans la collection des Mémoires pour l'histoire de la Révolution française.

Fait prisonnier par les Vendéens après le passage de la Loire, cet officier instruit a bien vu, bien observé : détails donnés par un homme de l'art sur l'organisation de l'armée vendéenne. L'impression qu'il laisse, sans le vouloir, c'est une admiration plus grande encore pour des troupes qui avaient si peu de ressources.

PRÉO (de). — *Les héros de la Vendée.* Tours, 1841. In-8°.

Quelques-unes de ses biographies sont soignées, Charrette et Talmont entre autres ; l'auteur a compilé ; un peu jeune ; mais le livre est écrit avec de bonnes intentions et la volonté d'être impartial. La vie de Talmont est presque toute neuve.

PHILIPPEAUX. — *Compte rendu à la Convention nationale.* Quatre parties. — Paris, 1794. In-8°.

PHILIPPEAUX. — *A ses collègues et ses concitoyens.*

PHILIPPEAUX. — *Au comité de salut public.*

PHILIPPEAUX. — *Réponse* à tous les défenseurs officieux des bourreaux de nos frères en Vendée.

PHILIPPEAUX. — *Aux amis de la justice et de la vérité.*

PHILIPPEAUX. — *Jugé par lui-même.*

PHILIPPEAUX (*Réponse à*). — Par d'Aubigny, adjoint du ministre de la guerre.

Il dénonça les négligences, l'ignorance et la sottise des généraux et des représentants avec une fougue si imprudente que ses brochures lui coûtèrent la tête; mais, quoiqu'il ait souvent dit la vérité, l'esprit de parti l'aveuglait. Le récit de presque toute la première partie de la guerre, où il fut témoin oculaire, est fort important à consulter pour connaître l'administration des armées

républicaines. Ses mémoires firent grand bruit. Camille Desmoulins allait partout criant : Avez-vous lu Philippeaux? Les réponses qu'on a faites ne détruisent aucune des accusations qu'il a portées.

Patu-Deshautschamps (F.-L.). *Dix années de guerre intestine*, présentant le tableau et l'examen raisonné des opérations des armées royalistes et républicaines dans les départements de l'Ouest. Paris, 1840. In-8°.

Ce livre, un peu sec, comme les ouvrages de tactique militaire, a été fait avec des livres connus dont les phrases sont le plus souvent textuellement reproduites. Point de vues et beaucoup d'erreurs.

Quatrebarbes (le comte de). — *Une paroisse vendéenne sous la terreur*. Paris, 1838. In-12.

Excellent livre d'un homme de cœur, de pensée et d'honneur. En quelques pages, il donne l'idée la plus saisissante des horreurs de la guerre, de ses suites, du dévouement, de la bravoure, des mœurs des habitants ; idées larges et généreuses ; impartial. Par lui on connaît aussi bien les belles actions des républicains que des Vendéens. Il a peint quelques paysans avec une couleur antique.

Rousselin (A.). — *Vie de Lazare Hoche*. Paris, an vi. In-8°.

Elle est animée des passions du moment ; très-peu de pages sur la pacification de la Vendée; très-peu de choses nouvelles.

Roguet. — *Essai théorique sur les guerres d'insurrection de la Vendée*. Paris, 1834. In-8°.

Livre bien nommé, de *théorie*, excellent pour les militaires, instructif pour l'historien et peu amusant pour l'homme du monde; spécial, il ne vous fait pas grâce d'un soldat ni d'une

cartouche. L'homme de cœur qui l'a écrit doit être un militaire savant; c'est là que l'on voit à nu la composition des deux armées.

Sarrut et Saint-Edme. — *Biographie de madame la duchesse de Berry.* — Paris, 1834. In-8°.

Avec l'ouvrage du baron de Charrette et les mémoires de M. de Mesnard, il complète l'histoire de 1832; largement et impartialement écrit par des hommes bien renseignés.

Sapinaud (Madame de). — *Mémoires sur la Vendée.* Paris, 1834. In-12.

Femme sensible, mais d'un esprit ordinaire, elle raconte sa propre histoire, non celle de la guerre. Aucune idée de l'état général des affaires. Erreurs continuelles par suite de l'importance qu'elle attache à ce qui se passe près d'elle.

Sapinaud (de). *Élégies Vendéennes.* — Paris, 1822. In-12.

Poésies plus honorables par le sentiment que remarquables par la forme. Le peu de notes que l'auteur y a jointes peuvent confirmer les opinions que l'on a déjà des mœurs de la Vendée.

Savary (J. J. M.) — *Guerres des Vendéens et des Chouans,* par *un officier supérieur* des armées de la République. — (Collection des Mémoires relatifs à la Révolution française des frères Baudouin.) Paris, 1824-27. 6 vol. in-8°.

On voit bien qu'il était dans le camp opposé; il a vu l'ombre, tandis que les autres historiens étaient au soleil. Soldat, il donne trop d'attention aux moindres détails militaires. D'ailleurs, républicain acharné, voltairien encore furieux. Indispensa-

ble à lire comme l'avocat général après le défenseur du prévenu. Ces 6 volumes sont un fouillis de documents.

Souvestre (Émile). — *Souvenirs d'un sans-culotte Breton*. Paris, 1839. 3 vol. in-8°.

M. Souvestre, ici et dans la *Mosaïque de l'Ouest*, a rassemblé une quantité de faits, de détails qu'il avait recueillis sur les lieux. Ce n'est pas tout à fait de l'histoire, mais cela vaut mieux qu'un roman. Les vives couleurs de cet écrivain de talent jettent du jour sur des endroits importants restés obscurs jusqu'ici.

An historical Sketch of civil war in the Vendee. — Paris, 1802.

Ce n'est que la traduction de l'ouvrage de Bournizeaux.

Sénar. — *Les brigands de la Vendée en évidence*. Paris, an IV. In-8°.

Ce livre contient les détails les plus curieux. On peut se faire une idée du style étrange et de la fureur de bonne foi des dénonciations. Les termes, la fougue, les injures, les faits, tout y est pétri avec le levain révolutionnaire. Entre beaucoup d'exagérations, il y a des documents qu'on ne trouve pas ailleurs sur l'organisation de l'armée vendéenne.

Sénart (sic). — (Révélations puisées dans les cartons des comités de salut public et de sûreté générale, ou Mémoires de). Paris, 1824. In-8°.

C'était un secrétaire de comité de sûreté générale. Il a su et vu beaucoup, mais il est souvent préoccupé par les prétendues conspirations des divers partis, à qui il attribue de grands effets. Cet ouvrage donne peu de renseignements sur la Vendée.

Thiers (A.). — Histoire de la Révolution française. Paris, 10e édition, 1846. 10 vol. In-8°.

Aucun homme ne sait s'assimiler plus habilement et plus

complétement l'esprit des autres. C'est à étonner celui qui a lu les mêmes livres que lui. Une critique très-sagace, une analyse vive lui font saisir ce qui peut lui servir. En peu de lignes, il raconte tout cequ'il y a d'important sur la guerre de la Vendée. Il manque parfois d'exactitude, parce qu'il s'en est trop rapporté au *Moniteur* qui exagère en bien ou en mal.

Thévin (E. A.) — *Description apologétique sur le département de la Vendée.* 3ᵉ édition. Bordeaux, 1843. In-8°.

Le titre est un leurre. On n'y apprend rien de nouveau. Illisible pour le style.

Toulongeon (le comte François Emmanuel de). — *Histoire* de France depuis la Révolution de 1789. Paris, 1801-1810. 7 vol. in-8°.

Peu de chose sur la Vendée qui lui est presque inconnue. Du reste, écrite sans talent.

Turreau de Garambouville (le baron Louis-Marie). — *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée.* Paris, 1795. In-8°.

Il y a moins de faits nouveaux sur la guerre que d'aperçus généraux sur son caractère et les mœurs de la Vendée. On voit combien il avait la conviction du fanatisme.

Victoires, conquêtes, revers, etc., des Français pendant la révolution (par une société de militaires et de gens de lettres). Paris, 1817. in-8°.

L'introduction par M. Tissot est éloquemment écrite. Mais pour plusieurs parties, notamment pour la Vendée, ce recueil a été composé trop tôt. On manquait de documents. C'est fort incomplet. Les rédacteurs ont cru que les nobles forcèrent les

paysans. Ce fut le contraire. La guerre civile a d'ailleurs été considérée comme accessoire. Il n'y a même pas de carte de la Vendée.

VISMES (baron de). — *La Vendée.* Nantes, 1847. In-folio.

Recueil de belles gravures représentant les principaux châteaux et sites de la Vendée : le texte, peu considérable, donne quelques notes sur l'histoire des villes et des lieux célèbres.

VAUBAN (*Mémoires sur la Vendée*, par le comte de***). Paris. In-8°.

Ils traitent plutôt de ce qui amena et accompagna le soulèvement que de la guerre même. Le récit des négociations avec les princes et l'étranger complète l'histoire de la Vendée.

VEUILLOT (Eugène). — *Les guerres de la Vendée et de la Bretagne.* Paris, 1847. In-8°.

Composé avec tout ce qui est connu. Résumé complet de la guerre en un seul volume ; il peut servir de guide sûr pour étudier les détails.

VIAL (Antoine). — *Causes de la guerre de la Vendée.* Angers, an III. In-8°.

Il s'abuse en croyant que la guerre de Vendée a été excitée par des demi-républicains traîtres. Il ne reconnaît pas la seule et vraie cause, la religion. D'ailleurs plein de personnalités.

VILLENAVE. — *Plaidoyer dans le procès du Comité révolutionnaire de Nantes.* Paris, an III. In-8°.

Complément utile pour apprécier les crimes de la seconde époque de la guerre.

WALDOR (madame Mélanie). — *Souvenirs intimes du comte de Mesnard.* Paris, 1844. 3 vol. in-8°.

Indispensable pour connaître l'excursion de madame la duchesse de Berry ; nul livre n'en donne une plus haute idée : l'héroïsme de la princesse a été compris par une femme supérieure qui, à sa place, en eût fait autant.

WESTERMANN.—*Campagne de la Vendée.* Paris, an III. In-8°.

Tous les événements de la guerre où il se trouva sont racontés avec l'emportement et la furie qu'il portait dans le combat C'est un court et excellent résumé.

WALSH (Vicomte Joseph Alexandre). — *Lettres Vendéennes,* 2e édition, revue et augmentée. Paris, 1826. 3 vol. in-12.

Un peu légèrement fait : la grande quantité d'anecdotes curieuses qui s'y trouvent (contribuèrent au succès considérable de ce livre) devenu moins utile depuis que l'on sait davantage.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Le pays.

DEUXIÈME PARTIE.

Les mœurs.

TROISIÈME PARTIE.

La guerre.



